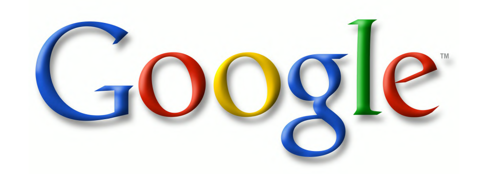
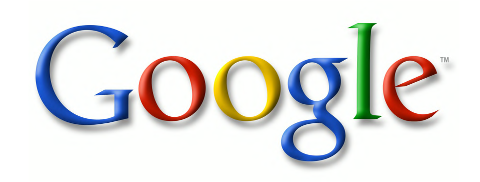





SE TAIRE ET FAIRE

ŒUVRES

DE

MACROBE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE

MACROBE,

TRADUITES

PAR CH. DE ROSOY,

ANCIEN CENSEUR-ADJOINT AU PRYTANÉE DE SAINT-CYR.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, LIBRAIRE,

RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVII.

SATURNALES.

SATURNALES.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

De l'exactitude avec laquelle Virgile a décrit les diverses manières de sacrifier.

Les personnes invitées chez Prætextatus s'y étant rendues à l'heure convenue, Evangelus, avant le souper, débuta en lui adressant ces mots : Vous nous avez dit, mon cher Vettius, que de tous les genres d'instruction qui distinguent si éminemment Virgile, celui qui vous a le plus étonné, chez ce poète que vous ne vous lassez pas de lire, c'est cette profonde connaissance du droit pontifical, dans lequel il se montre, en beaucoup de passages de son poème, aussi versé que s'il eût été membre du collége des pontifes ; et vous avez ajouté que si la suite de la conversation amenait un sujet aussi intéressant, vous vous engagiez à démontrer qu'il eût mérité d'en être le chef :

I.

maintenant exécutez votre promesse, sinon je croirai que vous ne vous la rappelez pas, ou plutôt que Virgile n'est pas aussi habile que vous le dites. Je vais donc prouver, répondit Prætextatus, les joues couvertes d'une modeste rougeur, non pour repousser votre attaque que je ne crois pas sérieuse, mais pour répondre aux vœux d'une société aussi respectable; je vais prouver, dis-je, que je n'ai pas oublié ma promesse, et que Virgile mérite l'éloge que j'ai fait de lui. Je crois devoir commencer par dire que celui qui veut sacrifier aux dieux du ciel d'une manière convenable, ne peut y procéder avant de s'être purifié légalement : c'est ce que démontre clairement notre poète, lorsqu'il introduit Énée, chargé des fonctions du sacerdoce, adressant à son père ces paroles :

Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints;
Je ne puis y toucher avant que des eaux pures
Du sang dont je suis teint n'aient lavé les souillures.

Après avoir enseveli sa nourrice, vers quelle partie de l'Italie aborde-t-il avec le plus de plaisir? c'est vers celle où le Tibre, dans son cours gracieux, paie son tribut à la mer, parce qu'il peut se purifier dans des eaux courantes, et se mettre ainsi en état d'invoquer dignement

Le puissant Jupiter
Et la mère des Dieux, adorée en Phrygie. (Traducteur.)

Pourquoi Virgile fait-il embarquer sur ce même fleuve son héros qui se rend chez Évandre? parce qu'Énée pourra se présenter, pur de toutes souil-

lures, au banquet sacré du vieux roi qu'il trouvera occupé d'un sacrifice à Hercule. Si Junon fait éclater son courroux, en voyant Énée en Italie, c'est non-seulement parce qu'il y a débarqué en dépit d'elle, mais aussi parce qu'il se trouve en possession du Tibre, objet de ses vœux; car elle n'ignore pas que ce fleuve donnera au héros troyen les moyens de lui offrir à elle-même des sacrifices réguliers; et c'est ce qu'elle ne voudrait pas.

Nous venons de voir avec quelle exactitude Virgile s'attache à démontrer la nécessité d'être pur avant de s'adresser aux divinités de l'Empyrée; voyons maintenant s'il se montre aussi soigneux du culte des dieux infernaux. On sait qu'on ne doit sacrifier aux premiers qu'après avoir fait les ablutions; quant aux seconds, il suffit de l'aspersion pour que le sacrifice leur soit agréable.

Avant que des eaux pures
Du sang dont je suis teint n'aient lavé les souillures,

dit Énée qui veut se rendre favorables les divinités du ciel; mais voici comment s'exprime Didon qui se dispose à sacrifier aux divinités des enfers :

J'attends ici ma sœur; dis-lui, chère Barcé,
Qu'elle peut, au moyen d'une aspersion sainte,
Aux autels de Pluton se présenter sans crainte. (Trad.)

Et ailleurs :

Puis d'une onde funèbre elle verse les flots.

Pendant la cérémonie des obsèques de Misène,

Par trois fois Corinée arrose d'eau lustrale
Ses tristes compagnons. (Trad.)

Enfin, lorsque Énée, dans les enfers, se prépare à offrir à Proserpine le rameau d'or, le poète dit :

Énée entre d'abord sous une voûte obscure,
Et verse sur son corps les flots d'une onde pure.

CHAPITRE II.

Du goût que Virgile a montré dans l'emploi des mots consacrés aux cérémonies religieuses.

Virgile a tellement l'habitude de n'employer que le mot propre, que cette remarque même n'est, à son égard, qu'une louange triviale. C'est principalement dans l'usage qu'il fait des expressions consacrées au culte religieux qu'on peut observer ce rare talent.

Examinons d'abord ce passage qui a induit en erreur beaucoup de personnes :

Extaque salsos porriciam in fluctus.
J'abandonne à la mer ses intestins fumants. (Trad.)

Parce que Virgile ajoute *in fluctus salsos*, on croit qu'il a dû dire *projiciam* et non *porriciam* (je lance dans la mer, et non pas j'abandonne à la mer); mais on se trompe, car la dernière expression est celle employée par les aruspices et consacrée dans le code des pontifes lorsqu'il est question de sacrifices. C'est

ce qu'a fort bien remarqué Veranius dans sa Dissertation sur le premier livre de Fabius Pictor : « *Exta porriciunto*, etc., sacrifiez aux dieux les entrailles, soit sur l'autel, soit dans un lieu élevé, soit dans le feu, soit enfin partout où elles devront leur être offertes. » *Porricere* est, comme on le voit, le mot propre, et non *projicere*. Quant à ce que dit Veranius, *soit sur l'autel, soit enfin partout où elles devront leur être offertes*; comme il est ici question d'un sacrifice au dieu des mers, c'est l'onde salée qui tient lieu de l'autel et du feu, car Virgile dit :

Dieux des mers où je cours, prenez soin de ma gloire !
Oui, j'en fais le serment, si j'obtiens la victoire,
Du sang d'un taureau blanc, du nectar le plus pur,
De vos flots vénérés je rougirai l'azur.
Porriciam in fluctus et vina liquentia fundam.

On doit donc dire *in mare exta porrici.* Il en est de même de *voti reus*, c'est l'expression technique pour exprimer la situation de celui qui s'est engagé, envers les dieux, par un vœu; comme *damnatus voti*, exprime celle de celui qui n'a pas encore accompli ce vœu. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet qui vient d'être très-clairement traité par notre savant ami Eustathe.

Souvent, par une seule locution à laquelle le vulgaire ne prête aucune intention, Virgile nous prouve son immense érudition. On nous fait de longs détails pour nous apprendre que la prière seule ne suffit pas pour se rendre les dieux propices, mais qu'il faut encore embrasser l'autel de ses mains, et c'est à

ce sujet que Varron, au V[e] livre de son Traité des Choses divines, nous dit que les autels (*aræ*) étaient, dans l'origine, nommés *asæ*, pour *ansæ* (anses), parce qu'il était de rigueur que ceux qui sacrifiaient les tinssent. Et qui est-ce qui ignore que c'est par ses anses qu'on tient un vase? Puis il ajoute qu'il en est de *asa* devenu *ara* comme des noms propres *Valesius* et *Fusius* devenus, par changement de l'S en R, *Valerius* et *Furius*. Virgile, dans un seul vers, nous peint l'action d'un suppliant:

Talibus orantem dictis arasque tenentem,
Audiit omnipotens.

Ainsi parlait Yarbe en embrassant l'autel:
Jupiter l'entendit. (Trad.)

Ne dirait-on pas que ce mot *l'entendit* se trouve là, non-seulement parce qu'Yarbe prie, mais aussi parce qu'il embrasse l'autel? C'est encore la même image dans ce vers:

Ainsi priait Énée en embrassant l'autel. (Trad.)

Et quand il dit:

Par ces dieux dont le nom n'est jamais pris en vain,
Par ces feux, ces autels qu'ici touche ma main. (Tr.)

Le mot toucher a la valeur du mot embrasser. Ce poète, aussi profond que gracieux, donne quelquefois aux anciennes expressions usitées dans le code religieux une interprétation telle que, malgré que les mots soient changés, le sens des expressions n'en est pas affaibli. En effet, dans le premier livre du Droit

pontifical, par Fabius Pictor, on trouve le mot *vitulari*, que Titius rend par *voce lætari* (témoigner sa joie en chantant); et Varron dit, au XV[e] livre des Choses divines, que, dans certains sacrifices, le pontife *soleat vitulari* (a coutume de chanter pour témoigner sa joie), ce que les Grecs appellent παιανίζειν. Combien peu de mots emploie le docte et l'élégant Virgile pour rendre cette explication si entortillée!

Lætumque choro pæana canentes.
Joignant leur douce voix au doux charme des vers. (Tr.)

Car si *vitulari* équivaut à *voce lætari*, n'est-il pas exactement rendu par *lætum pæana canere?* Ajoutons à ce que nous venons de dire au sujet de ce mot, qu'Hillus, dans son Traité sur les Dieux, assure que la déesse de la joie se nomme *Vitula*. Pison dit aussi que la Victoire est appelée *Vitula;* et voici à quelle occasion : le lendemain des nones de juillet, les Romains avaient battu les Toscans qui, la veille, les avaient mis en déroute (d'où cette dernière journée fut nommée *Populifugia*): c'est depuis cette époque qu'après une victoire il est certains sacrifices où l'on fait entendre le chant de joie appelé *vitulatio*. Il y a des personnes qui prétendent que la déesse a reçu ce nom, parce qu'elle préside à l'entretien de la vie; et comme les productions de la terre servent à la nourriture de l'homme, c'est, assurent-ils, pour cette raison qu'on lui sacrifie, afin d'obtenir la fertilité des campagnes; c'est ce qui a fait dire à Virgile :

Quam faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.

Vous viendrez assister aux joyeux sacrifices
Qu'aux dieux je veux offrir. (Trad.)

Vitulâ est ici pour *vitulatione*; c'est comme s'il eût dit : Lorsque je me rends les dieux propices *non ove, non capra, sed vitulâ* (non par le sacrifice d'une brebis, d'une chèvre, mais par celui d'une génisse).

Un seul mot que Virgile met dans la bouche d'Énée racontant ses infortunes, nous prouve que ce prince était grand-pontife; car ces personnages seuls ont le droit d'enregistrer les événements mémorables de chaque année sur des tablettes qui portent le nom de grandes annales, parce qu'elles sont rédigées par les grands-prêtres; voici ce que le poète fait dire à son héros :

Et vacet annales nostrorum audire laborum.

O déesse, dit-il, si du sort qui m'accable
J'essayais de conter l'histoire lamentable.

CHAPITRE III.

Ce qu'on entend par les mots sacré, profane, saint *et* religieux. *Du soin que Virgile a mis à conserver le sens propre de ces expressions.*

Comme, dans leurs décisions, les pontifes se sont attachés à définir rigoureusement les expressions *sacrum*, *profanum*, *sanctum*, *religiosum*, voyons

si Virgile s'est conformé à ces définitions, et s'il a conservé à chacun de ces mots sa valeur réelle. Le mot *sacrum*, dit Trebatius, au livre premier des Cérémonies religieuses, est employé pour tout ce qui a rapport à la divinité. Virgile, qui n'a pas oublié cette définition, ne fait presque jamais usage de cette expression qu'en parlant des dieux; témoin ces vers :

Sacra Dioneæ matri, divisque ferebam.
Pour me rendre Vénus et tous les dieux propices,
J'immole un taureau blanc, j'offre des sacrifices.
Sacra Jovi Stygio quæ rite incepta paravi.
Je veux, pour achever de guérir ma raison,
Faire le sacrifice attendu par Pluton.
Tibi enim, tibi, maxima Juno,
Mactat, sacra ferens.
Il vous les sacrifie, ô puissante Junon! (Trad.)

Quant à *profanum*, on est assez généralement d'accord d'entendre par ce mot ce qui ne concerne pas le temple; *a fano, a religione secretum* (ce qui est étranger au temple et au culte). C'est aussi dans ce sens que l'emploie Virgile quand il parle de deux choses également sacrées, le bois et l'entrée des enfers.

Procul, o procul este profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.
Loin de ce bois sacré, profanes, loin de moi!
S'écria la prêtresse.

Ajoutons que Trebatius veut qu'on entende par *profanum* ce qui a été détourné d'un usage religieux ou

sacré pour être employé aux usages communs de la vie. On va voir que Virgile lui a conservé ce sens :

Faune, precor, etc.
Terra, tene, etc.
Quos contra Æneadæ bello fecere profanos.

Je t'implore, Faunus, accours et sauve-moi,
Dit Turnus palpitant sous un mortel effroi;
Et toi, terre, engloutis l'arme du Phrygien;
Vengez-vous, vengez-moi du profane Troyen. (Trad.)

Car il avait dit plus haut :

Sed stirpem Teucri nullo discrimine sacrum
Sustulerant.

Mais les Troyens pressés d'aplanir la carrière,
Ont arraché du dieu la tige hospitalière.

Profanum est, comme on voit, pris ici dans l'acception que lui donne Trebatius.

On entend quelquefois par *sanctum*, dit cet habile jurisconsulte, au X[e] livre de l'ouvrage précité, ce qui est sacré, ou bien ce qui est religieux; et quelquefois aussi ce mot n'a de rapport ni à ce qui est sacré, ni à ce qui est religieux; en voici la preuve :

Sancta ad vos anima, etc.
Descendam.

Mon ame rejoindra celles de mes aïeux,
Et Turnus au tombeau descendra digne d'eux. (Trad.)

En effet, l'âme de Turnus, que le poète nous montre comme sainte, c'est-à-dire irréprochable, est parfaitement étrangère aux choses religieuses et sacrées.

Autre exemple :

Tuque, o sanctissima conjux,
Felix morte tua.
O toi, ma chaste épouse,
Combien je porte envie à ton heureux trépas!

Énée rend ici hommage aux vertus d'une pudique épouse. C'est dans ce sens qu'on dit *sanctæ leges* (lois saintes), parce que le châtiment ne doit pas en assurer l'exécution (*non debent pœnæ sanctione corrumpi*).

Voici maintenant deux exemples de la première définition de *sanctum* (ce qui est ou sacré ou religieux) :

Ecce levis summo, etc.
Fundere lumen apex.
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
Tourne autour de son front en brillante couronne.

Puis:

Nos pavidi trepidare metu, etc.
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes.
On s'alarme, on s'empresse, et d'une onde abondante
On arrose à grands flots sa chevelure ardente.

Sanctos ignes équivalent à *sacros ignes*, comme étant une faveur des dieux.

Tuque, o sanctissima vates, etc.
Et toi, sainte prêtresse, etc.

Sanctissima répond à *sacra*, épithète convenable à une prêtresse agitée par un dieu.

Il ne nous reste plus à voir que le mot *religiosum*, et l'emploi qu'en fait Virgile. *Religio*, dit Servius

Sulpicius, exprime une chose qui, à cause de sa sainteté, a été distraite du commerce ordinaire de la vie. On pourrait dériver ce mot de *relinquere* (abandonner), comme on dérive *ceremonia* (cérémonie) de *carere*; c'est ainsi que l'entend Virgile quand il dit :

Est ingens gelidum, etc.
Religione patrum late sacer.

Aux lieux où le Cérite égare en paix son onde,
S'étend sur le rivage une forêt profonde;
Nos pères ont voulu, dans leur terreur pieuse,
Consacrer de ce bois l'horreur religieuse.

Et pour justifier l'acception du mot *religio*, il ajoute :

Undique colles, etc.
Inclusere cavi, etc.

Là d'un double coteau de sapins couronné
L'un et l'autre rivage était environné.

Par cette description, le poète semble interdire aux habitants du pays l'entrée de ce bois isolé; car, à la difficulté d'en approcher se joint un sentiment religieux :

Silvano fama est, etc.
Agrorum pecorisque deo.

On dit que du pays les premiers habitants
A Silvain, protecteur des troupeaux et des champs,
Dédièrent ce bois. (Trad.)

Selon Pompeius Festus, l'homme religieux est celui qui sait ce que la religion permet, et ce qu'elle défend; aussi Virgile dit-il :

Rivos deducere nulla
Religio vetat.

Les dieux ne sont pas offensés
De voir le laboureur écurer ses fossés. (Trad.)

Car *deducere* (faire couler) est ici pour *detergere* (écurer).

Remarquons, en passant, l'effet d'un seul mot qui paraît être sans but. L'action de laver les brebis peut avoir deux motifs ; l'un de les guérir du farcin, l'autre de nettoyer leur laine : or, d'après le code religieux, ce bain ne peut leur être administré les jours de fête que dans le premier cas seulement, et c'est ce que fait entendre Virgile par le mot *salubri* (salutaire). Car s'il eût dit simplement qu'on peut les baigner, il n'y aurait pas eu de distinction entre la chose permise et celle défendue ; mais quand il dit,

Que l'on peut les baigner dans une eau salutaire,

on voit assez que ce bain a pour motif la santé des brebis.

CHAPITRE IV.

Ce qu'il faut entendre par le mot delubrum *(petit temple ou partie d'un temple). Ce que sont les dieux Pénates. Le goût pur de Virgile se montre même dans l'emploi qu'il fait de ces mots.*

Les pontifes se sont également attachés à fixer le sens des noms donnés aux lieux saints. Voyons donc ce qu'ils entendent par *delubrum*, et l'emploi que Virgile a fait de ce mot. Au VIII[e] livre de son Traité des Choses divines, Varron dit que les uns appellent de ce nom un espace de terrain renfermé dans un édifice quelconque, et consacré à une divinité; tel est l'autel de Jupiter Stator dans le cirque de Flaminius; et que d'autres appellent ainsi l'endroit occupé par le simulacre dédié à cette même divinité. Comme, ajoute-t-il, on appelle chandelier l'ustensile qui reçoit la chandelle, de même ces derniers appellent *delubrum* le lieu *in quo posuerunt deum*.

De ces deux acceptions, nous pouvons deviner sans peine celle à laquelle Varron donne la préférence : c'est à celle que, selon sa coutume, il cite en dernier lieu. Quant à Virgile, il emploie l'une et l'autre. Voyons-le d'abord faire usage de la seconde. A-t-il occasion d'employer le mot *delubrum*, il ne tarde pas à nommer la divinité qui l'occupe, ou bien à la

désigner par ses attributs. A peine a-t-il dit,

At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt,

L'affreux couple en rampant gagne le fond du temple,

qu'il ajoute,

Sævæque petunt Tritonidis arcem,
Sub pedibusque deæ, etc.

Puis aux pieds de Pallas, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

Ensuite :

Nos delubra deûm miseri, etc.
Ille dies.

Et nous, nous malheureux qu'attendait le trépas,
Nous rendions grace aux dieux.

Il n'oublie pas la première acception émise par Varron, celle qui fait de *delubrum* un espace consacré aux dieux, mais enfermé dans un autre édifice :

Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt.

On entre dans le temple, on invoque les dieux.

Puis après :

Aut ante ora deûm pingues spatiatur ad aras.

La reine
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présents solennels.

Qu'entend le poète par *spatiari?* sinon se promener dans un vaste espace; et ces mots *ante aras* ne désignent-ils pas l'autel consacré particulièrement à

une divinité? C'est ainsi que, sans affectation, il emploie toujours l'expression consacrée.

On trouve aussi chez lui une distinction fine et intéressante relativement aux dieux domestiques des Romains, c'est-à-dire à leurs pénates. Au XIX[e] livre de son ouvrage sur les Dieux, Nigidius demande si Apollon et Neptune, qui ont élevé les murs de Troie, ne sont pas les dieux pénates des Romains, et si ce n'est pas eux qu'Énée a apportés en Italie. Cornelius Labeo est de cet avis, et Virgile se conforme à cette opinion dans ces vers :

Sic fatus meritos, etc.
Taurum Neptuno, etc.

Il dit : au dieu du jour, au souverain des flots,
Sa main sur les autels immole deux taureaux.

Au II[e] livre des Choses humaines, Varron rapporte que ce fut Dardanus qui transporta de Samothrace en Phrygie les dieux pénates des Romains, et que de Troie, Énée les conduisit en Italie. Quels étaient ces dieux ? c'est ce que Varron ne dit pas; mais ceux qui s'attachent à connaître le fond des choses, assurent que ces dieux sont ceux de qui nous tenons l'existence, à qui nous devons d'avoir un corps et une âme intelligente; ils ajoutent que Jupiter occupe la moyenne région, que Junon habite la partie basse de l'atmosphère, ainsi que la terre, et que Minerve réside au haut du ciel éthéré. Ils en donnent pour preuve que Tarquin, fils de Démarate le Corinthien, initié aux mystères de Samothrace, réunit dans le même temple et dans le même sanctuaire ces trois divinités.

Cassius Hemina dit que les dieux samothraces, les mêmes que les pénates des Romains, sont particulièrement appelés les dieux grands, les dieux bons, les dieux puissants. Virgile va nous prouver qu'il est instruit de ces particularités.

Cum sociis natoque, penatibus et magnis Dîs.
Et j'entraîne avec moi nos Troyens désolés,
Mes pénates, mon fils, et mes dieux exilés.

C'est bien là le θεοὺς μεγάλους des Grecs. Mais il prouve bien mieux encore que cette tradition lui est connue, lorsqu'il réunit les trois épithètes précitées en parlant d'une seule des trois divinités dont il vient d'être question :

Junonis magnæ primum prece numen adora.
A la grande déesse offre un hommage pur.
Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno.
Dieu des festins, et toi, bonne déesse.
Junoni cane vota libens, dominamque potentem.
Calme par tes présents la puissante Junon.

Cette dernière qualification que Virgile donne aussi à Vesta prouverait qu'elle est au nombre des dieux pénates, ou qu'elle est du moins leur compagne assidue. En effet, lorsque les consuls, les préteurs, ou les dictateurs entrent en charge, elle est comprise dans les sacrifices qu'ils offrent aux dieux pénates, selon les rites établis par Énée à Lavinium; et le poète, après avoir fait dire à Hector;

Ton pays te confie et ses dieux et leur culte,

ajôute bientôt après :

Il dit, et de Vesta prit le feu révéré,
Lui remit son image et son bandeau sacré.

On les appelle les dieux de la patrie, dit Higin dans son ouvrage sur ces divinités; c'est aussi le nom que leur donne Virgile.

O dieux de la patrie, a l'ennemi ravis,
Soyez toujours les dieux de Troie et de mes fils.

Dans un autre endroit, il les nomme *dieux tutélaires du pays*.

CHAPITRE V.

De la rigoureuse exactitude de Virgile à spécifier les différentes espèces de victimes, et pourquoi il appelle Mézence contempteur des Dieux.

Virgile n'est pas moins versé dans la science des aruspices que dans celle des pontifes. En effet, nous allons voir qu'il a parfaitement distingué les deux espèces de victimes dont parle Trebatius au livre premier de son Traité sur les Cérémonies religieuses; l'une est celle dont on consulte les entrailles pour connaître la volonté des dieux; l'autre est celle dont on leur offre seulement le principe vital (*sola anima*), et que pour cette raison on appelle hostie vitale. Écoutons-le parler de la première espèce:

Des brebis de deux ans,
Ainsi le veut l'usage, on entr'ouvre les flancs. (Trad.)

Puis :

Ensuite l'on immole une blanche génisse,
Et la reine en tremblant consulte l'aruspice.

Le poète nous fait assister au sacrifice de la seconde espèce, lorsqu'il nous montre Entelle, vainqueur de Darès, sacrifiant un taureau à Érix. C'est bien d'une hostie vitale qu'il s'agit ici, car elle est spécifiée par son nom :

Hanc tibi, Erix, meliorem animam pro morte Daretis.
Érix, de ce taureau le principe vital
T'honorera bien mieux que la mort d'un rival. (Trad.)

L'expression *persolvo* (je m'acquitte), consacrée en pareil cas, dit assez qu'Entelle accomplit un vœu; et, pour prouver qu'il est dégagé de sa promesse envers les dieux, le poète ajoute :

Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.
Sous le coup l'animal chancelle et tombe mort. (Trad.)

N'est-ce pas encore d'une hostie vitale qu'il est ici question ?

Une vierge naguère a frayé de son sang
La route à nos vaisseaux, etc.
Un Grec doit à son tour, sur la rive troyenne,
Nous ouvrir par le sien le chemin de Mycène.
Animaque litandum Argolica.

Le mot *anima* ne permet pas d'en douter, non plus

que le mot *litare* (faire un sacrifice agréable aux dieux).

Parmi les hosties vitales, ou parmi celles dont on consulte les entrailles, il en est quelques-unes nommées *injuges* (qui n'ont pas encore porté le joug). Virgile en parle aussi :

Que sept jeunes taureaux,
Que sept jeunes brebis tombent en sacrifice. (Trad.)

Ces animaux sont bien *injuges*, puisque le poète ajoute :

Et intacta totidem cervice juvencas.

Joignez-y sept génisses,
Dont le front libre encor n'a pas senti le joug. (Trad.)

Le mot *eximius* (de *eximere*, ôter de, mettre à part), employé quand il s'agit de sacrifices, n'est pas une épithète poétique; c'est une locution affectée au rit sacerdotal; car Veranius, dans ses Questions pontificales, nous apprend que les victimes dites *eximiæ* sont ainsi nommées parce qu'on les choisit sur tout un troupeau pour les offrir en sacrifice, ou parce que leur beauté remarquable les rend dignes d'être présentées aux dieux.

Quatuor eximios præstanti corpore tauros.

Choisis et mets à part quatre taureaux superbes.

Eximios, quod eximuntur; præstanti corpore, quod eliguntur.

L'hostie ambarvale, dit Pompeius Festus, est celle que promènent autour de leurs possessions ceux qui vont la sacrifier pour obtenir d'une divinité la fer-

tilité des campagnes. Virgile fait mention de ce genre de sacrifice dans ses Bucoliques, au sujet de l'apothéose de Daphnis.

Hæc tibi semper erunt, et quum solemnia vota
Reddemus nymphis, et quum lustrabimus agros.

Vous aurez toujours droit à notre tendre hommage,
Quand nous sacrifirons aux nymphes du bocage,
Ou quand nous conduirons en l'honneur de Cérès
Une jeune victime autour de nos guérets. (Trad.)

On voit que *lustrare* est ici là même chose que *circumire* (faire le tour); d'où il suit que *ambarvalis* dérive de *ambiendis arvis*. Ce qui est démontré par ce vers du premier livre des Géorgiques:

Terque novas circum felix eat hostia fruges.

Trois fois autour des blés on conduit la victime.

Les sacrificateurs ont décidé que lorsque la victime conduite aux autels n'y viendrait pas volontairement, et qu'elle se ferait traîner, il fallait qu'une autre prît sa place, parce que le dieu la dédaignait; mais qu'elle lui était agréable, lorsque après lui avoir été offerte, elle restait immobile. C'est ce qui fait dire à Virgile:

Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aras.

Au pied de tes autels amené sans effort,
Avec calme le bouc y subira son sort. (Trad.)

Il dit ailleurs:

Et statuam ante aras aurata fronte juvencum.

Au pied de tes autels, je fais vœu d'amener
Un docile taureau dont les cornes dorées, etc. (Trad.)

Il est si sévère observateur des rites religieux, qu'il appelle Mézence *contemptor deorum* (contempteur des dieux), parce que ce roi ne leur sacrifie jamais, et non pas parce que, sans respect pour les dieux, il est cruel envers les hommes, comme le croit Asper; car notre poète aurait eu de bien plus fortes raisons pour nommer ainsi Busiris beaucoup plus cruel que Mézence, et qu'il appelle seulement *illaudatus* (indigne de louanges). Le lecteur curieux de connaître la cause de l'odieuse épithète donnée au chef des Rutules, la trouvera dans le premier livre des Origines de Caton; il y verra que cet impie ayant ordonné à ses sujets de lui offrir les prémices des biens de la terre, au lieu de les offrir aux dieux, ceux-ci, frappés d'épouvante, adressèrent au maître des dieux cette invocation : *Jupiter, si tu as pour agréable que nous t'offrions ces dons plutôt qu'à Mézence, fais que nous obtenions sur lui la victoire.* Virgile a donc raison de nommer contempteur des dieux celui qui veut s'arroger des honneurs qui ne sont dus qu'à eux.

De l'orgueilleux tyran voilà donc les dépouilles. (Trad.)

Tel est le reproche qu'Énée, comme grand-pontife, adresse à celui qui vient de payer de sa vie son mépris pour la divinité.

CHAPITRE VI.

Des connaissances surprenantes de Virgile relativement aux cérémonies religieuses, tant romaines qu'étrangères : la preuve en est dans sa description des sacrifices offerts au dieu de Délos, et à Hercule vainqueur.

On ne peut assez admirer la science profonde de Virgile dans les rites sacrés, tant romains qu'étrangers ; et certes, ce n'est pas sans motif que lorsque son héros arrive à Délos, il ne lui fait immoler aucune victime, et qu'à son départ il lui fait offrir un sacrifice à Apollon et à Neptune. Il est sûr en effet, comme nous l'apprend Cloatius Verus, au II[e] livre de ses Origines grecques, que l'on n'immole aucun animal sur l'autel principal de Délos, et qu'on adresse seulement au dieu une prière solennelle. Voici ce que dit cet écrivain : « On voit à Délos l'autel d'Apollon *Genitor*, sur lequel on ne sacrifie aucun être animé : c'est cet autel, pur de toute souillure, qu'adora, dit-on, Pythagore. » C'est donc aussi ce même autel que vénère Énée, selon Virgile, puisque après être entré dans le temple, il ne fait, quoique pontife, aucun sacrifice, et commence aussitôt la prière. C'est bien à Apollon *Genitor* qu'il l'adresse, car il dit :

Notre père, daignez, à des signes certains,
Aux enfants d'Ilion annoncer leurs destins. (Trad.)

Et lorsqu'il immole un taureau à Apollon et à Neptune, c'est sur un autre autel. En donnant au dieu le nom de père, il emploie l'expression technique. Plus bas, il le nomme Apollon. Caton fait aussi mention de cet autel dans son livre de l'Éducation des Enfants: « La nourrice, dit-il, sacrifiait avec de la verveine, et au son des trompettes, sans immoler de victime; c'est ainsi que cela se pratique à Délos, sur l'autel d'Apollon *Genitor.* »

Il convient ici de savoir pourquoi Virgile dit que le temple était bâti de pierres qui avaient vu beaucoup de siècles. Ce n'est, dit Velius Longus, qu'un hypallage employé pour exprimer l'ancienneté du temple. Cette opinion a eu beaucoup de partisans; mais ce serait une idée bien froide que celle de spécifier l'âge d'un édifice. Voici ce que, dans son XVIIe livre, dit Epaphus, homme très-instruit: « On a vu jadis le temple de Delphes, jusqu'alors si vénéré et si intact, être pillé et incendié; on a vu également des villes et des îles, dans les environs de Corinthe, être englouties par des tremblements de terre; mais, soit avant, soit depuis cette époque, jamais le temple de Délos n'a éprouvé le moindre échec, et les pierres dont il a été construit subsistent encore aujourd'hui. » Thucydide fait la même remarque au IIIe livre de son Histoire. Il n'est donc pas étonnant qu'en nous montrant Délos protégée par les croyances religieuses, Virgile appuie sur un fait qui ajoute encore à la vénération qu'elle inspire, celui de la solidité de ses pierres, c'est-à-dire celui de la fixité de cette île.

S'il emploie, en parlant d'Apollon, l'expression consacrée de père, il n'oublie pas que la qualification de vainqueur est due à Hercule.

Quoique vainqueur, Hercule est ici descendu.

Ce dieu, dit Varron, au IVe livre des Choses humaines, est ainsi surnommé parce qu'il a subjugué toutes les espèces d'animaux. Sous ce même titre de vainqueur, Hercule a deux temples à Rome, l'un à la porte dite *Trigemina*, l'autre au forum *Boarium*. Masurius Sabinius, au IIe livre de ses Fastes, donne une autre origine à ce surnom de vainqueur. « Marcus Octavius Herennius, dit-il, avait été joueur de flûte dans sa jeunesse; s'ennuyant de cette profession, il fit le négoce, et s'y étant enrichi, il offrit à Hercule la dîme de son gain. A quelque temps de là, il s'embarqua pour affaires de commerce, fut assailli par des corsaires, se défendit vaillamment, et les mit en fuite. Hercule l'ayant averti en songe qu'il lui était redevable de son salut, Herennius, après avoir obtenu des magistrats un emplacement convenable, lui érigea une chapelle, et y plaça son simulacre, sur la base duquel il fit graver ces mots : *A Hercule vainqueur*. Cette épithète, qui rappelait le souvenir des victoires du dieu, portait aussi témoignage de l'histoire récente qui l'admettait au nombre des divinités de Rome. »

Ce n'est pas non plus sans motif que Virgile a dit :

Et les Pinariens surveillants de l'autel
Qu'Hercule a dans ces lieux. (Trad.)

puisqu'on rapporte que le feu étant dans le voisinage, cette famille préserva de l'incendie *le très-grand autel.* Le poète a donc raison d'appeler les Pinariens surveillants de l'autel d'Hercule. Asper dit au contraire que s'étant laissé corrompre par les présents d'Appius Claudius, ils abandonnèrent le service du temple à des esclaves publics. Mais Veratius le pontife, dans son Traité des Supplications, nous apprend que « les Pinariens étant arrivés un jour au moment où le banquet finissait, et lorsque les convives se lavaient les mains, Hercule défendit qu'à l'avenir eux et leurs descendants touchassent à la dîme qui lui était consacrée, et voulut qu'ils assistassent, non pas au repas, mais seulement au sacrifice, en qualité de desservants ou de gardes du temple (*custodes sacri*). » Ici *custos* a la même acception que dans ces vers :

At Triviæ custos jamdudum in montibus Opis, etc.

Suivante de Diane, Opis du haut des monts, etc. (Tr.)

et répond à *minister* (chargé de fonctions subalternes), à moins que Virgile n'ait voulu dire qu'Opis *custodit se a sacris* (se défend de toute cérémonie religieuse).

Il donne aussi ailleurs ce même nom à Priape chargé de garder les jardins :

Et custos furum, etc.

Que garde de ces lieux, Priape, avec sa faux,
Écarte les voleurs ainsi que les oiseaux.

Hæc ubi dicta, dapes jubet et sublata reponi
Pocula, gramineoque viros locat ipse sedili.

Il dit; et le festin par ses ordres s'apprête :
Sur des bancs de gazon les Troyens sont assis.

Sedili, de *sedile* (siége), est à sa place, car on sait que dans les banquets en l'honneur d'Hercule, les convives sont assis. Cornelius Balbus, au XVIIIe livre de son Recueil des Lois pontificales, dit qu'il est défendu de dresser un lectisterne auprès du grand autel; on doit aussi, dans ce lieu, sacrifier la tête découverte, afin de ne pas paraître s'arroger les droits du dieu qui a la tête couverte. Varron dit que cette coutume est venue des Grecs, parce qu'Hercule, ou ceux de ses compagnons qui érigèrent ce grand autel après son départ, sacrifiaient suivant le rit grec; et Gavius Bassus dit de plus que cela doit être ainsi, parce que le grand autel était construit avant l'arrivée d'Énée en Italie, et que le chef des Troyens fut le premier qui introduisit l'usage de sacrifier la tête voilée.

CHAPITRE VII.

Les passages de Virgile auxquels le commun des lecteurs ne fait pas attention, n'en ont pas moins un sens profond. Pourquoi il est permis de tuer ceux qui sont frappés d'anathème.

Les endroits de Virgile sur lesquels passe légèrement le commun des lecteurs ont un grand sens;

témoin ce qu'il dit du fils de Pollion, dans des vers qui célèbrent indirectement les louanges d'Auguste.

La toison du bélier se teindra d'elle-même;
Ou des sucs de la pourpre, ou de ceux du safran. (Trad.)

On lit, dans le Rituel des Étrusques, que le changement de couleur de la toison d'un bélier promet au chef de l'état l'heureuse issue de toutes ses entreprises; et de plus, dans l'ouvrage de Tarquitius, qui n'est qu'une copie de celui des Toscans sur les présages, on trouve ces mots: « S'il se rencontre une brebis ou un bélier dont la toison ait la couleur de la pourpre ou de l'or, le chef de la famille se verra au comble de la félicité, et ses descendants se propageront toujours plus illustres et plus satisfaits. » C'est ainsi qu'il prédit implicitement le bonheur dont Auguste jouira. Avec quel sens profond le poète emploie les expressions consacrées par la religion!

Injecêre manum Parcæ, telisque sacrarunt
Evandri.

La Parque dévoua la tête d'Halesus
Au glaive de Pallas.

Car tout ce qui est destiné aux dieux est regardé comme sacré; mais l'âme ne peut leur être rendue que lorsqu'elle est dégagée du corps, ce qui n'a lieu que par la mort; et puisque Halesus devait succomber, c'est avec raison que Virgile dévoue sa tête. Cette manière de parler est empruntée du droit humain et du droit divin. En effet, quand il dit *injecêre manum*, il fait entendre que l'homme est l'esclave des

Parques, et l'expression *sacrarunt* est affectée aux présents faits à la divinité.

C'est ici le cas de parler du sort de ces hommes que les lois ont dévoués aux dieux, afin d'éclairer ceux qui ne peuvent comprendre qu'on puisse tuer celui qui est frappé d'anathème, parce qu'on commet, disent-ils, un sacrilége quand on touche à ce qui est offert à la divinité. Voici le motif de cette distinction.

Les anciens ne souffraient chez eux aucun animal consacré, mais ils le chassaient sur le territoire du dieu auquel il était dédié. Quant aux âmes de ceux dont la tête était dévouée, et qu'ils regardaient comme la propriété des dieux, ne pouvant en agir à l'égard de ces hommes de la même manière qu'avec les animaux consacrés, et voulant cependant les éloigner d'eux, ils prenaient le parti de débarrasser de son enveloppe l'âme destinée à être envoyée aux cieux. C'est une question que discute Trebatius au IX[e] livre de ses Cérémonies religieuses, et que je ne rapporterai pas ici pour éviter les longueurs. Il me suffit d'indiquer et l'auteur et l'ouvrage à ceux qui voudront en prendre connaissance.

CHAPITRE VIII.

Des passages altérés dans Virgile, parce qu'ils sont mal énoncés. Plusieurs de ses expressions qui semblent jetées au hasard ont un but. De quelques autres sujets.

Nous altérons la beauté de plusieurs passages scientifiques de Virgile en les prononçant mal. Par exemple, il y a des personnes qui lisent :

Discedo, ac ducente dea, flammam inter et hostes
Expedior.

Par l'invisible appui d'une divinité,
J'échappe aux Grecs, aux feux; je sors de la cité. (Tr.)

Tandis que Virgile a très-savamment dit, *ducente deo, non dea.* Car Calvus, d'après Acterianus, assure qu'en parlant de Vénus on doit dire, *pollentem deum Venerem* (le puissant dieu Vénus) et non pas *deam.* En effet, les Cypriens donnent à la déesse la taille d'un homme, de la barbe, un sceptre, avec des habillements de femme, et lui attribuent les deux sexes. Aristophane la nomme αφρόδιτος, et Lævinus dit : « Il adorait donc le bienfaisant Vénus, soit comme dieu, soit comme déesse, telle qu'est en effet la lune, flambeau des nuits. » Philocorus, dans son Attis, soutient que Vénus est la même que la lune, et que les hommes lui sacrifient habillés en femmes,

et les femmes habillées en hommes, parce qu'elle est réputée mâle et femelle.

Voici une nouvelle preuve du goût exquis de Virgile relativement au culte.

Decidit exanimis, vitamque reliquit in astris, etc.

L'oiseau tombe sans vie, il la perd dans les airs. (Tr.)

Effectivement, Higin, dans son traité des Attributs des Dieux, assure, en parlant des astres et des étoiles, qu'on doit leur sacrifier des oiseaux. Virgile s'est donc savamment énoncé quand il a dit que l'âme de la colombe était restée dans la région qu'habitent les divinités auxquelles il convenait de la sacrifier.

Un simple nom qu'on croirait être donné au hasard a, chez Virgile, une intention marquée.

Nomine Casmillæ mutata parte Camillam, etc.

En retranchant du nom de sa mère Casmille
Seulement une lettre, il la nomma Camille. (Trad.)

Car, selon Statius Tullianus, au livre premier de son Vocabulaire, Callimaque dit que les Toscans donnaient à Mercure le nom de Camille, nom qui signifie chez eux ministre des dieux. C'est ce qui fait dire à Virgile que Metabus appela sa fille Camille, c'est-à-dire suivante de Diane; et Pacuvius, en parlant de Médée, s'exprime ainsi : « Camille des dieux (servante des dieux), je vous attendais; soyez la bien-venue, ma chère hôtesse. » Les Romains donnent aussi ce nom aux enfants nobles des deux sexes, qui sont encore impubères, et qui remplissent les fonctions de servants auprès des flamines et des flaminiques.

Voilà encore un endroit qui mérite attention :

Mos erat Hesperio in Latio, etc., etc.

Un usage sacré de l'antique Hespérie,
Transmis par les Albains aux peuples d'Italie,
Dans Rome triomphante est encor respecté.

Varron dit, en parlant des coutumes établies, que la coutume est un effet du jugement de l'âme, qui devient habitude; et Pompeius Festus, dans son XIII[e] livre de la Signification des Mots, soutient que « la coutume est une règle établie par nos ancêtres concernant les usages religieux de l'antiquité.» Nous allons voir Virgile se conformer à ces deux opinions. Varron ayant dit que la coutume précède, et que l'habitude suit, le poète, qui a débuté par *Mos erat* (c'était la coutume), ajoute: *Quem protinus urbes Albanæ coluere sacrum* (qui fut d'abord consacrée chez les Albains), *nunc maxima rerum Roma colit* (et à laquelle la puissante Rome se conforme maintenant). Voilà bien cette persévérance de la coutume qui, à la longue, devient habitude; et comme Festus dit que la coutume concerne les usages religieux, Virgile, au moyen du mot *sacrum* (consacré), partage son sentiment; il le partage encore en disant, dans son XII[e] livre,

Morem ritusque sacrorum
Adjiciam.

Les Latins garderont les coutumes anciennes
Qui concernent le culte. (Trad.)

Ici le mot *mos* est pris dans toute l'acception que lui donne Festus.

Ces mêmes vers, *Mos erat Hesperio in Latio, etc.*,

sont encore une preuve de son exactitude à suivre les anciennes traditions qui nous montrent la domination exercée d'abord par les Latins, puis par les Albains, enfin par les Romains.

> Un usage sacré de l'antique Hespérie,

dit-il, voilà les Latins signalés;

> Transmis par les Albains aux peuples d'Italie,

ici les rois d'Albe remplacent ceux des Latins;

> Dans Rome triomphante est encor respecté.

Enfin Rome absorbe tout.

CHAPITRE IX.

Formules d'évocation pour les dieux tutélaires des ennemis, et d'imprécation contre leurs villes et leurs armées.

> *Excessere omnes adytis, arisque relictis, etc.*
> Ils ont abandonné son enceinte sacrée
> Les dieux qui de Pergame assuraient la durée.

Ces vers sont appuyés sur une très-ancienne coutume des Romains, et sur des pratiques religieuses extrêmement secrètes. Il est en effet certain que toute ville était sous la tutelle d'une divinité, et que les Romains usaient d'un procédé qu'ils se gardaient bien de divulguer, et qui consistait à évoquer, au moyen d'une certaine formule, les dieux protecteurs des

villes qu'ils assiégeaient, et qu'ils se croyaient sûrs de prendre, soit que cette formalité leur parût indispensable pour s'en rendre maîtres, soit qu'ils regardassent comme une impiété de faire prisonnières leurs divinités protectrices; aussi voulurent-ils que le nom latin du dieu tutélaire de Rome, ainsi que celui de cette ville, fût un secret. Cependant le nom du dieu se trouve dans quelques ouvrages des anciens, qui ne sont pas, il est vrai, toujours d'accord entre eux. C'est ainsi que ceux qui aiment à fouiller dans l'antiquité sont parvenus à connaître tout ce qu'on dit à ce sujet. Ce dieu est Jupiter, disent les uns; c'est la lune, disent les autres; il en est qui croient que c'est Angeronia qui, le doigt sur la bouche, recommande le silence. Mais ceux qui me paraissent mériter le plus de confiance, donnent à cette divinité le nom d'*Ops consiva*. Quant au nom mystérieux de Rome, les plus instruits l'ignorent, tant les Romains ont craint que, s'il était connu, l'ennemi ne parvînt, par ses évocations, à faire chez eux ce qu'ils avaient fait souvent chez les autres. Mais gardons-nous de tomber dans l'erreur de ceux qui ont cru que la même formule qui servait à évoquer les dieux des villes assiégées, servît aussi à dévouer ces mêmes villes; car j'ai trouvé, dans le Ve livre des Choses secrètes, de Serenus Sammonicus, l'une et l'autre formule que cet écrivain assure avoir extraites d'un ouvrage très-ancien d'un certain Furius. Voici celle employée pour évoquer les dieux des villes assiégées.

Vous dieu, ou vous déesse, qui avez sous

votre tutelle le peuple et la cité de Carthage, je vous prie, je vous conjure, et je vous demande en grace, grands dieux qui avez pris cette ville et ce peuple sous votre protection, d'abandonner ce peuple et cette cité, de quitter les demeures, les temples et les lieux consacrés des Carthaginois, de les délaisser, de vous éloigner d'eux, de répandre, au milieu de ce peuple et de cette cité, la crainte, la terreur et l'oubli. Veuillez, en sortant de chez eux, vous rendre à Rome avec moi et les miens. Que nos demeures, nos temples, nos lieux consacrés, notre ville, soient honorés de votre préférence. Faites-nous savoir, faites-nous entendre que vous vous chargez de guider dans leurs entreprises, moi, le peuple romain, ainsi que mes soldats. Si vous le faites, je fais vœu de vous élever un temple, et d'instituer des jeux en votre honneur. Telles sont les expressions consacrées qui doivent être employées pendant le sacrifice, ainsi que pendant l'inspection des entrailles des victimes, si l'on veut que l'augure soit heureux. Quant aux villes et aux armées, on ne les dévoue que lorsque les dieux ont été évoqués, et la formule ne peut être prononcée que par le dictateur ou le général commandant l'armée. La voici : *Dis-Pater, Vejovis, Manes, ou quel que soit le nom qu'on doive vous donner, semez l'épouvante, la crainte et la terreur panique dans cette ville de Carthage et dans l'armée dont je veux parler. Anéantissez ceux qui portent les armes contre nos légions et contre notre armée; que ces*

ennemis, leurs soldats, leurs villes, leurs champs, et les habitants de ces pays, de ces villes, de ces champs disparaissent. Privez d'entendement ces mêmes ennemis, ces mêmes soldats, ces mêmes habitants des villes et des campagnes dont je veux parler. Que ces villes et ces campagnes, avec leurs habitants de tout âge et de tout sexe, vous soient dévouées et consacrées, suivant les lois d'après lesquelles les plus grands ennemis vous sont dévoués. Par l'autorité de ma charge, je dévoue et je vous livre ces prisonniers, leurs représentants, en mon nom, au nom du peuple romain, de nos armées, de nos légions, afin que vous permettiez que ma charge, mon autorité, nos légions, cette armée ici employée, restent intactes. Si vous me faites savoir, sentir et comprendre que ce vœu, quel que soit celui qui le fait, quel que soit le lieu où il le fait, vous est agréable, je vous immole trois brebis noires: j'en prends à témoin la terre, notre mère commune, et vous aussi, puissant Jupiter. Quand il prend à témoin la terre, il y porte les mains, qu'il lève vers le ciel quand il s'adresse à Jupiter; et lorsqu'il prononce son vœu, il place sa main sur son cœur.

Les villes d'Italie que je trouve avoir été dévouées dans les premiers siècles de Rome, sont Tonie, Fregelles, Gabie, Véies et Fidènes; puis, au-dehors, Carthage et Corinthe. Il y faut joindre beaucoup d'armées et de villes des ennemis, tant dans les Gaules que dans les Espagnes, en Afrique, en Mauritanie,

et chez d'autres nations dont parlent les annales de l'antiquité. C'est ce mode d'évoquer et d'inviter les divinités à quitter le territoire ennemi qui fait dire à Virgile en parlant de Troie :

Ils ont abandonné son enceinte sacrée.

Ce sont bien les dieux protecteurs dont il parle, puisqu'il ajoute :

Les dieux qui de Pergame assuraient la durée.

Les vers précédents nous montrent la puissance de l'évocation ; voici celle de l'imprécation, dans laquelle Jupiter est particulièrement invoqué :

Ferus omnia Jupiter Argos
Transtulit.

Ilion tout entier dans Argos est mené ;
Du cruel Jupiter cet ordre est émané. (Trad.)

N'est-il pas maintenant démontré que, pour bien apprécier la vaste érudition de Virgile, il faut posséder le droit divin et le droit humain ?

CHAPITRE X.

Pourquoi Virgile, au troisième livre de l'Énéide, nous présente son héros immolant un taureau à Jupiter. A quels dieux cet animal doit être sacrifié.

L'assemblée convenait unanimement que Virgile était aussi savant qu'éloquent, lorsque Evangelus

s'écria qu'il n'y tenait plus, et qu'il ne pouvait différer plus long-temps de signaler l'ignorance de ce poète. Moi aussi, dit-il, j'ai pris place sur les bancs de l'école, et j'ai, comme un autre, des notions sur le droit pontifical; elles vont me servir à prouver que Virgile ne le connaît pas. Aurait-il dit,

Cælicolum regi mactabam in littore taurum.
Au puissant Jupiter je fais d'abord hommage,
Et le sang d'un taureau coule sur le rivage,

s'il eût su qu'on ne peut sacrifier cet animal au maître des dieux, ou s'il eût connu ce passage d'Atteius Capito, qui se trouve au livre premier du Rituel des Sacrificateurs? « On n'immole à Jupiter ni taureau, ni porc, ni bélier. » Ce n'est qu'en l'honneur de Neptune, d'Apollon et de Mars, qu'on doit immoler un taureau, dit Labeo, au LXVIII[e] livre de ce même Rituel. Voilà donc ce savant pontife qui ne sait ni quelle sorte de victime doit être immolée, ni sur quel autel elle doit l'être. Ce sont cependant de ces choses que n'ignorent pas même les gardiens d'un temple, et dont nos ancêtres nous ont instruits. Mon cher Evangelus, lui dit en souriant Prætextatus, si vous voulez faire part de vos objections à Virgile, il vous dira,

Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.
Au dieu du jour, au souverain des flots,
Sa main, sur les autels, immole deux taureaux.

Vous voyez qu'il met à profit les leçons de Labeo: c'est de la science cela; maintenant voilà du génie, car il va nous montrer que le sacrifice n'a pas été

agréable à Jupiter, et qu'en conséquence il s'en est suivi

Horrendum dictu et visu mirabile monstrum.

Un prodige effrayant à voir, à raconter. (Trad.)

C'est donc en anticipant sur l'avenir, qu'il fait offrir par Énée une victime qui ne peut être agréée; cependant il savait que cette faute peut être expiée, car Atteius Capito, que vous mettez aux prises avec lui, ajoute à ce que vous lui avez fait dire : « Quiconque immolera un taureau à Jupiter, sera tenu d'offrir un sacrifice expiatoire. » Énée pèche donc contre l'usage; mais son erreur n'est pas une impiété, et si Virgile la lui fait commettre, ce n'est pas par ignorance, mais pour donner lieu au prodige qu'il va raconter.

CHAPITRE XI.

Lorsque Virgile dit, au premier livre des Géorgiques : Présente-lui du vin, du lait et du miel, *il entend qu'il faut sacrifier à Cérès avec du vin miellé. Pourquoi dans le premier et le huitième livre de l'Énéide, il fait faire sur une table des libations qui n'auraient dû être faites que sur un autel.*

Si, dans certains cas, on peut se mettre au-dessus des règles, reprit Evangelus, dites-moi quel prodige doit avoir lieu lorsque votre poète veut qu'on

fasse des libations à Cérès avec du vin, bien que le code religieux s'y oppose?

Cui tu lacte favos, et miti dilue Baccho.

Présente-lui du vin adouci par le miel,
Ainsi que par le lait. (Trad.)

Il aurait pu apprendre de Plaute que ce mode de libations ne peut avoir lieu pour Cérès, et lire dans l'Aulularia:

Sans doute ces gens-là vont marier Cérès;
Qu'en dis-tu, Strobilus? D'où vous vient cette idée?
C'est qu'ils ont oublié le vin dans leurs apprêts. (Trad.)

Vous voyez bien que votre flamine, votre pontife ne se connaît pas plus en libations qu'en victimes. Non content de cette erreur, il en commet une autre dans le VIII[e] livre:

Aussitôt sur la table avec joie ils répandent
Des coupes d'un vin pur, aux dieux se recommandent.
(Traducteur.)

quoiqu'ils auraient dû faire leurs libations sur l'autel et non sur une table.

Avant de répondre au dernier reproche que vous adressez à Virgile, j'avouerai, répondit Prætextatus, qu'il paraît fondé; et vous auriez aggravé cette faute, qui n'est qu'apparente, si vous eussiez ajouté que Didon fait aussi des libations sur une table:

Ayant ainsi parlé, sur la table elle épanche
Du vin qu'elle offre aux dieux. (Trad.)

Testius, dans ses Dissertations sur la manière de sacrifier, dit que ce passage lui a offert des difficultés, et cependant il ne les a pas résolues. Je vais

tâcher de le faire à l'aide des leçons d'un grand maître. Dans le droit rédigé par Papirius, il est dit formellement qu'une table consacrée peut tenir lieu d'autel. « Il en est ainsi, ajoute-t-il, dans le temple de Junon Populonia; car, dans les lieux saints, on distingue les décorations proprement dites, des vases et du mobilier sacré; on met au nombre des vases tous les ustensiles nécessaires aux sacrifices. La table servant aux banquets, et qui reçoit les libations, ainsi que les offrandes en argent, tient le premier rang parmi ces ustensiles. Les décorations sont les boucliers, les couronnes et autres dons de cette espèce. Or, la dédicace de ces dons n'est jamais de la même date que la consécration du temple, au lieu que la table et les autels secondaires sont consacrés le même jour que le temple l'est : d'où il suit qu'elle tient lieu d'autel, et qu'on la vénère à l'égal du temple même. » Ainsi la libation à laquelle préside Évandre est dans les règles, puisqu'elle se fait sur une table dédiée en même temps que le grand autel, dans un bois sacré, et pendant le banquet qui a lieu en l'honneur d'Hercule.

Quant à la libation de Didon, faite dans un festin royal, et non dans un repas offert à la divinité, sur la table profane d'une salle à manger, et non dans un temple, comme cet empiètement sur le droit des pontifes n'a pas un but religieux, le poète laisse la reine opérer seule, parce que cet acte de sa part est sans conséquence, et que son rang la dispense des règles. Mais, lorsqu'en parlant du banquet d'Évandre,

le poète dit,

> Aussitôt sur la table avec joie ils répandent, etc.

on voit que les libations se font régulièrement, puisqu'elles ont lieu dans le temple même, et de la part de tous les convives assis autour d'une table consacrée.

Je vais maintenant prouver, en peu de mots, qu'à l'égard de ce passage,

> Présente-lui du vin adouci par le miel,
> Ainsi que par le lait,

vos reproches ne sont pas fondés. Poète aussi profond que châtié, Virgile, sachant que les libations offertes à Cérès se font avec du vin miellé, dit littéralement : « Adoucissez le vin en y délayant du miel, » car le vin perd sa rudesse quand il est miellé; il parle ici de vin adouci, comme ailleurs de vin dompté :

> Que dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

(*Et durum Bacchi domitura soporem* (toujours en parlant du miel). Et vous conviendrez d'un fait bien connu, c'est que, le douze des calendes de janvier, on offre en sacrifice à Hercule et à Cérès une truie pleine, des pains et du vin doux.

CHAPITRE XII.

Pourquoi Virgile a assigné des prêtres saliens à Hercule, et pourquoi il leur donne des couronnes de peuplier.

Vous venez, répliqua Evangelus, de citer fort à propos Hercule, pour me rappeler une double erreur de votre Virgile, relativement aux sacrifices qu'il offre à ce dieu.

Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum, etc.
Le souple peuplier vient de ceindre la tête
Des joyeux saliens qui, près de son autel,
Célèbrent, en chantant, du dieu l'auguste fête. (Trad.)

Ainsi il donne à Hercule des prêtres saliens, uniquement assignés au dieu Mars par l'antiquité; puis il les couronne de peuplier, bien que ceux qui officient sur le grand autel ne puissent l'être que de laurier. Ne sait-on pas que des feuilles de cet arbre entourent la tête du préteur urbain quand il sacrifie à Hercule? Qui plus est, Terentius Varron, dans sa satire intitulée *de la Foudre*, dit que nos ancêtres étaient dans l'usage d'offrir à Hercule la dîme de leurs biens; de faire, tous les dix jours, en son honneur un festin auquel le peuple prenait part gratis; et de donner, le soir, à chacun des convives, une couronne de laurier en le renvoyant chez lui. Si telle est la double faute reprochée à Virgile, lui répondit Vettius, je ne

crains pas de dire qu'il n'a commis ni l'une ni l'autre. Quant à l'espèce de feuilles servant à former les couronnes, il est clair que ceux qui sacrifient à présent sur le grand autel ont le front ceint de laurier; mais cet usage ne s'établit que long-temps après la fondation de Rome, et lorsqu'on eut découvert l'arbre de ce nom sur le mont Aventin. C'est ce que nous apprend Varron au livre second de son Traité des Choses humaines. On tira donc parti, pour couronner les sacrificateurs, de la ressource qu'offrait une montagne voisine du temple. Ainsi, Virgile a été fidèle à l'ordre des temps, lorsqu'il nous montre Évandre, avant la naissance de Rome, sacrifiant sur le grand autel, avec une couronne de feuilles du peuplier cher à Hercule; et quand il donne des saliens pour prêtres à ce dieu, il prouve qu'il est initié aux plus profonds mystères de la doctrine sacrée, qui fait de Mars et d'Hercule une seule et même divinité. Cette opinion est celle de Varron qui, dans sa satire ménippée ayant pour titre *l'autre Hercule*, prouve, dans une longue dissertation, l'identité de ce dieu avec Mars. J'ajoute que la planète connue assez généralement sous le nom du dernier, prend chez les Chaldéens celui d'Hercule. Qui plus est, Octavius Hersennius nous a laissé un ouvrage ayant pour titre, *Cérémonies des Saliens de Tibur*, dans lequel il nous apprend qu'à certains jours de l'année, les saliens, prêtres d'Hercule, officiaient après avoir consulté les auspices. Je citerai aussi le savant Antonius Cnipho, dont Cicéron fréquentait l'école lorsqu'il

revenait du forum. Dans une dissertation sur le mot *festra* (petite fenêtre de chapelle), dont s'est aussi servi Ennius, il démontre clairement qu'Hercule avait des prêtres saliens. Les autorités respectables et les raisons sans réplique que je viens d'alléguer ont dû, je pense, justifier Virgile des deux méprises dont il est accusé. Si on lui en reproche d'autres, discutons-les, et nous rectifierons ainsi, non pas ses erreurs, mais les nôtres.

Ne vous êtes-vous jamais aperçu, reprit Evangelus, que ce poète fait une lourde bévue, quand il dit, en parlant du sacrifice qu'offre Didon pour les intéresser à son mariage:

Mactat enim lectos de more bidentes, etc.
On immole à Cérès, Apollon et Bacchus,
Des brebis de deux ans; et l'amante d'Énée
Dans leurs flancs entr'ouverts cherche sa destinée. (Tr.)

Puis il ajoute, comme par ressouvenir :

Junoni ante omnes, etc.
C'est surtout à Junon qu'elle adresse ses vœux,
A Junon qui d'hymen lâche ou serre les nœuds.

Cérès passe pour l'inventrice des lois, lui répondit Servius, sur l'invitation de la société, et les fêtes en son honneur se nomment Thesmophories (fêtes de la législation). Par cette fiction, l'on doit entendre qu'avant que l'agriculture fût connue, les hommes vivaient errants et sans règles de conduite. La découverte du blé mit fin à cet état sauvage, et les lois datent du partage des terres.

Quant à Apollon, on sait qu'il préside aux aus-

pices, et que Bacchus, le Liber des Romains, a sous sa tutelle les villes libres; son ministre est Marsias, dont le simulacre est l'emblème de la liberté. Or, Didon étant sur le point de se marier pour l'intérêt de sa ville naissante, il n'est pas étonnant qu'elle sacrifie à trois divinités protectrices des villes, et à Junon qui préside aux mariages. Mais ces mêmes vers ont un sens plus profond encore. En effet, avant d'entreprendre quelque chose, nous commençons par nous rendre favorables les dieux qui pourraient nous nuire, ensuite nous invoquons ceux qui nous sont propices:

Une noire brebis d'abord calme Borée,
Une blanche au Zéphyre ensuite est consacrée.

Didon, qui va se donner un nouvel époux, doit donc commencer par apaiser Cérès qui, depuis l'enlèvement de sa fille, a les noces en horreur; puis Apollon, qui est célibataire; enfin Bacchus, qui ne put avoir pour femme qu'une fille enlevée à ses parents. Vous voyez par là que Junon est invoquée en temps convenable. Après les compliments faits à Servius, on se disposa à entendre Eusèbe, qui ne tarda pas à montrer Virgile sous l'aspect d'un habile rhéteur (1).

(1) N'oublions pas que Postumianus, sur le rapport d'Eusèbe, rend compte à Decius des séances qui ont eu lieu chez Prætextatus pendant les Saturnales. Voyez liv. I, chap. 2 des Saturnales.

SATURNALES.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Du pathétique puisé dans la manière d'être des individus.

Les rhéteurs, dit Eusèbe en débutant, ont toujours eu pour but de remuer les passions; Virgile va nous offrir de nombreux exemples de ce que j'avance. Quand Énée descendu aux enfers y rencontre Didon qui le fuit, le poète lui fait dire:

Bien malgré moi je dus obéir au destin
Qui m'ordonnait de fuir le rivage africain;
C'était l'ordre des dieux : suspends tes pas, chère ombre,
Et ne me lance pas un regard aussi sombre.

Puis il ajoute:

Mais il lui parle en vain; un farouche silence
Repousse des discours dont sa fierté s'offense;
C'est un marbre insensible à la terre fixé :
Elle fuit à l'instant, et son œil courroucé, etc.

Quel pathétique dans ces vers !

Mes cheveux sur mon front se dressent hérissés;
Les sanglots dans ma bouche expirent oppressés.

Quelle image de l'épuisement dans toute la personne de Darès !

De fidèles amis
Soutiennent de Darès les pas mal affermis;
Sa tête sur son sein repose chancelante,
Un sang noir s'épaissit dans sa bouche béante.

En quelques mots, Virgile peint la consternation de ces mêmes amis :

Et si par le héraut ils n'étaient appelés,
Ils oublieraient les dons à Darès destinés : (Trad.)

tant ils répugnaient à se charger des gages de sa honte !

Voici un passage du même genre :

Ses traits du désespoir sont l'image fidèle;
Dans ses yeux enflammés la fureur étincelle.

La langueur est aussi une manière d'être si bien dépeinte dans la description de la peste par Thucydide, ainsi que dans ces vers :

Le coursier, l'œil éteint, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.
Son oreille est baissée,
De tout son corps distille une sueur glacée.

Nous allons voir un mélange de pudeur et de pathétique dans la manière d'être de Déiphobe :

Déiphobe tremblant veut cacher à ses yeux
Un corps que mutila le fer injurieux.

Virgile veut-il peindre les douleurs de la mère d'Euryale ?

Les fuseaux à l'instant s'échappent de sa main,
A ses pieds se déroule un long tissu de lin;
Éperdue, elle vole, etc.

Et la surprise de Latinus :

Immobile et muet,
Il attache à la terre un regard inquiet.

Et Vénus implorant, en faveur d'Énée, l'appui de Jupiter :

Vénus qui par ses pleurs est encore embellie.

Et la sibylle, dans son accès frénétique :

Furieuse à ces mots, les traits décolorés,
Les cheveux en désordre et les yeux égarés.

CHAPITRE II.

Pathétique résultant de l'accent oratoire.

Parlons maintenant du pathétique qui résulte de l'accent oratoire; et voyons quelles règles la rhétorique donne à cet égard. Il faut que tout discours pathétique tende à exciter l'indignation ou la compassion, ou, comme disent les Grecs, la terreur et la pitié. L'accusateur doit faire éprouver l'un de ces mouvements, et l'accusé nous inspirer l'autre. Le début de l'indignation doit être brusque; quiconque sent fortement s'exprime de même.

Voilà comme Virgile fait parler Junon :

Pourquoi me forcez-vous de rompre le silence ?

Et ailleurs :

Aurais-je donc contre eux combattu vainement ?

Dans un autre endroit :

O race détestée, à mes vastes desseins
Te verrai-je toujours opposer les destins !

Écoutons Didon :

Mourrai-je sans vengeance ?
Oui, mourons, mais j'espère, etc.
Il fuit, dit-elle, il fuit ! etc.

Et Priam :

Monstre ! s'il est des dieux qui punissent le crime.

Mais ce n'est pas le début seul qui doit avoir cette énergie, le discours tout entier doit être pathétique, s'il est possible, et se composer d'élans passionnés, entrecoupés de pensées courtes et variées sous toutes les figures possibles. Offrons pour exemple le discours que Virgile prête à Junon :

O race détestée !

Voilà l'exclamation suivie de ces phrases entrecoupées :

Que n'ont-ils succombé dans les champs de Sigée !
Quoi ! je brûlai Pergame, et ne fus pas vengée !

Vient ensuite l'hyperbole :

Comment des mains des Grecs et du milieu des flammes
Ont-ils pu s'échapper ?

Puis l'ironie :

> Serais-je sans pouvoir ! et Junon offensée
> De les persécuter serait-elle lassée ?

Ensuite elle se plaint d'avoir perdu ses peines :

> J'ai proscrit les enfants du vil Laomédon,
> Et sur toutes les mers ils ont trouvé Junon.
> Contre eux j'armai les dieux et du ciel et de l'onde.

Autre hyperbole :

> Des syrtes africains leur flotte vagabonde
> A franchi les écueils ; Carybde ni Scylla
> N'ont donc pu l'engloutir ?

Maintenant elle va employer un argument *a minori*, pour augmenter l'effet du pathétique :

> Quoi ! Mars aura détruit le féroce Lapithe, etc.

En effet, Mars lui est inférieur ; aussi ajoute-t-elle :

> Moi, la reine des dieux ! quel est donc mon malheur !

Puis avec impétuosité :

> Verrai-je dans Énée un insolent vainqueur ?

Ensuite elle s'encourage dans le parti qu'elle a pris de lui nuire, et si elle ne peut l'anéantir, elle veut au moins, tant elle est exaspérée, retarder ses succès :

> Si le ciel nous trahit, implorons les enfers ;
> Je ne puis à son sort dérober l'Ausonie,
> Je ne puis au Troyen enlever Lavinie,
> Soit : mais, du moins, je puis retarder son bonheur,
> Et des peuples rivaux provoquer la fureur.

Elle en vient ensuite à une imprécation; c'est la marche ordinaire du courroux :

Leur sang sera le prix de ce noble hyménée;
Vierge, voilà ta dot et les présents d'Énée!

à quoi elle ajoute un argument *a simili*, tiré des antécédents :

Vénus, rivalisant la fille de Cissée,
D'un flambeau destructeur, comme elle, est accouchée.
(Traducteur.)

Que de figures diverses dans ce discours de Junon! et cela doit être, car la colère étant une courte fureur, il lui eût été impossible de ne pas varier son style.

Virgile nous offre aussi de ces situations faites pour inspirer la pitié. Turnus dit à Juturne:

Veux-tu voir expirer ton infortuné frère? (Trad.)

Et bientôt il ajoute à ce sentiment de commisération, en parlant des amis qui se sont sacrifiés pour lui, et en particulier de Murranus :

Mes yeux, mes tristes yeux ont vu percer son sein;
Hélas! à son secours il m'appelait en vain.

Plus tard, il veut apitoyer le vainqueur sur son sort, et s'exprime ainsi :

Le Latium m'a vu proclamer ta victoire;
J'ai pu te supplier: rien ne manque à ta gloire.

C'est comme s'il eût dit : C'est là mon plus grand chagrin. Ajoutez à ces passages ceux où les vaincus demandent la vie.

Par toi, par les héros dont tu tiens la naissance,

et d'autres semblables.

CHAPITRE III.

Mouvements pathétiques, tirés de l'âge, du rang, de la faiblesse, du lieu et du temps.

Parlons maintenant du pathétique qui naît de l'âge, de la faiblesse et des autres situations que nous venons de détailler. Virgile a su habilement tirer des différents âges les moyens d'exciter la pitié.

Il dit, en parlant des enfants en bas âge :

A peine débarqué, le vagissement sourd
Des âmes des enfants nés et morts en un jour, etc. (Tr.)

de l'enfance :

Le malheureux Troïle,
Dont l'extrême jeunesse osa braver Achille ;

puis :

Créuse me présente
Jules si jeune encore.

Comme fils et comme enfant, Jules a droit à notre intérêt.

Et :

Ne te souvient-il plus d'Ascagne et de Créuse ?

Ailleurs :

Le sort du jeune Ascagne, etc.

En parlant de l'adolescence :

Sous les yeux de son père, on met sur le bûcher
Le fils à son printemps.

Et:

Turnus pâle et défait s'avance lentement;

de la vieillesse:

Prends pitié de Daunus, ménage sa vieillesse.

Puis:

Accablé sous le poids du malheur et des ans,
Son gouverneur Acète avance à pas tremblants. (Trad.)

Puis:

Et ses longs cheveux blancs sont souillés de poussière.

Le rang des personnages inspire à Virgile de beaux mouvements de commisération ou d'indignation :

Ce roi victorieux qui voyait autrefois
Les peuples de l'Asie obéir à ses lois.

Sinon dit:

Long-temps de ses travaux je partageai l'honneur,
Et son nom, sur le mien, jeta quelque splendeur.

Au sujet de Galesus:

Galesus, possesseur de vastes pâturages
Dans la belle Ausonie.

Quelle indignation dans ces paroles de Didon!

C'est donc pour m'insulter qu'il vint dans mon empire,
Cet odieux banni!

L'état précaire d'Énée ajoute au ressentiment de Didon.

Et Amate:

Un Troyen, un banni, deviendrait son époux!

Et Numanus :

> Infâmes Phrygiens, peuple deux fois captif!

Ici la faiblesse fait naître la pitié :

> Depuis que Jupiter, des feux de sa colère
> A cru devoir frapper un trop faible adversaire.

Ailleurs :

> Ses oreilles, son nez horriblement tronqués. (Trad.)

En parlant de Mézence :

> De son corps affaibli surmontant la douleur.

Puis :

> Sur l'une et l'autre épaule on voit tomber sa tête
> En deux parts divisée. (Trad.)

Et :

> Tu vis tomber ta main;
> Tes doigts mourants, Laris, s'efforcent, mais en vain, etc.
> (Traducteur.)

Au sujet d'Hector :

> Sanglant, les pieds meurtris, le front noir de poussière.

Nous allons voir le pathétique résulter du lieu même :

> Depuis que ces forêts et leurs hôtes sauvages
> M'ont offert un asile.

Ailleurs :

> Je parcours les déserts de l'aride Libye.

Au sujet des bergers expatriés :

> Mais nous, infortunés, le pôle ou l'équateur
> Nous verront dispersés.

Que de beauté, que de concision dans les vers suivants :

Trois fois autour des murs qu'il avait défendus
Le cadavre d'Hector fut traîné par Achille.

Autour de ces murs pour lesquels le fils de Priam avait puissamment combattu pendant dix ans.

Quel charme attendrissant dans ceux-ci !

Il nous faut donc quitter cette belle patrie.
J'abandonne en pleurant une terre chérie,
Les rives et le port de ma douce patrie.
Argos, ma chère Argos, dit-il en expirant.
Mimas meurt ignoré; sa tombe est à Laurente,
Lyrnesse a son berceau.

Pour montrer toute l'atrocité de la mort d'Agamemnon, Virgile fixe le lieu de l'assassinat :

Percé par elle, il tombe étendu sur la plage,
Objet de tous ses vœux.

Et :

Au sein de leurs cités, de leurs dieux domestiques,
Ils rencontrent la mort.

Les objets religieux donnant plus de force encore au pathétique, le poète nous peint ainsi les circonstances de la mort d'Orphée, pour en augmenter l'intérêt :

Leur main, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.

Puis en parlant du sac de Troie :

Les morts sont étendus sur les places publiques ;
Des temples, des palais ils comblent les portiques.

Le viol et l'égarement de Cassandre deviennent plus frappants encore par le lieu où il nous la montre :

Pâle, et loin des autels indignement traînée.

Dans un autre endroit :

L'infortuné Corèbe
Aux autels de Pallas rend le dernier soupir.

Andromaque, rappelant la mort de Pyrrhus, ajoute à la haine qu'on éprouve pour l'assassin, quand elle dit :

Et le perfide Oreste
Perce le fils d'Achille aux autels d'Apollon. (Trad.)

Quel parti Vénus tire du lieu, lorsqu'en voyant Énée poursuivi sur les mers par la colère de Junon, elle dit à Neptune !

Neptune, vous savez
Tout ce qu'osa Junon ! dans votre empire encore... (Tr.)

Le temps ouvre à Virgile une autre source de pathétique :

Du Xanthe ils n'avaient pas encore bu les eaux,
Ni des champs d'Ilion goûté les pâturages.

Quelle pitié inspire la longue douleur d'Orphée !

Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace,

Et Palinure :

Après trois longues nuits, j'aperçois l'Italie.

Puis Achæménides :

Déja Phœbé trois fois a fourni sa carrière.

Enfin :

Nous comptons sept hivers depuis cette journée
Où périt Ilion aux Grecs abandonnée.

CHAPITRE IV.

Du pathétique tiré du motif, du mode et des moyens.

Le motif est pour Virgile une source abondante de pathétique. En effet, le motif d'où résulte un fait le rend presque toujours atroce ou digne de pitié. « Cet homme, dit Cicéron parlant de Verrès, exigeait des parents de ses victimes qu'ils lui demandassent la permission de les ensevelir. » C'est bien le comble de l'atrocité de se faire prier ou d'exiger de l'argent dans un cas semblable. Pour exciter l'indignation contre Midias, Démosthène lui reproche le motif pour lequel il cherche à séduire un citoyen. « Il circonvient, dit-il, l'arbitre qui avait jugé notre différend avec intégrité. » Virgile tire de là de beaux mouvements pathétiques :

O Galesus ! tu meurs.

Ce fait dénué de sa cause ne ferait pas impression, puisqu'il s'agit d'un combat ; mais le poète ajoute :

En proposant la paix.

Son dernier jour a lui,

dit-il ailleurs ; puis il ajoute la cause attendrissante :

Percé d'un javelot qui n'était pas pour lui.

Et quand il nous présente Palamède injustement condamné à mort :

D'avoir blâmé la guerre on sut lui faire un crime,
Et d'un faux témoignage il devint la victime.

Énée, pour montrer toute l'étendue de sa crainte, nous en fait connaître le motif :

Je crains tout pour mon père, ainsi que pour mon fils.

Lorsque Yapix préfère, aux dons brillants que lui offre Apollon, l'art plus modeste de guérir les hommes :

Il voulait de son père,
Par d'utiles secrets, prolonger la carrière.

Autre exemple du même genre :

Crois-moi, jeune imprudent, ta piété t'abuse.

C'est ce motif qui fait que ses ennemis mêmes le plaignent.

Quel est le motif d'Énée pour engager ses compagnons à ensevelir les Troyens morts dans le combat ?

Allez donc recueillir les restes des héros;
Ils périrent pour nous, honorons leurs tombeaux !

Nous allons voir l'indignation naître du motif :

Il pleure d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire et surtout d'une amante.

Outré de ce que Lavinie est promise à Énée, Turnus s'écrie :

Quoi donc ! les seuls Atrides
Auront-ils su punir ces Phrygiens perfides !

Et :

Pourquoi violais-tu, perfide, tes promesses ?

Puis ces divers passages :

A l'or de l'étranger il vendit son pays.
L'autre a péri frappé dans la couche adultère.
L'avare dont le cœur repoussa ses parents.

Virgile n'a pas oublié les deux sources du pathétique nommées, par les rhéteurs, mode et moyen. Le mode a lieu quand je dis : *Il le tua publiquement ou secrètement;* et le moyen quand je dis : *Avec le fer ou le poison.* Démosthène se sert de la première de ces figures quand il dit, pour rendre odieux Midias : Il me poussa avec son cothurne. Cicéron en agit de même à l'égard de Verrès, quand il parle de ce proconsul faisant attacher un particulier tout nu à une statue. C'est aussi ce que fait Virgile dans ce passage :

Vers l'autel il entraîne
Le malheureux vieillard qui se soutient à peine
Sur le marbre rougi par le sang de son fils
Il l'immole à l'instant sur ces sanglants débris. (Trad.)

Le mode se montre encore dans les vers qui suivent :

Et son cœur, d'un vautour immortel aliment,
Sans cesse est dévoré, sans cesse est renaissant.
Sur eux pend à jamais une roche pesante,
Toujours près de tomber, et toujours menaçante.

Cette figure excite souvent la pitié. Le poète dit, en parlant d'Orphée :

Ses membres déchirés, dispersés dans les champs.

Ailleurs :

Une trombe engloutit les marins, le vaisseau.
Les uns roulent un roc qui trompe leurs efforts.
Il liait les vivants aux cadavres fétides.

Et dans les Géorgiques :

Mais quelle affreuse mort ! d'abord des feux brûlants, etc.
(*Description de la peste.*)

Le moyen sait aussi remuer l'âme. Écoutez Cicéron parler d'un feu entretenu par du bois vert, et d'un malheureux qui meurt étouffé par la fumée. C'est un moyen, puisqu'au lieu d'employer le fer ou le poison, Verrès se sert de la fumée: de là résulte un mouvement pathétique irrésistible. Dans un autre endroit, l'orateur nous montre un citoyen romain qui meurt frappé de verges. Voyez le parti que tire Virgile de cette figure :

Jupiter indigné lança du haut des airs
Un trait bien supérieur aux feux de Salmonée.

Le poète tourne en ridicule le moyen de Salmonée, et celui plus sûr qu'emploie Jupiter exprime l'indignation du dieu.

Nous venons de passer en revue chacune des sources du pathétique, et nous avons montré l'usage que Virgile sait en faire. Quelquefois il réunit plusieurs figures pour émouvoir plus fortement. En parlant de Turnus :

Ayez pitié d'un père, allégez ses ennuis.

Il fait ici valoir l'âge. Maintenant il va préciser le lieu :

Dans Ardée, en pleurant, il rappelle son fils.

Au sujet de Cassandre :

Traînée indignement.

Voilà le mode.

La fille de Priam, les cheveux en désordre.

Voilà la manière d'être.

Du temple et des autels de la sourde Pallas.

Il s'agit du lieu.

Mycène le vit naître.

Il est question de la patrie d'Agamemnon.

De vingt rois conjurés ce monarque suprême.

Voilà le rang.

De sa coupable épouse.

Les liens de famille.

Étendu sur la plage.

Indication du lieu.

Et l'adultère Égysthe a tendu ces embûches.

Voilà le motif.

Quelquefois un fait implicitement énoncé produit, pour le pathétique, le même effet que s'il l'était explicitement.

Ah ! c'est bien maintenant que je sens ma blessure !

dit Mézence. Qu'entendre par ces plaintes, si ce n'est la mort de son fils? Bientôt après il ajoute :

Tu m'as ravi Lausus; que puis-je perdre encore?
Ne puis-je donc mourir?

s'écrie Juturne à qui il est défendu de secourir son frère. Est-ce jouir en effet de l'immortalité que d'être

condamné à d'éternels regrets? Ces divers traits ont autant d'énergie que s'ils étaient entièrement développés, et sont amenés avec un goût exquis.

CHAPITRE V.

Pathétique tiré des arguments a simili.

La rhétorique offre encore d'autres moyens de remuer les passions; ils sont connus sous le nom de *circa rem* (relatifs au sujet). Le premier de tous est l'argument *a simili.* Cette figure se subdivise en trois genres, l'exemple, la comparaison et l'image.

Arguments tirés de l'exemple:

Si l'amant d'Eurydice, aux doux sons de sa lyre,
Vit s'ouvrir des enfers la vaste profondeur,
Et si sa voix plaintive en a charmé l'horreur;
Si Pollux, se vouant à la mort ennemie,
Partage avec son frère et sa mort et sa vie;
Si le sort pour Alcide interrompit ses lois,
Si Thésée a reçu le prix de ses exploits.

Et ailleurs:

Si l'heureux Anténor a su des mains des Grecs, etc.
(Traducteur.)

Voilà de puissants motifs pathétiques, car il est pénible de ne pas obtenir des faveurs accordées à d'autres. Voyez ensuite quelle adresse emploie Virgile pour augmenter l'intérêt en faveur d'Énée. Il

s'agit pour Orphée d'une épouse, et pour le héros troyen d'un père; mais le second ne demande qu'à voir l'auteur de ses jours, et le premier désire emmener son Eurydice. Le moyen qu'emploie Orphée semble ridicule à Énée: *Aux doux sons de sa lyre*, dit-il. Si Castor et Pollux revoient alternativement la lumière, le fils d'Anchise croit qu'on ne peut lui refuser de voir une seule fois son père. Quant à Thésée et Alcide, il ne se permet aucune objection contre ces grands personnages, et se contente de dire:

Comme eux de Jupiter je tiens mon origine.

Voici un argument du même genre, et inspiré par l'indignation: Quoi donc! dit Junon,

Pallas n'a-t-elle pas incendié la flotte
Qui ramenait les Grecs? (Trad.)

Ce coup d'autorité est effectivement plus violent que celui de poursuivre un petit nombre de fugitifs. Ensuite elle déprécie le motif de Pallas:

Pourquoi ce grand courroux? Pour punir une faute
Dont Ajax en délire était le seul auteur.

Ce n'est, suivant Junon, qu'une légère erreur; c'est l'erreur d'un seul homme, et conséquemment plus excusable. Il était en délire, dès lors l'erreur n'existe plus.

Quoi! Mars aura détruit le féroce Lapithe,

dit-elle ailleurs. C'est encore une nation, et une nation féroce, opposée à quelques fugitifs.

Le souverain des dieux a permis que Diane
Fît tomber sous ses coups l'antique Calydon. (Trad.)

L'épithète d'antique ajoute d'abord à la gloire de Diane, qui va être d'autant plus rabaissée, ainsi que celle de Mars:

Qu'avait fait Calydon? qu'avait fait le Lapithe? (Trad.)

L'argument tiré de la comparaison tient de plus près à la poésie; aussi Virgile l'emploie-t-il fréquemment lorsqu'il s'agit de peindre l'infortune ou le courroux.

Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature.

Et :

Semblable à la bacchante
S'agitant sous le poids du dieu qui la tourmente.

Puis :

Telle on voit l'hyacinthe, enfant chéri de Flore,
Par un doigt virginal cueillie à son aurore.

Et tant d'autres comparaisons pathétiques ayant trait à l'infortune.

Veut-il exprimer le courroux?

Tel un loup dans la nuit rôde écumant de rage;
Dans l'étable il voudrait se frayer un passage. (Trad.)

Et :

Tel mugit un taureau qu'un coup mal assuré
Abattit près l'autel. Il fuit exaspéré. (Trad.)

Et tant d'autres qu'on trouvera sans peine.

Le troisième genre, ou l'image, n'émeut pas moins l'âme que les deux autres. Il a lieu lorsqu'on représente, soit des êtres réels, soit des êtres imaginaires. Virgile réussit également bien sous ces deux rapports.

Je crois le voir encor, ce cher Astyanax;
Dans tes traits, dans tes yeux respire son image.

Et :

De Scylla si l'on croit à la métamorphose,
Sur deux monstres marins son beau buste repose. (Tr.)

La première image inspire la pitié; la seconde excite l'horreur, de même que les deux suivantes:

La Discorde triomphe, et de sang altérée
Traîne dans tous les rangs sa robe déchirée.

Puis :

Sur des faisceaux brisés la discorde sanglante
Étouffera les cris de sa rage impuissante,
Et ses serpents, pressés de cent chaînes d'airain,
Ne pourront sur la terre exhaler leur venin.

Le pathétique est ici porté au plus haut degré.

CHAPITRE VI.

Arguments pathétiques a majori *et* minori.

Nous avons parlé de l'argument *a simili;* voyons maintenant l'usage qu'a fait le poète de celui *a minori*. Qu'une grande infortune soit offerte à nos yeux, si la personne qui veut nous apitoyer sur son sort parvient à nous prouver que cette infortune est moindre que la sienne, à coup sûr son sort nous inspirera une vive commisération.

En voici un exemple :

O fille de Priam, toi qui laissas la vie
Sur le tombeau d'Achille, au sein de ta patrie,
Que je te trouve heureuse !

Andromaque se comparant à Polyxène envie son sort. Tu mourus, dit-elle, sur une tombe ennemie, et, ce qui n'est pas moins dur, tu fus forcée de mourir. Cependant ta condition fut plus heureuse que la mienne, car tu ne devins pas l'esclave des Grecs.

Autre du même genre :

Combien ils sont heureux les Troyens qui sont morts
Au sein de la patrie !

En parlant de Pasiphaé, le poète dit :

Les Prœtides ont pu, dans leur triste manie,
Compagnes des taureaux, mugir dans la prairie. (Trad.)

Cependant leur sort ne fut pas aussi affreux que le tien.

Car jamais elles n'ont, par de coupables feux,
Désiré de s'unir à ces époux fougueux. (Trad.)

Les vers qui suivent offrent un mouvement pathétique d'une grande force :

Hélénus, dont la voix m'annonça des disgraces,
Et même Céléno, terrible en ses menaces,
Ne m'avaient point prédit un si cruel revers.

Qu'entendre par là, sinon que les malheurs qu'Énée avait jusqu'alors éprouvés n'étaient rien en comparaison de la mort de son père ?

Quelques rhéteurs ont cru que l'argument *a majori* ne pouvait agrandir un sujet ; mais Virgile s'est avantageusement servi de cette figure en parlant de la

mort de Didon :

On croirait que Carthage a vu dans ses remparts
Le Numide, abusant d'une victoire impie,
Livrer temples, maisons, à l'horrible incendie.

Nous avons dans Homère un passage semblable :
« On dirait qu'Ilion est devenu la proie des flammes. »

Les orateurs font encore usage, pour remuer l'âme des auditeurs, d'une figure connue sous le nom de *præter spem* (qui passe l'espérance) : Virgile l'a fréquemment employée :

Et nous tes descendants, nous à qui tes faveurs
Ont permis d'aspirer à d'immortels honneurs, etc.

Didon s'écrie :

Hélas! si j'avais pu prévoir un tel malheur,
Je le supporterais, etc.

Énée dit, en parlant d'Évandre :

Maintenant abusé par un plus doux espoir,
Peut-être il fait des vœux.

Et Mœris à Lycidas :

Pouvions-nous présumer qu'un féroce soldat
Viendrait nous dire un jour : Ami, ton héritage,
Ta ferme, tes troupeaux, tes biens sont mon partage.
Éloigne-toi, sinon.... (Trad.)

Remarquons ici qu'un espoir déçu peut offrir une situation pathétique.

Écoutons Évandre :

Je connaissais trop bien l'ivresse dangereuse
Dont le prestige égare une âme généreuse.

L'omoïopatée (conformité de sentiments) est encore un moyen de remuer les passions :

> Ton père te fut cher, je vénère le mien, (Trad.)

dit Turnus à Énée.

Et :

> Ascagne en l'écoutant plaint le sort de son père. (Trad.)

Puis :

> J'eus souvent, comme vous, à me plaindre du sort.
> (Traducteur.)

S'adresser à des êtres inanimés ou muets, est également une ressource qu'emploient souvent les orateurs. Virgile n'a pas manqué de la faire valoir.

C'est Didon qui parle :

> Dépouilles d'un ingrat, qui me fûtes si chères.
> Et toi, terre, engloutis l'arme du Phrygien. (Trad.)

dit Turnus.

> Toi, lance qui jamais ne trompas mes efforts.

C'est le même qui parle.

Et Mézence, s'adressant à son cheval :

> Rhèbe, notre existence est courte et passagère,
> Et nous aurons bientôt fourni notre carrière. (Trad.)

La dubitation, nommée par les Grecs ἀπόρησις, est également un puissant levier du pathétique. L'orateur, dans sa douleur ou dans son courroux, semble ne savoir ni ce qu'il doit dire, ni ce qu'il doit taire. Virgile fait ainsi parler Didon :

> Quel est donc mon espoir? dois-je de mes amants
> Essuyer les mépris ou les ressentiments ?

Alors deux fois privé d'une épouse aussi chère,
Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?

Il est question d'Orphée.

Que résoudre? et comment arracher son ami
Au sort qui le menace?

Perplexité de Nisus qui craint pour la vie d'Euryale.

Me plaindrai-je d'abord que tu m'as délaissée?
Pensais-tu qu'avec toi j'eusse craint de mourir?

dit Anne sœur de Didon.

Le récit de la chose vue est une autre source de pathétique.

Voici comment Virgile emploie cette figure :

A peine il aperçoit ce front pâle et livide,
Ces lys ensanglantés par le fer homicide.

Et :

Il tombe, dans son sang il s'agite et se roule. (Trad.)

Puis :

Et la triste Ériphile
Qui montre sa blessure en accusant son fils.

En parlant d'Euryale :

Il tombe, un sang vermeil s'échappe de son cœur;
La mort sur tous ses traits imprime sa pâleur.

Et dans la description de l'antre de Cacus :

Sans cesse il étalait, à sa porte rangés,
Des cadavres récents, des squelettes rongés.

Dans celle de Polyphème :

Moi-même je l'ai vu, dans son repaire affreux,
D'une main, sur le roc, égorger deux victimes.

L'hyperbole ou l'exagération, soit que l'on exprime

des sentiments de pitié ou d'indignation, produit également son effet. « Puisse-t-il périr mille fois, » disons-nous dans un transport de colère.

C'est à peu près ce que Virgile fait dire à Mézence :

> Tous les genres de mort, je les ai mérités.

Voici un mouvement exagéré de pitié relatif à la mort de Daphnis :

> Et même les lions ont pleuré ton trépas.

Cette figure entre dans la langue des amants, et s'emploie dans beaucoup d'autres cas :

> Que je sois à tes yeux un objet de mépris,
> Si ce jour n'a pour moi la longueur d'une année. (Tr.)

Puis :

> Avec mille flambeaux
> Turnus de l'Océan embrasera les eaux,
> Avant qu'aux pins sacrés sa fureur porte atteinte.

Et :

> Que dans ses fondements la terre déchirée
> S'abîme au fond des mers, avant que Latinus.....

L'exclamation que les Grecs nomment ἐκφώνησις, produit un grand effet. Quelquefois cette figure se trouve dans la bouche du poète lui-même, et quelquefois dans celle de ses personnages.

Voici des exemples du premier cas :

> O ma chère Mantoue, à quel malheur t'expose
> La chute de Crémone et sa proximité ! (Trad.)

Autre :

> Père bien malheureux, sous quelque point de vue
> Que la postérité considère ce fait. (Trad.)

Et :

Ce crime, s'il eut lieu, fut celui de l'amour.

Exemples du second cas :

Puissent les dieux un jour punir sa cruauté,
Et le poursuivre encor dans sa postérité.

Puis :

Dieux ! que leur cruauté
Reçoive enfin le prix qu'elle a trop mérité !

Et :

Enfers, pour le punir, entr'ouvrez vos abîmes !

La réticence est l'opposé de l'exclamation. Au moyen de celle-ci, nous nous exprimons à haute voix ; au moyen de la première, nous gardons un silence affecté, mais cependant fort intelligible. Cette figure sert puissamment l'indignation.

Écoutons Neptune :

Que si je..... Mais d'abord apaisons la tempête.

Et Mnesthée :

De vaincre mes rivaux je n'aurai pas l'honneur :
Quoique..... Mais c'est à toi de nommer le vainqueur,
O puissant dieu des mers !

Et Turnus :

Toutefois, dans nos cœurs, indignés de servir,
Si de notre vertu vivait un souvenir...

Dans les Bucoliques :

Nous te connaissons bien..... nous savons de quel œil
T'ont regardé les boucs, et dans quel lieu sacré.......
Mais les nymphes ont ri ; j'admire leur bonté. (Trad.)

Quelquefois la réticence fait naître la pitié :

Calchas digne instrument de l'implacable Ulysse.....
Mais pourquoi différer d'un instant mon supplice?

La répétition, ou l'art d'amener fréquemment le même mot dans un discours, est encore une source de pathétique.

Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, répétait le doux nom.
Eurydice, ô douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice, Eurydice.

Et :

Tendre épouse! c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

Puis :

A ta mort Angitie, à ta mort le Fucin,
A ta mort tous nos lacs pleurèrent ton destin. (Trad.)

Le reproche prête aussi au pathétique, lorsqu'on emploie, pour le réfuter, ses mêmes expressions.

Énée absent l'ignore : eh bien soit, qu'il l'ignore. (Tr.)

SATURNALES.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

Virgile l'emporte sur Cicéron, sinon sous d'autres rapports, du moins sous celui d'avoir excellé dans tous les genres, tandis que le second n'a excellé que dans un seul. Des quatre genres d'éloquence et des deux espèces de style.

Eusèbe, après ce discours, se tut quelque temps. Un murmure flatteur circula dans toute l'assemblée, et chacun déclara hautement que Virgile n'était pas moins bon orateur qu'excellent poète, lui qui joignait à tant de facilité d'élocution une si scrupuleuse observation des règles de l'art oratoire. Alors Avienus, prenant la parole, dit à Eusèbe : Je voudrais, mon cher maître, tout en vous accordant, comme nous le devons en effet, que Virgile est vraiment orateur,

je voudrais, dis-je, que vous nous apprissiez si l'homme qui veut le devenir retirera plus de fruit de la lecture de Virgile que de celle de Cicéron? Je vous vois venir, dit Eusèbe; je vois quel est votre but, et où vous voulez m'amener. Vous désirez que je compare ces deux écrivains, et je n'y suis nullement disposé. Vous me demandez adroitement lequel des deux l'emporte, parce que celui qui est supérieur à l'autre devra nécessairement offrir une lecture plus utile. Mais dispensez-moi, je vous prie, de cette tâche difficile, car il ne m'appartient pas de décider une question aussi importante. Je craindrais de me déclarer, soit pour l'un, soit pour l'autre. Je me contenterai de dire que l'éloquence du poète de Mantoue est variée, qu'elle sait prendre toutes les formes et embrasser tous les genres. Mais aussi que de richesse, d'entraînement et d'abondance dans le seul genre qu'a adopté Cicéron! Chaque orateur a une manière et un style à lui; celui-ci est un torrent qui déborde, celui-là affecte d'être bref et concis. L'un, sobre et réservé, est avare de paroles; le style de l'autre est plein d'images, nourri et fleuri. En examinant toutes ces nuances qui caractérisent les divers orateurs, on ne voit absolument que Virgile dont l'éloquence ait su se plier à tous les genres. Je voudrais, répondit Avienus, que vous nous fissiez sentir plus clairement ces différences en nous citant quelques passages des auteurs. Il y a, dit Eusèbe, quatre genres d'éloquence. Le genre qu'on peut nommer abondant, et dans lequel Cicéron excelle; le

genre concis : c'est dans celui-là que Salluste tient le premier rang; vient ensuite l'éloquence sèche ou dépouillée de tout ornement; ce genre est celui de Fronton. Le quatrième enfin est cette élocution nourrie et fleurie par laquelle Pline le Jeune se fit autrefois remarquer, et dans laquelle Symmaque ne le cède de nos jours à aucun des anciens. Mais vous trouverez ces quatre genres réunis dans les seuls écrits de Virgile. Voulez-vous l'entendre parler avec tant de concision qu'on ne peut pas imaginer un style plus serré ni plus court?

Et campos ubi Troja fuit.

Et les champs où fut Troie.

Voilà comment en peu de paroles Virgile abîme et engloutit la plus florissante des villes. Il ne lui laisse pas même des monuments qui attestent sa ruine. Voulez-vous, dans le même sujet, l'entendre parler avec abondance?

Venit summa dies, et ineluctabile fatum, etc.

«Tout est perdu; le dernier jour, le jour inévitable est arrivé! C'en est fait des Troyens; c'en est fait d'Ilion et de sa gloire! Argos triomphe; l'inexorable Jupiter y a tout transporté! La ville est en feu, les Grecs y sont partout les maîtres.

«O ma patrie, ô Ilion, séjour des dieux! murs de Troie, témoins de tant de glorieux combats! qui pourrait vous peindre les désastres et les massacres de cette nuit horrible! quel torrent de larmes suffirait pour déplorer de tels malheurs!

« Cette ville antique, depuis long-temps le siége d'un grand empire, n'est bientôt plus que ruines. »

Quelle source, quel torrent, quelle mer bouillonna jamais d'autant de flots que le poète répand de paroles! J'arrive maintenant à ce genre d'éloquence que nous avons appelé aride :

Turnus, ut ante volans tardum præcesserat agmen, etc.

«Turnus impatient de la marche pesante de l'armée, avait pris les devants avec vingt cavaliers d'élite. Il paraît tout d'un coup au pied des murs, monté sur un cheval de Thrace moucheté de blanc. Sa tête est armée d'un casque d'or, sur lequel flotte un panache de couleur de feu. »

Avec quelle grace, avec quelle richesse il nous décrit, lorsqu'il le veut, le même sujet!

Forte sacer Cybelæ Choreus olimque sacerdos, etc.

« Cependant Choreus, autrefois prêtre de Cybèle, et consacré encore à cette déesse, se faisait remarquer au loin par l'éclat et la beauté de ses armes phrygiennes Il pressait les flancs d'un coursier tout couvert d'écume, dont la housse était une peau garnie de lames de bronze en forme de plumage avec une broderie d'or. Lui-même portait un riche vêtement d'une pourpre étrangère, tirant sur le brun. Un arc de Lycie à la main, il décoche la flèche crétoise. Sa tunique et sa chaussure sont brodées comme celles des Barbares.»

Mais ces genres sont détachés les uns des autres.

Voyons maintenant comment Virgile sait les fondre tous quatre ensemble, et comme, de tant de couleurs différentes, il forme la composition la plus admirable :

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros, etc.

« Souvent on s'est bien trouvé de mettre le feu dans un champ stérile, et d'y brûler ainsi la paille restée sur pied. Soit que cet incendie communique à la terre une vigueur inconnue et des sucs nourrissants; soit que la chaleur en ouvre tous les pores, et dégage les conduits secrets par où la sève doit s'insinuer dans les racines de l'herbe naissante; soit qu'au contraire, elle durcisse le sol et en resserre les veines trop ouvertes, en sorte que ni les pluies excessives, ni les chaleurs brûlantes, ni les fortes gelées, ne puissent le pénétrer et en emporter le suc. »

Voilà un genre d'éloquence que vous ne rencontrerez nulle part. On n'y trouve ni une concision affectée, ni une abondance sans bornes, ni une sécheresse stérile, ni une fertilité excessive.

Il y a en outre deux sortes de style qu'on distingue aisément par la différence de leur caractère. L'un est plein et grave; tel est celui de Crassus. Virgile l'emploie lorsque Latinus donne ses avis à Turnus :

O præstans animi juvenis, quantùm ipse feroci, etc.

« Généreux prince, plus j'admire en vous cette noble fierté, cette âme intrépide, plus il est de mon devoir de considérer mûrement les choses, etc. »

L'autre genre de style diffère entièrement du premier; il est véhément, élevé, et ne souffre point d'obstacle. C'est le style qu'affectionna Antoine. Virgile aussi nous en offre des modèles :

Haud talia dudum
Dicta dabas, *etc.*

« Tu ne parlais pas ainsi il n'y a qu'un instant. Meurs; un frère ne doit pas abandonner son frère. »

Voyez-vous quelle variété dans son éloquence? Il pressentait, je crois, que ce mélange raisonné des divers genres agrandirait le champ de la science; cette prévoyance n'était pas ordinaire, et résultait d'un génie presque divin. Aussi n'a-t-il pris pour guide que la nature, mère commune de tous les êtres, mais en mêlant les nuances avec autant d'art qu'on voile en musique les dissonnances. Si, en effet, vous examinez attentivement notre monde, vous trouverez la plus grande ressemblance entre cet ouvrage divin et celui du poète. Car, de même que l'éloquence de Virgile, tantôt concise, tantôt abondante, tantôt dépouillée d'ornements, tantôt fleurie, tantôt réunissant tous ces caractères, quelquefois douce ou impétueuse, convient à tous les goûts; de même, la terre offre ici l'aspect riant des moissons et des prairies; là elle est hérissée de forêts et de montagnes, ailleurs elle est couverte de sables arides, plus loin elle est arrosée par des sources; la vaste mer enfin en couvre une partie. Pardonnez, et ne

m'accusez pas d'exagération si j'ai comparé Virgile à la nature elle-même. J'aurais cru ne pas dire assez en disant qu'il est le seul qui ait su allier les divers styles des dix rhéteurs qui ont illustré Athènes.

CHAPITRE II.

De ce que Virgile a emprunté aux Grecs. L'Énéide tout entière est calquée sur l'Iliade et sur l'Odyssée d'Homère.

J'aime à vous voir comparer, dit alors Evangelus avec un souris moqueur, le poète campagnard du Mantouan à l'auteur de la nature; et j'oserais bien assurer qu'il n'a jamais connu les rhéteurs grecs dont vous avez fait mention. En effet, comment un Venète, issu de villageois, élevé lui-même au milieu des forêts et des broussailles, aurait-il pu acquérir la plus légère connaissance de la littérature de la Grèce?

Gardez-vous de croire, dit Eustathe à Evangelus, qu'aucun Grec, et je n'exclus pas les plus célèbres écrivains, se soit fait, des écrits de cette nation, un aussi grand fonds que celui qu'a acquis Virgile par sa sagacité, et qu'il a fondu dans son ouvrage; car, outre ces vastes notions de philosophie et d'astronomie dont nous avons parlé plus haut, il est encore

plus d'un emprunt qu'il a fait aux Grecs et qu'il a, pour ainsi dire, naturalisé dans son poëme.

Eustathe, s'écria à son tour Prætextatus, cédez à nos prières, et veuillez nous les faire connaître autant que votre mémoire surprise, il est vrai, tout à coup, pourra vous les rappeler. Tous les auditeurs appuyèrent la demande de Prætextatus, et pressèrent Eustathe de commencer sa dissertation. Ce dernier prit alors la parole en ces termes : Dirai-je (ce que personne n'ignore) que Virgile a pris Théocrite pour modèle dans ses Idylles, Hésiode dans ses Géorgiques, et que pour ce dernier ouvrage, il a tiré des Phénomènes d'Aratus les signes précurseurs de la tempête ou du beau temps? Ajouterai-je qu'il a presque littéralement copié de Pisandre et la ruine de Troie, et le perfide Sinon, et le cheval de bois; enfin tout ce qui compose le second livre? Pisandre s'était fait en Grèce un nom distingué par l'ouvrage dans lequel il a rassemblé et ramené à une seule série tous les faits qui ont rempli les siècles écoulés entre les noces de Jupiter et de Junon, et l'époque où lui-même vivait; en sorte qu'il a formé un tout régulier de ces différents intervalles de temps. La ruine de Troie s'y trouve placée parmi les autres événements; et voilà le texte qu'a fidèlement commenté Virgile quand il a voulu peindre la chute de cette ville. Mais laissons de côté toutes ces bagatelles qui ont assez occupé les enfants. L'auteur de l'Énéide n'a-t-il pas emprunté à l'Odyssée d'Homère les longs voyages de son héros? et ses combats ne sont-ils pas calqués sur

ceux de l'Iliade ? Seulement il y a un renversement dans la marche des faits, car Homère commence par la guerre de Troie, et ce n'est qu'à son retour de cette ville qu'Ulysse erre de mers en mers. Dans Virgile, au contraire, les courses maritimes d'Énée précèdent ses combats en Italie. Ensuite Homère, voulant commencer par rendre Apollon ennemi des Grecs, en a trouvé le motif dans l'insulte faite au grand-prêtre de ce dieu. Virgile, de son côté, s'est entouré d'une foule de circonstances pour motiver la colère de Junon contre les Troyens. Je crois devoir encore passer rapidement là-dessus, quoique tout le monde, à ce que je pense, n'ait pas remarqué que Virgile, après avoir promis dans son premier vers de nous montrer son héros partant de Troie,

Trojæ qui primus ab oris, etc.

« Qui, forcé par le destin de quitter sa patrie, etc., » une fois arrivé à la narration, conduit la flotte d'Énée, non pas hors des ports troyens, mais des ports de la Sicile.

Vix e conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti.

« A peine ils faisaient voile pour s'éloigner de la Sicile, voguant avec allégresse, etc. »

Ce début est entièrement d'Homère. On voit qu'il ne suit pas la marche des historiens, dont le devoir est de prendre les faits à leur origine, et de continuer ensuite le récit jusqu'à la fin, Usant de ses droits

de poète, il ne commence son récit que du milieu des événements, et revient ensuite au commencement. En conséquence, il ne nous présente pas d'abord Ulysse abandonnant les rivages troyens, et errant de mers en mers, mais il nous le montre quittant l'île de Calypso; puis il imagine ensuite de le conduire chez les Phéaciens; et là, le héros raconte à la table du roi Alcinoüs comment il est arrivé de Troie à la cour de la déesse. Au sortir du pays des Phéaciens, le poète, prenant de nouveau le rôle de narrateur, conduit Ulysse jusqu'à Ithaque. Virgile, à son exemple, fait partir Énée de Sicile; il nous raconte ses voyages et nous conduit avec lui en Libye. Là, Énée lui-même, dans le repas que lui offre Didon, fait le récit de sa navigation depuis Troie jusqu'en Sicile, et il résume par un seul vers la longue description du poète :

Hinc me digressum vestris deus appulit oris.

«Je quittais à peine ce lieu funeste lorsqu'un dieu m'a jeté sur vos rivages.»

Virgile fait ensuite lui-même le récit de la marche de la flotte depuis l'Afrique jusqu'en Italie.

Interea medium Æneas jam classe tenebat, etc.

«Cependant Énée, affermi dans son dessein, faisait route avec sa flotte par le milieu du golfe.»

Dirai-je enfin que le poème de Virgile est, pour ainsi dire, une réverbération du génie brillant d'Homère? On y trouve une imitation d'une fidélité étonnante dans la description de la tempête. Celui qui

voudra s'en convaincre n'a qu'à comparer les vers des deux poètes. Vénus, dans l'Énéide, ne remplace-t-elle pas Nausicaé fille d'Alcinoüs? Didon elle-même ne nous représente-t-elle pas Alcinoüs donnant un festin? Scylla, Charybde et Circé n'ont-elles pas une place convenable dans Virgile? les îles Strophades ne remplacent-elles pas les troupeaux du soleil? dans la consultation qu'ils vont faire aux enfers, chacun des deux héros n'est-il pas accompagné d'un ministre des dieux? Palinure ne figure-t-il pas Elpénon? Didon n'est-elle pas acharnée contre Énée comme Ajax l'est contre Ulysse? enfin les avis paternels d'Anchise ne sont-ils pas ceux de Tirésias? On retrouve dans l'Énéide les combats et les blessures de l'Iliade, mais retracés avec plus d'art. Chacun des deux poèmes contient un dénombrement des alliés, une description d'armures divinement fabriquées, une autre de jeux divers; des traités, entre les rois, conclus et rompus; des espionnages nocturnes; une ambassade rapportant un refus de Diomède, à l'exemple de celle envoyée à Achille; des pleurs sont répandus sur le corps de Pallas comme sur celui de Patrocle; un différend a lieu entre Drancès et Turnus, comme entre Achille et Agamemnon : dans chacun de ces couples, l'un ne voit que son intérêt, et l'autre l'intérêt public; le combat singulier d'Énée et de Turnus ressemble à celui d'Achille et d'Hector, et des captifs sont destinés à apaiser les mânes soit de Pallas, soit de Patrocle.

Sulmone creatos
Quatuor hic juvenes, totidem quos educat Ufens, etc.

« Il prend quatre guerriers, fils de Sulmon, et quatre dont Ufens est le père. Ce sont les victimes qu'il veut immoler solennellement aux mânes de Pallas. »

Faut-il parler de Lycaon qui, dans l'Iliade, surpris parmi les fuyards, a recours aux prières, sans cependant pouvoir fléchir Achille irrité par la douleur que lui causait la mort de Patrocle? et dirai-je que Magus dans la même position, au milieu des combats, emploie le même moyen?

Inde Mago procul infestam contenderat hastam.

« Comme il venait de lancer sa javeline redoutable contre Magus. »

Et lorsque ce dernier embrasse en suppliant les genoux d'Énée et lui demande la vie, le héros troyen répond :

Belli commercia Turnus, etc.

« Turnus a le premier banni cet usage de nos combats, en tuant Pallas. »

Tarquitius, dans Virgile, nous représente le malheureux Lycaon mort et foulé aux pieds par Achille. Ce dernier dit :

« Reste ici sans sépulture, pour servir de pâture aux poissons qui suceront le sang de ta plaie. Ta mère ne t'emportera pas en gémissant dans son palais, mais le Scamandre t'entraînera sous les vastes abîmes de ses flots. »

Et Virgile dit : « Reste étendu sur cette terre, guerrier redoutable, etc. »

CHAPITRE III.

Des divers passages que Virgile a traduits d'Homère.

Si vous voulez que je vous cite les vers empruntés à Homère et transportés dans l'Énéide presque mot à mot, quoique ma mémoire ne me les retrace pas tous en ce moment, je vous ferai néanmoins remarquer ceux qui se présenteront à moi : « Il approche la corde de sa poitrine et appuie le trait sur l'arc. » En quels termes plus précis une langue plus riche a-t-elle jamais développé un sujet tout entier? Le poète latin, dans une période tout entière, n'en a pas dit davantage : « Il bande son arc avec force, jusqu'à ce que les deux extrémités se réunissent, et que, touchant de la main gauche le fer de la flèche, la droite ramène la corde sur son sein. »

Homère dit : « Nous n'aperçûmes plus que le ciel et l'Océan. Jupiter amena soudain et arrêta sur notre navire une sombre nuée qui troubla et obscurcit l'Océan. »

Virgile : « Quand la terre eut entièrement disparu, et que les yeux ne virent plus de tous côtés que le ciel et l'onde. »

Homère : « Soudain les vagues azurées s'élèvent

comme une montagne, et, se courbant en voûte, etc. »

Virgile : « L'onde s'écarte aussitôt, et se tenant suspendue des deux côtés, elle lui forme comme un large sentier entre deux monts. »

Le poète grec s'exprime ainsi en parlant du Tartare : « Autant au-dessous de l'empire des morts que le ciel est au-dessus de la terre. »

Virgile : « C'est un gouffre immense, et dont la profondeur, au-dessous des enfers, égale deux fois la hauteur des cieux. »

Homère : « Dès que la faim et la soif furent apaisées. »

Virgile : « Lorsque le repas fut fait et leur faim apaisée, etc. »

Homère : « Jupiter entend ces vœux, en exauce une partie et rejette l'autre. Il accorde que les Troyens soient repoussés par la valeur de Patrocle, mais il lui refuse un heureux retour. »

Virgile : « Apollon l'entendit et voulut bien exaucer la moitié de ses vœux, mais il laissa l'autre se perdre dans les airs. »

Homère : « Et désormais Énée doit régner avec éclat sur les Troyens, lui et les fils de ses fils qui naîtront dans le cours des siècles. »

Virgile : « C'est dans cet antique séjour que la maison d'Énée régnera sur tout l'univers, et les fils de ses fils, et leurs arrière-petits-fils, de génération en génération. »

Dans un autre endroit, Homère : « A ce moment le patient Ulysse sent défaillir ses genoux, et son

courage l'abandonner : de longs gémissements s'échappent de sa poitrine oppressée. »

Virgile ici n'a fait qu'un vers des deux du poète grec : « A la vue du péril, Énée est saisi d'horreur. »

Homère : « Auguste Pallas, toi qui défends Ilion ! déesse illustre, brise la lance de Diomède ! Fais qu'abattu devant la porte de Scée, etc. »

Virgile : « Déesse guerrière, qui réglez le sort des combats, chaste Pallas, brisez de vos mains la lance du brigand phrygien, et étendez-le sur la poussière, qu'il tombe sous vos coups au pied de nos murailles. »

Homère : « Qui, faible à sa naissance, s'élève et bientôt cache sa tête dans le ciel, tandis qu'elle marche sur la terre. »

Virgile : « Et, marchant sur la terre, elle cache sa tête dans les nues. »

Le premier dit du sommeil :

« Cependant un sommeil doux, profond, et semblable au calme de la mort, s'empare des paupières du héros. »

Le second a mis :

« Un repos tranquille, hélas ! trop semblable à la mort. »

Homère : « Mais j'en fais un serment terrible ; je jure par ce sceptre qui, depuis qu'il a été séparé de son tronc sur les montagnes, ne repousse plus de feuilles ni de rameaux, ne fleurira plus, et qui, dépouillé par le fer de son feuillage et de son écorce, est maintenant dans les mains des juges de la Grèce,

gardiens des lois de Jupiter, serment terrible pour toi! etc. »

Virgile : « Comme il est vrai que ce sceptre (car il tenait un sceptre à la main) ne poussera jamais de feuilles ni de branches, et ne couvrira point la terre de son ombre, depuis que, séparé du tronc qui l'a produit, il n'est plus nourri de ses racines, et que, dépouillé par le fer de sa chevelure et de ses rameaux, la main de l'ouvrier, l'enchâssant dans un métal précieux, a fait, d'un bois autrefois chétif arbrisseau, la marque de dignité que portent dans leurs mains les rois du Latium. »

Mais, si vous le trouvez bon, je vais abréger ce rapprochement de vers pris par Virgile à Homère, afin qu'un récit trop uniforme ne fasse pas naître le dégoût qui suit la satiété, et que notre conversation roule sur d'autres détails non moins convenables à l'objet qui nous occupe. Continuez, je vous en prie, dit Avienus, à rechercher tout ce que Virgile a pris à Homère. Quoi de plus agréable, en effet, que d'entendre les deux plus grands poètes traiter le même sujet! Car, bien qu'il soit, dit-on, également impossible d'enlever à Jupiter sa foudre, à Hercule sa massue, et un vers à Homère (et même, en supposant que cela se pourrait, il ne siérait qu'à Jupiter de lancer la foudre, qu'à Hercule de disputer le prix de la force, et qu'à Homère de chanter ses propres vers), Virgile, en transportant avec goût dans son poème les emprunts qu'il a faits au poète grec, se les est néanmoins rendus propres; ainsi, vous rem-

plirez tous nos désirs si vous voulez faire connaître à la société ici présente ce que notre poète doit au vôtre.

Je vais donc prendre un Virgile, dit Eustathe, car, en parcourant chaque passage, je me rappellerai plus facilement les vers d'Homère. Après que, sur l'ordre de Symmaque, un esclave eut été prendre dans la bibliothèque le livre qu'Eustathe avait demandé, et qu'il le lui eut apporté, ce dernier le feuilleta au hasard, et dit, en jetant un coup-d'œil sur les premiers vers qui se présentaient : Nous allons voir le port d'Ithaque voyager aux rives de la ville de Didon.

« Là, dans une baie profonde, il est un lieu commode pour les vaisseaux: une île située à l'embouchure du golfe y forme un port naturel à couvert des flots qui, venant de la haute mer, se brisent contre ses rivages, et, se divisant en deux bras, se replient sur les deux côtés de l'île pour entrer dans le golfe. A droite et à gauche sont deux promontoires, vastes rochers, dont la cime menace les cieux, et à l'abri desquels la mer conserve au loin le calme le plus profond. Au-dessus s'élèvent encore de superbes forêts dont les arbres verdoyants jettent une ombre épaisse sur ce vaste bassin. Au revers de l'île, au fond du golfe, sous une voûte de rochers on voit un antre; et dans cet antre des eaux douces, des siéges taillés dans la pierre par les mains de la nature. Retraite délicieuse habitée par les nymphes! Dans cet asile, les navires, fatigués par la tempête, ne sont ni rete-

nus par les câbles, ni assujettis par le fer recourbé des ancres. »

Homère : « Il est un port consacré au vieux Phorcys, dieu marin, et que forment, aux rives d'Ithaque, en s'avançant au sein de l'onde, deux rocs qui semblent arrachés à ces bords. Ils repoussent à une grande distance les vagues orageuses que précipite contre eux le souffle furieux des vents qui troublent l'empire de la mer. Du moment que les vaisseaux sont entrés dans cette enceinte paisible, ils demeurent immobiles sans aucun lien. Ce port est couronné d'un olivier qui le couvre de son vaste ombrage. Auprès est un antre obscur, frais et délicieux, séjour des Néréides. Dans l'intérieur de cet antre sont des urnes et des cruches de belle pierre, où des essaims d'abeilles déposent leur miel. »

CHAPITRE IV.

Passages tirés d'Homère dans le premier livre de l'Énéide.

Avienus pria alors Eustathe de noter les passages, non pas en les prenant çà et là, mais en suivant, à partir du commencement, un ordre régulier. Celui-ci, ayant porté vers sa droite les feuillets du livre, commença ainsi :

Virgile : « Éole, lui dit-elle, toi à qui le père des

dieux et des hommes a donné le pouvoir d'apaiser et de soulever les flots, etc. »

Homère : « Car le fils de Saturne l'a nommé roi des vents; et c'est à son gré que s'allume ou s'apaise leur furie. »

Virgile : « J'ai quatorze nymphes d'une beauté remarquable; Déiopée, la plus belle de toutes, sera le prix de cet important service : je l'unirai à tes destins par un hymen fortuné qui t'assurera pour toujours une compagne fidèle. »

Homère : « Et je t'accorde la plus jeune des Graces, la divine Pasithée; elle sera ton épouse, et fera constamment le charme de tes jours. »

La tempête qui bat le vaisseau d'Énée et que soulève Éole, est, ainsi que le discours du héros troyen déplorant son malheur, tirée de la tempête d'Ulysse et de son apostrophe à ses guerriers. Neptune, dans le poète grec, est mis à la place d'Éole. Je n'ai point cité les vers qui sont en grand nombre dans l'un et dans l'autre ouvrage; celui qui voudra les lire devra commencer à celui-ci :

Virgile : « Il dit, et du fer de son sceptre qu'il enfonce dans le flanc de la montagne, etc. »

Et dans Homère, au Ve livre de l'Odyssée :

Homère : « Il dit, et aussitôt assemblant les nuages et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, et déchaîne à la fois les tempêtes des vents opposés. »

Virgile : « Il se propose, dès que le jour paraîtra, de s'avancer dans l'intérieur des terres; d'examiner

ces lieux inconnus, et sur quelles côtes les vents l'ont jeté; si ce pays, où il ne voit que des landes, est habité par des hommes ou par des bêtes féroces, et de venir ensuite rendre compte à ses compagnons de ses découvertes. »

Homère : « Il est assis sur sa couche, et diverses pensées agitent son âme. Malheureux, s'écrie-t-il, où suis-je? quel est le peuple chez lequel j'arrive? Est-il féroce et sans loi, ou révère-t-il les dieux et l'hospitalité? Il faut nous risquer pour nous en éclaircir. »

Virgile : « Je n'ai vu ni entendu aucune de vos compagnes : ô vous, hélas! quel nom vous donner; car vous n'avez ni l'air ni la voix d'une mortelle. O déesse, oui, vous l'êtes! soit la sœur d'Apollon, soit l'une des nymphes de ces bois. »

Homère : « Je t'implore, ô reine! ou comment t'appeler? Es-tu mortelle ou déesse? Si tu règnes sur le sommet de l'Olympe, à la beauté, à la noblesse de tes traits, à la majesté de ta stature, je crois voir la fille du grand Jupiter, Diane elle-même. »

Virgile : « O déesse, si je remontais jusqu'à l'origine de nos malheurs, et si vous aviez le loisir d'en écouter la déplorable histoire, l'astre du soir aurait fermé les portes du jour avant que j'eusse terminé mon récit. »

Homère : « Qui d'entre les mortels pourrait vous raconter tous ces malheurs? quand même il parlerait cinq ou six ans, il ne dirait pas les maux qu'ont endurés les Grecs. »

Virgile : « Mais, tandis qu'ils marchent, Vénus

épaissit l'air autour d'eux, et les enveloppe d'un nuage, afin que personne ne puisse les voir, ni les toucher, ni les retarder ou les questionner sur les motifs de leur voyage. »

Homère : « Ulysse alors se lève et prend le chemin de la ville. Minerve, dont il est le favori, l'environne d'une sombre nuée, pour qu'aucun des orgueilleux Phéaciens ne lui adresse de parole insultante, ni ne lui demande son nom et son origine. »

Virgile : « Telle sur les rives de l'Eurotas ou sur les sommets du Cynthe, Diane mène à sa suite des chœurs pleins d'allégresse. Mille Oréades, accourant sur ses pas, se rangent à ses côtés ; la déesse marche au milieu d'elles, le carquois sur l'épaule, et surpasse de la tête toutes les nymphes qui la suivent. Latone jouit en silence de la joie qui pénètre son cœur. Telle était Didon, telle elle se montrait d'un air satisfait. »

Homère : « Telle, armée de l'arc et du carquois, Diane franchit d'une course impétueuse le haut Taygète ou les sommets d'Érymanthe ; elle est charmée de poursuivre les cerfs agiles, les sangliers ardents, suivie de tout le cortége de ses nymphes, nées de Jupiter, habitantes des forêts et compagnes de ses jeux. Combien Latone triomphe au fond de son cœur enchanté ! Sa fille élève majestueusement sa tête et ses épaules au-dessus de leur troupe entière ; en vain elles ont en partage une beauté parfaite et un port céleste, on distingue leur reine au premier regard : telle la jeune princesse effaçait ses compagnes. »

Virgile : « Énée se montre tout éclatant de lumière, ayant le visage et le port d'un dieu. Vénus, de son souffle divin, avait répandu sur la chevelure et sur toute la personne de son fils les graces et le brillant de la jeunesse : elle avait rempli ses yeux d'un feu plein de douceur. Tel est l'éclat que la main de l'ouvrier donne à l'ivoire, ou celui que l'argent ou le marbre précieux emprunte de l'or dont il est entouré. »

Homère : « Quand tout à coup sa stature, par le pouvoir de Minerve, prend une forme plus élevée ; ses traits sont plus majestueux, et sa noire chevelure, semblable au bouquet de la jacinthe, flotte sur ses épaules avec symétrie et en boucles nombreuses ; ainsi, par les soins d'un savant élève de Vulcain et de Pallas, l'or coule autour de l'argent pour en rehausser la splendeur, et l'on voit sortir de ses mains industrieuses un ouvrage tel qu'on l'attendait de lui, plein de variété, de grace, et qui captive. »

Virgile : « Voici, lui dit-il, ce Troyen que vous cherchez ; vous voyez Énée que les dieux ont sauvé des ondes de la Libye. »

Homère : « Vous voyez devant vous celui qui, après avoir souffert mille maux, est revenu dans sa patrie au bout de vingt ans. »

CHAPITRE V.

Passages tirés d'Homère, dans le deuxième livre de l'Énéide.

Virgile : « Tous en silence fixaient leurs regards sur Énée. »

Homère : « Il dit, sa voix captivait l'attention de toute l'assemblée qui l'écoutait en silence. »

Virgile : « Vous m'ordonnez, grande reine, de renouveler des douleurs inexprimables, en vous racontant de quelle manière les Grecs ont abattu la puissance troyenne et renversé ce malheureux empire. »

Homère : « Il est difficile de dire de combien de maux m'ont accablé les habitants du divin Olympe. »

Virgile : « Plusieurs regardent avec étonnement le funeste don fait à la chaste Minerve. Ils admirent la grandeur prodigieuse du cheval. Thymète le premier, soit par trahison, soit que déja le destin de Troie le voulût ainsi, nous exhorte à le conduire dans la ville, et à le placer dans la citadelle. Mais Capys et les plus sages veulent qu'à l'instant on précipite dans la mer cette machine dangereuse, ce don suspect d'un ennemi ; ou qu'on y mette le feu, ou du moins qu'on perce et qu'on sonde avec la tarière ses flancs ténébreux. Le vulgaire incertain se divise en deux partis. »

Homère : « Là, il domine sur leurs têtes; rassemblés en foule autour de cette masse, les ennemis forment un grand conseil et se partagent en trois avis différents : les uns veulent sonder de leur glaive terrible les flancs de ce monstre, les autres le tirer du haut d'un rocher et le précipiter ainsi sur les pierres; d'autres enfin veulent le consacrer aux dieux, car ils devaient périr par la colère de Minerve. »

Virgile : « Le ciel cependant change de face; la nuit sort à grands pas de l'Océan, et enveloppe de son ombre immense la terre et le ciel. »

Homère : « L'astre radieux du jour se précipite au sein de l'Océan, tirant un voile ténébreux sur la terre féconde. »

Virgile : « Grands dieux! dans quel état il m'apparut! et qu'il était différent de cet Hector qui revenait chargé des dépouilles d'Achille, ou qui rentrait en triomphe dans nos murs après avoir lancé la flamme de nos foyers sur les vaisseaux des Grecs! »

Homère : « Hélas! combien il était différent au toucher de ce terrible Hector qui embrasait les vaisseaux d'un feu vengeur. »

Virgile : « Ainsi que Chorèbe, jeune prince, fils de Mygdon, arrivé depuis peu de jours à Troie, où l'avait conduit sa violente passion pour Cassandre. Il venait l'épouser et offrir, en qualité de gendre, à Priam et à son peuple, le secours de ses armes. »

Homère : « Il tue Othryonée venu de Cabesos, et qui, jeune encore, s'était couvert de gloire dans les combats. Il voulait épouser la plus belle des filles de

Priam, la chaste Cassandre. Il avait entrepris la rude tâche de forcer les Grecs à s'éloigner des remparts de Troie; et Priam lui avait promis qu'il deviendrait son gendre. Le guerrier combattait animé par ces promesses flatteuses. »

Virgile : « A ce discours, leur courage devint fureur. Aussitôt, semblables à des loups ravisseurs qu'une faim dévorante fait sortir pleins de rage de leurs forêts pendant une nuit obscure, et qu'attendent dans leurs repaires leurs petits altérés de sang, nous nous précipitons à travers les traits et les ennemis, sans autre espoir que la mort, marchant à grands pas au centre de la ville, sous les ailes de la nuit qui nous couvre de ses ombres. »

Homère : « Il marche semblable à un lion nourri sur les montagnes, qui sent depuis long-temps sa force, et que son courage pousse à ravager les troupeaux et à pénétrer dans les habitations. Quand il se trouve au milieu des bergers qui, avec leurs chiens et leurs houlettes, veillent sur les agneaux, il ne reste pas sans essayer de sortir de la bergerie. »

Virgile : « Semblable à celui qui, marchant dans un sentier, a foulé aux pieds, sans le savoir, un serpent caché sous les ronces, et recule avec effroi en voyant le reptile s'enfler de rage, et se dresser contre lui d'un air furieux; tel, à notre aspect, Androgée se retirait épouvanté. »

Homère : « Tel un jeune berger, dans le creux d'un vallon, recule à l'aspect d'un serpent terrible : un tremblement s'empare de ses membres; il fuit en ar-

rière, la pâleur sur le front; tel Pâris, redoutant Ménélas, se cache dans la foule des superbes Troyens. »

Virgile : « Tel le serpent qu'un hiver rigoureux tenait caché sous la terre, enflé des poisons dont il s'est nourri, reparaît enfin à la lumière, couvert d'une peau nouvelle et tout brillant de jeunesse, se roule et se replie aux rayons du soleil, se redresse avec fierté, et darde dans sa gueule sa triple langue. »

Homère : « Tel un serpent, habitant la montagne, se cache dans sa tanière, et épie les passants ; nourri de poisons mortels, il est humide d'un noir venin ; son regard est effroyable, et se porte autour de son trou. Ainsi marchait Hector, enfermant dans son sein une colère invincible. »

Virgile : « C'est avec moins de fureur qu'un fleuve, rompant ses digues et renversant les barrières qu'on opposait à sa violence, couvre les campagnes de ses flots écumants, et entraîne dans ses ravages les troupeaux et leurs étables. »

Homère : « Semblable à un fleuve débordé qu'ont enflé les torrents, et qui arrache les ponts dans son cours impétueux ; les digues élevées, défense des vastes campagnes, ne l'arrêtent point lorsque, chargé des pluies de Jupiter, il accourt subitement. »

Virgile : « Trois fois j'ouvre les bras pour la serrer tendrement ; trois fois l'ombre que je crois saisir s'échappe de mes mains, telle qu'un souffle léger, telle qu'un songe qui s'envole. »

Homère : « Trois fois je m'élance à elle pour la serrer contre mon sein, trois fois elle s'envole de

mes bras; telle disparaît une ombre fugitive ou un songe léger. »

CHAPITRE VI.

Emprunts que Virgile a faits à Homère, et qu'il a insérés dans son cinquième et dans son sixième livre.

Il y a, dans les deux poèmes, une longue description de la tempête qu'essuient les deux héros. Elle commence ainsi :

Virgile : « Quand nos vaisseaux tinrent la haute mer, et que la terre eut disparu. »

Homère : « Lorsque nous eûmes quitté l'île, et que nous n'aperçûmes plus que le ciel et l'onde, Jupiter amena soudain et arrêta sur notre navire une sombre nuée qui troubla et obscurcit l'Océan. »

Virgile : « Recevez, dit-elle, cher enfant, ces ouvrages de mes mains, et qu'ils vous fassent souvenir de celle qui les a tissus. »

Homère : « Je te fais ce présent, cher enfant; qu'il rappelle Hélène à ta mémoire. »

Virgile : « Les autans enflent nos voiles; nous volons sur l'onde écumante, secondés à la fois par le vent et par le pilote. »

Homère : « Nous sommes tranquillement assis pendant que le pilote et le vent dirigent notre course. »

Virgile : « La droite en est gardée par Scylla, et la gauche par Charybde, autre monstre dont la fureur ne connaît point de calme. Trois fois le jour elle engloutit les flots dans ses gouffres profonds, trois fois elle les revomit et les lance jusqu'au ciel. Scylla se tient cachée dans le creux obscur d'un rocher, d'où sans cesse elle avance la tête pour attirer les vaisseaux contre ces écueils. Fille d'une éclatante beauté du visage à la ceinture, effroyable poisson par le reste du corps, et joignant au ventre d'une louve plusieurs gueules et deux énormes queues de dauphin. Il vaut mieux allonger votre route en doublant à loisir le promontoire de Pachynum, l'une des trois pointes de la Sicile, que de voir jamais dans son antre l'affreuse Scylla et les rochers qui sans cesse retentissent des aboiements de ses chiens. »

Homère, parlant de Charybde : « D'un côté est Scylla, et de l'autre Charybde qui engloutit les vastes flots de la mer, et qui tantôt les vomit : semblable à un vase posé sur un feu ardent, elle bouillonne en frémissant, et l'onde, s'élevant en l'air, retombe sur la pointe des rochers. Mais, lorsqu'elle a absorbé dans son gouffre les flots de la mer, elle s'agite, se brise contre les écueils, et fait entendre des hurlements terribles. La terre semble couverte d'une écume azurée, et une crainte mortelle s'empare alors du cœur des hommes. »

Homère, parlant de Scylla : « De ce côté habite Scylla, qui fait entendre des aboiements terribles. Sa voix ressemble à celle d'un jeune chien : c'est un

abîme que personne ne peut voir sans horreur, et que les dieux mêmes ne regarderaient pas en face. Elle a douze pieds informes; six cous d'une longueur immense, et surmontés chacun d'une tête hideuse. Ces têtes sont armées d'un triple rang de dents serrées et pointues, plus terribles que celles de la Mort. La moitié de son corps est cachée dans les cavités de l'antre, et elle ne montre au-dehors que la tête. Elle est entourée de monstres marins, de dauphins, de chiens, et quelquefois on voit auprès d'elle une baleine immense, telle que la mer en nourrit par milliers. »

Virgile: « O seul et vrai portrait de mon cher Astyanax! oui, je reconnais ses yeux, ses mains, les traits de son visage. »

Homère: « C'était ses pieds, ses mains, ses regards, sa tête et ses cheveux. »

Virgile : « Trois fois nous entendons le fracas des rochers dans les gouffres profonds de la mer, trois fois nous voyons les flots se briser contre les astres, et les baigner de leur onde écumante. »

Homère : « Trois fois chaque jour la redoutable Charybde vomit les noires vagues; trois fois elle les engloutit avec d'horribles mugissements. »

Virgile: « Telle qu'une biche atteinte de loin d'une flèche légère, par un berger qui l'a surprise en chassant dans les forêts de Crète, et qui, sans le savoir, lui a laissé dans ses flancs le fer meurtrier, l'animal fuit, traverse en bondissant les forêts de Dictys, et porte partout le trait fatal. »

Homère : « Tels des loups cerviers s'attroupent autour d'un cerf superbe, portant le trait dont l'a blessé l'adroit chasseur. Il a su lui échapper par sa course légère, tant qu'un sang ardent coulait de sa plaie, et que ses pieds rapides secondaient ses désirs. »

Virgile : « Il dit, et Mercure se disposait à exécuter les ordres souverains de son père. D'abord il attache à ses pieds ses brodequins d'or, dont les ailes le soutiennent dans les airs, et le font voler tantôt au-dessus de la terre, tantôt au-dessus des mers, avec la rapidité des vents. Ensuite il prend sa baguette d'or; avec cette verge puissante, il ramène des enfers les ombres pâles, ou les conduit dans le triste séjour : avec elle, il donne et ôte le sommeil, et rouvre les yeux que la mort avait fermés; avec elle, il gouverne les vents et traverse les nuées orageuses. »

Homère : « Il dit, et le messager divin lui obéit; il ajuste aussitôt à ses pieds ses ailes brillantes, parfumées et étincelantes d'or, qui l'emportent, avec l'aide des vents, au-dessus des nuages ou vers la terre fertile. Il prend son caducée avec lequel il ferme, lorsqu'il le veut, les paupières des hommes, ou les rouvre à la lumière ; il le tient dans ses mains et prend son vol rapide. »

Virgile : « Ainsi, lorsqu'un chêne affermi par les ans est assailli par les aquilons déchaînés du haut des Alpes, et qui, de leur souffle impétueux, l'attaquent de toutes parts pour le déraciner, l'air siffle, la terre se couvre des feuilles que leurs secousses font

tomber; mais l'arbre demeure ferme sur les rochers, et autant sa tête s'élève vers le ciel, autant ses racines descendent vers les enfers. »

Homère: « Comme un homme élève avec soin le tendre rejeton de l'olivier dans un lieu retiré; il l'arrose d'une eau limpide et bienfaisante. Le souffle des vents l'agite mollement, et ses fleurs agréables s'épanouisssent. Mais survient aussitôt un vent rapide; avec un fracas terrible il disperse ses fruits et en jonche la terre. »

Virgile: « Déja l'Aurore, quittant la couche dorée de Tithon, répandait sur la terre les premiers rayons du soleil. »

Homère: « L'Aurore, quittant la couche du beau Tithon, s'élevait pour porter la lumière aux dieux et aux mortels; et, couverte d'un vêtement jaunissant, elle s'étendait sur toute la terre. »

CHAPITRE VII.

Emprunts que Virgile a faits à Homère, et qu'il a insérés dans son cinquième et dans son sixième livre.

Virgile: « Sitôt que les vaisseaux eurent gagné la haute mer, que la terre eut disparu, et que les yeux ne virent plus de tout côté que le ciel et l'eau, un épais nuage se montra tout à coup au-dessus de la

flotte, portant avec soi la nuit et la tempête : l'onde se couvrit de ténèbres. »

Homère : « Après que nous eûmes abandonné l'île et que nous ne vîmes plus la terre, mais seulement le ciel et la mer, Jupiter arrêta sur nos têtes une sombre nuée. »

Virgile : « Il répand de nouveau des coupes de vin, en invoquant l'âme du grand Anchise et ses mânes revenus des bords de l'Achéron. »

Homère : « Il puise du vin dans une urne et arrose à longs flots la terre de libations, appelant à haute voix l'ombre du malheureux Patrocle. »

Virgile : « Il reçoit d'Énée une cuirasse formée d'un triple tissu de mailles d'or artistement entrelacées, que ce héros lui-même avait enlevée à Démolée, lorsqu'il l'eut vaincu sur les bords du Simoïs, au pied du mur de la superbe Troie. »

Homère : « Je lui donnerai la cuirasse que je ravis au vaillant Astéropée ; elle est d'airain et bordée de lames de l'étain le plus brillant. »

Les combats à la course sont entièrement les mêmes ; mais comme la description en est fort longue, je laisse au lecteur le soin de se convaincre de la ressemblance. En voici le début :

Virgile : « Il parle, les rivaux se placent. Dès qu'ils entendent le signal, etc. »

Homère : « Ils prennent leur rang, dès qu'Achille leur a montré le but. »

Virgile commence ainsi à décrire les combats du pugilat :

« A l'instant l'un et l'autre se dressent sur leurs pieds, etc. »

Voici ce qu'Homère en dit :

« Ils lèvent ensemble leurs bras robustes, et se précipitant l'un sur l'autre, ils confondent leurs cestes pesants. »

Voulez-vous comparer les passages où les guerriers se disputent le prix de la flèche? en voici les premiers vers :

Virgile : « Aussitôt Énée les invite au jeu de l'arc, etc. »

Homère : « Le héros appelle ceux qui courbent l'arc d'une main habile, et leur propose pour prix dix grandes haches à deux tranchants et dix autres moins fortes. »

Il me suffira d'indiquer, par les premiers mots, les passages qui renferment de longs récits, afin que le lecteur puisse trouver ce qui doit suivre.

Virgile : « Il dit, et se perd dans les airs comme une vapeur légère. »

Homère : « L'ombre disparaît comme une fumée, et rentre dans la terre avec des cris lamentables. »

Virgile : « Où vous précipitez-vous? s'écrie Énée : pourquoi vous dérober à mes yeux? Quoi! vous me fuyez? Qui vous défend d'embrasser votre fils? »

« Trois fois j'ouvre les bras pour la serrer tendrement; trois fois l'ombre que je crois saisir s'échappe de mes mains. »

Homère : « Elle parla ainsi, et je voulus, plein de tristesse, embrasser l'âme de ma mère. Trois fois je

m'élançai, car je voulais la saisir; et trois fois elle s'envola de mes bras, semblable à une ombre ou à un songe léger. »

Les funérailles de Patrocle ont servi de modèle à celles de Palinure, qui commencent ainsi :

Virgile : « Ils construisent d'abord une pyramide de chêne et de bois résineux. »

Homère : « Ils partent, tenant en main des haches tranchantes. »

Et ailleurs :

« Les surveillants restent auprès et entassent les chênes sur les chênes; ils élèvent un bûcher qui embrasse en longueur et en largeur cent pieds d'étendue. »

Quelle ressemblance dans les insignes qui décorent les tombeaux !

Virgile : « Alors Énée fait élever à son ami un superbe monument qu'il orne de ses armes, de sa rame et de sa trompette; il le place au pied d'une haute montagne qui porte encore aujourd'hui et conservera toujours le nom de Misène. »

Homère : « Et la flamme ayant consumé à nos yeux son corps et son armure, nous lui érigeons un tombeau, une colonne, et nous plaçons au sommet son prompt aviron. »

Virgile : « Et le Sommeil, frère de la Mort. »

Homère : « Là elle va trouver le Sommeil, frère de la Mort. »

Virgile : « Héros invincible, je vous en conjure par la lumière des cieux dont vous jouissez, au nom d'Anchise votre père, de votre fils Iule, votre plus

douce espérance; délivrez-moi de ce funeste état, vous le pouvez; daignez jeter un peu de terre sur mon corps, vous le trouverez au port de Vélie. »

Homère : « Mais, je te conjure par ceux dont tu regrettes l'absence, par ton épouse, par ton père qui éleva ton enfance avec les soins les plus tendres, par le jeune Télémaque, ce cher et unique rejeton que tu laissas dans ton palais; veuille, ô roi, dès que tu reverras l'île de Circé, te souvenir encore de ton compagnon. Ne m'y abandonne pas sans m'avoir donné des larmes, sans m'avoir accordé un paisible tombeau. Que je n'aie pas le malheur de t'attirer l'indignation des dieux. Consume mon corps, toutes mes armes, et dresse au bord de la mer un superbe monument à un infortuné. »

Virgile : « J'y vois aussi Tityus, enfant de la Terre qui produit tout; géant monstrueux, dont le corps étendu couvre neuf arpents. Un énorme vautour habite au fond de sa poitrine, et d'un bec cruel, aiguisé par la faim, lui déchire le foie et les entrailles, s'en nourrit sans les consommer, et ne laisse aucun repos à ses chairs toujours renaissantes, toujours fécondes pour son supplice. »

Homère : « Au-delà j'aperçus Tityus, ce fils terrible de la Terre, étendu, mesurant neuf arpents de la longueur de son corps. Deux vautours avides, attachés incessamment à cette ombre, le bec enfoncé dans son sein, lui dévorent le cœur. Ses mains ne peuvent les écarter. Il avait eu l'insolence d'attenter à la pudeur de Latone, épouse de Jupiter, un jour

qu'elle portait ses pas aux murs de Pytho, à travers les champs délicieux de Panope. »

Virgile : « Quand j'aurais cent bouches, cent langues, une voix de fer, je ne pourrais vous nommer tous les crimes ni vous décrire tous les supplices dont on les punit. »

Homère : « Je ne pourrais décrire ni nommer leur multitude, eussé-je dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain. »

CHAPITRE VIII.

Vers du septième et du huitième chant, pris d'Homère.

Virgile : « De là on entend avec horreur les rugissements des lions rebelles qui luttent contre leurs chaînes, et qui exhalent leur rage dans les ténèbres de la nuit ; le cri des sangliers affreux et des ours enfermés dans leurs étables, et les hurlements des loups énormes, toutes victimes malheureuses que la cruelle déesse a, par ses breuvages enchantés, dépouillées de la figure humaine, pour les transformer en bêtes féroces. »

Homère : « Ils trouvèrent, à travers les sentiers, le palais de Circé, construit sur un lieu d'où la vue s'étendait sur une infinité de régions : autour de la

déesse étaient des loups sauvages, des lions qu'elle avait apprivoisés en leur donnant quelque breuvage. »

Virgile : « Que demandez-vous? Quel motif, quel besoin a conduit vos vaisseaux à travers tant de mers, jusqu'aux rivages de l'Ausonie? Vous êtes-vous égarés, est-ce la tempête? comme on l'éprouve souvent lorsqu'on voyage sur cet élément redoutable. »

Homère : « O étrangers, qui êtes-vous? de quels bords vous êtes-vous élancés sur les plaines humides? Êtes-vous venus pour affaires publiques ou particulières? Seriez-vous toujours errants sur les mers, à l'exemple de tant de nautoniers qui, affrontant la mort, apportent la guerre et le deuil à tous les peuples? »

Virgile : « Tels des cygnes traversant les nues au retour de la pâture, font sortir de leurs longs gosiers des sons mélodieux dont ils font retentir au loin le fleuve et le lac Asia. »

Homère : « Tels que des peuples d'oies sauvages, de grues et de cygnes au long cou, fondent en multitude sur la prairie d'Asius, autour des eaux du Caïstre, et volent çà et là en battant des ailes, et se devancent les uns les autres avec des cris de joie : toute la prairie en retentit. »

Virgile : « Elle eût volé sur la surface d'une moisson jaunissante sans courber sous ses pas les tendres épis; ou bien, suspendue sur les flots, elle eût franchi légèrement les mers sans mouiller la plante de ses pieds délicats. »

Homère : « Lorsqu'il s'élance sur la terre fertile, il effleure à peine la sommité des productions du

printemps, et lorsqu'il bondit sur la surface de la mer, les vagues blanchissantes sont légèrement agitées. »

Virgile : « Énée et ses Troyens se rassasient à loisir du dos entier d'un bœuf et des viandes offertes sur l'autel. »

Homère : « Agamemnon, le chef des guerriers, immole au puissant Jupiter un taureau de cinq ans, et sert au fils de Télamon le large dos de la victime. »

Virgile : « Dès qu'ils eurent apaisé la faim qui les tourmentait, Évandre prit la parole en ces termes. »

Homère : « Après qu'ils eurent apaisé leur soif et leur faim, Nestor, le premier, ouvrit ainsi un nouvel avis. »

Virgile : « Évandre, sous son humble toit, est éveillé par le retour de la lumière et par le chant matinal des oiseaux rassemblés autour de son habitation. Il se lève, il couvre d'une tunique ses membres appesantis par les ans. Il attache à ses pieds sa chaussure tyrrhénienne, puis il passe sur son épaule un baudrier d'où pend à son côté une épée arcadienne; de son bras gauche tombe une peau de panthère, dont il ramène un pan sur sa poitrine. Deux chiens, sa garde fidèle, sortent avec lui de son appartement, et suivent les pas de leur maître. »

Homère : « Il se lève sur sa couche, revêt sa tunique moelleuse et d'une rare beauté, jette sur son dos son vaste manteau, attache à ses pieds éclatants ses magnifiques brodequins; et, suspendant sa brillante épée à ses épaules, il marche vers la place pu-

blique; sa main est armée d'un javelot d'airain : il a pour compagnons deux chiens fidèles, les plus agiles de leur race. »

Virgile : « Oh! si Jupiter me rendait mes premières années, tel que j'étais lorsque je taillai en pièces sous les murs de Préneste l'avant-garde ennemie, et qu'après ma victoire, je brûlai des monceaux de boucliers; lorsque mon bras précipita dans le Tartare le roi Herilus, cet étrange géant, à qui Féronie sa mère avait donné trois âmes, trois armures à porter dans les combats, à qui il fallait donner trois fois la mort, et cependant ce bras lui arracha autant de fois la vie et le dépouilla de sa triple armure. »

Homère : « Que ne puis-je rajeunir, reprendre la vigueur que je montrais lorsque nous combattîmes les Éléens, ravisseurs de nos troupeaux; et que, terrassant le fils d'Hyperochus, le grand Itymonée, qui habitait l'Élide, je revins chargé d'un riche butin. Il défendait ses troupeaux à la tête des pasteurs qu'il avait rassemblés, quand il fut blessé d'un javelot parti de ma main : il tomba. »

Virgile : « Tel que l'étoile du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baignée dans les eaux de l'Océan, on la voit, éclatante de lumière, s'élever dans les cieux et dissiper les ombres de la nuit. »

Homère : « Tel est au milieu des astres de la nuit l'Hesperus, qui est le plus brillant de ceux qui peuplent le ciel. »

Virgile : « Voici les dons précieux que je vous ai

promis de la main de mon époux. Ne craignez pas, mon fils, de défier au combat les fiers Rutules et le bouillant Turnus. Elle dit, et après l'avoir embrassé, elle dépose devant lui, au pied d'un chêne, des armes étincelantes. »

Homère : « Après avoir achevé cet ouvrage immortel, le divin artiste fait pour le héros une cuirasse plus éblouissante que le feu, un casque solide adapté au contour de son front, embelli d'une admirable gravure, et surmonté d'un panache d'or; d'un métal flexible et léger, il forme un beau cothurne. Enfin, lorsque l'armure est achevée, il l'élève en l'air et l'apporte à la mère d'Achille. »

Virgile : « Énée, transporté de joie à la vue du glorieux présent de la déesse, ne peut se lasser d'y attacher les regards et d'en considérer toutes les parties; il le contemple avec admiration, le tourne et le retourne dans ses mains et dans ses bras, etc. »

Homère : « Il manie avec transport ces armes éclatantes, présent d'une divinité. Après qu'il s'est rassasié de cette vue, etc. »

CHAPITRE IX.

Passages du neuvième livre, tirés d'Homère.

Virgile : « Superbe ornement du ciel, Iris, quelle divinité vous fait descendre pour moi sur la terre? »

Homère : « Iris, quel dieu t'a envoyée vers moi ? »

Virgile : « Les Atrides auraient-ils seuls le droit d'être sensibles à cet outrage ? »

Homère : « Pourquoi Atride a-t-il amené ici les peuples de la Grèce ? N'est-ce pas pour redemander la belle Hélène ? Les Atrides sont-ils donc les seuls parmi les mortels qui chérissent leurs femmes ? »

Virgile : « Amis, qui de vous vient avec moi, le fer à la main, forcer ce retranchement et fondre sur ce camp où règne l'épouvante ? »

Homère : « Levez-vous, fiers Troyens, renversez les remparts des Grecs, et portez la flamme sur leurs vaisseaux ! »

Virgile : « Employez le reste du jour à réparer vos forces, et, prêts à bien faire, comptez sur un combat prochain. »

Homère : « Mais hâtez-vous de prendre un léger repas, et volons au champ de bataille. »

Virgile : « En parlant ainsi, les yeux baignés de larmes, il détache de son épaule son épée dont la poignée est d'or, chef-d'œuvre de Lycaon le Crétois,

ainsi que le fourreau d'ivoire où elle est enfermée. Mnesthée donne à Nisus une peau de lion garnie de son épaisse crinière, et le fidèle Alethès change avec lui de casque. »

Homère : « Le brave Trasymède donne une épée à deux tranchants au fils de Tydée qui avait laissé la sienne dans sa tente. Il lui remet son bouclier, et pose sur le front du guerrier un casque de cuir sans ornements et sans panache, tel que ceux dont on se munit dans la fleur de l'adolescence. Mérion donne à Ulysse son arc, son carquois et son épée. »

Virgile : « Ils partent bien armés, tous les chefs les accompagnent jusqu'aux portes en faisant mille vœux pour leur retour; le bel Iule lui-même. »

Homère : « Les deux héros, couverts de ces armes redoutables, partent et laissent les chefs en ce lieu. »

Virgile : « Ils sortent et franchissent les fossés à la faveur des ténèbres; ils gagnent ce camp qui leur sera funeste, mais non sans qu'ils aient auparavant immolé bien des victimes. Ils voient de tous côtés des soldats que le vin et le sommeil ont étendus sur l'herbe. Ils voient des chars dételés près du rivage, les conducteurs couchés entre les harnois et les roues, des armes jetées çà et là parmi des vases remplis de vin. Cher Euryale, dit le premier le fils d'Hyrtacus, c'est ici qu'il faut nous signaler. L'occasion nous y invite, voici notre route. Toi, pour empêcher que les ennemis ne viennent nous surprendre par derrière, fais sentinelle; pour moi, je vais ravager ce camp et t'ouvrir un large chemin. »

Homère : « Ils poursuivent leur route à travers les armes et les flots d'un sang noir, et bientôt approchent des Thraces qui, fatigués d'un long voyage, étaient ensevelis dans un profond sommeil. Auprès d'eux étaient à terre leurs belles armes, rangées sur trois lignes, et à côté de chaque guerrier étaient deux chevaux destinés au même joug. »

Et un peu plus bas :

« Près de lui ses bouillants coursiers étaient attachés derrière son char. Ulysse aperçoit le premier le chef, et le montrant à Diomède : Voilà, dit-il, le héros, voilà les coursiers que nous a décrits le Troyen auquel nous venons de ravir le jour. C'est ici qu'il faut donner à ton courage tout son essor; il serait indigne de toi de rester oisif les armes à la main. Détache ces chevaux; ou, si tu l'aimes mieux, immole ces guerriers, j'enlèverai les chevaux. »

Virgile : « Mais les augures ne lui apprirent point à éviter son malheur. »

Homère : « Il ne put, en consultant les augures, éloigner l'impitoyable destin. »

Virgile ; « Déja l'Aurore, quittant le lit doré de Tithon, son époux, répandait sur la terre des feux renaissants. »

Homère : « L'Aurore, quittant la couche du beau Tithon, s'élevait et allait porter la lumière aux dieux et aux mortels. »

C'est à l'exemple d'Andromaque, déplorant la perte de son époux, que la mère d'Euryale, à la triste nouvelle de la mort de son fils, laisse échapper de ses

mains les fuseaux et la toile, qu'elle court échevelée ébranler de ses gémissements les murs et les bataillons des guerriers, qu'elle exhale sa douleur en plaintes et en lamentations. Écoutons Virgile:

« Cependant la Renommée va d'une aile rapide semer dans la ville alarmée cette nouvelle funeste, et la porter jusqu'aux oreilles de la mère d'Euryale. A l'instant son sang se glace dans ses veines; ses fuseaux et son ouvrage tombent de ses mains; elle part, elle vole, et, poussant des cris lamentables, s'arrachant les cheveux, elle accourt hors d'elle-même vers le rempart et pénètre jusqu'aux premiers rangs. »

Homère: « Elle parle ainsi et se précipite hors de son palais, semblable à une bacchante, et le cœur agité. Ses femmes l'accompagnent. Dès qu'elle est arrivée à la tour, au milieu des guerriers assemblés, elle s'arrête, et du haut des remparts elle porte ses regards autour d'elle; enfin elle aperçoit Hector traîné devant la superbe Troie. »

Virgile: « O femmes phrygiennes! car vous n'êtes point des Phrygiens. »

Homère: « Lâches que vous êtes! leur crie-t-il. Descendants des Grecs, mais qui n'êtes pas véritablement Grecs. »

Virgile: « Quels murs, quels remparts avez-vous de ce côté? Citoyens, un seul homme enfermé dans vos retranchements aura fait impunément un tel massacre et précipité dans les enfers tant de guerriers distingués? Ne vous souvient-il plus de votre mal-

heureuse patrie, de vos anciens dieux et du grand Énée! Lâches, n'avez-vous pas de honte!»

Homère : «Qui viendra vous secourir par derrière? quel rempart vous protégera et vous préservera de la mort? Vous n'avez pas près de vous de ville flanquée de tours. Aucun peuple ne se déclarera pour vous, car vous êtes dans les campagnes de Troie.»

CHAPITRE X.

Emprunts faits à Homère dans les autres livres de l'Énéide.

Virgile : «Ils font pleuvoir une grêle de traits sur l'ennemi. Tels les oiseaux habitants des rives du Strymon se donnent le signal ordinaire au plus haut des nues, et, traversant les airs à grand bruit, se dérobent aux vents orageux avec des cris d'allégresse.»

Homère : «Les Troyens, tels que des nuées d'oiseaux, s'avancent avec des cris perçants. Ainsi s'élève jusqu'au ciel la voix éclatante du peuple ailé des grues, lorsque, fuyant les frimas et les torrents célestes, elles traversent à grands cris l'impétueux Océan.»

Virgile : «L'éclat étincelant du casque divin vient frapper leurs yeux. Le panache dont il est surmonté semble s'élever comme une flamme, et le bouclier d'or vomir des torrents de feu. Telles on voit quel-

quefois, dans une nuit sans nuages, briller d'un rouge lugubre et sanglant les comètes formidables; telle l'ardente canicule, apportant aux mortels consternés la sécheresse et les maladies, s'élève et attriste le ciel même de ses rayons odieux.»

Homère: «Du casque et du bouclier du héros jaillissent des traits continuels de flamme. Semblable à l'astre de l'automne qui, après s'être baigné dans l'Océan, est tout éclatant de lumière; tel était le feu qui partait du front et des épaules du guerrier. Il se montre comme l'astre qui s'élève au-dessus de la plaine. Il darde des rayons éclatants, et se fait voir au milieu de la foule des étoiles. On l'appelle le chien d'Orion: sa lumière est vive, mais c'est un signe de funeste présage, et il apporte aux mortels craintifs une fièvre terrible.»

Virgile: «Le jour fatal est marqué pour tous les hommes; la vie est courte, et la perte en est irréparable.»

Homère: «Il n'est pas d'homme qui, dès sa naissance, ne soit soumis aux lois de la mort. Fils impérieux de Saturne, qu'oses-tu entreprendre? Veux-tu arracher une seconde fois à la sombre Parque un mortel destiné dès long-temps au trépas?»

Virgile: «Son destin l'appelle; il touche au terme de sa carrière.»

Homère: «Le destin cruel et la mort sont arrivés.»

Virgile: «Au nom des mânes de votre père, au nom d'Iule avec qui vous voyez croître vos plus chères espérances, daignez me laisser vivre et pour un fils

et pour un père. J'habite un superbe palais, j'ai pour plusieurs talents de vases d'argent ciselés enfouis bien avant dans la terre; j'ai beaucoup d'or, soit brut, soit travaillé. Ce n'est point de ma vie que dépend la victoire des Troyens; une seule tête ne fera pas à ce point pencher la balance. Énée lui répondit : Tout cet or et tout cet argent dont tu parles, épargne-le pour tes enfants. Turnus a le premier banni cet usage de nos combats en tuant Pallas. Les mânes d'Anchise mon père, mon fils Iule, demandent ta mort. A ces mots, il saisit de sa main gauche le casque du guerrier suppliant, et lui plonge son fer dans les entrailles. »

Homère : « Donne-moi la vie, ô fils d'Atrée, et reçois le riche prix de ma liberté. Dans le palais de mon père abondent les trésors les plus précieux, l'or, l'airain et le fer travaillé. Mon père te les prodiguera pour ma rançon, s'il apprend que je suis en vie auprès de tes vaisseaux. »

Virgile : « Tel qu'un lion affamé, lorsqu'en parcourant les gras pâturages il aperçoit le chevreuil timide ou le cerf dressant sa superbe armure, dans la rage que lui inspire la faim pressante, il ouvre avec une joie cruelle sa gueule effrayante, hérisse sa crinière, et se jetant sur sa proie, lui déchire les entrailles et se plonge avidement dans son sang : tel Mézence, plein d'ardeur, s'élance sur les bataillons ennemis. »

Homère : « Comme se réjouit un lion quand, pressé d'une faim dévorante, il rencontre un daim sauvage

ou un cerf orgueilleux de son bois, il le dévore promptement, car il est suivi par les chiens légers et le chasseur vigoureux: ainsi se réjouit Ménélas en apercevant le divin Pâris.»

Virgile: «Leurs armures sont baignées de larmes et la terre en est arrosée.»

Homère: «Le sable est mouillé de leurs pleurs, ainsi que leurs armes.»

Virgile: «De son côté, Turnus furieux s'armait à la hâte; déja, revêtu de sa cuirasse rutule, il semblait tout hérissé d'écailles d'airain; déja il avait mis ses cuissards dorés, et, la tête nue encore, mais l'épée à la ceinture, il descendait à grands pas de la citadelle tout brillant d'or.»

Homère: «Il parla ainsi, et Patrocle chausse d'abord le brodequin guerrier qu'il attache avec des agrafes d'argent. Ensuite il endosse la cuirasse brillante du vaillant Achille, et, suspendant à ses épaules l'épée rayonnante, il charge son bras d'un immense bouclier. Il couvre aussi sa tête d'un casque bien poli d'où flottait une crinière terrible. Il saisit de forts javelots qu'il agite dans ses mains.»

Virgile: «Ainsi qu'une belle fleur, coupée par le tranchant de la charrue, se fane et meurt sur la terre; ainsi des pavots, fatigués par l'orage, courbent leurs têtes chargées de pluie.»

Homère: «Comme un tendre pavot penche sa tête chargée de fruits et de rosées du printemps, tel le jeune Troyen, accablé du coup, penche sa tête appesantie.»

CHAPITRE XI.

Sur les passages que Virgile a imités d'Homère, et dans lesquels il semble supérieur à son modèle.

Il faut laisser au jugement des lecteurs le soin de peser l'opinion qu'ils doivent avoir des deux poètes après les avoir comparés. Si cependant vous me demandez mon avis, je ne nierai pas que Virgile ait souvent développé et embelli ce qu'il a imité, comme ici, par exemple :

Virgile : «Telles au retour du printems, sous un ciel sans nuages, on voit dans les campagnes fleuries les abeilles occupées de leurs travaux, lorsqu'elles font sortir des ruches les essaims qu'elles ont nourris, lorsqu'elles ramassent leur miel liquide et remplissent leurs cellules de ce doux nectar, lorsqu'elles reçoivent les fardeaux de celles qui arrivent, ou que, formant une armée dans les airs, elles chassent loin de leur demeure la troupe paresseuse des frelons : tout est en action, et l'air est embaumé de l'odeur du thym dont elles font leur miel.»

Homère : «Comme des peuples nombreux d'abeilles sortent du creux d'un rocher, un essaim est constamment suivi d'un autre essaim ; elles volent par pelotons sur les fleurs qu'a fait éclore le printemps, et se répandent çà et là à travers les airs : ainsi, etc.»

Lisez Virgile lorsqu'il décrit le travail des abeilles, et Homère lorsqu'il les peint errantes à l'aventure. Ce dernier se contente de nous dire le cours varié du vol de ces insectes, l'autre nous montre leur industrie naturelle et les devoirs qu'ils ont à remplir. Virgile imite encore son modèle dans les vers suivants, mais combien il se montre plus fécond!

Virgile: «Chers compagnons, dit-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons le malheur; nous en avons essuyé de plus terribles; le ciel mettra encore un terme à celui-ci. Vous avez vu de près Scylla en furie, ces écueils retentissants dans leurs abîmes, les rochers, demeure du cyclope. Rappelez votre courage, bannissez de fâcheuses terreurs. Peut-être aimerez-vous un jour à vous rappeler ce que vous souffrez maintenant.»

Homère: «O mes amis! nous n'avons pas encore été exempts de maux. Celui qui nous accable n'est pas plus affreux que lorsque le cyclope nous enferma dans son antre effroyable d'où mon courage et ma présence d'esprit nous a tirés. J'aime à croire que vous aimerez un jour à vous en souvenir.»

Ulysse ne rappelle à ses compagnons qu'une seule calamité, le héros troyen fait espérer aux siens la fin de leurs maux qu'ils ont payés par un double malheur. Enfin, Homère dit en termes vagues:

«Je pense que vous vous en souviendrez un jour.»

Virgile parle bien plus clairement:

«Peut-être aimerez-vous un jour à vous rappeler les maux que vous souffrez ici.»

Les consolations que votre poète a ajoutées sont bien plus puissantes. Il ne ranime pas seulement ses guerriers en leur montrant le moyen d'échapper au danger, mais il les enflamme par l'espoir d'un bonheur qui n'est pas éloigné, et il leur promet, pour prix de leurs fatigues, une demeure tranquille et même un empire. On peut également examiner ces vers :

Virgile : « Ainsi lorsqu'au haut des montagnes, les bûcherons, le fer à la main, travaillent à l'envi à déraciner un chêne antique, l'arbre, assailli par les coups redoublés de la hache, menace quelque temps et balance à chaque secousse sa cime tremblante, jusqu'à ce qu'affaibli peu à peu par ses blessures, il crie en achevant de se rompre et fait retentir les rochers du bruit de sa chute. »

Homère : « Il tomba comme tombe un chêne, ou un peuplier, ou un pin élevé que des ouvriers habiles ont abattu sur la montagne de leur hache tranchante, pour en construire un navire. »

C'est avec une recherche exquise que Virgile a rendu la résistance qu'oppose à la hache un arbre immense. Dans Homère, au contraire, ils sont abattus sans peine.

Virgile : « Le diligent Palinure se lève, interroge tous les vents, et, d'une oreille attentive, observe leur moindre souffle. Il suit des yeux la marche lente et silencieuse des étoiles ; il regarde l'Arcture, les Hyades pluvieuses, les deux Ourses et la brillante armure d'Orion. »

Homère : « Assis à la poupe, il dirige le gouvernail

avec attention et d'une main habile, sans que le sommeil vienne fermer sa paupière. Il tient, durant dix-sept nuits, l'œil fixé sur les Pléiades, sur le Bouvier qui se retire lentement, sur l'Ourse et son char qui tourne sur lui-même en regardant toujours l'Orion, et qui ne se baigna jamais dans les flots de l'Océan. »

Le pilote qui consulte le ciel doit souvent relever la tête, afin que les différentes régions du ciel lui apprennent s'il peut compter sur le calme et le beau temps. Virgile a animé ce tableau des couleurs les plus vives. Comme l'Ourse touche au septentrion, et que le signe du Taureau, y compris les Hyades, est avec le signe d'Orion dans la partie méridionale, il nous peint Palinure observant les astres et tournant souvent la tête de côté et d'autre. Tantôt, nous dit-il, il se tourne vers le nord, et regarde la constellation de l'Ourse, ensuite les Pléiades et les Hyades; tantôt il observe le midi, et revient encore une fois au nord et au pôle arctique.

« Et regarde la brillante armure d'Orion. »

Il se retourne de nouveau vers le midi. Par l'expression *circumspicit* (il regarde autour de soi), Virgile peint les différents mouvements d'un homme qui se retourne continuellement. Homère fait voir son pilote regardant une seule fois les Pléiades au midi, et le Bouvier ainsi que l'Ourse au septentrion.

Virgile : « Perfide, une déesse ne fut pas ta mère, Dardanus n'est pas le chef de ta race. Tu es né sur les flancs hérissés du Caucase, et les tigres d'Hyrcanie t'ont fait sucer leurs mamelles. »

Homère : « Barbare, le vaillant Pélée n'est pas ton père, Thétis ne t'a pas porté dans son sein, mais la mer t'a vomi dans sa fureur ! »

Virgile ne se contente pas, comme son modèle, de maudire la naissance de son héros ; il le poursuit jusqu'à son berceau, il lui fait sucer le lait d'une bête farouche et cruelle, car il ajoute de son propre fonds :

« Et les tigres de l'Hyrcanie t'ont fait sucer leur lait. »

Parce que le caractère de la nourrice, la nature du lait que suce l'enfant, influent particulièrement sur ses habitudes morales. C'est de l'agrégation de cette première nourriture avec la semence encore nouvelle de ceux qui l'ont engendré que se forme son caractère. Aussi la nature qui emploie ce premier aliment comme un moyen préparatoire d'où naîtra la ressemblance entre les enfants et leurs parents, a-t-elle voulu que l'enfantement et les moyens d'allaiter le nouveau-né eussent lieu en même temps. En effet, le sang, par sa circulation dans tous les vaisseaux, forme les corps et les entretient ; puis il monte dans les régions supérieures de celui de la mère peu de temps avant que celle-ci accouche ; il se change en lait, en prend la blancheur, et nourrit encore ceux auxquels il a donné naissance. On a donc eu raison de croire que si la semence a la propriété de contribuer puissamment à la ressemblance physique et morale des enfants avec leurs parents, le lait n'influe pas moins sur le caractère et les qualités mentales des premiers. C'est une remarque faite non-seulement chez les

hommes, mais même chez les animaux; car si on fait allaiter des agneaux par des chèvres ou des chevreaux par des brebis, ceux-là auront évidemment une laine plus âpre, et ceux-ci un poil moins hérissé. Il en est de même pour les arbres et les plantes; l'eau qui les arrose, la terre qui les nourrit, exerceront plus d'empire sur leur détérioration ou leur amélioration que la semence même qui les aura fait naître: aussi voyez-vous souvent un arbre fécond et plein de vigueur, une fois transplanté, dépérir sous l'influence d'une terre vicieuse. Virgile a donc trouvé, pour peindre l'odieux d'un caractère, une ressource qui manque chez Homère.

Virgile : « C'est avec moins de rapidité que dans nos combats du cirque, les chars s'élancent des barrières et se précipitent dans la lice; c'est avec moins d'émulation que les conducteurs, penchés sur leurs coursiers, agitent leurs rênes flottantes, et le fouet levé leur en font sentir l'aiguillon. »

Homère : « Tels des coursiers fougueux s'élancent dans la plaine, excités par les coups de fouet; ils semblent voler dans les airs et parcourent rapidement leur course. »

Le poète grec ne peint ici que des chevaux emportés par leur bouillante ardeur, quoiqu'on ne puisse rien dire de plus élégant que son ὕφος ἀειρομενοι : il a fait sentir en effet par ces mots toute l'agilité que la nature avait pu leur donner. Mais avec quelle rapidité de style Virgile nous décrit ces chars s'élançant des barrières et se précipitant dans la plaine! met-

tant à profit un seul mot d'Homère, il nous présente les conducteurs secouant les rênes flottantes de leurs coursiers, et leur faisant sentir l'aiguillon du fouet. Il ne néglige aucune partie de son tableau, et nous fait une description complète de cette course de chars.

Virgile : « Ainsi lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau soulevée par la chaleur s'élance et bouillonne avec furie, fait monter au-dessus des bords des torrents d'écume, et bientôt, ne se contenant plus, exhale dans les airs un noir tourbillon de fumée. »

Homère : « Tel un vase placé sur un feu ardent, et dans lequel on fait bouillir la graisse d'un porc élevé avec soin : il bouillonne de tous côtés, et dessous brûle une grande quantité de bois, afin que le feu enflamme le contenu. La liqueur se répand. »

Les vers grecs parlent de l'airain bouillonnant avec force, et ces mots πάντοθεν ἀμβολάδην embellissent ce passage; car ils nous montrent avec élégance les bulles d'eau débordant de toutes parts. Dans les vers latins, nous avons sous les yeux la chose elle-même : nous entendons jusqu'au pétillement de la flamme; et au lieu de ces mots d'Homère, « Débordant de toutes parts », Virgile dit : « L'eau soulevée par la chaleur s'élance ; » il nous représente le vase exhalant la vapeur, vomissant l'écume, et l'onde bouillonnant avec furie (car ne pouvant rendre tout l'objet par un seul mot, il a suppléé à l'insuffisance de l'expression par la variété de la description), et

il ajoute après cette peinture : « Elle ne peut plus être contenue ; » ce qui exprime bien l'effet d'un vase exposé à une chaleur excessive. Votre poète a donc complètement réussi en saisissant les phénomènes qui se manifestent en pareil cas.

Virgile : « Pleins de confiance dans leur valeur, ils ouvrent d'eux-mêmes la porte dont le chef leur a confié la garde, et osent défier l'ennemi d'entrer dans la ville. Eux-mêmes, postés en dedans à droite et à gauche, tels que deux tours, l'attendent le fer à la main, agitant sur leur tête superbe un panache menaçant. Tels sur les bords du Pô, ou du riant Adige, s'élèvent dans les airs deux chênes pareils, portant jusqu'au ciel leur cime touffue, et secouant au haut des nues leurs têtes orgueilleuses. »

Homère : « La porte était défendue par deux guerriers, descendants orgueilleux de la race belliqueuse des Lapithes. L'un, fils de Pirithoüs, le brave Polypète, et l'autre, Léontée, pareil à l'homicide Mars. Placés au-devant de cette haute porte, tels que deux chênes qui, sur la cime d'une montagne élevant leur front jusqu'aux cieux et poussant d'immenses racines dans le sein de la terre, bravent éternellement les vents et les tempêtes, tels ces guerriers redoutables étalent leurs bras nerveux et attendent Asius qui s'avance. »

Polipétès et Léontée, soldats grecs, se tiennent immobiles devant la porte confiée à leurs soins, et semblables à des arbres inébranlables. Ils attendent Asius, leur ennemi, qui se précipite sur eux. Ici

s'arrête la description du poète grec. Celle de Virgile nous montre Bitias et Pandarus ouvrant eux-mêmes la porte du camp, offrant à l'ennemi les moyens de s'en rendre maître, comme il le désirait en effet, et l'attirant ainsi en leur puissance. Tantôt il compare les deux héros à des tours inébranlables, tantôt il décrit l'éclat qui jaillit de leurs casques. Comme Homère, il n'oublie pas la comparaison des arbres, et il la rend en termes plus abondants et plus éloquents. Je conviens encore que Virgile a mieux exprimé la pensée suivante.

Virgile : « Le sommeil de la mort appesantit ses paupières, et ses yeux se ferment pour jamais à la lumière du jour. »

Homère : « Il tombe et dort du sommeil profond de la mort. »

CHAPITRE XII.

Des passages où le mérite des deux poètes est égal.

Il y a certains passages où la beauté des expressions est égale de part et d'autre, comme dans ceux-ci :

Virgile : « Ses coursiers impétueux font jaillir de leurs pieds le sang dont la terre est inondée. »

Homère : « Tout l'essieu était souillé de sang, ainsi

que les jantes des roues que les pieds des chevaux éclaboussaient. »

Virgile : « Et par l'éclat étincelant de son armure d'airain. »

Homère : « Une lumière azurée sortait des casques étincelants. »

Virgile : « Les uns cherchent la semence du feu. »

Homère : « Conservant avec soin des semences de feu. »

Virgile : « Pareil à celui de l'ivoire qu'on a teint de pourpre. »

Homère : « Comme lorsqu'une femme de Méonie a teint en pourpre l'ivoire. »

Virgile : « S'il faut que ce monstre aborde dans un port, et qu'il échappe à la fureur des ondes; si Jupiter l'ordonne, si les destins l'ont fixé sans retour; que vivement pressé par un peuple belliqueux, il aille loin de son pays, loin des bras d'Iule, mendier un secours étranger; qu'il voie couler le sang des siens, et qu'après s'être soumis à de dures conditions, il ne jouisse ni du trône ni de la vie; qu'il périsse d'une mort prématurée, et qu'il soit sans sépulture au fond des eaux. »

Homère : « Écoute-moi, ô Neptune! dieu puissant qui entoures la terre; si je suis véritablement ton fils, et si tu te dis mon père, fais que le pernicieux Ulysse ne puisse retourner dans sa patrie ni revoir son palais d'Ithaque. Mais si le destin veut qu'il embrasse un jour ses amis, qu'il rentre dans son palais superbe, et qu'il aborde aux rives de sa patrie, que ce soit le

plus tard possible, après avoir perdu ses compagnons; et qu'il trouve son palais en désordre! »

Virgile : « Déja l'on rase les bords de cette terre, où la puissante fille du soleil, Circé, fait retentir sans cesse de ses chants des forêts inaccessibles; et, retirée la nuit dans un superbe palais que le cèdre éclaire de sa flamme et embaume de son odeur, fait courir une navette légère entre les fils déliés de la toile. »

Homère : « Il marche vers la grotte spacieuse qu'habitait la belle nymphe à la chevelure flottante. Elle était dans sa demeure. La flamme éclatante de grands brasiers y consumait le cèdre et le thym odorant, et ses parfums se répandaient dans l'île. Tandis que, formant un tissu merveilleux, la déesse faisait voler dans ses mains une navette d'or, la grotte retentissait des sons harmonieux de sa voix. »

Virgile : « Sa mère l'ayant élevé secrètement, l'avait armé pour aller à Troie, au mépris des lois divines. »

Homère : « Il avait reçu le jour de Bucolion, fils aîné de Laomédon, et était né d'un lit clandestin. »

Virgile : « Qui que tu sois, lui dit le guerrier mourant, tu ne jouiras pas long-temps de la victoire. Je serai vengé; un pareil destin s'apprête à fondre sur toi. Bientôt tu resteras comme moi étendu dans ces plaines. Mézence lui répond avec un sourire mêlé de rage : En attendant, meurs, et que le père des hommes décide après de mon sort. »

Homère : « J'ajouterai encore que tu n'étaleras pas long-temps ton orgueil insolent. Déja la mort et le

destin cruel sont levés sur ta tête, et tu périras par le bras d'Achille, digne descendant d'Éacide. »

Et ailleurs :

« Le divin Achille parle ainsi à son ennemi expirant : Meurs ; pour moi, j'attends mon destin, et je livrerai ma tête lorsqu'il plaira à Jupiter ou à quelque autre des immortels. »

Virgile : « Tel l'oiseau de Jupiter s'élevant dans le ciel emporte dans ses serres aiguës un lièvre ou un cygne d'une blancheur éclatante ; ou tel le loup que Mars protége, emporte d'une prairie le faible agneau que sa mère redemande en vain par ses bêlements. »

Homère : « Tel un aigle au vol élevé qui traverse les nues obscures après avoir enlevé dans la plaine un tendre agneau ou un lièvre craintif. »

Virgile : « Un grand cri s'élève de toutes parts, on s'avance pour combler les fossés. »

Homère : « Les bataillons s'avancent à grands pas, des cris effrayants s'élèvent avant l'aurore, et ces guerriers arrivent en bon ordre aux bords des fossés. »

CHAPITRE XIII.

En quels endroits Virgile n'atteint pas à la hauteur imposante de son modèle.

Comme Virgile n'aurait pas à rougir de s'avouer lui-même inférieur à Homère, je vais dire en quels

passages il m'a semblé plus faible que son modèle.

Virgile : « Aussitôt, sans écouter ses vaines prières et tout ce qu'il allait dire, il lui abat la tête, laissant là son cadavre. »

Ces deux vers sont imités de celui-ci :

« Sa bouche articulait quelques mots, et sa tête roula sur la poussière. »

Quelle brièveté sans atténuer en rien l'image! Virgile n'a pu y arriver. Avec quel art, avec quelle clarté Homère nous dépeint les chars qui se disputent le prix, se surpassent tour à tour avec un léger avantage, et sont liés pour ainsi dire les uns aux autres par la rapidité avec laquelle ils se suivent!

Homère : « Eumèle dont ils mouillaient les épaules de leur brûlante haleine, y posant leur tête dans leur essor impétueux. »

Virgile : « Ils sont humides de l'écume et de l'haleine de ceux qui les suivent. »

Homère est encore plus admirable lorsqu'il veut rendre la vitesse avec laquelle le coureur suit celui qui l'a devancé.

Homère : « Il ne laisse aucune trace sur la poudre légère. »

Or voici le véritable sens de ce vers : si on court sur un sol poudreux, à peine le pied a-t-il quitté la terre qu'il y reste évidemment empreint; et cependant, plus vive que la pensée, la poussière occasionnée par le pas suivant recouvre la trace du pas précédent. Le poète dit donc qu'ils se suivaient à si

peu de distance que les pieds du second remplaçaient les pieds du premier avant que la poussière ne retombât sur leur trace. Que dit Virgile lorsqu'il veut rendre la même idée ?

Virgile : « Diorès presse de ses pieds ceux de son rival. »

Voyez l'élégance d'Homère dans ce vers :

Homère : « Son cou était incliné à la hauteur de ses épaules. »

Virgile : « Son cou incliné portait sur ses épaules. »

Comparons aussi, si vous le voulez, les vers suivants :

Homère : « Tantôt les chars rasent la plaine unie, tantôt ils s'élancent en bonds périlleux. »

Virgile : « Tantôt rasant la terre, tantôt paraissant voler eux-mêmes soutenus sur des ailes. »

Homère : « La princesse dépassait ses jeunes compagnes de la hauteur de son front. »

Virgile : « La déesse marche au milieu de ses nymphes, et les dépasse toutes de la tête. »

Homère : « Car vous êtes déesses, vous êtes présentes à tout et vous savez tout. »

Virgile : « Vous vous en souvenez, déesses, et vous pouvez le raconter. »

Homère : « Il pousse des cris semblables à un taureau qui est entraîné par des jeunes gens à l'autel du dieu qui règne sur l'Hélicon. Neptune est aussi célébré par eux. »

Virgile : « Il pousse en même temps jusqu'au ciel

des cris effroyables, pareils aux mugissements d'un taureau qui, s'échappant de l'autel, secoue la hache dont il a senti le tranchant mal assuré. »

Considérez les deux passages, quelle différence entre eux! Voyez aussi avec quelle élégance, en parlant du taureau qui va être sacrifié, Homère fait mention d'Apollon.

« A l'autel du dieu qui règne sur l'Hélicon. »

Il n'oublie pas non plus Neptune.

« Neptune est aussi célébré par eux. »

Virgile lui-même atteste qu'on sacrifiait surtout à ces deux divinités en immolant un taureau.

« Il immole un taureau à Neptune, un autre à vous, bel Apollon. »

Virgile : « Comme la flamme poussée contre la moisson par les vents furieux, ou comme d'orageux torrents formés d'abondantes sources et roulant du sommet des montagnes, se répandent dans la plaine, entraînent les moissons, la joie du laboureur, et qui ont coûté tant de sueurs aux bœufs infatigables; les forêts roulent à leur suite, et le berger du haut des montagnes entend ce fracas terrible dont il ignore la cause. »

Homère : « Comme lorsqu'un feu violent tombe sur une épaisse forêt, le vent le pousse de tous côtés, et les arbres déracinés cèdent à la violence de l'incendie. »

Et ailleurs :

« Il pousse dans la plaine, semblable à un fleuve accru par les pluies d'hiver qui, coulant avec force,

renverse les ponts. Ni ces mêmes ponts, ni les digues solides ne peuvent l'arrêter et cèdent aux attaques des flots. Il ruine ainsi beaucoup de travaux superbes. Ainsi le fils de Tydée chassait devant lui les bataillons pressés des Troyens. »

Le poète latin, en ne formant qu'une seule comparaison des deux qu'il emprunte à Homère, celle tirée du feu et celle prise du torrent, les a gâtées toutes deux, et n'atteint la hauteur ni de l'une ni de l'autre.

Virgile : « Ainsi les vents déchaînés se livrent des combats dans les airs, et le Zéphyre, le Notus et le bouillant Eurus fondent l'un sur l'autre. Les forêts mugissent, et de son trident Nérée en fureur soulève du fond des abîmes les flots écumants. »

Homère : « Comme quand les deux vents de Borée et de Zéphyre, soufflant de la Thrace, viennent d'un vol inopiné agiter l'Océan poissonneux ; les noires vagues s'amoncèlent, et jettent la mousse et l'écume hors du lit de la mer. »

Et ailleurs :

« Comme l'Eurus et le Notus, se livrant mutuellement la guerre, battent une vaste forêt et renversent les hêtres, les frênes et les cornouillers à l'écorce épaisse, qui se renvoient l'un à l'autre le souffle terrible des vents ; l'écho retentit, et on entend un fracas produit par les arbres brisés : ainsi les Troyens et les Grecs, courant l'un sur l'autre, poussaient des cris, et les deux armées ne ressentaient pas l'effet de la peur. »

Ici le poète a fait disparaître le défaut qui nous a choqué plus haut, en formant une description plus claire des deux comparaisons du poète grec.

Virgile : « Le vent s'élève, et soufflant à la poupe, il nous accompagne dans notre route. »

Homère : « Le vaisseau, poussé par le vent qui soufflait par derrière, marchait, et le zéphyr enflant nos voiles, secondait notre route. »

Ce qu'Homère a exprimé par ces mots, κατόπισθε νεὼς, Virgile l'a assez bien rendu par ceux-ci, *surgens a puppi.* Mais quelle supériorité dans les épithètes que notre poète donne au vent ! comme elles sont nombreuses et bien choisies !

Virgile : « Il se nourrit de la chair et s'abreuve du sang des infortunés. Je l'ai vu moi-même couché au milieu de son antre, saisir de son effroyable main deux de nos compagnons, et les écraser contre le roc. »

Homère : « Il se précipita sur mes compagnons, et jeta la main sur eux. Il en saisit deux et les froissa contre la terre comme des chiens. Le sang coula de leur crâne et inonda la terre. Il coupa leurs membres et en fit son repas. Il les dévora comme un lion farouche, mangea leurs entrailles, et suça jusqu'à la moelle de leurs os. Pour nous, témoins de cette barbarie, nous pleurions et nous élevions nos mains vers Jupiter. »

Virgile raconte le fait d'une manière nue et succincte; Homère, au contraire, y a mêlé tout ce qui peut émouvoir, et la douleur qu'inspire son récit égale l'horreur qu'inspire une telle cruauté.

Virgile : « Là je vis aussi les deux fils d'Aloéus, géants monstrueux, qui entreprirent de forcer l'Olympe et de chasser Jupiter de l'empire des cieux. »

Homère : « L'impie Otus et le fameux Éphialte. Ils furent les enfants les plus terribles et les plus beaux que la terre ait produits après le fameux Orion. A peine comptaient-ils neuf ans, et neuf coudées étaient la mesure de leur grosseur, vingt-sept celle de leur hauteur. Ils voulurent porter dans la demeure des immortels le tumulte et l'horreur de la guerre. Pour escalader les cieux, leurs bras roulèrent l'Ossa sur l'Olympe, et chargèrent ensuite l'Ossa du Pélion et de ses forêts chancelantes. »

Homère mesure en tous sens le corps de ses héros, et nous peint vraiment la force de leurs membres par la pompe des mots. Le poète latin dit seulement *des corps énormes*, et il n'ajoute rien, car il n'ose pas donner un nom à leur taille gigantesque. Homère donne bien l'idée de leurs efforts insensés en les peignant entassant montagnes sur montagnes. Virgile se contente de dire : *Ils s'efforcent d'escalader le ciel.* Enfin, en rapprochant les deux passages, vous trouverez une différence fâcheuse pour Virgile.

Virgile : « Comme on voit au souffle des vents la mer s'enfler peu à peu en blanchissant, soulever ensuite ses ondes, et bientôt du fond des abîmes porter ses vagues jusqu'aux nues. »

Homère : « Ainsi que les vagues de la mer, agitées par les vents d'occident, se pressent l'une l'autre, et sont portées avec rapidité vers le bruyant rivage.

D'abord elles s'élèvent au sein de la plaine humide; mais bientôt elles frémissent en se brisant avec bruit contre la terre, et amoncelées auprès des plus hauts rochers, elles les surmontent et vomissent au loin l'écume. »

Homère nous décrit dans son principe l'agitation de la mer, et les flots venant baigner le rivage; Virgile effleure à peine cette peinture. Ensuite ce que le poète grec a exprimé par ces mots, « D'abord elles s'élèvent au sein de la plaine liquide», le poète latin l'a rendu par ceux-ci, « La mer s'élève peu à peu. »

Homère dit que les flots refoulés en l'air par leur crue et leur bouillonnement, se brisent contre le rivage, qu'ils arrosent d'un amas d'écume; et il ne pouvait rendre cette idée d'une manière plus énergique. Virgile fait élancer la mer du fond de ses abîmes jusqu'au ciel.

Virgile : « Il dit, et prenant à témoin le fleuve redoutable du Styx, ces noirs abîmes où roulent des torrents de poix enflammée, il s'incline, et d'un signe de sa tête il fait trembler tout l'Olympe. »

Homère : « Ainsi parle le fils de Saturne, et il abaisse ses noirs sourcils. Sa divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque, et le vaste Olympe tremble. »

Et ailleurs :

« Serment redouté qui ne sort pas en vain de la bouche des dieux. »

On demandait à Phidias, lorsqu'il s'occupait de

son Jupiter olympien, à quel modèle il emprunterait les traits du dieu qu'il voulait représenter : « J'en ai, répondit le sculpteur, trouvé le prototype dans ces trois vers d'Homère :

« ἢ καὶ κυανέῃσιν, κ. τ. λ. »

« Ainsi parle le fils de Saturne, et il abaisse ses noirs sourcils, etc. ; car j'ai conçu tout le visage de mon Jupiter par ses sourcils et sa chevelure. » Virgile, comme vous le voyez, n'a parlé d'aucune de ces deux parties. Il dit, j'en conviens, que l'Olympe est ébranlé par un signe de la tête majestueuse du dieu. Il a emprunté le serment à un autre endroit d'Homère, afin que la sécheresse de l'imitation fût compensée par cette addition.

Virgile : « Entré dans l'adolescence, il charme par sa jeunesse et par sa grace. »

Homère : « Il était à peine dans l'adolescence, l'âge le plus gracieux de la vie. »

Le poète latin, en ne parlant pas des graces naissantes de la jeunesse, *l'âge le plus gracieux*, a rendu sa description moins agréable.

Virgile : « Semblable à une bête féroce qui, entourée d'une foule nombreuse de chasseurs, s'irrite contre les dards, s'élance avec furie au-devant de la mort, et saute par-dessus les épieux. »

Homère : « Le fils de Pélée s'élance de son côté, semblable à un lion terrible que des chasseurs rassemblés en foule brûlent de tuer. D'abord il les méprise et continue sa route; mais si un des plus

audacieux l'a frappé de sa lance, il ouvre la gueule, l'écume couvre ses dents, et son cœur bondit sous sa poitrine. Il se bat les flancs de sa queue et brûle de combattre. Son impétuosité est prête à l'emporter contre les chasseurs. Ainsi Achille cédait à l'impulsion de son courage et de sa fureur, et il marchait au-devant du valeureux Énée.»

Vous voyez que la comparaison latine est tellement resserrée qu'on ne peut rien voir de plus stérile. La comparaison grecque, au contraire, en multipliant les mots et les objets, rend tout l'attirail et le spectacle d'une chasse véritable. La différence est si grande enfin, qu'on rougirait presque d'établir un parallèle.

Virgile : « Tel est le choc des Troyens et des Latins; chacun serre de près son ennemi et combat corps à corps. »

Homère : « Les javelots pressent les javelots, les casques poussent les casques, les guerriers touchent les guerriers. »

Je laisse au lecteur le soin d'apprécier la distance énorme qui existe entre les deux morceaux.

Virgile : « Tel un aigle volant au plus haut des airs, emporte dans ses serres le serpent qu'il a enlevé, le presse et lui enfonce dans la chair ses ongles aigus: le dragon blessé se replie en tous sens, hérisse ses écailles sur son dos et pousse des sifflements horribles en dressant la tête d'un air menaçant: mais il résiste en vain; l'oiseau de Jupiter, de son bec re-

courbé, le couvre de plaies et continue de fendre les airs. »

Homère : « Prête à le franchir, un prodige se manifeste à ses regards. Un aigle plane au haut des nues, étonne l'aile gauche de l'armée, portant entre ses serres un énorme dragon ensanglanté et respirant encore. Il ne renonce pas au combat, et, se repliant en arrière, il blesse le cou de son ravisseur. L'aigle, saisi d'une douleur aiguë, jette sa proie qui tombe au milieu des troupes, tandis que, remplissant l'air de ses cris, il se perd dans les cieux sur l'aile des vents légers. »

Virgile retrace seulement la proie de l'aigle, et laisse de côté le présage qu'Homère tire de son vol. Cet aigle, en effet, semblait, en volant à la gauche, défendre aux vainqueurs d'aller plus loin. Le serpent qu'il tenait captif entre ses serres lui fait une profonde blessure; forcé par la douleur, l'oiseau céleste a lâché sa proie, et, après avoir ainsi donné un augure favorable, il pousse un cri, signe de sa souffrance, puis va se cacher sous la nue, présage du résultat défavorable de la victoire. Les vers latins, en ne reproduisant pas ces détails qui donnent de la vie à la comparaison, n'offrent plus qu'un corps sans âme.

Virgile : « D'abord petite et craintive, elle s'élève bientôt dans les airs, et, marchant sur la terre, elle cache sa tête dans les cieux. »

Homère : « Qui, faible à sa naissance, s'élève bien-

tôt et cache sa tête dans le ciel, tandis qu'elle marche sur la terre. »

Homère a dit que l'ἔρις, c'est-à-dire la Contestation, est faible à son commencement, et qu'ensuite elle grandit et s'élève jusqu'au ciel. Virgile dit la même chose de la Renommée, mais c'est à tort. En effet, la marche progressive de la contestation et celle de la renommée ne sont pas les mêmes; car, bien que la première amène toujours à sa suite les guerres et les dévastations réciproques, elle ne change pas de nature, quel que soit le degré de force qu'elle ait atteint; mais la renommée cesse d'être elle-même quand, parvenue à son plus grand développement, elle devient la certitude de l'événement dont elle répandait la rumeur. Dira-t-on la renommée d'un fait, quand ce fait est connu de la terre jusqu'au ciel? Ensuite, Virgile n'a pu égaler l'hyperbole de son modèle. Le poète grec nomme le ciel; lui, les astres et les nues. Or voici le motif pour lequel il n'a pu égaler ce qu'il a imité; c'est qu'il a voulu faire entrer dans toutes les parties de son poème quelque imitation de celui d'Homère, mais il lui fallait des forces plus qu'humaines pour ne jamais être inférieur à ce génie divin : témoin le passage suivant que je voudrais que nous examinassions et que nous jugeassions en commun. Minerve, au milieu des combats, enflamme au plus haut degré le cœur de son cher Diomède, et l'éclat qui jaillit de son casque ou de son armure suffit pour porter l'épouvante dans les rangs des ennemis qu'il massacre.

Homère : « De son casque et de son bouclier sort un feu continuel. »

Virgile plein d'admiration pour ce passage l'a outré en s'en servant; car il dit de Turnus dans un endroit :

« Son panache dégouttant de sang s'agite sur sa tête, et des éclairs sortent de son bouclier étincelant. »

Et dans un autre, en parlant d'Énée :

« Le casque brille sur sa tête; son panache semble jeter la flamme, et le bouclier d'airain vomir des torrents de feu. »

Cela est d'autant plus mal placé qu'Énée ne combattait pas encore; seulement on l'apercevait dans le lointain sur le vaisseau qui le portait.

Il met dans un autre lieu :

« Son casque est surmonté d'une Chimère à la triple crinière, et vomissant de sa large gueule les feux de l'Etna. »

Et lorsque Énée admire les armes que Vulcain vient de lui apporter, et qu'il a déposées à terre :

« Ce casque orné d'un panache terrible et vomissant la flamme. »

Voulez-vous voir une autre preuve de son empressement à faire passer dans son poème les beautés d'Homère ? ravi par le brillant du passage que nous avons rappelé plus haut :

« Ainsi parle le fils de Saturne, et il abaisse ses noirs sourcils. La divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque, et le vaste Olympe tremble. »

Virgile s'est avisé un peu tard de donner à Jupiter, lorsqu'il s'énonce, une dignité capable d'inspirer le même respect. Car ce dieu parle au milieu d'un calme parfait dans le Ier, le IVe et le IXe livre, et ce n'est qu'après la dispute de Junon et de Vénus, qu'à sa voix :

« Tout se tait dans le palais des dieux ; la terre tremble, le silence règne au haut des airs, les zéphyrs ont retenu leur haleine, et la mer contient ses flots dans un calme profond. »

Comme si ce n'était pas le même qui venait de parler peu auparavant, sans attirer sur lui le respect du monde entier. L'imitation que Virgile a faite de la balance de Jupiter pesant la destinée des hommes n'est pas moins déplacée. Il l'a empruntée à ce passage :

Homère : « Alors Jupiter suspendit ses balances d'or. »

Car après que Junon a prédit la mort de Turnus en ces mots :

« Je vois ce jeune guerrier combattre sous un destin inégal. Le jour funeste et marqué par les Parques est arrivé. »

Et qu'il doit évidemment périr, il est trop tard pour ajouter :

« Jupiter soulève lui-même ses balances bien ajustées, et y met les destinées des deux héros. »

Mais on doit pardonner ces fautes et quelques autres encore à Virgile, qui dépassait souvent les bornes de l'imitation par l'excès de son admiration pour Ho-

mère. Il ne pouvait guère en effet ne pas rester au-dessous de lui dans quelques passages, en suivant ce seul modèle dans tout le cours de son ouvrage. Il a toujours les yeux fixés sur Homère, et cherche à égaler non-seulement la noblesse de ses idées, mais la simplicité et la vie qu'il a données à son style, ainsi que cette majesté qui marche sans faste et sans bruit. C'est d'après lui qu'il a varié et agrandi le masque qu'il prête à ses héros ; c'est chez lui qu'il a puisé l'intervention des dieux ; c'est à son exemple qu'il s'appuie de récits fabuleux. Il lui doit la peinture fidèle des sentiments humains, son goût vif pour les anciennes traditions, l'élévation des comparaisons, le style rapide des harangues, enfin la grandeur et l'éclat de ses pensées.

CHAPITRE XIV.

Virgile s'est tellement complu à imiter Homère, qu'il a voulu copier même quelques-uns de ses défauts. Soins qu'il a mis à calquer ses épithètes et tous les autres ornements qui prêtent de la grace au discours.

Virgile aime tant à imiter Homère, qu'il a copié dans ses vers les défauts que beaucoup de critiques censurent injustement. Je veux parler de ces vers que les Grecs nomment ἀκέφαλοι (sans tête); λαγαροι (mous), *hypercatalectiques*. Virgile, qui ne trouve

point à redire à cette manière d'écrire, n'en refuse pas l'emploi. Ainsi, pour citer dans son poème les vers *sans tête*, je parlerai de ceux-ci :

Arietat in portas, etc.

Parietibus textum cæcis iter, etc.

Et autres semblables. Les vers mous (λαγαροὶ) sont ceux qui, dans le milieu d'un vers, ont des syllabes brèves au lieu d'en avoir de longues :

Et duros obice postes.

Consilium ipse pater et magna incœpta Latinus.

Pour les hypercatalectiques, ce sont ceux qui ont une syllabe de trop :

Quin protinus omnia, etc.

Vulcano decoquit humorem, etc.

Spumas miscens argenti vivaque sulphura.

Arbutus horrida.

Il y a dans Homère des vers qui paraissent isolés et détachés du sujet : dénués d'harmonie, ils sont tout-à-fait prosaïques.

Virgile les adopte comme des vers héroïquement négligés.

Homère : « Cent chevaux bruns et cinquante autres tous femelles. »

Ἵππους δέ ξανθὰς εκατὸν, καὶ πεντήκοντα, etc.

Virgile : « L'amour triomphe de tout ; cédons aussi à l'amour. »

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

« Tu vas, Palinure, demeurer sans sépulture sur un sable inconnu. »

Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena.

Il y a d'agréables répétitions qu'il ne dédaigne pas, comme :

«Pan lui-même, s'il s'en remettait au jugement de l'Arcadie pour me disputer le prix, Pan lui-même s'avouerait vaincu devant toute l'Arcadie.»

Pan etiam Arcadia mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadia dicet se judice victum.

Il ne pouvait mieux prouver son admiration pour les épithètes d'Homère qu'en les imitant. Celui-ci a dit : μοιρηγενὲς (heureusement né), χαλκεοθώρεξ (ayant une cuirasse d'airain), ἐνοσίχθων (qui ébranle la terre), etc.; et mille autres mots qui, semblables à autant d'astres, jettent un nouvel éclat sur sa composition si variée et si majestueuse. Les mots que nous venons de citer sont remplacés par ceux-ci dans le poète latin : *malesuada fames* (la faim qui pousse au crime); *auricomi rami* (les branches à la chevelure dorée); *centumgeminus Briareus* (Briarée aux cent bras); *fumifera nox* (la nuit qui répand de sombres vapeurs), et tant d'autres qu'un lecteur attentif rencontre fréquemment dans ses vers. Souvent Homère semble dans sa narration adresser la parole à quelqu'un :

«Vous diriez voir quelqu'un très-irrité et même furieux en voyant le divin Agamemnon.»

Virgile en fait autant :

«Vous les verriez sortir et se précipiter hors des remparts.»

«Vous verriez Leucate gémir sous le poids des armes.»

« Vous croiriez voir les Cyclades détachées voguer sur la mer. »

« Vous les verriez s'agiter et brûler du désir de se cacher sous les eaux. »

Le divin Homère sait aussi rattacher habilement au fil de son récit les faits peu ou beaucoup antérieurs à l'action principale. Achille, avant son courroux contre les Grecs, avait renversé Thébé et plusieurs autres villes de l'Asie : mais le poème d'Homère ne commence qu'à la colère du fils de Pélée. Que fera donc l'auteur? Pour ne pas nous laisser ignorer les événements qui se sont passés antérieurement, il nous raconte à propos :

« Nous marchons vers Thébé, ville sacrée, gouvernée par Éthion; nous la saccageons et nous emportons ses richesses. »

Et ailleurs :

« Avec douze vaisseaux, il prend les villes de ce pays. »

Pour que nous sachions aussi quel chef conduisit la flotte grecque au rivage inconnu des Troyens, il nous dit, lorsque les Grecs se plaignaient de Calchas :

Il commande les vaisseaux des Grecs jusqu'aux rives d'Ilion par son art de devin, présent d'Apollon. »

Et Calchas lui-même raconte le présage qui se manifeste aux Grecs lorsqu'en mettant à la voile, ils voient un serpent ravageant le nid d'un moineau; ce qui signifiait que l'armée camperait pendant dix années sous les murailles ennemies. Dans un autre

endroit, c'est un vieillard, c'est-à-dire un homme arrivé à l'âge où l'on se plaît à s'étendre longuement sur de vieilles traditions, qui raconte des événements antiques :

« Car j'ai combattu autrefois contre des guerriers plus forts que vous, etc. »

Il dit ailleurs :

« Plût au ciel que je redevinsse jeune et que je reprisse ma force ! etc. »

Virgile a très-bien imité ce genre :

« Car je me souviens d'avoir vu le fils de Laomédon, Priam, visitant le royaume de ma sœur Hésione. »

« Je me souviens que Teucer vint à Sidon. »

« Tel que j'étais lorsque je renversai les premiers rangs ennemis sous les murs de Préneste. »

Et tout le récit des vols et du châtiment du brigand Cacus. Non-seulement il rappelle les événements les plus anciens, mais il reproduit même parmi eux, d'après son modèle, ceux que nous ne pouvons ignorer : « On dit que Cycnus, désolé de la mort de son cher Phaéton, » et autres faits semblables.

CHAPITRE XV.

Différence entre le dénombrement des troupes fait par Virgile, et celui fait par Homère.

Quand Virgile fait le dénombrement des troupes auxiliaires, ou ce que les Grecs appellent κατάλογος, il ne perd pas de vue son modèle, mais il s'écarte un peu, dans quelques endroits, de la noblesse du poète grec. D'abord Homère, sans s'arrêter à Athènes ni à Lacédémone, ni même à Mycènes, patrie du chef de l'armée, a placé la Béotie en tête de son énumération : non que le lieu lui offrît quelque chose de plus noble, mais parce qu'il s'y trouve un promontoire fameux. Il part de ce point pour reconnaître les pays qu'entoure la Méditerranée et les îles qui peuplent la mer. Le talent descriptif du poète le ramène ensuite, comme s'il voyageait réellement, aux lieux qui touchent à ces différents pays. Le moindre défilé dont l'oubli ferait un vide dans la contiguïté des régions n'est pas oublié; mais, semblable à un homme qui va au-devant d'un autre, il revient à l'endroit d'où il était parti : c'est ainsi qu'il sait tout embrasser dans sa récapitulation. Virgile, au contraire, ne suit aucun ordre dans la description des différentes contrées; il interrompt sans cesse la contiguïté des lieux par quelque intervalle. Il fait d'abord venir

Massicus de Clusium et de Cos. Vient ensuite Abas, qu'accompagnent les guerriers sortis de Populonie et d'Ilva. Après lui marche Asylas qu'ont envoyé les habitants de Pise. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien cette ville est enfoncée dans l'Étrurie. Il revient promptement à Cœres, à Pyrgos, à Gravisca, villes voisines de Laurentium, et il met Astur à la tête de leurs soldats. Cycnus le ramène en Ligurie, Ocnus à Mantoue. Il y a plus; c'est que si, dans l'énumération des alliés de Turnus, vous vouliez, par la pensée, parcourir les lieux qui les ont envoyés, vous verriez qu'il n'a pas suivi l'ordre topographique. Homère n'oublie pas de faire mention des succès ou des revers des peuples qu'il a nommés dans son recensement, et lorsqu'il annonce la mort de ceux dont il n'a pas encore parlé, il ne cite pas le nom du guerrier mort, mais celui de la troupe dont il faisait partie. Veut-il donner l'idée d'un carnage affreux, il l'appellera une moisson d'hommes. Il est rare qu'au milieu des combats, il change rien aux noms primitivement imposés dans son dénombrement. C'est un soin dont Virgile s'est fort peu soucié; car souvent il oublie dans le combat ceux qu'il a nommés dans sa revue, et il en nomme d'autres dont il n'avait pas encore parlé.

« Il dit que mille jeunes guerriers ont suivi Massicus, leur chef, et ont abandonné les murailles de Clusium et de Cos. »

Plus loin, Turnus fuit sur le vaisseau « qui avait apporté le roi Osinius des rives de Clusium. »

Il n'avait point encore parlé de cet Osinius. Il est assez ridicule de faire marcher un roi sous les ordres de Massicus. De plus Massicus et Osinius ne paraissent plus dans le cours de la guerre. Et ceux qu'il cite :

« Le courageux Gyas, et le vaillant Sergeste, et le bel Equicolus, Hiémon, descendant de Mars, le bouillant Umbron et Virbius, rejeton illustre du courageux Hippolyte, ne sont plus mentionnés, soit comme vaillants, soit comme lâches guerriers. Astur, Cupano et Cycnus, descendants de personnages célèbres dans la fable où figurent Phaéton et son ami Cycnus, ne font aucune action mémorable; tandis qu'Alesus et Sacrator, guerriers ignorés, ainsi qu'Atinas que le poète n'avait pas encore nommé, font des prodiges de valeur. Il confond souvent ceux qu'il a cités. Au IXe livre Asylas renverse Corinée à qui il ôte la vie, et au XIIe Corinée tue à son tour Ebusus.

« Corinée accourt, prend à l'autel une torche embrasée, et la lance au visage d'Ebusus qui allait le frapper. »

C'est ainsi qu'Énée poursuit plus tard Numa déja mis à mort par Nisus : « Et le brave Numa. »

Énée, dans le Xe livre, ôte le jour à Camertès, et dans le XIe, « Juturne prend la forme de Camertès. »

Chlorée est tour à tour tué par Camille dans le XIe livre, et par Turnus dans le XIIe. Palinure, fils d'Iasis, et Iapix, aussi fils d'Iasis, sont-ils frères ? Hippocoon est appelé fils d'Hyrtacus, et ensuite le

poète nous dit « qu'Asylas, fils d'Hyrtacus, renverse Corinée. »

On me dira que tous deux pouvaient porter le même nom; mais où est, dans ce cas, l'exactitude d'Homère qui, ayant deux Ajax, dit tantôt, « Ajax, fils de Télamon; » tantôt, « le prompt Ajax, fils d'Oïlée; » et ailleurs, « les deux guerriers qui portent le même nom et dont le courage est égal. »

Le poète grec ne manque jamais de distinguer par quelque qualité particulière ceux qui ont des noms semblables, afin que le lecteur ne soit point embarrassé de savoir à qui il a affaire. Virgile s'est appliqué à éviter, dans son énumération, une monotonie fastidieuse qu'Homère, par d'autres motifs, laisse subsister, en employant souvent la même figure.

« Ceux-ci habitaient Asplède;
« Ceux-là occupaient l'île d'Eubée;
« Ceux-ci Argos;
« Ceux-là Lacédémone, bâtie dans un fond. »

Le poète latin varie au contraire ses tournures, et fuit les répétitions comme une chose dont il aurait à rougir, et qu'on pourrait lui reprocher.

« Asper quitte les bords tyrrhéniens pour voler le premier au combat. »

« Son fils Lausus est à ses côtés. »

« Ils sont suivis d'un char renommé par sa légèreté. »

« Alors paraissent les deux frères. »

« Et le héros qui bâtit les murs de Préneste. »

« Messape, qui dompte les coursiers. »

« Issu de la race antique des Sabins. »

« Là est le fils d'Agamemnon. »

« On vit arriver le grand-prêtre de la nation des Marrubiens. »

« On voyait aussi le fils d'Hippolyte. »

Bien des gens penseront sans doute qu'une telle richesse est préférable à la simplicité du poète grec; mais Homère est, je ne sais comment, le seul à qui ces répétitions conviennent bien; elles sont à la hauteur du génie de ce poète, et propres à l'énumération. Il ne s'est point tourmenté pour rapporter de simples noms, et n'a pas fait d'efforts pour les diversifier. Il suit la méthode de ceux qui passent la revue des troupes, et qui n'emploient d'autres procédés que l'appel nominal. Cependant il sait, dans l'occasion, varier à propos les noms des chefs.

« Il commandait les Phocéens; le prompt Ajax, fils d'Oïlée, guidait les Locriens; et Nirée avait amené avec lui trois vaisseaux d'Ésumnites. »

Mais Virgile, plein d'admiration pour les détails énumératifs d'Homère, les a si bien rendus, que j'oserais dire qu'il les a embellis en les imitant.

Homère : « Qui habitent Gnosse, Cortyne aux remparts élevés, Milet; Lycaste, ville fertile, et Phestos, » et autres semblables passages que le poète latin a imités de la manière qui suit:

« Les bataillons se pressent dans les campagnes. On voit se déployer la jeunesse d'Argos, les guerriers d'Aurunca, les Rutules, les vieux peuples de la Sicile, les soldats de Gauranum et les Labiques qui portent des boucliers peints. On voit aussi ceux qui

habitent les bords du Tibre et ceux du Numicus, et qui sillonnent du soc de leur charrue les collines des Rutules et le sommet du Circeus. »

CHAPITRE XVI.

De la ressemblance des deux dénombrements, et du fréquent emploi, chez les deux poètes, des pensées morales. En quels endroits Virgile s'écarte d'Homère, soit par hasard, soit à dessein, et en quels autres il dissimule l'imitation.

L'un et l'autre poète, après avoir terminé l'énumération d'objets et de noms fastidieux, reposent l'esprit de leurs lecteurs par des fictions remplies de charmes. Homère, en faisant la révision des contrées et des villes, l'entrecoupe de narrations qui bannissent la monotonie de ses récits.

« Les uns habitaient la ville de Pylos et l'agréable Arène, et les bords du Thryon, un des bras de l'Alphée; d'autres venaient des murs de Cyparisse, ville fertile en forêts d'ormes, d'oliviers, et de Doris, où les Muses défiées par Thamyris le Thrace, le privèrent de la voix. Fier de son art, il se vantait de vaincre toujours quand même les Muses voudraient lui disputer le prix. Mais ces déesses irritées le rendirent fou après l'avoir privé de sa voix divine, et firent ainsi oublier ce malheureux. »

Et ailleurs :

« Le vaillant Tlépolème était leur chef. Astiochée, forcée de céder à la violence d'Hercule, en eut ce fils. Il l'avait amené avec lui d'Éphyre et des bords du fleuve qui arrose ces campagnes en renversant beaucoup de villes sur son passage. Tlépolème fut donc élevé dans un vaste palais, et tua bientôt Lycimnius, rejeton de Mars, qui commençait à plier sous le poids des ans. »

Et tant d'autres morceaux auxquels il a prêté un charme admirable.

Virgile, toujours les yeux sur Homère, rappelle dans sa première énumération tout ce qu'a dit la fable sur le mont Aventin et sur Hippolyte; dans sa seconde, il rapporte le mythe de Cycnus. Mais c'est surtout dans ses quatre livres des Géorgiques qu'il traite cette partie avec élégance; car, après avoir tracé des préceptes naturellement pénibles à lire, il repose l'esprit et l'attention en terminant chacun de ces livres par quelque épisode qu'il sait rattacher à l'action principale. Le premier est celui des signes de la tempête; le second, l'éloge de la vie champêtre. Il termine son troisième livre par la peste des troupeaux; et son quatrième, en racontant les malheurs d'Orphée et d'Aristée, qui sont liés à son sujet. On trouve donc, dans toutes les compositions de Virgile, une imitation d'Homère. Ce dernier a tellement rempli sa poésie de maximes, que chacun de ses apophthegmes sont devenus autant de proverbes généralement cités.

« Les dieux ne protégent pas tous les hommes à la fois. »

« Il faut accueillir l'hôte qui nous arrive, et le laisser aller quand il lui plaît. »

« La modération en tout est une vertu. »

« Les méchants forment le plus grand nombre. »

« L'insensé veut aller de pair avec ceux qui valent mieux que lui. »

Et beaucoup d'autres vers en forme de sentences.

On ne lit pas non plus Virgile sans en trouver plusieurs, telles que celles-ci :

« Nous ne sommes pas tous capables de tout. »

« L'amour subjugue tout. »

« Un travail opiniâtre aplanit tous les obstacles. »

« Est-il donc si pénible de mourir? »

« Chacun a son jour marqué par le Destin. »

« Qu'un ennemi triomphe par force ou par adresse, peu importe. »

« Tout ce que produit ou refuse de produire chaque contrée. »

« La soif criminelle de l'or. »

Mais je ne veux pas vous fatiguer en vous citant une foule de maximes semblables que vous connaissez, et qui sont devenues populaires, ou qui s'offrent d'elles-mêmes à l'attention du lecteur. J'ignore si c'est par hasard ou à dessein qu'il s'écarte en plusieurs endroits de l'opinion d'Homère. Ce dernier n'a pas voulu reconnaître la déesse que Virgile appelle *Fortune*, et il place tout sous la puissance du dieu qu'il nomme *Destin*. Aussi le mot *fortune* ne se ren-

contre-t-il jamais dans son ouvrage. Virgile au contraire la reconnaît et la célèbre dans ses vers, et, de plus, il la regarde comme toute-puissante, bien que les philosophes qui en parlent aient décidé qu'elle ne peut rien par elle-même, mais qu'elle est l'exécutrice des décrets de la Providence. Il lui fait quelquefois jouer le même rôle dans ses fictions et dans ses récits historiques.

Homère prête à Jupiter le secours d'Ægeon, Virgile arme ce dernier contre Jupiter. Il nous présente Eumède, fils de Dolon, comme un guerrier dont la valeur et la force font revivre celles de son père; le poète grec nous peint Dolon comme un lâche. Homère ne parle pas du jugement de Pâris, et nous peint Ganymède non comme le rival de Junon, non comme enlevé par Jupiter, mais comme un mortel appelé au ciel par les dieux pour leur verser le nectar.

Virgile nous montre la reine des dieux dans une situation qui serait même honteuse pour une honnête femme; elle ne peut se consoler du jugement de Pâris, et il nous dit que c'est pour cet affront qu'elle a tourmenté la nation troyenne. Quelquefois il voile avec tant d'art ses imitations qu'il ne change que le mode des descriptions, qu'on croirait ainsi lui appartenir. Homère, avec son pinceau vigoureux, nous montre Pluton tressaillant sur son trône au moment où la terre est ébranlée. On s'imagine l'entendre jeter un cri.

« Le père des dieux et des hommes fit entendre sa foudre au haut de l'Olympe, et, de son côté, Nep-

tune ébranla la terre et le sommet élevé des montagnes : les hauteurs et les parties basses de l'Ida étaient agitées. La ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs furent également ébranlés, et Pluton, au fond des enfers, effrayé par le bruit, sauta de son trône et craignit que Neptune n'entr'ouvrît la terre, et que sa demeure terrible ne parût aux yeux des dieux et des hommes glacés d'épouvante. »

Virgile, pour ne pas paraître avoir imité ce passage, ne l'a pas mis en narration ; il en a fait une comparaison. « C'est ainsi qu'à nos yeux, si la terre s'ouvrait jusqu'en ses fondements, s'offriraient le sombre royaume des enfers, haï des dieux, et son gouffre horrible ; les mânes seraient glacés d'épouvante à l'approche de la clarté. »

Il a pris aussi, comme à la dérobée, l'idée suivante. Homère avait dit que les dieux vivent exempts de peines : le poète latin dit la même chose d'une manière plus détournée :

« Les dieux souffrent en voyant Jupiter si inquiet du sort des deux guerriers, et en songeant aux maux de l'humanité auxquels ils ne sont pas soumis. »

CHAPITRE XVII.

Virgile n'a pas établi convenablement le principe de la guerre entre les Troyens et les Grecs. Des ressources qu'il a trouvées pour son poème dans Apollonius et dans Pindare. Comme il aime à emprunter à la langue grecque ses mots et ses inflexions.

Une preuve irrécusable des secours puissants que Virgile a tirés d'Homère, c'est qu'il semble embarrassé pour trouver un motif de guerre que le second n'avait pas à chercher, puisqu'il prend son exorde dans la colère d'Achille, événement qui a lieu dans la dixième année du siége. Un cerf est blessé par hasard; cet incident suffit à Virgile pour donner le signal des combats. Sentant cependant que ce sujet est léger et même puéril, il prête aux habitants du pays une douleur plus vive, afin que leur ressentiment soit une cause suffisante de prendre les armes. Mais devait-il faire commencer une guerre entreprise contre un prince de la race des dieux par des esclaves de Latinus, et surtout par ceux qui, chargés du soin de son haras, ne pouvaient ignorer le traité de ce roi avec les Troyens, à qui il envoyait des chevaux et un char de guerre? Qui plus est, il fait descendre du ciel l'épouse même de Jupiter, et tire des enfers la Furie la plus redoutable, qu'il entoure, comme sur

la scène, de serpents vomissant leur noir venin. Non-seulement il fait sortir Amate de son palais, où devait la retenir la décence matronale, mais il nous la montre courant toute la ville, et, ce qui est pire, s'enfonçant dans les forêts accompagnée des autres mères de famille qui partagent sa fureur. Cette troupe a, dans son égarement, banni son ancienne pudeur et se livre aux excès les plus honteux.

Enfin, j'aurais mieux aimé que Virgile eût encore puisé ici dans son modèle ou dans quelque autre auteur grec. Je dis un autre, et ce n'est pas sans raison, car il n'a pas vendangé dans la vigne d'un seul propriétaire, mais il a tiré parti de tout ce qui lui semblait bon à imiter, si bien qu'il a pris, du IVe livre des Argonautiques composés par Apollonius, le IVe livre de son Énéide presqu'en entier. Il ne fait que transporter à Didon et à Énée tout ce qui regarde l'amour passionné de Médée pour Jason. Mais ce tableau est si supérieur à celui de l'inventeur, que les amours de Didon, reconnues généralement pour une fiction, ont pourtant été regardées comme réelles pendant plusieurs siècles, et ont passé pour telles de bouche en bouche, au point que les peintres, les statuaires et les ouvriers en tapisserie choisissent de préférence ce sujet gracieux pour objet de leurs travaux. Les comédiens en font également l'objet de leurs chants et de leurs pantomimes.

Tel est enfin le pouvoir et le charme de la narration que, bien que chacun soit convaincu de la chasteté de la reine de Tyr, et sache qu'elle a mieux aimé

mourir que de violer les lois de la pudeur, on se complaît cependant dans une fable mensongère; on étouffe dans son cœur la voix de la vérité, pour lui préférer les émotions douces que le talent du poète nous fait éprouver. Voyons s'il s'est aussi élevé à la hauteur de Pindare qu'Horace regarde comme inimitable. Je ne parle pas de ces légers emprunts, et semblables à des gouttes de rosée, que lui a faits Virgile; je ne veux examiner avec vous qu'un seul passage qu'il a essayé de copier presqu'à la lettre, et qui mérite bien d'être soigneusement scruté. Quand le poète latin a voulu imiter le poète grec parlant de la nature et de l'embrasement du mont Etna, il s'est servi de pensées et d'expressions si outrées, que dans cet endroit il est plus hardi et plus enflé que Pindare lui-même dont l'éloquence est regardée comme trop abondante et trop pleine. Pour vous faire vous-mêmes juges de ce que j'avance, je vais vous réciter le peu de vers dont je me souviens de la pièce de ce dernier sur le mont Etna :

« De ces abîmes sortent des sources sacrées d'un feu inaccessible. Ces fleuves brûlants ne semblent, dans l'éclat du jour, que des torrents de fumée rougis par la flamme; dans l'obscurité, c'est la flamme elle-même roulant des rochers qu'elle fait tomber avec fracas sur l'étendue des mers. Typhée, ce reptile énorme, vomit ces sources embrasées : phénomène affreux dont l'aspect imprime l'épouvante, et dont on ne peut sans frayeur se rappeler le souvenir. »

Écoutez à-présent les vers de Virgile, qui vous

paraîtront plutôt une esquisse qu'un tableau : « Le port où nous mouillâmes est spacieux et inaccessible aux vents; mais l'Etna fait entendre non loin de là ses mugissements horribles. Par intervalle, il fait monter jusqu'au ciel un nuage noir formé d'une fumée qui exhale l'odeur de la poix, et d'une flamme blanchâtre. Il lance des tourbillons de feu et effleure la voûte des cieux. Parfois il fait voler les pierres et des quartiers de roc, il amoncèle avec bruit les rochers liquéfiés, et travaille jusque dans ses gouffres les plus profonds. »

D'abord Pindare, fidèle à la réalité, a dit la chose telle qu'elle est, et telle qu'on peut la voir sur les lieux : l'Etna fume pendant le jour, et vomit des flammes pendant la nuit. Mais Virgile, occupé à trouver des mots qui, par leur rudesse et leur choc, peignent le travail du volcan, mêle et confond l'une et l'autre circonstance. Le poète grec dit que la montagne vomit des laves de feu, des torrents de fumée, et qu'elle pousse jusqu'aux bords de la mer des tourbillons immenses de flammes, semblables à des serpents de feu. Votre poète a voulu traduire ce nuage formé de feu et d'une fumée noire (ῥόον καπνοῦ αἴθωνα), et il en a fait une masse énorme et démesurée; il a rendu avec peine et sans succès les tourbillons de flamme que Pindare appele κρουνούς; mais il ne devait pas dire que le nuage était gonflé d'une fumée noire et d'une flamme blanchâtre, car tout ce qui blanchit en brûlant n'exhale pas de fumée et n'est pas noir, à moins que par le mot *candente* il n'ait voulu dire *brûlante*

et non *brillante* : mais alors cette expression est impropre et triviale; car le mot *candens* vient de *candor* (blancheur), et non de *calor* (chaleur). Quand il dit que les morceaux de roc vomis du sein de la montagne et lancés en l'air se liquéfiaient aussitôt, sifflaient et s'amoncelaient dans les airs, de tels phénomènes n'ont pas été rapportés par Pindare : jamais on n'en a entendu parler, et c'est certainement le plus incroyable des prodiges.

Enfin, jugez combien il affectionnait la langue grecque, par le nombre de phrases qu'il lui emprunte.

« Le cruel Ulysse. »

« Les retraites des animaux. »

« Le palais de Dédale. »

« Les sommets du Rhodope. »

« La Panchaïe élevée, les Gètes, l'Hèbre et l'Athénienne Orythie, etc. »

« Dès qu'à l'approche de Bacchus, les orgies éveillent les Thyades, et que le Cithéron résonne de leurs cris nocturnes. »

« Tu ne recules pas à la vue de la fille de Tyndare. »

« Venez, Faunes, et vous, Dryades. »

« Les Oréades se rassemblent de tous côtés. »

« Les unes forment des chœurs et des danses. »

« Les nymphes filaient la laine de Milet teinte de pourpre. »

« Drymo, Xantho, Lygée, Phyllodoce, Nisée, Spio, Thalie et Cymodoce. »

« Alcandre, Halius, Noémon et Prytanis, etc. »

« Amphion de Dircée, etc..... »

« Le chœur du vieux Glaucus, et Palémon, fils d'Ino. »

Ce dernier vers est du grammairien grec Parthenius, suivi par Virgile, et qui avait dit :

« Glaucus et Nérée, et Mélicerte, fils d'Ino, etc. »

Ce poète aime tant les déclinaisons grecques, qu'il écrit *Mnesthea* au lieu de *Mnestheum*, comme il dit ailleurs, *nec fratre Mnestheo*. Il aime mieux dire *Orphi* qu'*Orpheo*, en déclinant à la manière des Grecs.

Orphi Calliopea, Lino formosus Apollo.
Vidimus, o cives, Diomeden.

On sait que l'accusatif des noms grecs en *es* se termine en *en*; car, si l'on pense qu'il a voulu mettre *Diomedem* suivant la déclinaison latine, la quantité et la mesure du vers n'y seront point. Enfin, il s'est plu à intituler ses divers poèmes, *Bucolica*, *Georgica*, *Æneis*, désinences grecques tout-à-fait éloignées des règles de la latinité.

CHAPITRE XVIII.

Quels sont les passages que Virgile a pris aux auteurs grecs avec tant d'art qu'on peut à peine dire d'où ils sont tirés.

Mais en voilà assez sur ce sujet : tous les Romains savent la plus grande partie de ce que je vous ai

dit, le reste est au moins connu de quelques-uns d'entre eux. J'arrive aux passages que Virgile a su extraire des ouvrages grecs les moins répandus, et qui ne peuvent être reconnus que par ceux qui sont profondément nourris de cette littérature. Ce poète, aussi avide de tout savoir et de bien savoir, qu'habile à cacher ce qu'il savait, a enrichi ses écrits d'une foule de morceaux dont il est bien difficile de retrouver l'origine. Il a mis ces vers en tête de ses Géorgiques :

« Bacchus, et vous, bienfaisante Cérès, si, instruits par vos bienfaits, les habitants de la terre ont préféré l'épi fertile au gland de la Chaonie, et s'ils ont mêlé l'eau au jus des raisins. »

Les grammairiens n'ont rien trouvé dans cet exorde à offrir à leurs élèves, si ce n'est le tableau de l'homme amené, par les soins de Cérès, à renoncer à son ancienne nourriture et à quitter le gland pour le blé, et celui de Bacchus découvrant la vigne, et enseignant aux mortels à faire une boisson du vin en le tempérant par l'eau. Personne ne cherche pourquoi Virgile a nommé de préférence le fleuve Achéloüs pour le substituer à ce dernier liquide, ou du moins personne ne soupçonne, dans cette expression, une érudition peu commune. Pour moi, qui ai examiné cette question plus attentivement, j'ai cru voir que ce savant poète s'est exprimé dans cette circonstance comme le faisaient les Grecs des premiers siècles, et les autorités ne me manqueront pas pour prouver qu'ils désignaient l'eau sous le nom d'Achéloüs. Ce n'était pas sans raison, et le motif de cet usage a été

fidèlement exposé. Mais, avant de vous le faire connaître, je vais m'appuyer de l'exemple d'un poète ancien, pour vous montrer que c'était une coutume très-répandue de donner le nom d'Achéloüs à toute espèce d'eau. Aristophane, ancien poète comique, parle ainsi dans sa comédie intitulée *Cocalus* :

Ἤμουν ἄγριον βάρος.
Ἤτειρεν γὰρ τοι μ' οἶνος οὐ μιγεὶς πόμα
Ἀχελώῳ.

« J'étais pesant; car le vin, qui n'était pas trempé par l'eau, m'avait abattu. »

J'étais appesanti, dit-il, par les vapeurs d'un vin auquel on n'avait pas mêlé d'eau, c'est-à-dire du vin pur. Ephorus, historien très-connu, raconte dans les termes suivants, au second livre de ses Histoires, pourquoi les anciens s'exprimaient ainsi :

« Les peuples limitrophes sacrifient, il est vrai, à différents fleuves, mais tous honorent le seul Achéloüs : ce n'est pas qu'ils remplacent les noms particuliers par des noms communs, ou qu'ils fassent de cette dénomination particulière d'Achéloüs une dénomination commune; car l'eau, qui est le nom commun, nous l'appelons Achéloüs par suite du nom particulier. C'est ainsi que nous donnons souvent des noms généraux à des espèces particulières. Nous appelons Grecs les peuples d'Athènes, Péloponnésiens ceux de Lacédémone; nous ne pouvons justifier cette coutume qu'en citant les oracles de Dodone, car le dieu commandait presqu'à tous ceux qui le consultaient de

sacrifier à Achéloüs. De sorte que beaucoup, pensant qu'on ne désignait pas par ce nom d'Achéloüs le fleuve qui traverse l'Acarnanie, mais toute espèce de fleuves, particularisèrent ainsi les paroles des dieux; et voilà pourquoi, en en faisant une divinité, nous avons contracté cette habitude. Nous appelons surtout l'eau Achéloüs dans nos serments, dans nos décrets et dans nos sacrifices, solennités qui intéressent en général les dieux.»

Peut-on dire plus clairement que les anciens Grecs appelaient ordinairement Achéloüs l'eau de quelque source qu'elle sortît? Voilà pourquoi Virgile dit très-savamment que Bacchus a mêlé le vin à l'Achéloüs; et quoique je pense avoir assez prouvé le fait en citant les paroles d'Aristophane et de l'historien Ephorus, cependant j'irai plus loin. Didymus, sans contredit, le plus érudit des grammairiens, après avoir donné le même motif qu'en a donné plus haut Ephorus, en rapporte un autre en ces mots:

«Il vaut mieux dire que c'est parce que l'Achéloüs est le plus ancien des fleuves, que les hommes, pour lui rendre hommage, appellent indistinctement de son nom tous les fleuves. Agésilas, dans son premier livre de l'Histoire, a démontré qu'il est en effet le premier-né des fleuves. L'Océan, dit-il, épousa Téthys sa sœur. Il en eut trois mille fleuves, et l'aîné, Achéloüs, est celui qui est le plus honoré.»

Toutes ces citations suffisent, sans doute, pour prouver l'habitude des anciens d'appeler communément l'eau Achéloüs; j'y joindrai, cependant, l'auto-

rité du célèbre tragique Euripide, autorité que ce même grammairien Didymus a consacrée, comme il suit, dans son ouvrage sur le style de la tragédie.

Euripide, dit-il, dans son Hypsipyle, appelle Achéloüs toute espèce d'eau; car, en parlant d'un fleuve bien éloigné de l'Acarnanie, pays où coule l'Achéloüs, il dit :

« Je montrerai le cours de l'Achéloüs. »

Le VII[e] livre de l'Énéide renferme le passage suivant concernant les Herniques et Anagnia, celle de leurs villes qui était alors la plus florissante.

« Ceux enfin que nourrissent tes campagnes, opulente Anagnia, et que tes flots purs désaltèrent, ô limpide Amasène. Ils n'ont pas tous les mêmes armes, ils n'ont pas tous de riches pavois, des chars retentissants. La plupart, balançant la fronde, font voler un plomb meurtrier; deux traits aigus chargent la main des autres, et la peau d'un loup couvre leur tête d'un bonnet sauvage; leur pied gauche foule à nu la terre, le droit chausse un cuir informe. »

Je n'ai jusqu'ici trouvé nulle part que la coutume ait été en Italie d'aller au combat un pied chaussé et l'autre nu; mais je vais prouver, par le témoignage d'un auteur digne de foi, que plusieurs peuplades grecques ont eu cet usage. Ce sera pour nous une occasion d'admirer les savantes recherches de Virgile pour les vieilles traditions. Il avait lu que les Herniques, dont la ville principale était Anagnia, descendaient des Pélasges, et qu'ils étaient ainsi appelés du nom d'un de leurs chefs; en conséquence, il prêta à

cette ancienne colonie des premiers habitants de la Grèce une habitude qui appartenait aux Étoliens. En effet, Julius Higinus prouve par un passage assez long, dans son IIe livre des Villes, que cet Hernicus, de la famille des Pélasges, fut roi des Herniques. Quant à la coutume des Étoliens d'aller au combat n'ayant qu'un pied chaussé, elle est attestée par le célèbre tragique Euripide. Dans sa tragédie intitulée *Méléagre*, il met en scène un courrier qui décrit l'habillement et l'armure des chefs qui s'étaient rassemblés pour chasser le sanglier. Voici ses vers :

« Télamon porte sur son bouclier un aigle d'or, rempart contre la bête; sa tête est couronnée de raisins. Salamine, ville opulente, est sa patrie. Atalante, odieuse à Vénus, rassemble ses chiens; elle porte un arc, une hache à deux tranchants et des réseaux. Les fils de Thestius marchent le pied gauche nu, et le droit couvert d'un brodequin, afin de rendre leur genou plus léger. Telle est la coutume commune à tous les Étoliens. »

Vous voyez que les mots d'Euripide ont été conservés avec soin par Virgile. Le premier dit :

« Ils ont le pied gauche nu. »

Virgile dit aussi que ce même pied était nu :

« Ils ont coutume d'avoir le pied gauche nu. »

Je vais ici vous donner une idée de l'étendue de mes recherches, en vous faisant part d'une chose en général peu connue : c'est qu'Aristote a blâmé Euripide en l'accusant d'ignorance. Les Étoliens, dit-il, ne portaient pas nu le pied gauche, mais bien le droit.

Je puis vous l'assurer, ou plutôt vous le prouver, en citant les paroles dont se sert Aristote dans son second livre sur les Poètes. Il parle ainsi d'Euripide : Euripide assure que les fils de Thestius marchent ordinairement le pied gauche nu : Ils avaient, dit-il, le pied gauche nu, et le droit était couvert d'un brodequin, pour que le genou fût plus léger. Les Étoliens ont une coutume tout-à-fait opposée; leur pied gauche est couvert, et le droit est nu : car il faut, je pense, tenir libre et agile la partie qui se meut le plus, et non celle dont l'action est moins nécessaire.

Quoi qu'il en soit, vous voyez que Virgile a préféré l'autorité d'Euripide à celle d'Aristote; car on ne peut douter que votre poète, si avide d'instruction, n'ait connu cette particularité, et n'ait sciemment préféré l'opinion du premier à celle du second; les tragiques grecs lui sont effectivement très-familiers; on peut en juger par ce que nous avons déja dit, et par ce que nous dirons tout à l'heure.

CHAPITRE XIX.

Des différents passages que Virgile a pris aux Grecs dans son quatrième et son neuvième livre.

Virgile, au IVe livre de l'Énéide où il raconte la mort de Didon, dit, en parlant du cheveu fatal qu'on lui coupe :

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem, etc.

« Proserpine ne lui avait pas encore tranché le cheveu fatal, et sa tête n'était pas encore vouée aux dieux infernaux. »

Ensuite Iris, envoyée par Junon, lui tranche ce cheveu et le porte aux enfers. Virgile a eu un motif pour imaginer cette fable, à ce que pense Cornutus, savant distingué qui a mis au vers qne nous venons de citer l'annotation suivante : « On ignore qui a donné lieu à cette fable, qu'on devait enlever un cheveu à tous les hommes destinés à la mort; mais il se conforme à l'usage où sont les poètes d'user de fictions, témoin celle du rameau d'or. » Voilà ce que dit Cornutus; mais je suis fâché de voir qu'un homme aussi versé dans la littérature grecque ne se soit pas rappelé la fameuse tragédie d'Euripide, intitulée *Alceste*. Dans cette pièce, la Mort, armée d'un glaive, va trancher le cheveu d'Alceste, et parle ainsi :

« Cette femme doit descendre chez Pluton ; je marche vers elle pour commencer le sacrifice avec ce glaive; car il est consacré aux dieux infernaux, celui-là dont ce fer a coupé (sanctifié) le cheveu. »

Ceci montre, ce me semble, d'après quel modèle Virgile a imaginé de couper aussi un cheveu à Didon. Les Grecs entendent par le mot ἁγνίσαι l'action de dévouer aux dieux. Voilà pourquoi Virgile met ces paroles dans la bouche d'Iris :

Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Puisque j'ai prouvé presque tout ce que j'ai avancé

par l'exemple des tragiques, je citerai aussi ce que Virgile a tiré de Sophocle. Dans le IVe livre, il nous dit que Didon, abandonnée par Énée, a recours à l'art des sacrificateurs et aux enchantements des magiciennes, et qu'entre autres remèdes pour apaiser la violence de son amour, elle cherche des herbes qui doivent être coupées avec une faux d'airain. N'est-il pas juste de se demander pourquoi Virgile a choisi de préférence des faux d'airain? Je vais donc vous mettre sous les yeux les vers du poète, et ceux de Sophocle qu'il a imités :

« Elle cherche des herbes coupées à la clarté de la lune, au moyen de haches d'airain; elle les mêle avec un noir poison. »

La tragédie de Sophocle a pour titre le sujet qui nous occupe ici, c'est-à-dire celui de ῥιζοτόμοι (qui coupent les racines). Là nous voyons Médée occupée à couper des herbes empoisonnées, et se détournant de peur que l'odeur funeste qui s'en exhale ne lui donne la mort à elle-même. Elle exprime, dans des vases d'airain, le suc terrible de ces herbes qu'elle a coupées avec une faux d'airain. Voici les paroles de Sophocle :

« Tournant la tête en arrière, elle reçoit dans des vases d'airain le suc qui découle des plantes qu'elle a coupées. »

Et un peu plus loin :

« Des voiles cachent la coupe des racines, que l'enchanteresse orgueilleuse a opérée avec une arme d'airain. »

Voilà ce que dit Sophocle, et c'est d'après lui, sans doute, que Virgile a parlé des faux d'airain. Plusieurs preuves attestent qu'on employait communément l'airain dans les sacrifices qu'on offrait aux dieux, et surtout dans ceux où l'on voulait ramener quelqu'un à soi, ou le dévouer aux furies, ou appeler sur lui les maladies. Je ne parle pas de ce que dit Plaute :

« L'apoplexie, les pâles couleurs et l'airain vénéneux. »

Ni de ce que dit Virgile lui-même dans un autre endroit :

« Le bruit des Curètes frappant sur l'airain retentissant. »

Mais je citerai les paroles du docte Carminius, connu par de savantes recherches. Dans son second livre sur l'Italie, il dit : « Je trouve dans les Annales sacrées des Toscans, qu'ils se servaient de charrues d'airain lorsqu'ils traçaient l'emplacement de leurs villes; et dans celles des Sabins, qu'ils rasaient leurs prêtres avec un instrument d'airain. » Il serait trop long, après ces paroles de Carminius, de passer en revue tous les anciens peuples de la Grèce qui regardaient le son de l'airain comme ayant une vertu remarquable. Il me suffit de vous avoir appris que Virgile, en parlant des faux d'airain, n'a fait que suivre la tradition de l'auteur grec. Voici des vers qu'il a placés dans son IXe livre :

« Sous une armure dorée brillait le fils d'Arcens, fier de sa riche chlamyde que l'aiguille a brodée, fier

de la pourpre éclatante dont lui fit présent l'Ibérie, plus fier encore de sa jeunesse et de ses graces. Docile au vœu paternel, il avait quitté, pour les drapeaux d'Énée, les bois de Mars où fut élevée son enfance, les bords pieux du Symète où s'élève l'autel propice de Palicus. »

J'ai feuilleté d'un bout à l'autre les auteurs latins, et je n'ai trouvé dans aucun d'eux quel était ce dieu *Palicus* ou plutôt ces dieux *Palices* (car ils sont deux). Virgile a tiré ce fait des mémoires grecs les plus secrets. D'abord le fleuve Symète, dont il parle dans ses vers, est en Sicile, et les dieux *Palices* sont aussi adorés dans ce pays. Eschyle, poète tragique, et certainement originaire de Sicile, en a parlé le premier; c'est lui qui nous a donné l'interprétation de leur nom: ce que les Grecs appellent *étymologie*. Mais, avant de vous citer les vers d'Eschyle, je vais vous faire en peu de mots l'histoire des Palices. Il y a en Sicile un fleuve appelé Symète; près de ce fleuve la nymphe Thalie, livrée aux embrassements de Jupiter, devint grosse; et, redoutant la colère de Junon, elle souhaita que la terre s'ouvrît sous ses pas pour l'engloutir. Ses vœux furent exaucés. Mais dès qu'elle fut près de mettre au monde les enfants qu'elle portait dans son sein, la terre se rouvrit pour donner passage aux jumeaux qui sortirent à l'instant du ventre de leur mère. On les appela Palices, de ces mots πάλιν ἱκέσθαι, parce que, plongés dans les abîmes de la terre, ils en étaient ensuite sortis. Non loin de là, on voit des

lacs peu étendus, il est vrai, mais très-profonds, et dont les eaux s'élèvent de leur source toujours en bouillonnant.

Ce sont des cratères que les habitants appelaient Dellos, et qu'ils regardaient comme les frères des Palices. Ils les honoraient du culte le plus respectueux, et c'était surtout lorsqu'il s'agissait de la foi du serment que l'intervention de ces divinités était efficace. S'il était question d'obtenir l'aveu d'un vol ou de quelque autre crime que l'accusé niait, et d'exiger une attestation religieuse de celui dont la probité était suspecte, les deux parties se rendaient auprès des cratères, seuls et isolés de tout contact humain, après toutefois que le demandeur avait obtenu du défendeur une caution pour le paiement de ce qui était en litige, si l'événement le condamnait. Puis à la suite d'une prière à la divinité du lieu, celui qui prêtait serment, la prenait à témoin de sa sincérité. S'il était de bonne foi, il se retirait sain et sauf; mais s'il s'était parjuré, il perdait à l'instant la vie dans le lac. Cette croyance avait inspiré pour les deux frères un tel respect qu'on leur donnait le nom de dieux indulgents, et aux cratères celui d'implacables.

Le temple des Palices avait aussi une certaine célébrité pour ses oracles; car il arriva qu'une année stérile ayant amené la disette dans la Sicile, les habitants, instruits par la réponse de ces dieux, offrirent un sacrifice à je ne sais quel demi-dieu, et la fertilité revint. En reconnaissance, les Siciliens leur offrirent des productions de toute espèce, et

l'autel qui reçut ces dons fut nommé l'autel d'abondance. Voilà ce que l'on trouve sur les Palices dans les écrits des Grecs, qui n'étaient pas moins connus de Virgile que ceux de son pays. Citons maintenant des autorités à l'appui de ce que nous avons dit. Il existe une tragédie d'Eschyle, qui a pour titre *Etna*. Voici ce qu'il dit des Palices :

« Quel nom les mortels leur donnent-ils? Jupiter a voulu qu'ils s'appelassent Palices, et cette dénomination est juste, car ils sont revenus des ténèbres à la lumière. »

Ainsi s'exprime Eschyle, et voilà ce qu'on lit dans le VIIe livre de l'Histoire de Sicile, par Callias :

« Éryce sépare les Gélons dans la longueur de neuf cents stades. On y voit la montagne et la ville que peuplèrent autrefois les habitants de la Sicile, et sous laquelle se trouvaient les deux cratères appelés δεῖλλοι. Les peuples de ce pays ont pensé qu'ils étaient les frères des Palices. Le cours de leurs eaux ressemble presque à des flots qui bouillonnent. »

Après Callias nous citerons Polémon qui dit, dans l'ouvrage où il traite des fleuves célèbres de la Sicile : « Les fleuves appelés Palices par les indigènes sont regardés comme frères. Ils en ont d'autres bien inférieurs. Il faut que ceux qui veulent les approcher soient purifiés de toute souillure, et qu'ils aient des vêtements nouveaux. Il s'en exhale une odeur forte qui suffoque ceux qui se tiennent auprès. Leur eau est fangeuse, et sa couleur celle d'une boue blanchâtre; elle s'amoncelle comme les flots d'un fleuve

agité en tout sens. Leur lit est, dit-on, un abîme sans fond, au point qu'ils engloutissent les bœufs qui s'y laissent choir, ou un joug attelé qui y serait renversé. C'est pour les Siciliens un serment redoutable que de jurer par leur nom. Les témoins ont une planchette sur laquelle est gravé le serment; ils invitent les parties à le prêter. Alors celles-ci élèvent un petit rameau; la tête couronnée, et légèrement vêtues, elles s'approchent des cratères et prononcent les paroles consacrées, puis ensuite retournent chez elles. Si le serment est violé, le traître est puni de mort par les dieux. C'est vers ces lieux qu'habitèrent les descendants des Palices qui appelèrent leur ville Palicie, du nom de ces deux divinités. »

Voilà ce que nous apprend Polémon; nous trouvons en outre le passage qui suit dans le III[e] livre de Xénagoras sur la vertu prophétique de ce lieu :

« Les Siciliens, dans un temps de disette, sacrifièrent à un demi-dieu sur la réponse de l'oracle des Palices, et après le retour de la fertilité, ils chargèrent de présents l'autel des deux frères. »

Je crois avoir donné au passage de Virgile une explication suffisante, et tirée d'auteurs compétents. Quant à nos rhéteurs qui ne le regardent pas comme obscur, ils se contentent de savoir eux-mêmes, ou d'apprendre en passant à leurs élèves, que Palicus est le nom d'un dieu. Mais quel est ce dieu? d'où lui est venu ce nom? c'est ce qu'ils ignorent et ce qu'ils se soucient peu de savoir. Ils ne soupçonnent pas même

où ils l'apprendraient, tant ils connaissent peu les auteurs grecs.

CHAPITRE XX.

Du Gargare et de la Mysie dont parle Virgile au premier livre des Géorgiques.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les vers suivants qui se trouvent au premier livre des Géorgiques.

« O laboureurs, implorez la pluie pendant le solstice, et des hivers peu rigoureux; la poussière qui s'élève en hiver nourrit le grain et fume les champs. La Mysie ne s'est jamais vu tant de richesses, et le Gargare est étonné de sa fertilité. »

Le sens de ces vers paraissant plus obscur et plus embarrassé qu'il ne l'est ordinairement chez ce poète, il faut, pour l'éclaircir, remonter aux premiers temps de la Grèce, et savoir quel est ce Gargara que Virgile cite comme modèle de fertilité. Cette montagne est dans la Mysie, province de l'Hellespont; mais il y a un double emploi de nom et de lieu; car la partie élevée du mont Ida et la ville qui se trouve au bas sont toutes deux appelées Gargara. Homère désigne ainsi la montagne :

« Il parcourt l'Ida, et cherche sa mère sur le sommet (Γάργαρον). »

Je crois donc qu'il faut prendre ce mot Gargara pour le sommet de la montagne, et le sens même l'indique, puisqu'il parle de Jupiter. Mais ce poète s'exprime encore plus clairement dans un autre endroit :

« Ainsi dormait au sommet (Γαργάρῳ) de l'Olympe Jupiter intrépide. »

Épicharme, poète très-ancien, a dit, dans une pièce intitulée *les Troyens* : « Le puissant Jupiter qui habite l'Olympe transparent (Γάργαρον). » Ce qui prouve bien clairement que le sommet du mont Ida prend le nom de Gargara. Je vous dirai maintenant tous ceux qui, sous ce nom, ont voulu désigner la ville. Ephorus, historien très-connu, parle ainsi dans son V^e livre : « Non loin d'Assos est la ville de Gargara. » Ephorus n'est pas le seul qui en parle, car Philéas, ancien auteur, dit dans son ouvrage qui a pour titre *Asie* : « Après Assos, est la ville de Gargara où règne Antandre. »

Aratus nous a laissé un livre d'élégies où il parle ainsi d'un poète appelé Diotimus :

« Je plains Diotimus qui, assis au milieu des pierres, apprenait à lire aux enfants des habitants de Gargara. »

Il nous fait connaître par ces vers le nom des citoyens de cette ville, qu'il appelle Gargares. Maintenant qu'il est prouvé que par ce Gargara on doit entendre tantôt le sommet de la montagne, tantôt la ville qui se trouve au pied de cette même montagne, on voit que Virgile ne parle pas de la montagne, mais de la

ville. Examinons cependant pourquoi il a choisi Gargara pour donner l'idée d'un lieu fertile. On sait que la Mysie dont parle le poète est assez féconde en productions de tout genre, sans doute à cause de l'humidité de son sol. Aussi Virgile, après avoir dit dans les vers déja cités, « les solstices humides », a-t-il ajouté : « La Mysie ne s'est jamais vue si riche. » C'est comme s'il eût dit : Tout pays dont le sol conservera une humidité convenable produira aussi abondamment que les campagnes de la Mysie. Mais lorsque Homère dit : « Il va sur l'Ida aux racines profondes (Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα), » il désigne par là un terrain humide, un champ placé au bas d'un mont; car πολυπίδακα signifie qui abonde en sources. Voilà ce qui procurait à Gargara une telle fertilité, que quiconque voulait donner l'idée d'une grande abondance, citait ces lieux : témoin Alcée qui, dans sa tragédie du Ciel, met :

« Je rencontrai plusieurs hommes en quittant les champs et me rendant à la fête, et je vis une foule d'hommes (γάργαρ') rangés en cercle. »

Il a pris, comme vous le voyez, Gargara pour un nombre immense; et c'est ce qu'a fait Aristomène dans ses fables :

« Il y a ici dedans une foule d'hommes (γάργαρα). »

Aristophane le comique a forgé un seul mot du mot sable et du mot Gargara; il s'efforce ainsi (et c'est ce qui fait le charme de son style) d'exprimer un nombre infini. On lit dans sa pièce des Acharniens, le mot ψαμμοκοσιογάργαρα (le sablonneux Gargara).

Varron, dans ses satires, emploie souvent le mot ψαμμοκόσια pour dire beaucoup. Mais Aristophane a ajouté Gargara pour donner à entendre une quantité incommensurable. Il s'ensuit donc que voici le sens des vers de Virgile : « Comme la température des saisons de l'année est telle que l'hiver est sans froid, et que le solstice est très-pluvieux, les fruits viennent bien dans ce pays. » Ces deux choses sont si nécessaires au sol que, sans elles, les campagnes de la Mysie, naturellement très-productives, ne soutiendraient pas la réputation de la fertilité qu'elles en tirent. Il a affecté surtout de nommer Gargara, parce que cette ville, placée au pied du mont Ida', reçoit toute l'humidité qui en découle, et qu'elle semble pouvoir se passer des pluies du solstice. Ici Eschyle va témoigner que le canton de Gargara, qui doit son humidité au voisinage de la montagne, n'est pas seul dans ce cas, et que toutes les campagnes de la Mysie sont constamment arrosées.

« Il y coule mille sources, » dit-il.

Je vous ai fait connaître ce que Virgile a emprunté ici aux Grecs; je n'ajouterai plus qu'un mot qui vous sera agréable, et qui vous prouvera que votre poète a tiré parti de tous les ouvrages des anciens.

Quand il a dit :

Hiberno lætissima pulvere farra.

(Le grain est nourri par la poussière qui couvre la terre en hiver.)

Il a pris cette idée dans un recueil de vers anciens, recueil qui, dit-on, a été composé avant que les Latins aient rien écrit. On y trouve cette vieille ballade champêtre :

« Tu moissonneras, ô Camille, des blés grandis par la poussière de l'hiver et nourris par la boue grasse du printemps. »

CHAPITRE XXI.

Des diverses espèces de coupes.

Virgile a pris chez les Grecs les noms de presque toutes les coupes. Il parle du *carchesium*, du *cymbium*, du *cantharus*, et du *scyphus*. Au sujet du *carchesium*, il dit :

« Prends une coupe de vin de Méonie, et faisons une libation à l'Océan. »

Libemus Mæonii Carchesia Bacchi.

Ailleurs :

« Il offre, selon la coutume, deux coupes de vin à Bacchus (*duo carchesia*). » Il va être question du *cymbium*.

« Nous apportons des vases remplis d'un lait encore chaud. »

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte.

Voici le cantharus :

« Une lourde coupe était suspendue par son anse. »

Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.

Voilà le scyphus:
« Et sa main droite porte la coupe sacrée. »

Et sacer implevit dextram scyphus.

Personne ne cherche quelle était la forme de ces vases, ni qui en a parlé le premier; et chacun se contente de savoir qu'il a existé des coupes ainsi appelées. Que l'on passe sur les expressions *canthari* et *scyphi* qui sont de vieux mots usités parmi le peuple, soit; mais pour les mots *carchesia* et *cymbia* qu'on ne trouve, à ce que je sache, dans aucun auteur latin, et qui ne se rencontrent que fort rarement chez les Grecs, je ne vois pas pourquoi on ne s'efforcerait pas de chercher la signification de ces expressions qui nous sont étrangères et inconnues. La coupe désignée sous le nom de *carchesium* n'était en usage que chez les Grecs; Phérécyde en parle dans son Histoire, et dit que Jupiter donna à Alcmène, pour prix des faveurs qu'il avait reçues d'elle, une coupe d'or qu'il appelle *carchesium*. Plaute, qui ne veut pas d'une locution inusitée, dit dans sa pièce d'Amphitryon que Jupiter lui donna une patère. La forme de ces deux coupes est pourtant bien différente. La patère est, comme le mot lui-même l'indique, une coupe large et basse; le *carchesium* est élevé, étroit par le milieu, peu évasé, et il a deux anses qui prennent de l'une à l'autre extrémité. Asclépiade, auteur grec, savant et exact, pense que ce mot *carchesium* a été emprunté au langage de la navigation. Il dit que la

partie basse d'une voile de vaisseau s'appelle πτέρνα (pied), que le milieu se nomme τράχηλος (cou), que le haut se nomme καρχήσιον (hune); et que ce qu'on appelle *cornes* descend le long des deux côtés de la voile. Asclépiade n'est pas le seul qui parle de cette sorte de coupe, il en est aussi question dans d'autres poètes. Sapho, par exemple, dit :

«Ils avaient presque tous des coupes, et ils en vidèrent plusieurs en l'honneur du gendre.»

Κοινῇ δ'ἄρα πάντες καρχήσι' εἶχον, etc.

Cratinus, dans son Bacchus-Alexandre :

«Il avait une tunique de la même couleur, un thyrse, et une coupe (καρχήσιον) ciselée et teinte en safran.»

Sophocle dans sa pièce intitulée Tyro :

«Il se place au milieu de la table parmi les mets et les coupes.»

Ἀμφὶ σιτία τε καὶ καρχήσια.

Voilà ce que j'avais à dire des coupes appelées *carchesia*, que les Latins ne connaissaient pas, et que les Grecs seuls ont chantées. Vous ne trouverez pas non plus le mot *cymbia* dans notre langue, car peu d'auteurs grecs en ont parlé. Philémon, poète comique assez connu, dit dans son Phasma (Apparition):

«Après que la rose a couronné pour nous une coupe de vin pur.»

Ἐπεὶ δ'ἡ ῥόδη κυμβίον ἀκράτου, etc.

Anaxandride, aussi auteur de comédies, dit, dans ses Ἄγροικοι (Rustiques) :

«Buvons de larges coupes, et qu'un vin pur nous désaltère.»

Μεγάλ' ἴσως κυμβία, etc.

Démosthène en dit quelques mots dans son discours contre Midias :

«Monté sur une bête de somme et sortant d'Angoura ou d'Eubée, ayant une robe et des coupes dont les percepteurs de droits avaient leur part.» (Ἐν ἀςράϐης δ'ὀχούμενος ἐξ Ἀργούρας, etc.)

Or *cymbium*, comme le mot le prouve, est un diminutif du mot *cymba* (barque). C'est le nom chez les Grecs, et chez nous qui leur avons emprunté ce mot, d'une espèce de navire. J'ai remarqué, en y faisant attention, que les Grecs ont donné à leurs différentes coupes des noms pris de la langue des marins, comme je vous l'ai fait voir plus haut pour celles appelées *carchesia*, et comme je viens de le prouver aussi en parlant des *cymbia*, coupes hautes et semblables à un vaisseau. Ératosthène, homme d'une vaste érudition, en parle ainsi dans une lettre qu'il adresse au Lacédémonien Hagétorès :

« Ils présentèrent aux dieux un cratère non d'argent ni de pierre, mais c'était celui de Coliades. Toutes les fois qu'ils le remplissaient, ils faisaient des libations aux dieux, et en reversaient encore en plongeant la coupe dans un cymbium.»

Quelques auteurs ont prétendu que *cymbium* était syncopé de *cissybium*. Or, sans parler d'Homère qui prétend qu'Ulysse donna une pareille coupe à Po-

lyphème, beaucoup d'autres en ont constaté l'existence. Quelques-uns veulent que ce *cissybium* soit un vase de bois de lierre, c'est-à-dire κισσοῦ. Nicandre de Colophon s'exprime ainsi au premier livre de son Étolie :

Ἐν τῇ ἱεροποιΐῃ τοῦ Διδυμαίου Διὸς, etc.

« A Didyme, consacrée à Jupiter, il pousse beaucoup de lierre qui sert dans les libations; » de là les anciennes coupes appellées *cissybium*.

Callimaque lui-même parle de ce genre de coupes :

Καὶ γὰρ ὅ Θρηϊκίην μὲν ἀπήνατο χανδὸν, etc.

« Il refusait de prendre la coupe de Thrace aux larges bords, et préférait le petit *cissybium*. »

Ceux qui pensent qu'on appelait *cissybium* une coupe faite de lierre, en Grec κισσινὸς, s'appuient de l'autorité d'Euripide qui dit dans son Andromaque :

« Toute la troupe des bergers accourt; les uns portent des coupes de lierre remplies d'un lait qui fait oublier les fatigues, et les autres portent le fruit de la vigne. »

Ὁ μὲν γάλακτος κίσσινον, etc.

Mais en voilà assez sur le *cymbium*. Il s'agit maintenant de prouver, par des exemples, que *cantharus* était aussi le nom donné à une sorte de coupe et à une sorte de navire. Pour la coupe, la chose est claire d'après Virgile lui-même qui donne, comme de raison, à Silène l'espèce de coupe consacrée à Bacchus. Mais il faut aussi, pour remplir notre promesse,

montrer qu'on désigne ordinairement un vaisseau sous ce nom *cantharus*. Ménandre dit dans son Pilote :

«Théophile a quitté pour nous la mer Égée, afin de venir rejoindre un fils chéri et échappé au péril. J'ai aperçu le premier ton canthare. Lequel? ton vaisseau. Ne me reconnais-tu pas, cher ami?»

Et sacer implevit dextram scyphus.

«La coupe sacrée charge sa main droite.»
a dit Virgile.

Le *scyphus* est une coupe particulière à Hercule comme le *cantharus* l'est à Bacchus. Ce n'est pas sans motif que les anciens mythologues ont représenté Hercule la coupe à la main, et quelquefois chancelant et ivre. Car non-seulement ce héros passe pour avoir aimé le vin, mais une ancienne tradition atteste qu'il se servit d'une coupe comme d'un vaisseau pour traverser des mers immenses à l'aide des vents. Le peu que je dirai pour établir l'une et l'autre assertion est tiré des antiquités grecques. Ce qui prouve, indépendamment de beaucoup de faits connus du vulgaire, qu'Hercule était grand buveur, c'est le témoignage d'Ephippus qui, dans son Busiris, prête à ce demi-dieu le discours qui suit :

«Ne sais-tu pas que je suis, j'en fais le serment par les dieux, le dieu de Tirynthe? Les buveurs me font sans cesse la guerre, et toujours ils fuient.»

Οὐκ οἶσθα μ' ὄντα, πρὸς θεῶν, Τιρύνθιον, etc.

On dit, ce qui n'est pas aussi connu, que près

d'Héraclée, bâtie par Hercule, habita autrefois la nation des Cylicraniens, nom dérivé de κύλιξ, sorte de coupe, et dont nous avons fait notre mot *calix* en changeant une seule lettre. D'après Panyasis, célèbre écrivain grec, et d'après Phérécyde, ce fut sur une coupe qu'Hercule alla aux rivages d'Érythie, île d'Espagne. Si je ne les cite pas, c'est que leurs récits sont plutôt fabuleux qu'historiques. Je ne crois cependant pas qu'Hercule ait passé les mers dans une coupe, mais dans un vaisseau appelé *scyphus*. Il en est de ce dernier mot comme de *cantharus*, de *carchesium* et de *cymbium*, dérivé de *cymba*, qui sont, comme nous l'avons démontré, des noms de barques ou de navires.

CHAPITRE XXII.

De quelques autres passages de Virgile.

Virgile prend aussi quelquefois ses noms chez les plus anciens historiens de la Grèce. Vous savez qu'il donne le nom d'Opis à une des compagnes de Diane; et ce nom, que les ignorants regardent comme pris au hasard, ou forgé à plaisir, le génie inventif du poète a voulu le donner à l'une des nymphes de la déesse qui le porte elle-même dans les auteurs grecs. Voici ce qu'il dit :

« C'est ainsi que la fille de Latone, accablée de tristesse, se plaignait et adressait la parole du haut

de l'Olympe à Opis, l'une de ses nymphes. »

Velocem interea superis in sedibus Opin, etc.

Et plus bas :

At Triviæ custos jamdudum in montibus Opis.

« Opis, nymphe de Diane, regardait du haut des montagnes. »

Il appelle Opis la compagne chérie de Diane. Apprenez d'où Virgile a tiré ce nom qui servait d'épithète à la déesse, et qu'il a donné, comme je l'ai dit, à une de ses nymphes. Alexandre d'Étolie, poète distingué, fait mention, dans son livre intitulé *les Muses*, de l'empressement avec lequel le peuple d'Éphèse, qui avait élevé un temple à Diane, proposa des récompenses pour engager tout ce qu'il y avait de poètes connus dans ce temps à faire des vers en l'honneur de la déesse. Opis n'est pas, dans ces vers, la compagne de Diane, mais bien Diane elle-même. Voici ce qu'il dit du peuple d'Éphèse :

« Mais ayant appris que Timothée, habile chanteur et musicien, était ami des Grecs, il loua le fils de Thestandre, en lui offrant des boucles d'or, d'avoir chanté Opis qui lance la flèche rapide, et qui a dans Cinchrée un temple magnifique. »

Et ensuite :

« Il n'a pas oublié les actions secrètes de la chaste Diane. »

Ce qui indique, si je ne me trompe, que Diane elle-même était appelée Opis, et que Virgile doit à son immense érudition ce nom qu'il donne à l'une des nymphes de la déesse.

« Les dieux sortent de leur demeure et abandonnent leurs autels. »

Excessere omnes adytis arisque relictis
Dii.

Personne ne cherche à connaître la source où Virgile a puisé; mais il est évident qu'il a tiré ce passage d'Euripide, qui, dans ses Troyennes, fait ainsi parler Apollon, qu'il met en scène au moment où les dieux avaient résolu que Troie serait prise:

« Pour moi, cédant à la puissante Junon qui règne sur Argos, ainsi qu'à Minerve (puisque toutes deux poursuivent les Phrygiens), j'abandonne la ville de Troie et mes autels; car, lorsque la solitude terrible s'empare d'une ville, les dieux sont négligés et leurs honneurs anéantis. »

Ἐγὼ δὲ (νικῶμαι γὰρ Ἀργείας θεοῦ, etc.

C'est sur ces vers que s'est appuyé Virgile, pour faire sortir d'une ville prise d'assaut ses dieux tutélaires. Il s'est également appuyé de l'autorité de l'antique Grèce, quand il dit:

« Elle lança du haut des nues la foudre de Jupiter. »

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.

Car Euripide introduit Minerve demandant à Neptune des vents contraires à la flotte des Grecs, en lui disant qu'il doit suivre l'exemple de Jupiter dont elle a reçu la foudre pour écraser cette race ennemie. Virgile nous montre Pan séduisant la Lune par le don d'une toison d'une blancheur éblouissante:

« L'appelant dans les forêts en lui offrant, s'il faut en croire cette fable, une toison d'une blancheur éclatante, etc. »

In nemora alta vocans, etc.

Ici Valerius Probus, personnage très-érudit, avoue qu'il ignore dans quel écrivain se trouve cette histoire ou cette fable. Je suis surpris qu'il l'ait ignoré : c'est dans Nicandre, le poète que Didyme, le savant le plus instruit des siècles passés et présents, appelle *fabuleux*. C'est pour cela que Virgile, qui le sait, ajoute :

Si credere dignum est.
Si nous devons l'en croire.

Avouant ainsi qu'il empruntait à un auteur qui aime les fictions. Dans le IIIe livre, on passe légèrement sur les vers suivants sans s'informer d'où ils viennent :

« Tout ce que Jupiter a prédit à Apollon, et tout ce que ce dieu m'a prédit à moi-même. »

Quæ Phœbo Pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, etc.

Les grammairiens, forcés d'avouer leur insuffisance, regardent ces vers comme une création du génie de Virgile plutôt que comme une preuve de son érudition. Ils ne disent pas qu'il les a empruntés, dans la crainte qu'on leur demande à qui. Et moi, j'affirme que le très-savant poète a imité ici le sublime tragique Eschyle, qui, dans sa pièce intitulée *Sacerdotes*, pour me servir d'un mot latin, dit :

« Il faut partir le plus tôt possible, car le puissant Jupiter annonce cette réponse à Loxias. »

Στέλλειν ὅπως τάχιςα, etc.

Et ailleurs :

Πατρὸς προφήτες, etc.

Il est démontré maintenant que c'est de là que Virgile a supposé Apollon prédisant ce que Jupiter lui a annoncé à lui-même; doutez-vous encore, et n'est-il pas prouvé que Virgile ne peut pas mieux être compris de celui qui ne possède pas à fond les auteurs grecs que de celui qui ignore la langue latine? Et si je ne craignais de vous ennuyer, je pourrais faire plusieurs volumes de ce qu'il a puisé aux sources les plus cachées de la littérature grecque. Mais les morceaux que j'ai cités établissent suffisamment la vérité de ce que j'avance.

SATURNALES.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

Des demi-vers ou des vers entiers que Virgile a empruntés des anciens poètes latins.

ALORS Prætextatus prit la parole en ces termes : Eustathe nous a montré, en développant sa thèse d'une manière admirable, toutes les ressources que l'antiquité grecque a fournies à Virgile ; mais je me souviens que Furius et Albinus Cæcina, qui tiennent le premier rang parmi les érudits de notre époque, ont promis de nous faire voir tout ce que ce même poète doit aux anciens auteurs latins. Voici le moment de tenir leur promesse. Cette proposition ayant obtenu l'assentiment de la société, Furius Albinus commença ainsi : Si j'entreprends d'offrir à vos yeux les secours que Virgile a trouvés dans la lecture des anciens, et tous les ornements qu'il a pris de côté et d'autre pour

les transporter dans ses compositions, je crains de fournir aux hommes peu instruits ou méchants l'occasion de blâmer Virgile. On reprochera à ce grand poète d'avoir usurpé le bien d'autrui, sans considérer que le fruit de la lecture consiste surtout à imiter ce que l'on trouve de bon chez les autres, et à détourner adroitement de sa source, pour l'employer à notre usage, ce que nous avons le plus admiré dans leurs écrits. Nos auteurs, non contents de puiser chez les Grecs, se sont aussi copiés les uns les autres, et les écrivains de la Grèce ne se sont jamais fait scrupule d'en agir ainsi. Sans parler des étrangers, je pourrais montrer, par de nombreux exemples, que souvent les auteurs de la Bibliothèque ancienne se sont mutuellement pillés; et c'est ce que je ferai dans une circonstance plus favorable, si toutefois cette proposition peut vous plaire. Je ne citerai aujourd'hui qu'un exemple qui suffira pour prouver ce que j'avance. Afranius, auteur de *comédies nationales*, répond avec assez de raison, dans la pièce qui est intitulée *Compitalia*, à ceux qui lui reprochent d'avoir fait de nombreux larcins à Ménandre: J'avoue, dit-il, que j'ai pris non-seulement à Ménandre, mais à bien d'autres tout ce que j'ai trouvé à ma convenance, et que je croyais ne pas pouvoir traiter avec autant de talent; je n'ai pas même respecté les Latins. Si donc il est reçu que les propriétés particulières de tout poète et de tout écrivain forment une masse commune dans laquelle chacun d'eux a droit de puiser, pourquoi faire un reproche à Virgile d'avoir su enrichir ses composi-

tions des dépouilles des anciens? Nous devrions au contraire lui savoir gré de ce que, en faisant passer dans ses ouvrages immortels quelques-uns de leurs fragments, il a sauvé leur mémoire de l'oubli: déja nous commençons (comme le démontre l'expérience de tous les jours) à négliger ces auteurs, et même à les tourner en ridicule. Enfin, le goût sévère, le tact délicat de Virgile dans ses emprunts ou ses imitations, sont portés à un tel point, que tout ce qu'il a puisé chez les autres, nous nous plaisons à le regarder comme sa propriété, ou nous le trouvons mieux placé chez lui que dans les auteurs originaux. Je parlerai d'abord des demi-vers ou des vers entiers dont il s'est emparé; ensuite des passages entiers légèrement altérés, mais dont le sens est tellement conservé, qu'on en reconnaît clairement les auteurs; et de ceux qu'il a détournés de leur première acception, mais dont on devine l'origine. Je m'occuperai en dernier lieu des larcins qu'il a faits à Homère, je ne dis pas directement, mais par l'intermédiaire d'autres écrivains qu'il avait lus, et qui les premiers avaient mis le poète grec à contribution.

Virgile: « Cependant le ciel change d'aspect; la nuit s'élance du fond des eaux. »

Ennius, au VI[e] livre : « Cependant le ciel change d'aspect, entraînant avec lui tous les astres. »

Virgile : « Il soutient sur ses épaules le poids de la voûte semée d'étoiles resplendissantes. »

Ennius, au I[er] : « Qui fait tourner la voûte semée d'étoiles dont l'éclat est éblouissant. »

Et au IIIe : « Il fixa ses regards vers la voûte où sont attachées des étoiles dont l'éclat est éblouissant. »

Et au Xe : « Alors la nuit s'avance accompagnée des étoiles resplendissantes. »

Virgile : « Le père des dieux, le roi des hommes, assemble les immortels. »

Ennius, au VIe : « Alors le père des dieux, le roi des hommes, découvre ses pensées. »

Virgile : « Il est un pays connu des Grecs sous le nom d'Hespérie. »

Ennius, au Ier : « Il est un pays que les mortels ont nommé Hespérie. »

Virgile : « Dieu du Tibre, et vous, ondes sacrées dont il est le père. »

Ennius, au Ier : « Vénérable dieu du Tibre, vous, ondes sacrées dont il est le père. »

Virgile : « Recevez ma foi : donnez-moi la vôtre ; j'ai sous mes ordres une jeunesse guerrière. »

Ennius, au Ier : « Recevez ma foi : donnez-moi la vôtre ; qu'un traité inviolable nous unisse. »

Virgile : « La lune voilée me refusait, au milieu de la nuit, sa lumière. »

Ennius, au Ier : « Nous étions au milieu de la nuit qui nous dérobait la clarté des astres. »

Virgile : « En attendant, c'est dans ton sang que je vais me venger. »

Ennius, au Ier : « Jamais homme sur la terre, si ce n'est toi, n'oserait le faire impunément ; aussi c'est dans ton sang que je me venge. »

Virgile : « Les intrépides habitants des campagnes, armés de traits, volent de tous côtés. »

Ennius, au IIIe : « Fatigués, ils s'arrêtent ; bientôt après ils saisissent leurs piques, puis armés de traits garnis d'une courroie, ils volent de tous côtés. »

Virgile : « Tous à l'envi font les plus grands efforts. »

Ennius, au IVe : « Les Romains, armés d'échelles, font à l'envi les plus grands efforts. »

Et au XVIe : « Les rois, dans leur empire, cherchent des statues et des monuments ; pour se faire un nom, ils emploient les plus grands efforts. »

Virgile : « Déroulez avec moi l'immense tableau de ces combats. »

Ennius, au VIe : « Qui pourra dérouler l'immense tableau de ces combats ? »

Virgile : « Que mes ordres s'exécutent sans délai ; Jupiter est pour nous. »

Ennius, au VIIe : « Les destins ne vous sont pas toujours contraires ; maintenant Jupiter est pour nous. »

Virgile : « Ils envahissent cette ville plongée dans le sommeil et dans le vin. »

Ennius, au VIIIe : « Maintenant les ennemis sont ensevelis dans le sommeil et dans le vin. »

Virgile : « Un grand cri s'élève jusqu'au ciel ; ce spectacle a fixé les regards de tous les Latins. »

Ennius, au XVIIe : « Alors des deux côtés un grand cri s'élève jusqu'au ciel. »

Virgile : « Et la plaine poudreuse retentit sous les pas rapides des coursiers. »

Ennius, au VI[e] : « Les Numides vont à la découverte ; la terre retentit sous les pas des coursiers. »

Et au VIII[e] : « Il la suit, et la terre retentit sous les pas rapides de son coursier. »

Et au XVII[e] : « Le cavalier part, et l'on applaudit au bruit qui résonne sous les pas du coursier. »

Virgile : « Toi, qui par ta sage lenteur as rétabli nos affaires. »

Ennius, au XII[e] : « Un seul homme, par sa sage lenteur, a rétabli nos affaires. »

Virgile : « Il tombe sous le coup ; ses armes retentissent dans sa chute. »

Ennius, au XVI[e] : « Il tombe ; en même temps ses armes retentissent dans sa chute. »

Virgile : « Déja l'Aurore répandait sur la terre ses feux renaissants. »

Lucrèce, au II[e] : « Lorsque l'Aurore répand sur la terre ses premiers rayons. »

Virgile : « Laissant après elle de longues traces de lumière. »

Lucrèce, au II[e] : « Ne vois-tu pas de longues traces de lumière sillonner les cieux ? »

Virgile : « Des éclairs redoublés s'échappent des nues entr'ouvertes. »

Lucrèce, au II[e] : « Tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, les éclairs s'échappent des nues entr'ouvertes. »

Virgile : « Pendant les combats simulés. »

Lucrèce, au II[e] : « Les bataillons s'arrangent, se forment, et simulent des combats. »

Virgile : « Les ombres de ceux qui ont cessé de voir le jour. »

Lucrèce, au IVe : « Lorsque souvent nous contemplons ces fantômes et ces ombres qui ont cessé de voir le jour. »

Virgile : « L'animal recule d'un air farouche, lançant des regards terribles. »

Lucrèce, au Ve : « Le serpent déroule son vaste corps et lance des regards terribles. »

Virgile : « L'Aurore quittant le lit safrané de son époux. »

Furius, au Ier livre des Annales : « Cependant l'Aurore quittant le lit de l'Océan. »

Virgile : « Quelle est donc cette espèce d'hommes? dans quel pays barbare autorise-t-on de telles mœurs? »

Furius, au VIe : « Quelle est donc cette espèce d'hommes, auguste fils de Saturne? »

Virgile : « Et semant divers bruits, elle leur tient ce langage. »

Furius, au Xe : « Ils sèment différents bruits, et adressent mille questions. »

Virgile : « Il appelle les soldats, chacun par son nom, et les ramène au combat. »

Furius, au Xe : « Il appelle chacun par son nom; il dit que le moment de leur parler est venu. »

Ensuite, plus bas : « Il enflamme leur courage par ses paroles, et réchauffe ces ames guerrières, puis il les ramène au combat. »

Virgile : « Muses, c'est à vous de chanter; il n'est pas donné à tous de tout faire. »

Lucilius, au Ve: « Il était le plus âgé; il n'est pas donné à tous de tout faire. »

Virgile: « On se retourne, on regarde de tous côtés; Turnus, animé par le succès... »

Pacuvius, dans Médée: « Nous jetons nos regards de tous côtés; la terreur s'empare de nos âmes. »

Virgile: « Ils continuent leur route, accueillis par un vent favorable. »

Suevius, au livre V^e^: « Ils reviennent; un murmure favorable accueille leur demande. »

Virgile: « Je ne veux pas que tu méchappes; je consens à tout. »

Nævius, dans le Cheval troyen: « Je ne veux pas que tu m'échappes; tu mourras de ma main. »

Virgile: « Celui-ci a vendu sa patrie et l'a soumise à un tyran: il a mis les lois à l'enchère. »

Varius, sur la Mort: « Celui-ci a vendu le Latium aux peuples, a ravi les champs des Romains; il a mis les lois à l'enchère. »

Virgile: « Pour boire un jour dans des coupes ornées de pierres précieuses et dormir sur la pourpre tyrienne. »

Varius, sur la Mort: « Pour dormir sur la pourpre et pour boire dans des coupes d'or. »

Virgile: « Tournez, fuseaux; filez ces siècles fortunés, ont dit les Parques de concert. »

Catulle: « Tournez, fuseaux; ourdissez cette trame. »

Virgile: « Heureuse, hélas! trop heureuse, si jamais les vaisseaux troyens n'avaient touché ces bords! »

Catulle: « O tout-puissant Jupiter, plût à Dieu

que les vaisseaux de Cécrops n'eussent jamais touché les rivages de la Crète! »

Virgile: « Il déploie ses bras nerveux et ses muscles saillants. »

Ennius, au XVIIe : « Cet homme montre ses bras nerveux et ses muscles saillants. »

Virgile: « Fais couler un paisible sommeil dans ses veines. »

Furius, au Ier : « Fais couler un doux sommeil dans ses veines. »

Lucrèce, au IVe : « Par quels moyens le sommeil insinue le repos dans nos membres. »

Virgile: « Et les plaines liquides. »

Lucrèce, au VIe, de même, en parlant de la mer: « Cette masse d'eau et ces plaines liquides. »

Virgile: « Et les Scipions, ces deux foudres de guerre. »

Lucrèce, au IIIe : « Les Scipions, foudres de guerre, la terreur de Carthage. »

Virgile : « Ton palais sera révolté par sa triste amertume. »

Lucrèce, au IIe : « Ils blessent le palais par leur saveur amère. »

Virgile : « Telles on nous peint ces figures légères qui errent çà et là après la mort. »

Lucrèce, au Ier : « De même que nous croyons voir ou entendre, après leur mort, ceux dont la terre couvre les os. »

De là ce vers de Virgile : « La terre qui couvre les os d'Anchise mon père. »

Virgile : « Le visage couvert d'une affreuse pâleur. »

Lucrèce, au Ier : « Des fantômes couverts d'une affreuse pâleur. »

Virgile : « En même temps une sueur froide coulait de tout mon corps. »

Ennius, au XVIe : « La sueur coule de mon corps enflé. »

Virgile : « Les vaisseaux glissent légèrement sur les eaux. »

Ennius, au XIVe : « Le vaisseau glisse et fend les ondes avec rapidité. »

Virgile : « Une grêle de fer tombe de toutes parts. »

Ennius, au VIIIe : « Les archers lancent des flèches ; une grêle de fer tombe sur la terre. »

Virgile : « Cependant le javelot rapide effleure le cimier de son casque ! »

Ennius, au XVIe : « Cependant le javelot fend les airs et enlève le cimier du casque. »

Virgile : « D'autres, montés sur de superbes chevaux et déja couverts de poussière, bondissent dans la plaine d'un air furieux ; tous cherchent des armes. »

Ennius, au VIe : « Il disperse les troupeaux. Tous cherchent des armes. »

Virgile : « Dont l'aspect est si terrible, qu'on n'ose ni le regarder, ni lui parler. »

Accius, dans Philoctète : « On n'ose ni le regarder en face, ni lui parler. »

Virgile : « Je vais me couvrir de gloire, soit en te ravissant ces brillantes dépouilles, soit en mourant avec honneur. »

Accius, dans le Jugement des Armes : « Sans doute il serait glorieux pour moi de remporter la victoire sur un héros; mais si je suis vaincu, il n'y a pas de honte à l'être par un tel homme. »

Virgile : « Si la fortune a rendu Sinon malheureux, jamais elle ne le rendra fourbe ni menteur. »

Accius, dans Télèphe : « La fortune peut bien me ravir mon trône et mes richesses, mais non pas ma vertu. »

Virgile : « Mon fils, lui dit-il, apprends de moi la science des vertus et du vrai courage; d'autres t'enseigneront l'art d'être heureux. »

Accius, dans le Jugement des Armes : « Si la fortune l'a placé au-dessous de son père, la vertu l'a fait son égal. »

Virgile : « Hélas! Junon même m'abandonne; Jupiter m'a condamnée. »

Accius, dans Antigone : « Les dieux ne me protégent plus, et leur roi tout-puissant ne prend plus pitié de moi. »

Virgile : « Pris, ils n'ont donc pu l'être? Et Troie embrasée n'a pas eu assez de feux pour les consumer. »

Ennius, au Xe, en parlant de Pergame : « Ils n'ont donc pu périr dans les champs troyens; pourquoi ne furent-ils pas pris avec la ville, et brûlés avec elle? »

Virgile : « Plusieurs autres encore, dont les noms moins célèbres sont demeurés dans l'oubli. »

Ennius, dans Alexandre : « Il en arrive encore d'autres dont la pauvreté cache les noms. »

Virgile : « La fortune se plaît à seconder l'audace. »

Ennius, au VIIe : « La fortune favorise le courage. »

Virgile : « Chacun renouvelle à la forge les épées de ses aïeux, et les instruments du labourage sont convertis en glaives homicides. »

Lucrèce, au Ve : « Insensiblement le fer fut converti en épées ; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. »

Virgile : « C'est dans une source pure, ou dans le courant d'un fleuve qu'il se désaltère. »

Lucrèce, au Ve : « Les fleuves et les fontaines les engageaient à se désaltérer. »

Virgile : « Il cueille sur les arbres, il moissonne dans les champs les biens que lui offre la nature. »

Lucrèce, au Ve : « Il cueillait ce que le soleil ou la pluie avait fait naître, ce que la terre produisait d'elle-même ; ces biens suffisaient à ses besoins. »

CHAPITRE II.

Des passages entiers, ou légèrement altérés, que Virgile a pris dans les anciens auteurs latins ; et de ceux qui, malgré leur changement, laissent reconnaître à quelle source ils sont puisés.

Je viens de parler des vers que Virgile a pris en entier ou en partie, et de ceux auxquels il a donné une teinte différente en y changeant quelques mots ; maintenant je vais comparer différents passages, et

vous reconnaîtrez clairement le terrain qui les a vus naître.»

Virgile: «Je sais combien la poésie a de difficultés à vaincre dans un tel sujet, et combien l'entreprise est grande d'ennoblir par ce langage divin des objets si minces; mais un doux plaisir m'entraîne dans les solitudes escarpées du Parnasse; j'aime à franchir les rochers et à chercher la docte fontaine par des routes hardies que ne marqua jamais de sa trace le char timide de mes rivaux.»

Lucrèce, au Ier: «Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse dérobe la connaissance de ces vérités; mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon ame la passion des muses, cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans les lieux jusqu'alors interdits aux mortels.»

Voyez encore cet autre passage de Virgile, et comparez-le à celui de Lucrèce, vous y reconnaîtrez la même couleur, la même forme.

Virgile: «S'ils n'habitent point ces vastes palais où, le matin, des flots de courtisans se pressent et s'écoulent par de superbes portiques; si leurs simples asiles n'offrent point aux regards étonnés ces dômes soutenus par des colonnes.....» Puis il ajoute: «Ils ont en échange la paix, la sécurité, la franchise et l'innocence, sources inépuisables de biens; ils ont des héritages où règne au loin la tranquillité; des grottes, des eaux vives, des vallons où l'on respire le frais, où l'on goûte sous un arbre touffu les douceurs du sommeil; ils ont des bocages où paissent leurs

troupeaux; des forêts peuplées de bêtes fauves, une jeunesse laborieuse et frugale. »

Lucrèce, au IIe : « Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues; si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point sous vos lambris, vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cristal des fontaines et l'ombrage des arbres, au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, surtout dans la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. »

Virgile : « Ni l'ombre des forêts profondes, ni la tendre verdure des prairies, ni l'onde pure et transparente qui descend dans la plaine en roulant sur un lit de cailloux, rien ne réveille l'animal languissant. »

Lucrèce, au IIe : « Les tendres saules, les herbes rajeunies par la rosée, les bords riants des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur. »

Dans la peste que Virgile a décrite au IIIe livre des Géorgiques, on retrouve toute la couleur et presque tous les traits de la description qu'en a faite Lucrèce au VIe livre.

Virgile commence en ces termes : « Un air corrompu, joint aux chaleurs excessives de l'automne, alluma dans ces contrées une affreuse contagion qui fit périr et les animaux domestiques, et les bêtes fauves de toute espèce. »

Lucrèce commence ainsi : « Une maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts et dépeupla la ville. »

Mais, comme il serait trop long de citer des passages entiers, je chercherai quelques fragments d'après lesquels on verra la ressemblance qui existe entre les deux descriptions.

Virgile : « Alors ce sont des yeux enflammés, une respiration pénible, quelquefois accompagnée de gémissements douloureux et de longs soupirs qui sortent des flancs avec effort; un sang noir qui coule des naseaux, une langue épaisse et rude qui obstrue le gosier. »

Lucrèce : « Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête; les yeux devenaient rouges et enflammés; l'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères; et la langue, cet interprète de l'ame, souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, immobile, rude au toucher. »

Virgile : « Tels sont les symptômes de la maladie dans les premiers jours (il a déja fait connaître ces symptômes) : ses oreilles se baissent tristement sur les tempes, où se manifeste par intervalles une sueur équivoque, mais froide, aux approches de la mort; sa peau sèche et retirée n'est plus qu'une membrane dure qui résiste au toucher. »

Lucrèce : « On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort; leur âme était troublée

par le chagrin et par la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintements continuels; leur respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente; leur cou baigné d'une sueur transparente; leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. »

Virgile : « Dans ces circonstances on essaya de faire avaler du vin aux animaux, au moyen d'une corne; ils s'en trouvèrent mieux. Ce fut le seul remède dont on espéra leur guérison; mais bientôt le remède même achevait de les perdre. »

Lucrèce : « Il n'y avait point de remède sûr ni général; et le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, était dangereux et mortel pour les autres. »

Virgile : « En vain fait-on changer les troupeaux de pâturages; tous les remèdes qu'on essaie deviennent des poisons; tout l'art des experts est forcé de céder. »

Lucrèce : « La douleur ne leur laissait aucun repos; leurs membres étendus ne suffisaient point à ces assauts continuels, et la médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. »

Virgile : « L'air n'épargne pas les oiseaux; le mal les poursuit jusque dans les nues; ils y laissent la vie, et tombent sur la terre. »

Lucrèce : « Les oiseaux ne se montraient jamais le jour impunément, et pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts : on les voyait presque tous succomber à la contagion et mourir. »

Ces différents passages ne vous semblent-ils pas avoir été puisés à la même source? prenons-en encore quelques autres.

Virgile : « Tout couverts du sang de leurs frères, des frères s'applaudissent de leur crime; ils abandonnent sans regret pour un triste exil l'heureuse maison de leurs aïeux. »

Lucrèce, au III[e] : « L'homme cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes; il suit avec joie les funérailles de son frère. »

Virgile : « Le temps, les événements divers ont souvent amené des changements heureux; souvent la fortune, favorisant tour à tour les partis opposés, s'est fait un jeu de les renverser, et de les relever ensuite avec un nouvel éclat. »

Ennius, au VIII[e] : « Que si une seule bataille a souvent d'éminents résultats, il suffit aussi d'un seul jour pour renverser les situations les mieux affermies. La fortune ne se pique pas de fidélité. »

Virgile : « Généreux prince, plus j'admire en vous cette noble fierté, cette âme intrépide, plus il est de mon devoir de considérer mûrement les choses, et de peser avec crainte tous les dangers. »

Accius, dans son Antigone : « Plus je vous connais, Antigone, et plus il est de mon devoir de ménager vos intérêts et de veiller sur vos jours. »

Virgile : « O vous, l'honneur des Troyens et leur plus solide appui. »

Ennius, dans son Alexandre : « Hector, mon cher

frère, toi qui étaïs la gloire de Troie, quelle pénible vue pour nous que ton corps ainsi déchiré! et quel monstre, sous nos yeux, t'a réduit en cet état!»

Virgile: «Les Lapithes montés sur ces fiers animaux leur donnèrent un frein, les formèrent au manége (1), apprirent au coursier sous sa charge à bondir dans la plaine, et à déployer fièrement ses jarrets nerveux.»

Varius: «La bride en main, le cavalier ne lui permet pas de suivre sa volonté; mais en appuyant le frein sur ses barres, il lui apprend à bondir fièrement dans la plaine, et le force à modérer son impatience.»

Virgile: «Tel est Daphnis brûlant d'amour; semblable à la triste génisse qui, lasse d'errer dans les bocages et dans les forêts profondes, en cherchant un jeune taureau, se couche sur l'herbe tendre au bord d'un ruisseau, sans songer que la nuit la rappelle à l'étable.»

Varius: «Tel un chien parcourant les vallées boisées de la Crète, s'il rencontre la trace d'une vieille biche, il s'irrite contre celle qu'il ne peut saisir, et, guidé par son odorat, qui reçoit de l'air environnant les émanations de la fugitive, il ne s'écarte pas de la route qu'elle a suivie. Rien ne peut arrêter celle-ci, ni les fleuves, ni les lieux les plus escarpés. Désespérée, elle ne s'occupe pas de chercher un gîte, bien que la nuit soit avancée.»

(1) On verra au chapitre neuvième de ce livre pourquoi j'ai donné au mot *eques* l'acception du mot *equus*, et l'on s'apercevra que les traducteurs de Virgile ont trop négligé la lecture de Servius et de Macrobe.

Virgile : « Ton infortunée mère n'a pas placé ton corps sur le lit funèbre, n'a pas fermé tes yeux, ni lavé tes blessures. »

Ennius, dans Ctésiphon : « Je n'ai donc pu ni revêtir d'un linceul, ni couvrir de terre ce corps sanglant; malheureuse que je suis! mes larmes n'ont pu laver ses blessures. »

Virgile : « Il racontait comment les principes de toutes choses, la terre, l'air, l'eau et le fluide du feu, étaient jadis confondus dans un vide immense; comment de ces premiers éléments se formèrent tous les êtres, et le globe même de ce monde; comment le sol, moins ferme d'abord, se durcit peu à peu, força Nérée à se renfermer dans des limites, et prit lui-même des formes diverses; comment bientôt après le soleil éclaira pour la première fois l'univers étonné. »

Lucrèce, au Ve, dans sa description du chaos : « On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien de semblable aux objets qui nous environnent, mais un assemblage orageux d'éléments confondus. Ensuite quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse : les atomes homogènes se rapprochèrent, le monde se développa, ses vastes membres se formèrent, et ses immenses parties furent organisées. »

Plus bas :

« Ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs, et les feux éthérés allèrent briller à part dans toute leur pureté. »

Et :

« En effet, comme les éléments de tous ces corps sont plus lisses et plus sphériques que ceux de la terre, etc. »

Virgile : « Lorsque le funeste cheval eut franchi nos superbes murailles, portant dans ses flancs nos ennemis armés. »

Ennius, dans Alexandre : « Il a franchi l'enceinte de nos murs, ce cheval qui recèle de nombreux ennemis, et qui porte dans ses flancs la ruine de Troie. »

Virgile : « Le tout-puissant, le père et souverain maître de l'univers prend alors la parole. Dès qu'il parle, tout se tait dans le palais des dieux; la terre tremble, le silence règne au plus haut des airs, les zéphyrs ont suspendu leur haleine, la mer contient ses flots dans un calme profond. »

Ennius, dans Scipion : « La vaste étendue des cieux reste dans le silence; le redoutable Neptune ordonne aux eaux de l'Océan de s'arrêter; Apollon modère l'ardeur de ses chevaux impétueux; les eaux des fleuves cessent de couler, et les vents d'agiter les arbres. »

Virgile : « On pénètre dans une antique forêt, profonde retraite des bêtes féroces; les sapins tombent avec fracas; l'yeuse et le frêne retentissent sous les coups de la hache; on fend à force de coins le tronc des chênes; les grands ormes roulent du haut des montagnes. »

Ennius au VIe : « Ils s'avancent à travers la forêt; la hache en main, ils abattent les grands chênes;

l'yeuse et le frêne tombent sous leurs coups; le sapin élevé est renversé, ainsi que le pin gigantesque, et la chute des arbres retentit au loin. »

Virgile : « Ainsi les vents déchaînés se livrent des combats dans les airs, et fondent l'un sur l'autre de toutes les parties du monde. »

Ennius, au XVIIe : « Ils en viennent aux mains ; tel on voit le vent pluvieux du sud s'avancer à la rencontre du fougueux aquilon ; leur choc soulève les flots sur la vaste étendue des mers. »

Virgile : « Après tant de travaux des hommes et des bœufs pour fertiliser la terre, elle n'est pas encore à l'abri de l'oie vorace. »

Lucrèce, au Ve : « Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbes ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. »

D'autres passages encore renfermant beaucoup de vers ont passé, des écrits des anciens, dans le poème de Virgile, avec de légers changements. Comme leur transcription exigerait beaucoup de temps, je m'en tiendrai à citer les ouvrages où ils se trouvent. Le lecteur curieux de les comparer avec ceux de Virgile sera étonné de la conformité. Le premier livre de l'Énéide offre la description d'une tempête, et Vénus, qui vient se plaindre à Jupiter des dangers que court son fils, est consolée par le dieu qui lui promet un avenir plus heureux ; tout ce passage est emprunté du

premier livre de la Guerre punique de Nævius; là aussi Vénus adresse ses plaintes à Jupiter au sujet des Troyens tourmentés par la tempête, et de même reçoit de lui la promesse qu'un jour ils jouiront d'un sort digne d'être envié. Celui dans lequel on voit Bitias et Pandare faire une sortie sur l'ennemi, est pris du XV[e] livre d'Ennius, qui introduit deux Histriens ouvrant une porte de la ville assiégée, et faisant un grand carnage des assiégeants.

Virgile ne s'est pas même abstenu, dans le désir d'embellir son poème, de prendre quelque chose à Cicéron.

« Illustre chef des Troyens, grand par ta renommée, plus grand par tes exploits. »

Ce qui signifie qu'Énée, par ses hauts faits, a surpassé sa renommée, lorsque tant d'autres sont au-dessous de la leur.

Voilà ce que Cicéron dit de Caton:

« Le mérite de ce personnage était supérieur même à sa réputation; c'est un éloge que peu d'hommes ont mérité. Chez lui, chose rare, l'attente du fait était surpassée par le fait même. Ce qu'on entendait dire de lui était loin d'égaler ce qu'on voyait. »

Virgile a dit: « Silius le suit immédiatement, mais il le suit à une grande distance. »

Cicéron, dans son Brutus, avait dit :

« Après les deux illustres orateurs Crassus et Antonius, venait immédiatement L. Philippe. Il les suivait, il est vrai, de loin; mais enfin il les suivait. »

CHAPITRE III.

Des passages que quelques auteurs ont pris dans Homère, et que Virgile a empruntés à ces derniers.

Il y a certains passages dans Virgile qu'il paraît avoir pris dans Homère; mais je montrerai que le poète latin les a puisés dans nos auteurs qui, les premiers, avaient mis Homère à contribution. Le comble de la gloire d'Homère est d'avoir su résister à toutes les attaques, à toutes les forces coalisées contre lui; comme un rocher battu par les flots, il est resté debout et immobile. Homère dit en parlant du combat d'Ajax :

« Ajax ne peut résister, il est accablé de traits, et dompté par la volonté de Jupiter; il succombe sous les coups des braves Troyens; son casque et les riches ornements qui le décorent, frappés de toutes parts, retentissent sur sa tête; son bras est fatigué sous le poids du bouclier, que cependant il soutient encore avec courage. Les Troyens, autour de lui, ne peuvent l'ébranler, quoiqu'ils l'accablent de leurs coups. Sa poitrine est oppressée; une abondante sueur coule de tous ses membres; il respire à peine, et sans cesse à un péril succède un péril nouveau. »

Voici comment Ennius a imité ce passage, dans le XVe livre, au combat du tribun Cœlius :

« De tous côtés on se rassemble; on attaque le

tribun; une grêle de traits tombe sur son bouclier et sur son casque qui retentissent sous les coups; mais tous les efforts réunis échouent contre la valeur de Cœlius; il repousse les traits qui se succèdent sans cesse; la sueur coule de tout son corps; déja la fatigue l'accable; le fer qui le menace ne lui permet pas de respirer; et les Histriens, lançant des traits, ne lui laissent pas un instant de repos. »

Virgile, en parlant de Turnus cerné par les Troyens, a revêtu les mêmes idées de formes plus élégantes:

« Déja le héros affaibli ne soutient plus qu'avec peine le poids de son bouclier; déja le glaive trahit sa main languissante; il est accablé d'une grêle de traits; son casque frappé sans cesse résonne autour de ses tempes, et sous les pierres fléchit le triple airain de sa cuirasse; son panache abattu n'ombrage plus sa tête, et son large bouclier ne suffit point à tant de coups. Le fer toujours levé, les Troyens et Mnesthée lui-même, le foudroyant Mnesthée, ne lui laissent aucun repos; une sueur brûlante coule de tout son corps, et le sillonne en longs ruisseaux noircis de sang et de poussière : épuisé, haletant, il ne respire qu'avec effort, et sa bruyante haleine fait palpiter ses flancs. »

Homère dit : « La lance se croise avec la lance, le bouclier se joint au bouclier, le casque au casque, le soldat au soldat. »

Furius, au livre IV[e] de ses Annales : « Le pied heurte le pied, le fer se joint au fer, le soldat au soldat. »

C'est d'après ce dernier que Virgile a dit : « Le pied

presse le pied; chaque guerrier combat son ennemi corps à corps. »

Homère dit: « Je ne parlerai point de la multitude; je ne pourrais les nommer tous, eussé-je dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain. »

Le poète Hostius a dit, d'après Homère, dans le second livre de la Guerre contre l'Histrie:

« Non, je ne le pourrais pas, lors même que j'aurais cent langues, autant de bouches et de voix sonores. »

Virgile a dit après lui : « Non, quand j'aurais cent bouches, cent langues, etc. »

Homère dépeint en ces termes un cheval qui fuit: « Tel un coursier, long-temps retenu dans l'étable où il fut abondamment nourri, brise ses liens, s'échappe dans la plaine, et de son pied frappe la terre; accoutumé à se plonger dans le rapide courant du fleuve, plein d'audace, il lève une tête superbe, laisse flotter sur son cou une longue crinière, et s'enorgueillit de sa beauté. »

Ennius a imité ainsi ce passage: « Semblable à un coursier qui, s'échappant de son étable, brise les liens qui le retenaient dans l'esclavage, et fuit à travers les campagnes et les prairies; il dresse la tête, secoue sa longue crinière, et sa bouche rejette une blanche écume. »

Virgile: « Tel, brisant ses liens, le coursier s'arrache à l'ennui des étables, etc. »

Personne, sans doute, ne dédaignera les anciens poètes, par cela seul que leurs vers nous paraissent durs et raboteux. Ce style avait seul le don de plaire

aux contemporains d'Ennius; et le siècle qui suivit fit de longs efforts pour introduire un langage plus délicat et plus doux. Mais je ne veux pas vous priver plus long-temps du plaisir d'entendre Cæcina qui va nous faire connaître ce que Virgile a emprunté à l'antiquité.

CHAPITRE IV.

Des mots latins, grecs et étrangers, dont Virgile paraît s'être servi le prèmier, tandis que d'autres avant lui les avaient déja employés.

Alors Cæcina prit la parole en ces termes : Furius, qui est également versé dans les auteurs anciens et modernes, nous a fait connaître les vers ou les passages que Virgile a empruntés à l'antiquité. Quant à moi, je montrerai que ce grand poète a su apprécier à leur juste valeur les termes dont se sont servis nos ancêtres, et s'approprier des mots que notre peu de connaissance des vieux auteurs nous a fait prendre pour des mots nouveaux.

Tel est le mot *addita* (attachée), employé pour *inimica* (ennemie), et *infesta* (acharnée). Ne dirait-on pas que le poète a voulu, d'autorité, introduire un mot nouveau? Et cependant ce mot, dont il use dans le vers suivant,

Nec Teucris addita Juno, etc.

« Et furie de ton peuple, Junon le poursuivra partout », Lucilius s'en était déja servi au XIV[e] livre,

lorsqu'il dit :

Si mihi non prætor siet additus, etc.

« Si le préteur ne s'acharnait pas après moi, et ne prenait pas plaisir à me tourmenter, cet homme n'aurait pas si mal parlé de moi. »

Virgile : « S'il ne voit point des flots d'adulateurs (*vomit undam salutantum*) inonder ses portiques. » Cette expression *vomit undam* est belle, mais elle n'est pas nouvelle ; car Ennius dit : « Le Tibre vomit ses eaux dans la mer. » C'est de là qu'on a donné le nom de *vomitoria* aux larges portes par où le peuple, entrant en foule dans les théâtres, se répand ensuite sur les gradins. Il est élégant de se servir du mot *agmen* (troupes en mouvement) au lieu de *actus* et *ductus* (cours de l'eau).

Virgile : « Où le Tibre arrose de ses paisibles eaux. »

Leni fluit agmine Tibris.

Ennius a dit, au Ve livre : « Le fleuve promène lentement ses ondes au milieu de la ville. »

Leni fluit agmine flumen.

Lorsque Virgile dit : « La flamme dévore en pétillant, » il n'emploie pas un terme nouveau. » Lucrèce a dit avant lui, au VIe livre : « La flamme pétillante dévore avec un bruit terrible le laurier consacré à Apollon. »

Virgile s'est servi d'une belle image, lorsqu'il dit : « Les champs se hérissent d'une moisson de fer. » Mais Ennius a dit, au XIVe livre : « Les deux armées sont hérissées de fer. »

Et dans Érechthée : « Les armes, les javelots, présentent une épaisse forêt. »

Et dans son Scipion : « La plaine est hérissée de piques, et réfléchit l'éclat des armes. »

Mais Homère avait dit avant tous : « Ces champs d'une bataille homicide sont hérissés de longs et terribles javelots. »

Virgile : « Les flots mollement agités réfléchissent sa lumière tremblante. » Cette expression *lumière tremblante* est tirée de l'image même de la chose.

Mais Ennius avait dit, dans Ménalippe : « La terre et la mer blanchissent sous la lumière tremblante. »

Et Lucrèce au VIe : « D'ailleurs, l'onde frappée pour lors des rayons du soleil, et raréfiée par ses feux tremblants, etc. »

Virgile : « Ici le peuplier blanc s'élève sur ma grotte, et les vignes entrelacées la couvrent de leur ombre. » Quelques-uns attribuent à Virgile la composition du mot *umbracula* (ombrage); mais Varron dit au Xe livre des Choses divines : « Quelques magistrats ont permis ce genre d'ombrage (*genus umbraculi*) dans la ville. » Et Cicéron dans le Ve livre des Lois : « Voulez-vous donc (puisque le soleil est déja arrivé à la moitié de sa course, et que ces arbres nouvellement plantés ne nous garantissent pas assez de ses rayons), voulez-vous descendre aux bords du Liris, et poursuivre notre entretien sous l'ombrage de ces ormeaux (*in umbraculis alnorum*)? » De même dans Brutus : « Mais comme sous l'ombrage de l'école du savant Théophraste... (*doctissimi hominis umbraculis*). »

Virgile : « Les cerfs aux pieds agiles, serrés en

bataillons poudreux, franchissent les vastes campagnes. » En se servant élégamment du mot *transmittere* (franchir), au lieu de *transire* (passer), Virgile a imité Lucrèce, qui dit au II[e] livre : « Les cavaliers voltigent çà et là; et tout à coup, se précipitant avec impétuosité, franchissent la plaine. » Pestanus de Vibonne a dit aussi, en employant le même terme : « Dans notre marche nous avons dépassé les chevaux (*equos transmisimus*). »

Virgile : « Les guerriers l'imitent à l'instant, et, glissant le long des flancs de leurs coursiers dociles, tous ont mis pied à terre. »

Furius, au premier livre : « Atteint d'une blessure mortelle, il laisse échapper les rênes de son coursier; il se laisse glisser à terre, et, dans sa chute, fait retentir ses armes d'airain. »

Virgile : « Le sol se durcit peu à peu, et força Nérée à se renfermer dans ses limites (*discludere ponto*). » On est frappé de cette expression *discludere ;* mais Lucrèce, avant lui, avait dit au V[e] :

« Ensuite quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse ; les atomes homogènes se rapprochèrent, le monde se développa (*discludere mundum*). »

Virgile : « Tityre, un berger doit faire paître ses troupeaux, et chanter des airs simples et légers. » Le mot *deductus*, employé au lieu de *tenuis* et *subtilis*, est très-élégant. Afranius a dit de même, dans la *Jeune Fille :* « Elle répondit en peu de mots d'une voix triste et faible (*voce deducta*); elle dit qu'elle aurait mieux aimé ne pas goûter de repos. »

On trouve aussi, dans Cornificius : « D'une voix faible et légère (*deducta voce*). »

Mais ce ne sont là que des imitations ; Pomponius a dit primitivement dans *l'Atellane* intitulée *les Calendes de Mars* : « Il faut que vous rendiez votre voix petite et légère (*vocem deducas*), de manière qu'on croie entendre parler une femme. Allez, qu'il se présente quelqu'un, je rendrai ma voix faible et douce. » Et plus bas : « Même dans ce moment j'affaiblirai ma voix (*vocem deducam*). »

Virgile : « Nous côtoyons les rochers de Pachinum qui s'avancent dans la mer (*projecta saxa*). » Le mot *projecta* doit être pris, suivant l'usage, dans le sens de *abjecta*, et suivant les anciens, dans celui de *porro jactata*. Il dit ailleurs : « Tandis qu'avançant le pied gauche (*projecto pede lævo*), il s'apprête au combat. »

Sisenna a dit, au IIe livre : « Déja les Marses s'approchent de plus près, et plaçant en avant leurs boucliers (*projectis scutis*), ils lancent une grêle de traits sur les ennemis. » Au même livre : « Près de là s'élevait un vieux chêne, qui, étendant ses immenses rameaux (*projectis ramis*), couvrait de son ombre les lieux d'alentour. »

Et Lucrèce, au IIIe livre : « Quelle que soit l'étendue immense de son corps (*immani projectu*). »

Virgile : « Et d'abattre à propos les pins dans les bois (*tempestivam pinum*). »

Caton s'était déja servi du mot *tempestivus* dans le même sens. « Lorsque vous voudrez, dit-il, cueillir

la pomme de pin, choisissez le temps où la lune est sur son déclin, lorsque le soleil est aux trois quarts de sa course, et que le vent du midi ne souffle point; c'est alors le moment favorable de la cueillir (*erit tempestiva*); elle aura atteint toute sa maturité. »

Virgile a aussi fait entrer des mots grecs dans ses ouvrages; mais en cela il n'a pas la priorité, il n'a fait qu'imiter la hardiesse de ses devanciers: « Des lustres tout brillants de feu (*lychni*) suspendus aux plafonds dorés. »

Ennius a dit aussi, au IXe livre: « Et les feux de douze lustres (*lychnorum lumina bis sex*). »

Lucrèce, au Ve livre: « Bien plus, ces lumières qui t'éclairent pendant la nuit, ces lustres suspendus (*lychni pendentes*). »

Lucilius, au premier livre: « Nous nommons clinopodes et lustres (*lychni*), ce que nous nommions auparavant pieds de lits et lampes. »

Virgile: « Pas un rayon ne brille sous la voûte éthérée (*nec lucidus æthra*, *etc.*). »

Ennius avait dit avant lui, au XVIe livre: « Le soleil disparaît; la voûte éthérée est enflammée, et couvre l'Océan (*Oceanumque rubra tractim obruit æthra*). »

Et Ilius, dans Theutrante: « Une lumière ardente semble embraser la voûte éthérée (*flammeam per æthram alte fervidam*, *etc.*). »

Virgile a dit: « *Dædala Circe* (l'ingénieuse Circé); » c'est une imitation de Lucrèce qui dit *dædala tellus* (la terre ingénieuse).

Virgile: « Dont retentissent les forêts et les vastes

cieux (*reboant silvæque et longus Olympus*). »

Lucrèce avait dit :

Nec cithara reboant laqueata aurataque tecta.

« Les plafonds et les lambris dorés ne retentissent pas des accords de la lyre. » Les anciens ont trop souvent introduit ces sortes de mots ; Virgile en a usé modérément. En effet, ils ont employé les mots *pausa*, *machæra*, *acotia*, *malace*, et autres semblables. Ils se sont même servis de certains mots carthaginois ou osques. A leur exemple, Virgile n'a pas toujours dédaigné les mots étrangers. Ainsi, dans ce vers, « Souvent les buffles des forêts, etc. (*silvestres uri assidue*). » *Urus* est un mot gaulois qui signifie des bœufs sauvages.

Virgile : « Et sous leurs cornes recourbées, des oreilles hérissées de poil (*camuris hirtæ sub cornibus aures*). » *Camurus* est un mot étranger signifiant *qui revient sur lui-même*. C'est de là sans doute qu'est venue l'expression *camera* (voûte).

CHAPITRE V.

Épithètes qui, paraissant nouvelles dans Virgile, ont été cependant employées par les anciens.

On trouve dans Virgile un grand nombre d'épithètes que l'on croit avoir été inventées par lui ; mais je montrerai qu'il les a prises chez les anciens. Les unes sont simples, comme *Gradivus* (Mars), *Mul-*

ciber (Vulcain); les autres composées, comme *Arcitenens* (Apollon), *Vitisator* (Saturne). Je parlerai d'abord des épithètes simples.

Virgile : « Mulciber grava l'image de l'Africain à la robe flottante (*Mulciber Afros, etc.*). » Mulciber est Vulcain, ou le feu qui amollit et dompte tout. Actius dit dans Philoctète : « Hélas! Mulciber, tu as fabriqué pour un homme sans courage des armes invincibles. » Egnatius, au livre premier de la Nature des Choses, dit : « Transportés par Mulciber lui-même, ils atteignent la voûte éthérée. »

Virgile : « Que le pétulant chevreau ne bondisse point sur les fleurs. » Lucrèce dit, au livre IIe : « Cependant les tendres chevreaux et les pétulants agneaux appellent leurs mères d'une voix tremblante. »

Virgile paraîtra peut-être s'être servi d'une expression bien hardie, lorsqu'il dit, dans les Bucoliques : « Le feu transparent », au lieu de pur et brillant, ou bien au lieu d'étendu et abondant. Mais Lucrèce avait dit antérieurement : « En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparents plus éclatants que l'or. »

On emploie très-bien le mot triste au lieu d'amer.

Virgile : « Les tristes lupins. » Et Ennius, au IVe livre des Sabines : « Il ne recherche pas l'amer sénevé ou le triste oignon. »

Virgile n'est pas le premier qui ait employé l'épithète *auritus* (aux longues oreilles), en parlant du lièvre; c'est une imitation d'Afranius qui, dans le prologue de Priape, fait parler ainsi ce dieu : « On

dit généralement que je suis né d'un père qui a de longues oreilles (*auritoparente*); mais il n'en est rien.»

Je passe maintenant aux épithètes composées.

Virgile : « Elle a vu, lorsqu'elle chargeait d'offrandes les autels où fumait l'encens, etc. (*thuricremis aris*).» Lucrèce avait dit, au livre II[e] : « Souvent un jeune taureau, dans le temple des dieux, tombe immolé au pied des autels où fume l'encens (*thuricremas propter aras*).»

Virgile, en parlant d'Apollon, le nomme *Arcitenens* (qui porte un arc). Nævius s'était servi de cette épithète au II[e] livre de sa Guerre punique : « Ensuite le dieu puissant qui porte un arc (*arquitenens*) et des flèches, Apollon pythien, né à Delphes.» Il dit ailleurs: «Et toi, déesse redoutable qui portes un arc (*Arcitenens sagittis pollens Dea*).» Hostius a dit également, au II[e] livre de la guerre d'Histrie : « La déesse Minerve, et l'invincible Apollon, le fils de Latone, armé d'un arc (*Arquitenens*, *Latonius*).»

Virgile : « Et les faunes qui habitent les forêts (*silvicolæ*).» Nævius, au premier livre de la Guerre punique : « Ces hommes, habitants des forêts (*silvicolæ homines*), sans force et sans courage.» Accius, dans ses Bacchantes: « Maintenant habitants des forêts (*silvicolæ*), visitant des lieux inconnus.»

Virgile : « Jetant ses regards sur l'Océan porte-voiles (*mare velivolum*).» Livius, dans Hélène: « Toi qui, après avoir parcouru les vastes mers porte-voiles (*maria velivola*).» Ennius, au XIV[e]: « Lorsqu'ils voient de loin les ennemis favorisés par le vent

s'avancer sur leurs vaisseaux porte-voiles (*navibus velivolis*). » Le même dit, dans Andromaque : « Il entraîne rapidement les vaisseaux porte-voiles (*naves velivolas*). »

Virgile : « Saturne, inventeur de la vigne (*vitisator*), tenant sa serpe recourbée. » Accius, dans les Bacchantes, dit : « O bon père Bacchus, inventeur de la vigne (*vitisator*), né de la belle Sémélé. »

Virgile : « Et la paisible Phœbé, sur son char qui roule la nuit (*noctivago curru*). » Egnatius, au premier livre de la Nature des Choses : « Déja les astres qui roulent pendant la nuit (*noctivaga astra*) commencent à s'éclipser ; déja la pâle Phœbé se retire devant les feux brillants du jour. »

Virgile : « C'est toi qui triomphas de ces êtres de deux natures (*bimembres*), enfants d'une nuée. » Cornificius, dans Glaucus : « Ils percent les Centaures qui ont deux natures (*Centauros bimembres*). »

Virgile : « Un troupeau de chèvres (*caprigenum pecus*) paissant à l'abandon parmi les gras pâturages. » Pacuvius, dans Paulus : « Quoique le pas des chèvres (*caprigeni pecoris*) soit plus grand et plus allongé. » Accius, dans Philoctète : « Chemin battu par les chèvres (*caprigenum ungulis*). » Et le même, dans le Minotaure : « A-t-il été engendré par un taureau ou par un homme? (*taurigeno semine an humano?*) »

C'est encore avec beaucoup de goût que Virgile a employé les épithètes suivantes : Un fer ailé, au lieu d'une flèche (*volatile ferrum*, *pro sagitta*). La nation qui porte la toge, pour dire les Romains

(*gens togata, pro Romanis*). Suevius a employé la première expression, et Laberius la seconde. Suevius dit, au V[e] livre : « Le trait ailé garni de plumes (*volatile telum*). » Laberius, dans l'Adolescent, dit : « Vous demandez que je fasse disparaître le luxe effréné et les mœurs corrompues des Romains (*togatæ stirpis*). » Et plus bas : « Ainsi nos efforts ont servi à augmenter la puissance des Romains (*togatæ gentis*). »

CHAPITRE VI.

Des figures qui sont tellement propres à Virgile qu'on ne les trouve jamais, ou qu'on les trouve bien rarement chez les autres écrivains.

Quant aux figures que Virgile a empruntées à ses prédécesseurs, je vous en ferai, si vous le désirez, l'énumération à mesure que ma mémoire me les rappellera. Pour le moment, je désirerais que Servius nous fît connaître, d'après ses remarques, les tours de phrases que ce grand poète ne doit qu'à lui-même, et non aux anciens écrivains, ou les expressions nouvelles qu'il a su employer avec autant de goût que de hardiesse. Notre ami, qui l'explique journellement aux Romains, doit nécessairement avoir beaucoup de facilité à nous communiquer ses observations. Ce choix fut généralement approuvé, et tous engagèrent Servius à faire part à la société de ce qu'il savait à cet égard. Cet illustre poète, dit le jeune grammairien,

par une grande variété de figures de mots, et de figures de pensées, a su donner beaucoup de graces à la langue latine. Par exemple, il dit, en parlant des chevaux de Circé :

Circé, pour les créer dans l'ombre du mystère,
Aux chevaux du soleil avait livré leur mère.

Creavit nothos. Il dit que Circé procréa, au lieu de dire qu'elle fit procréer.

Le terrain tiède encor du sang des combattants.

(*Recentem cæde*). L'expression *recens cæde* est neuve.

A sa voix ses soldats laissent la plaine libre.

(*Æquore jusso*) au lieu de *jussi cesserunt.*

Arrosent de leur sang la flamme du bûcher.

(*Cæso sanguine*) au lieu de *sanguis cæsorum.*

Il est à peine jour que le vainqueur acquitte
Les vœux qu'il fit aux dieux.

(*Vota deorum*) au lieu de *quæ diis vota sunt.*

Au tombeau de mon fils daigne cacher ma cendre.

(*Consortem nati*). Un autre eût dit *consortem nato.*

Iris vole à sa voix; un arc de cent couleurs
Au loin marque sa route.

(*Per mille coloribus arcum*) au lieu de *per arcum mille colorum.*

Ils jettent dans le feu.

(*Conjiciunt igni*) au lieu de *in ignem.*

Il évite les traits.

(*Tela exit*) au lieu de *tela vitat.*

La Parque vint fermer sa paupière blanchie.

(*Senior canentia lumina*) au lieu de *vetustate senilia.*

Habitent de vieux troncs.

(*Exesæ arboris antro*) au lieu de *caverna.*

Sillonna son front noir de rides jaunissantes.

(*Rugis arat*). *Arat*, quelle belle expression ! et qui n'est pas outrée.

Il repousse trois fois
Une grêle de traits qui frappent son pavois.

(*Ærato tegmine*) au lieu de *jaculis;* et *vir gregis*, l'époux du troupeau, au lieu de *caper.*

Une montagne d'eau, une moisson de traits, une grêle de traits, *aquæ mons, telorum seges, ferreus imber.*

L'osier pliant gémit sous les dons de Cérès.

(*Dona laboratæ Cereris.*)

Le sommeil de la mort pénètre dans ses yeux;
Son cœur cesse de battre.

(*Oculis et pectore noctem accipit.*)

Où l'écho qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.

(*Vocisque offensa resultat imago.*)

Elles vont aux autels chercher des dieux propices.

(*Pacem per aras exquirunt.*)

Par degrés, de Sychée il efface l'image.

(*Paulatim abolere Sychæum incipit.*)

Souvent il substitue avantageusement des expressions nouvelles aux anciennes expressions :

Ils se forment d'écorce un visage hideux.

(*Ora horrenda*) au lieu de *personas.*

Parmi cent rameaux verts brille un seul rameau d'or.

(*Auri aura refulsit.*)

Qu'est-ce que le souffle de l'or, et comment un souffle peut-il briller? et cependant cette figure est de toute beauté.

L'or toujours renaissant fait briller son feuillage.

(*Simili frondescit virga metallo.*) On ne peut qu'admirer ce *frondescere metallo.*

Le lait noir de ces sucs.

(*Nigri cum lacte veneni.*) Quelle épithète hardie! un lait noir.

Tels, d'un juste courroux armés contre Mézence.

(*Justæ quibus est iræ.*) On dit *odio esse,* mais *iræ esse* appartient à Virgile.

Les rois sont attendus;
Et sur un char pompeux arrive Latinus.
Interea reges, ingenti mole Latinus, etc.

Virgile a commencé à parler de deux rois, il paraît l'oublier, et ne s'occuper que d'un seul.

Elle attaque à la fois deux géants phrygiens,
Butès, Orsilochus.

(*Duo maxima corpora Teucrum.*)

Je l'avoue, à Turnus j'ai prêté mon secours;
J'ai permis à sa sœur de protéger ses jours.

(*Juturnam suasi succurrere*) au lieu de *Juturnæ suasi.*

Cette ville que je bâtis deviendra votre asile.

(*Urbem quam statuo*) au lieu de *urbs quam statuo.*

Ceux que vous destinez à propager la race,
Exigent dès l'enfance un soin particulier.

(*Impende laborem*) au lieu de *in eos impende laborem.*

Les hauteurs du Parnasse et les hauteurs du Pinde
N'ont pu vous arrêter.
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi, etc.
Pouvons-nous, leur dit-il, pouvons-nous dignement
Récompenser jamais un si beau dévoûment?
Quæ vobis, quæ digna viri pro talibus ausis?

Quelles heureuses répétitions! (*Nam neque Parnassi, nam neque Pindi*), et (*quæ vobis, quæ digna, etc.*)

En parlant de Turnus :

Vous vîtes son coursier, vous vîtes son armure.

(*Quo Turnus equo, quibus ibat in armis.*)

Si tant de piété te trouvait insensible,
Reconnais ce rameau; (la sibylle à l'instant
Montre le rameau d'or au vieillard inflexible.)

(*Ramum agnoscas*), (*aperit ramum*).

Que ce sceptre (en sa main il le tenait alors.)

(*sceptrum hoc*), (*sceptrum gerebat*).

Quelle convenance dans l'emploi de ces parenthèses! et quelle élégance dans cette manière de passer de la troisième personne à la seconde!

Il détruit les remparts de Troie et d'Œchalie,
Eurysthée et Junon s'arment contre sa vie;
Leur courroux le conduit à l'immortalité.
La Crète a vu périr son taureau redouté,
Et Pholus et son frère, enfants d'une nuée,
Succombent sous tes coups, ô vainqueur de Némée!
Ut bello egregias idem disjecerit urbes, etc.

Qui pourrait ne pas admirer cette réticence?

Et je vais.... Mais des flots abaissons la hauteur.

(*Quos ego... Sed, etc.*) empruntée de Démosthène.

Et ce mouvement poétique d'indignation :

Il fuit, dit-elle, il fuit!
Proh Juppiter! ibit
Hic, ait.

Quelle plainte touchante!

O ma douce patrie! et vous mes dieux pénates,
Vous ai-je en vain sauvés des mains de l'ennemi?
O patria, ô rapti nequidquam ex hoste Penates!

Et ce cri d'alarme:

Aux armes, citoyens, courez vite aux remparts!
Ferte citi ferrum, date tela, et scandite muros, etc.

Et ce tendre reproche :

Sans moi voudrais-tu donc affronter ce danger?
Avec toi, cher Nisus, je veux le partager.
Mene igitur socium tantis adjungere rebus, etc.

Que de figures nouvelles!

Mentita tela (des armes empruntées).

Ferrum armare veneno (empoisonner son javelot).

Cultus feros mollire colendo (adoucir, par la culture l'amertume des fruits).

Virgineum alte bibit acta cruorem (le trait s'abreuve de son sang virginal).

Homère avait dit :

Λιλαιομένη χροὸς ἆσαι.

Pomaque degenerant succos oblita priores.
Ces fruits dégénérés ont perdu leur saveur.

Glacie cursus frænaret aquarum (d'un frein de glace encore enchaînait les ruisseaux).

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.
Elle unira pour toi
Le gracieux acanthe avec la colocase.

Est mollis flamma medullas interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus (elle éprouve intérieurement les langueurs de l'amour, et son cœur nourrit en secret ce mal funeste).

Duro sub robore vivit stuppa vomens tardum fumum (l'étoupe, comprimée dans l'humide sapin, exhale une épaisse fumée).

Sævitque canum latratus in auras (les chiens furieux épouvantent les airs de leurs aboiements).

Cœlataque amnem fundens pater Inachus urna.

Et son père Inachus
Dont l'urne, avec ses flots, épanche l'abondance.

Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.

Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la place et son dard et sa vie.

Et cette comparaison des guerriers fameux avec les abeilles dont il décrit les mœurs, le caractère, le gouvernement et les combats, auxquelles même il donne le nom de citoyens. Une seule journée ne me suffirait pas si je voulais rassembler toutes les figures qu'a employées Virgile. Mais je viens de tracer la route aux curieux qui voudront s'occuper de ce soin.

CHAPITRE VII.

De la signification, dans Virgile, des trois mots vexare, illaudatus *et* squalere.

Servius en était là de sa dissertation, lorsque Prætextatus s'aperçut qu'Avienus parlait bas à Eustathe, et s'adressant à ce dernier : Allons, Eustathe, lui dit-il, venez au secours de l'excessive réserve de notre jeune ami Avienus, et faites-nous part de ses observations. Depuis long-temps, répondit Eustathe, Avienus désire demander à Servius des éclaircissements sur plusieurs points qui sont du ressort d'un homme de lettres, et voudrait qu'on lui accordât le temps de soumettre ses doutes à cet habile grammairien sur

des passages qui lui semblent obscurs. J'approuve fort, mon Avienus, dit Prætextatus, que vous aimiez à sortir de l'incertitude où vous êtes. En conséquence, nous allons prier le très-docte Servius de vouloir bien répondre à vos questions; les explications que vous attendez de lui tourneront à l'avantage commun. Ne différez pas plus long-temps à lui offrir l'occasion de parler de Virgile. Avienus se tournant alors vers Servius: Je vous prierai, lui dit-il, de me dire, savant docteur, pourquoi Virgile, qui se montre toujours si exact à régler ses expressions d'après la beauté ou l'atrocité du fait qu'il expose, en a employé dans les vers suivants de communes et d'indignes de l'épopée :

Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates.

Ses flancs sont entourés de monstres effrayants;
D'Ulysse elle brisa, nous dit-on, les navires.

Le mot *vexasse* est un trait sans force, sans vigueur, et qui ne peint que très-faiblement la fureur d'un monstre qui, dans sa rage, enlève et déchire les compagnons d'Ulysse. Voici une autre faute du même genre :

Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?

Eh! qui n'a pas chanté l'implacable Eurysthée,
Et les sanglants autels de l'affreux Busiris?

L'expression *illaudatus* n'est guère propre à inspirer l'horreur qu'on doit éprouver pour un scélérat

qui avait coutume d'immoler les étrangers de toutes les nations qui arrivaient dans ses états. Ce n'est pas de celui qui mérite l'exécration du genre humain qu'on doit se contenter de dire qu'il est indigne de louanges (*illaudatus*).

Je ne reconnais pas non plus Virgile à cette expression si peu correcte :

Per tunicam squalentem auro.

A travers sa tunique où l'or en tissu brille.

Convient-il d'employer le mot *squalere* (être malpropre), dont la signification est si opposée à l'éclat et à la magnificence d'un vêtement tissu d'or?

Quant au mot *vexasse*, reprit Servius, je pense qu'on peut le justifier de la manière qui suit : c'est une expression vigoureuse dérivée, à ce qu'il paraît, de *vehere* (voiturer d'une manière quelconque), ce qui indique déja une force étrangère; car on ne peut pas dire qu'on soit maître de ses mouvements quand on est porté. Or *vexare* (vexer, tourmenter), formé de *vehere*, désigne un mouvement plus fort et des secousses plus violentes, puisqu'on s'en sert pour exprimer l'agitation d'un corps qui est poussé, repoussé et ballotté en tout sens. C'est ainsi que dans les verbes *taxare* (apprécier, réprimander), et *tangere* (toucher); *jactare* (jeter çà et là), et *jacere* (jeter); *quassare* (ébranler fortement), et *quatere* (secouer, agiter), le premier, qui dérive du second, a une signification plus vive, plus forte et plus étendue.

Pour juger du sens naturel et de l'énergie de *ve-*

xare, il ne faut pas s'en rapporter à l'emploi qui s'en fait communément quand on l'applique à ceux que la fumée, le vent ou la poussière incommode (*vexari fumo, vento aut pulvere*); il est plus sage d'en croire les anciens auteurs qui ont connu la véritable propriété des termes. Caton, dans son discours sur les Achéens, s'exprime ainsi: *Quumque Annibal terram Italiam laceraret atque vexaret* (lorsque Annibal déchirait et tourmentait l'Italie). Ce grand homme dit *vexatam Italiam*, tandis qu'on sait bien qu'il n'y a pas une seule espèce de calamités, de cruautés et d'atrocités dont ce malheureux pays n'ait été accablé. Écoutons Cicéron dans sa IVe Verrine :

« Ses rapines et ses vols en Sicile ont été si multipliés, qu'en jetant les yeux sur ce gouvernement, on dirait, non pas qu'il a été la proie d'un ennemi qui, au milieu des horreurs de la guerre, respecterait les droits de la religion et ceux des lois, mais qu'il a été saccagé par d'infâmes corsaires. » (*Quæ ab isto sic spoliata atque direpta est, ut non ab hoste aliquo, sed ut a barbaris prædonibus vexata esse videatur.*)

A l'égard d'*illaudatus*, on peut répondre deux choses : la première, c'est qu'il n'existe aucun homme, si dépravé soit-il, qui ne dise ou ne fasse quelque chose digne d'éloges. De là cet ancien vers grec passé en proverbe :

« Souvent un fat dit des choses très-utiles. »

Mais celui-là est appelé *illaudatus* (indigne de louanges) qui, dans aucun temps, dans aucune cir-

constance de sa vie, n'a mérité d'être loué, et c'est de tous les mortels le plus méchant et le plus scélérat ; et, de même qu'on appelle irréprochable (*inculpatus*) celui qui ne commet aucune faute, et qui, conséquemment, est vertueux par excellence, de même l'épithète d'*illaudatus* donne l'idée de celui qui a atteint le comble de la perversité. Aussi, lorsque Homère veut faire un grand éloge de ses héros, il ne vante pas leurs vertus, mais il indique les vices ou les crimes dont ils sont exempts. On peut en juger par les traits suivants :

« Ainsi parle le devin irréprochable. »

Et :

« Les guerriers volaient au combat non pas malgré eux. Alors vous eussiez vu Agamemnon qui ne dormait pas, dont le cœur n'était pas abattu, et qui ne voulait point ne pas combattre. »

C'est en suivant la même méthode, qu'Épicure définit la volupté à son plus haut terme, l'absence de toute espèce de douleurs. C'est encore ainsi que Virgile, parlant du Styx, l'appelle *inamabilis* (qui n'est pas aimable). Cette épithète indique privation d'amour, comme *illaudatus* indique privation de louanges.

Voici la seconde manière de justifier ce dernier mot. *Laudare* avait chez nos ancêtres la même valeur que *nominare*, *appellare* (citer, appeler). Voilà pourquoi, dans les causes civiles, on dit : *actor laudatur*, au lieu de *actor nominatur* (la caution est citée). Dans ce sens *illaudatus* équivaut à *illaudabilis* (qu'on ne doit jamais citer). C'est ainsi qu'autrefois,

dans une assemblée générale des états de l'Asie, on avait fait un décret pour défendre de prononcer jamais le nom de l'incendiaire du temple d'Éphèse.

Il ne nous reste plus qu'à examiner ce passage: *tunicam squalentem auro*. L'expression *squalens*, jointe à *auro*, exprime la quantité et l'épaisseur de l'or tissé en forme d'écailles; car *squalere* marque proprement la multitude et l'aspérité des écailles qui couvrent le corps des poissons et des serpents. Ce que j'avance est prouvé par des passages de plusieurs poètes et de Virgile lui-même qui dit:

Quem pellis ahenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.

Des écailles d'airain
Sur un tissu d'azur, industrieux ouvrage,
Imitent des oiseaux le mobile plumage.

Et ailleurs:

Jamque adeo Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis.

De sa lourde cuirasse
Des écailles d'airain hérissent la surface.

Accius, dans sa tragédie des Pélopides:

Ejus serpentis squamæ squalido auro et purpura prætextæ.

« Les écailles d'or de ce serpent réfléchissaient l'éclat de l'or et de la pourpre. »

On disait donc *squalere* en parlant des objets tellement surchargés de parties proéminentes qu'ils fatiguent l'œil à la première vue, et l'on nomme

squalor (malpropreté) cette crasse épaisse qu'on aperçoit sur les corps raboteux et qui ne sont pas soignés. L'usage fréquent de cette expression, prise dans ce dernier sens, l'a tellement corrompue, qu'on ne l'emploie plus que pour exprimer l'ordure et la saleté.

CHAPITRE VIII.

Explication de trois autres passages de Virgile.

Je suis flatté, dit Avienus, d'avoir vu redresser l'idée fausse que je m'étais faite d'expressions aussi correctes; mais il me semble qu'il y a une lacune dans ce vers :

Ipse quirinali lituo parvaque sedebat
Succinctus trabea.

On reconnaît Picus au bouclier antique,
Au bâton augural, à sa courte tunique.

S'il est décidé qu'il n'y a pas de lacune, il faudra lire *lituo et trabea succinctus*, ce qui est le comble de l'absurdité, puisque *lituus* signifie un bâton court, recourbé par le plus gros de ses bouts, et dont se servent les augures. Or, je ne vois pas comment Picus pourrait être court vêtu d'un bâton augural (*succinctus lituo*). Il y a ici, répondit Servius, une ellipse, et cette figure est fréquemment employée. Quand on

dit *M. Cicero homo magna eloquentia* (M. Cicéron doué d'une grande éloquence), *Roscius histrio summa venustate* (le comédien Roscius avait un débit plein d'agrément), ni l'une ni l'autre de ces phrases n'est complète, mais on les considère comme ayant un sens parfait. Virgile ne dit-il pas :

Victorem Buten immani corpore,

pour *habentem immane corpus?*

Et ailleurs :

In medium geminos immani pondere cæstus.

Puis :

Domus sanie dapibusque cruentis.

Ainsi *ipse quirinali lituo* équivaut à *lituum quirinalem tenens.* On ne devrait pas s'étonner si Virgile eût dit *quirinali lituo erat*, puisqu'on dit *statua grandi capite erat*, et nous savons que souvent on retranche élégamment *est*, *erat*, *fuit*, sans que la pensée perde rien de sa clarté.

Mais puisque nous en sommes sur le mot *lituus*, c'est le cas de rechercher si c'est de lui qu'on a dérivé *tuba* (trompette), ou bien si c'est de *tuba* qu'on a dérivé *lituus*. Tous deux, en effet, ont la même forme, et sont également recourbés à l'une de leurs extrémités; mais si, comme quelques personnes le pensent, la trompette doit son nom de *lituus* au son qu'elle rend, et qui est caractérisé par ce passage d'Homère, λίγξε βιὸς, etc., le baton augural a dû nécessairement s'appeler *lituus* à cause de sa ressem-

blance avec la trompette. Virgile a employé ce même mot, au lieu de *tuba*, dans le vers qui suit :

Et lituo pugnas insignis obibat et hasta.
Sa lance fut célèbre autant que son clairon.

Je ne comprends pas bien, reprit Avienus, le sens de ces paroles : *maturate fugam* (fuyez avec un empressement modéré). Ces deux mots semblent exprimer des idées opposées; veuillez me dire ce qu'il faut en penser. Nigidius, savant très-distingué, répondit Servius, dit que *maturare* s'applique à ce qui ne se fait ni trop tôt ni trop tard, à ce qui se fait en temps utile et convenable. Nigidius a raison. On dit qu'un fruit est mûr lorsque, ayant perdu son âpreté et son acidité, la coction de son suc n'est cependant pas assez avancée pour qu'il tombe de l'arbre. L'empereur Auguste exprimait très-élégamment par deux mots grecs cette définition de Nigidius, et employait fréquemment dans la conversation, ainsi que dans sa correspondance, cet adage : σπεῦδε βραδέως (hâtez-vous lentement). Il entendait par là qu'en toute chose il faut unir l'ardeur d'un esprit actif à la lenteur d'un esprit soigneux. Ce sont ces deux qualités contraires qui constituent ce qu'on nomme, en affaires, maturité. Virgile introduit donc Neptune commandant aux vents de partir, et de partir aussi promptement que s'ils fuyaient. Il veut cependant que leur souffle soit aussi modéré que s'ils s'éloignaient avec calme et paisiblement; il doit craindre, en effet, que leur départ précipité ne nuise à la flotte d'Énée.

Nous allons voir que le même poète a savamment classé, dans le passage qui suit, les deux mots *maturare* et *properare* qui offrent des idées bien opposées :

Frigidus agricolas si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cælo properanda sereno,
Maturare datur.

Plusieurs font à loisir, retenus par l'orage,
Ce qu'il faudrait hâter sous un ciel sans nuage.

Cette distinction est d'un goût bien pur. En effet le laboureur qui, pendant le mauvais temps, prépare les divers objets nécessaires à sa profession, peut soigner son travail parce qu'il en a le loisir ; mais il doit le hâter quand il fait beau, parce qu'il est pressé par le temps. On a donc raison de dire d'une chose faite à la hâte, qu'elle est prématurée (*præmature facta, sed non facta mature*). Aussi Afranius s'exprime-t-il ainsi dans une de ses pièces intitulée *Nomos :*

« Insensé, vous désirez avant le temps un pouvoir précoce (....*dominatum præmature præcocem*). »

Dites-moi, je vous prie, reprit Avienus, pourquoi Virgile, qui a fait de son héros le prototype des hommes religieux, et qui, en conséquence, a éloigné de ses yeux, dans les enfers, tout objet propre à inspirer l'horreur, qui s'est contenté de lui faire entendre les gémissements des coupables au lieu d'offrir à sa vue les tourments qu'ils endurent, qui, de plus, l'a introduit dans les Champs Élysées; pourquoi, dis-

je, lui fait-il entrevoir, dans le vers qui suit, une partie des lieux où sont retenus les impies?

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci.
Sur le seuil des enfers dont ils gardent l'entrée.

Il est clair que celui qui voit le vestibule et les couloirs d'un édifice est déja arrivé dans son enceinte, à moins que le mot vestibule n'ait une autre acception, et c'est ce que je voudrais savoir. Il y a, lui répondit Servius, une infinité de mots dont nous nous servons habituellement, et de la valeur desquels nous ne nous rendons pas un compte bien clair. Telle est l'expression *vestibule* si usitée, mais dont beaucoup de personnes se servent sans avoir une idée arrêtée sur sa propriété. Les uns veulent que ce soit la première pièce qui se présente en entrant dans une maison, et qu'ils nomment *atrium;* mais Cæcilius Gallus, très-savant jurisconsulte, dit, dans son second livre de la Signification des termes consacrés pour le droit civil, que le vestibule ne fait point partie de la maison, mais que c'est une avant-cour qu'il faut traverser pour gagner la porte d'entrée. Autrefois, en effet, cette porte d'entrée n'ouvrait jamais sur la rue dont elle était séparée par une petite place. On se demande souvent l'étymologie de ce mot: je vais exposer à ce sujet ce que j'ai lu dans des auteurs très-recommandables. La particule *ve* est, comme beaucoup d'autres, privative ou augmentative. Dans *vetus* et *vehemens*, elle ajoute à la signification, et marque excès d'âge pour le premier de ces

deux mots, et excès d'énergie pour le second. Dans *vecors* et *vesanus*, elle est privative, et annonce privation de courage et de santé. Nous venons de dire que jadis, dans les vastes édifices particuliers, la porte ouvrait sur un terrain vide situé entre la rue et l'entrée de la maison; c'était là que s'arrêtaient ceux qui venaient voir le maître du logis, avant d'être admis à le saluer. Ils attendaient ainsi, hors de la voie publique, le moment d'être introduits en sa présence. On a donc appelé *vestibules* (*ve stabulatio*) ces grands espaces dans lesquels s'arrêtaient ceux qui attendaient le moment d'avoir accès auprès des principaux citoyens. Il y a plusieurs personnes qui, d'accord avec nous sur l'étymologie du mot, lui donnent un sens différent, et le rapportent non aux étrangers qui viennent en visite, mais aux habitants mêmes de la maison qui ne s'arrêtent jamais dans ce vestibule, et n'en font qu'un lieu de passage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie. Ainsi, pour eux, *ve* est une particule privative; mais qu'elle signifie augmentation ou diminution, on doit toujours entendre par *vestibulum* l'emplacement situé entre une maison et la rue, et par *fauces* le passage étroit qui conduit de la rue au vestibule. Il suit de là qu'Énée, qui voit le vestibule du lieu où sont retenus les impies, ainsi que le sentier qui y conduit, n'a point pénétré dans ce lieu, et n'a pas été souillé par l'abominable contact de ces affreuses demeures; c'est seulement de la voie publique qu'il les aperçoit.

CHAPITRE IX.

Signification et origine du mot bidentes. Eques *est quelquefois employé pour* equus.

Un jour, reprit Avienus, je demandai à un grammairien ce que c'étaient que les hosties nommées *bidentes*. Ce sont des moutons, me répondit-il, et ce qui le prouve, c'est qu'à l'épithète de *bidentes* on ajoute celle de *lanigeræ* (couverts de laine), pour qu'on ne puisse pas s'y tromper. Soit, lui répondis-je, mais je désirerais connaître le sens propre et littéral de *bidentes*. C'est le nom qu'on donne, reprit mon docteur, sans paraître embarrassé, aux moutons qui n'ont que deux dents. Eh! grands dieux, m'écriai-je, dans quel pays avez-vous vu que la nature n'a donné que deux dents aux moutons? C'est un prodige qu'on ne peut détourner que par des sacrifices expiatoires. A ces mots, le grammairien bouffi de colère, et piqué de la raillerie : Ne demandez, me dit-il, aux littérateurs que ce qui est de leur ressort, et questionnez les bergers sur les dents de moutons. Je quittai ce vil fanfaron en me moquant de sa fade plaisanterie, et maintenant je m'adresse à vous, Servius, comme un vrai juge de la valeur des mots.

Quant au nombre de dents qu'a mis en avant votre grammairien, je n'ai rien à lui dire, répondit

Servius, puisque cette définition de *bidentes* l'a déja exposé à vos railleries; mais je dois m'opposer à ce que son opinion, que cette épithète est affectée seulement aux moutons, n'acquière de la consistance, d'autant plus que Pomponius, poète de la Gaule transalpine qui a fait des atellanes très-estimées, a dit :

« Mars, si tu protéges mon retour, je te voue le sacrifice d'un verrat de deux ans. (*Mars, bidente verre, etc.*). »

Et que Publius Nigidius, dans son Traité sur les entrailles des victimes, assure qu'on appelle *bidentes* non-seulement les moutons, mais encore tous les animaux âgés de deux ans. Cependant il n'explique pas le motif de cette dénomination. Je l'ai trouvé dans des Commentaires sur le droit pontifical. On appela d'abord ces victimes *bidennes;* ici le *d* sert à empêcher l'hiatus des deux voyelles *i* et *e*. C'est ainsi qu'on dit *redire* au lieu de *reire*, *redamare* pour *reamare*, et *redarguere* pour *rearguere*. *Bidennes* équivaut donc à *biennes* (de deux ans); mais l'usage ayant corrompu ce terme, il s'est changé en *bidentes*.

Cependant Hygin, qui avait des connaissances en droit pontifical, dit, au IVe livre de ses Commentaires sur Virgile, qu'on appelait *bidentes* les hosties parvenues à l'époque qui voit s'élever les deux dents majeures; d'où l'on juge qu'elles ont atteint l'âge requis. J'ai encore à vous consulter, reprit Avienus, sur ces vers :

Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere, etc.

Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches;
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.

Je désirerais savoir pourquoi Virgile a donné au cavalier le rôle du cheval; car bondir dans une plaine et cadencer ses pas, appartient au cheval et non pas à celui qui le monte. Fort bien, lui dit Servius, cette question est le résultat de l'insouciance qu'on montre pour les écrits des anciens. En effet, notre siècle négligeant la lecture d'Ennius et celle des vieux auteurs, il en résulte que nous ignorons une foule de faits que nous saurions si nous étions plus familiers avec les ouvrages de l'antiquité; et vous trouverez dans tous le nom d'*eques* donné indifféremment au cheval et à son cavalier. Ils ont aussi employé, pour l'un comme pour l'autre, le terme *equitare* (chevaucher). Ennius, au livre VIIe de ses Annales, dit:

Denique vi magna quadrupes eques, atque elephanti
Projiciunt sese.

« Les chevaux s'élancent enfin avec ardeur; les éléphants les imitent. »

L'épithète *quadrupes* prouve clairement que le mot *eques* est ici pour *equus*. Nous allons voir que *equitare*, dérivé de *eques*, se disait du cheval comme du cavalier. Lucilius, l'un des hommes qui possédaient le mieux la langue latine, s'exprime ainsi:

Nempe hunc currere equum, nos atque equitare videmus.

« Nous voyons le coursier s'élancer et chevaucher. »

Ainsi dans Virgile, ce rigide observateur des locutions antiques,

Atque equitem docuere sub armis,

équivaut à

Docuerunt equum portantem hominem, etc.

« Apprirent au coursier, sous sa charge, à bondir dans la plaine, et à déployer fièrement ses jarrets nerveux. »

Maintenant, répliqua Avienus, relativement à ce passage :

Quum jam trabibus contextus acernis
Staret equus, etc.

« Lorsque ce cheval, construit avec des madriers d'érable, etc. »

Je désirerais savoir si c'est à dessein, ou par hasard, que Virgile emploie cette sorte de bois pour la construction du cheval de Troie; car, bien qu'en sa qualité de poète il ait eu le droit de choisir quelque bois que ce fût, je sais qu'il n'use pas de la licence permise à la poésie, et qu'il ne s'écarte jamais des règles invariables qu'a fixées la raison, soit pour les faits, soit pour les noms. Ce n'est pas sans motif, lui dit Servius, que Virgile, qui a d'abord parlé du sapin, fait ici mention de l'érable, et ensuite du pin; car le sapin frappé de la foudre, présage la mort de sa maîtresse, et ce fut une femme qui perdit Troie. L'érable est dédié au dieu Stupor (stupéfaction); aussi les Troyens restèrent-ils stupéfaits à la vue du cheval fabriqué par les Grecs.

Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ.

On restait stupéfait du don prodigieux
Que les Grecs consacraient à la chaste Minerve.

Le pin est, il est vrai, dédié à Cybèle; mais il l'est aussi à la fraude et aux embûches, parce que ses fruits en tombant tuent ceux qu'ils atteignent. Aussi le cheval dont il s'agit est-il rempli d'embûches.

Lorsque Servius eut achevé, il fut décidé que le lendemain on entendrait Flavien, qui devait développer les profondes connaissances de Virgile dans la science des augures.

SATURNALES.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

Dans quelles occasions et sur quels sujets l'on doit philosopher à table.

Le premier service enlevé, les petites coupes commençaient à circuler, lorsque Prætextatus prenant la parole : Le propre des aliments solides, dit-il, est d'engendrer la taciturnité, celui du vin de délier les langues, et cependant, au milieu des dons de Bacchus, nous gardons un silence aussi profond que si la bienséance défendait de traiter dans un banquet des sujets sérieux et même philosophiques. Pensez-vous donc, répliqua Symmaque, que la philosophie doive être admise dans les banquets? Je crois, moi, que, telle qu'une grave et pudique matrone qui ne quitte jamais l'intérieur de ses appartements, elle

doit craindre de s'associer avec Bacchus qui aime le bruit; car elle est tellement modeste que loin d'admettre dans son sanctuaire un ton de voix trop élevé, elle n'y admet pas même les pensées tumultueuses. Voyez comme en agissent à cet égard les étrangers : l'usage, chez les Parthes, permet aux concubines, mais non aux femmes, de prendre part aux orgies. Il n'est pas messéant, disent-ils, que les premières paraissent en public, et se livrent à une folle gaieté; quant à nos femmes, ce n'est que dans une retraite profonde qu'elles peuvent conserver leur honneur intact. Croirai-je que la philosophie peut se présenter dans un lieu où l'art vulgaire du rhéteur a craint de se montrer? Nous savons en effet que l'orateur grec Isocrate qui, le premier, assujettit les phrases à une certaine cadence, étant pressé par ceux qui étaient assis à la même table que lui, de leur donner un échantillon de son éloquence, s'en défendit en disant:

« Il n'est pas temps maintenant de montrer ce que je sais faire, et ce de quoi il est temps, je ne le sais pas faire. »

J'aime à vous voir, mon cher Symmaque, lui dit alors Eustathe, ces égards respectueux pour la philosophie qui ne doit, selon vous, être honorée que dans son sanctuaire; mais prenez garde, en la bannissant des festins, d'en bannir aussi ses mères nourrices, la décence, la modestie, la tempérance et l'affection pour nos devoirs, toutes également vénérables. Il résulterait de là que nos tables privées de la présence de ces dignes matrones seraient abandonnées

aux courtisanes, je veux dire aux vices et aux crimes. Aux dieux ne plaise que celle qui s'occupe si soigneusement des devoirs à observer dans un banquet, craigne d'y paraître comme incapable de pouvoir confirmer ses leçons par les faits, et de garder la mesure qu'elle-même a assignée à toutes les actions de l'homme! Si je lui offre une place à table, ce n'est pas pour qu'elle oublie cette modération qu'elle veut que l'on observe dans toutes les circonstances de la vie. Je vais donc, en qualité d'arbitre entre vous et Vettius, introduire la philosophie dans cette salle, et je suis caution qu'elle ne s'écartera pas des règles qu'elle s'est prescrites, ainsi qu'à ses sectateurs.

Puisque notre siècle voit en vous, lui dit Furius, le seul dépôt vivant de l'ancienne philosophie, nous vous prions de nous faire connaître ces règles auxquelles elle s'astreint dans les repas.

Vous la verrez d'abord, reprit Eustathe, chercher à connaître l'esprit des convives, et si le nombre des doctes, ou du moins de ses sectateurs, l'emporte sur celui des ignorants, elle trouvera bon qu'on agite des questions philosophiques; car de même que quelques consonnes, parmi un grand nombre de voyelles, acquièrent un son plus doux, de même les ignorants en petit nombre, flattés de se trouver au milieu de gens instruits, finiront par rendre aussi quelques sons, ou seront du moins charmés d'apprendre quelque chose. S'il y a plus d'ignorants que de savants, elle engagera ceux-ci à cacher leur instruction, et à sembler prendre plaisir aux propos insignifiants des pre-

miers, afin que le parti peu nombreux de la noblesse ne soit pas écrasé par le peuple insurgé : et c'est ici un des avantages de la philosophie; car si l'orateur ne peut se montrer tel qu'en parlant, le philosophe ne mérite pas moins ce nom lorsqu'il se tait à propos que lorsqu'il parle. Le petit troupeau des doctes, laissant donc de côté, pour le moment, les questions d'un haut intérêt, se rangera du parti des hommes illettrés pour éloigner tout soupçon de dissentiment. Il n'y aura rien d'étonnant de lui voir faire, dans cette circonstance, ce que fit autrefois Pisistrate, tyran des Athéniens. La mésintelligence régnait entre lui et ses fils, auxquels il avait donné un bon conseil qu'ils ne voulaient pas suivre; déja ses ennemis triomphaient dans l'espoir que la désunion de la maison régnante amènerait quelque changement dans l'état; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée : car Pisistrate, ayant convoqué l'assemblée du peuple, dit qu'à la vérité il s'était d'abord courroucé contre ses enfants à cause de leur désobéissance; mais que depuis il avait pensé que la tendresse paternelle devait fléchir, et qu'il adoptait la manière de voir de ses fils; qu'en conséquence, il informait les Athéniens que le père et les enfants étaient d'accord. Ce fut ainsi qu'il déjoua les projets des malveillants. Voilà comment, dans toutes les situations de la vie, et particulièrement dans la joie des banquets, tout ce qui semble discordant peut être ramené à l'unisson, sauf toutefois les cas où la décence serait blessée. Nous voyons que dans le banquet d'Agathon, où se trou-

vaient Socrate, Phædrus, Pausanias, Erisymachus, on ne discuta que des sujets philosophiques, et qu'il en fut de même dans celui du docte Callias, auquel assistaient Charmides, Antisthène, Hermogènes, et d'autres personnages de ce genre. Quant à la table d'Alcinoüs et à celle de Didon, servies avec un luxe royal, chacune a son joueur de flûte : à la première est assis Démodocus, à la seconde Yopas. Chez Alcinoüs, on voit bon nombre de danseurs, et chez Didon, l'on remarque que Bitias ne peut boire sans répandre sur lui une partie du vin que lui offre la reine. Si quelque Phéacien ou Carthaginois se fût avisé de faire entendre la voix de la raison au milieu des discours frivoles de l'une ou de l'autre société, n'aurait-il pas parlé à des sourds, et ne se serait-on pas à bon droit moqué de lui?

Le sage doit donc commencer par chercher à connaître les convives; si cet examen est favorable à ses vues, il se gardera bien, parmi la joie qu'inspire le vin, d'entrer dans toutes les profondeurs de la philosophie, et les sujets qu'il agitera, loin d'être ardus et épineux, seront aisés à saisir, quoique d'une utilité marquée; car de même qu'en certains festins où l'on a coutume de prendre de l'exercice en dansant, s'il se trouvait quelqu'un de la compagnie qui provoquât les autres à la course ou au pugilat, on le bannirait de la société, comme incapable d'y tenir sa place : de même il faut, dans un banquet philosophique, s'occuper de matières intelligibles pour tous, et associer à Bacchus père de la gaieté, non-seulement

les nymphes, mais aussi les muses; car s'il va sans dire que dans une réunion d'hommes, quelle qu'elle soit, on doit se taire ou parler, voyons lequel du silence, ou d'un entretien convenable au temps et au lieu, doit être admis dans un banquet; que si l'on doit s'y conduire à la manière des aréopagistes qui rendent silencieusement leurs arrêts, il est inutile de mettre en question s'il faut, ou non, philosopher à table: mais s'il est permis d'y parler, pourquoi donc un discours honnête y serait-il défendu? D'autant plus que la conversation n'est pas moins propre que le vin à égayer une société; et, pour quiconque sait pénétrer Homère, ce calmant qu'Hélène mêle au vin, ce népenthès qui assoupit les douleurs, calme la colère et fait oublier tous les maux, n'est ni une plante, ni une liqueur des Indes, mais un parler discret qui charme les peines de son hôte, et lui inspire la gaieté. Effectivement, elle racontait à Télémaque *les hauts faits d'Ulysse, les grandes actions et les travaux de ce héros.* Elle dissipait ainsi la tristesse d'un fils en lui parlant de la gloire de son père, et en lui exposant par ordre chacune de ses nobles entreprises. Telle fut la mixtion mérorifuge dont elle se servit. Quel rapport, direz-vous, cela peut-il avoir avec la philosophie? Je répondrai que rien ne tient d'aussi près à la sagesse que de savoir conformer ses discours aux temps et aux lieux, et d'après la connaissance qu'on a des personnes avec lesquelles on se trouve. Souvent le récit d'une action vertueuse, d'un bienfait, d'un acte de modération, a produit son effet sur les

auditeurs, et a ramené dans le droit chemin ceux qui s'en étaient écartés. En effet, si la marche du discours s'y prête, la philosophie peut frapper, sans les blesser, ceux que le vice retient dans ses filets, de même que les bacchantes frappent de biais avec leurs thyrses dont la pointe est cachée sous des feuilles de pampre; car elle ne doit pas, dans un festin, faire ouvertement la censure des vices, sans quoi ceux qu'on attaquera feront face, et le désordre sera tel dans la salle du festin, que les convives sembleront avoir pris pour devise ces vers:

Allons gai, mes amis! prenez votre repas,
Et tenez-vous dispos pour l'heure des combats.

Ou, comme dit Homère plus laconiquement et plus énergiquement:

Déjeunons, mes amis, nous combattrons ensuite.

Si donc l'occasion se présente de faire une semonce, le sage la fera de manière à atteindre au but. Serait-il étonnant qu'il frappât sans blesser, quand ses réprimandes sont quelquefois un plaisir pour celui qui les reçoit? Il ne s'en tiendra pas aux plaisanteries; il fera aussi des questions conçues de manière à prouver que la philosophie ne s'occupe pas de niaiseries. Il suit de là qu'elle est de mise dans toute action louable, dans tous les lieux et dans toutes les réunions; car elle se prête à tout, et se rend partout si nécessaire que son absence est une calamité.

CHAPITRE II.

Quels sont les sujets sur lesquels chacun des convives préfère être interrogé.

Voici donc, dit Avienus, deux nouveaux genres d'instruction que vous voulez introduire, les questions et les reproches, que vous jugez propres à exciter la gaieté de ceux auxquels on s'adresse, bien que le déplaisir soit toujours la suite d'un reproche même mérité. Veuillez donc donner plus de développement à une proposition que vous n'avez fait qu'effleurer. D'abord, entendons-nous, reprit Eustathe; je ne parle pas de ces sortes de reproches qui ressemblent à une accusation, mais de ceux qui équivalent à une improbation, et que les Grecs nomment *scommata* (traits malins). Ces attaques ne sont pas moins sensibles qu'une accusation directe lorsqu'on s'y prend maladroitement; mais, dans la bouche du sage, elles ne manquent pas de douceur. Je commence par vous dire, relativement aux questions à faire, que le questionneur qui veut se rendre agréable, ne doit en proposer que sur des sujets faciles à résoudre, et avec lesquels la personne interrogée sera depuis long-temps familière. C'est effectivement un plaisir que d'être invité à faire preuve de son instruction, car nous aimons à faire valoir ce que nous savons, surtout lorsque les

connaissances que nous possédons, fruits de longs travaux, sont à la portée de peu de personnes. Telles sont l'astronomie, la dialectique et autres semblables. L'on se croit payé de ses peines, lorsque l'occasion se présente de faire preuve de ses talents sans encourir le reproche de vanité qui ne peut atteindre celui qui répond à l'appel qui lui est fait. Par la raison contraire, nous sommes péniblement affectés lorsque, dans une nombreuse assemblée, l'on nous interroge sur des matières que nous ne possédons pas parfaitement; nous n'avons alors que le choix d'avouer notre ignorance (quelle blessure pour l'amour-propre!) ou de répondre au hasard, et de courir ainsi la chance de parler juste ou de travers. Or, comme il arrive souvent, en pareil cas, que l'incapacité se montre à découvert, l'orgueil blessé s'en prend au questionneur.

Quelle satisfaction, au contraire, éprouvent ceux qui ont parcouru les terres et les mers lorsqu'on les interroge sur la position des continents et le gisement des côtes que si peu de personnes connaissent? Tantôt ils décrivent, et tantôt ils tracent la situation des lieux, et se font gloire d'offrir aux yeux des autres ce qu'eux-mêmes ils ont vu. Que dirai-je des généraux et des soldats? C'est un besoin pour eux de citer leurs beaux faits d'armes, et cependant ils se taisent pour n'être pas accusés de jactance. Mais invitez-les à parler: le récit de leurs exploits sera pour eux une récompense suffisante pour tous leurs travaux. D'ailleurs ce genre de narration reflète tant d'honneur sur le narrateur

que s'il se trouve dans la société quelques-uns de ses envieux ou de ses rivaux, ils discuteront bruyamment ce qu'il vient d'avancer, et, par le récit d'autres faits, l'empêcheront de terminer celui qui lui aurait mérité des éloges. Engagez quelqu'un à raconter ses dangers passés, ou ses peines lorsqu'elles ont cessé, vous lui ferez grand plaisir; mais pour peu qu'il les éprouve encore, sa répugnance à parler sera fortement marquée. Combien est doux, dit Euripide, le souvenir d'un danger évité! et qu'entend Virgile par le mot *olim* (un jour) ainsi placé, si ce n'est qu'on aime à se rappeler les malheurs auxquels on a échappé?

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Un jour exempt d'alarmes,
Ces souvenirs peut-être auront pour vous des charmes.

Je conviens qu'il est des sortes de malheurs dont le souvenir est douloureux, et que des questions faites à ce sujet affligent autant que les maux mêmes qu'on a éprouvés. Gardez-vous donc de questionner sur ses peines celui qui a été mis entre les mains des bourreaux, celui qui a perdu des personnes qui lui étaient chères, celui qui a été mal noté par les censeurs, vos questions pourraient leur paraître des reproches; mais faites souvent un appel à celui qui a été favorablement entendu de son auditoire; à celui qui, chargé d'une mission, s'en est acquitté heureusement, et en homme d'honneur; à celui qui a été favorablement accueilli de son chef; à celui qui, par adresse ou par force, a su échapper aux pirates qui se sont rendus maîtres de la flotte dont son vaisseau faisait partie.

Le récit de pareils sujets, si long soit-il, paraîtra trop court au narrateur. Vous pouvez encore inviter un convive à vous parler du bonheur récemment arrivé à son ami; il n'ose vous en parler sans y être invité, de crainte d'être accusé de jactance, et il voudrait bien ne pas le taire, de crainte d'être accusé de basse jalousie. Le chasseur sera charmé d'être interrogé sur le circuit de la forêt qu'il parcourt, sur la difficulté de trouver le gîte des bêtes fauves ou féroces, et sur les événements de la chasse. L'homme pieux se fera un plaisir de vous dire par quelles pratiques religieuses il a su mériter les bienfaits des dieux, et quels avantages il retire du culte qu'il leur rend; car ces sortes de personnes se plaisent à rappeler les faveurs de la divinité, ne serait-ce que pour qu'on les croie parfaitement bien avec le ciel. Se trouve-t-il un vieillard à table, vous aurez une belle occasion de vous assurer sa reconnaissance si vous le questionnez sur des sujets qui même ne l'intéressent pas même indirectement, car la loquacité est le faible de cet âge. Homère ne l'ignore pas quand il nous montre Télémaque faisant à Nestor cette foule de questions :

O Nestor, fils de Nélée, racontez-nous la mort du puissant Agamemnon? où était dans ce moment Ménélas? Dites-nous comment le fourbe Égysthe machina la perte d'un héros si supérieur à lui, etc. On voit qu'elles sont en assez grand nombre pour satisfaire la démangeaison que la vieillesse a de parler; et le héros de Virgile, qui veut se rendre agréable à Évan-

dre, lui fournit divers sujets de narration, et ne se contente pas de lui faire une ou deux questions.

> Il demande au vieux roi qu'il lui fasse l'histoire
> Des mœurs du premier âge et de ses monuments. (Tr.)

Nous savons quel effet cette séduction opère sur Évandre, et avec quelle prolixité il répond aux désirs d'Énée.

CHAPITRE III.

Des diverses sortes de traits malins, et de la réserve avec laquelle il faut en user à table.

Ce discours venait d'obtenir l'approbation de tous les auditeurs, lorsque Avienus prenant la parole : Je désirerais, dit-il, que cette société, formée de l'élite des savants, voulût bien engager notre ami à nous communiquer ses idées relativement au *scomma* (trait malin) dont il vient de nous parler. Sur l'invitation pressante de la société, Eustathe s'énonça comme il suit : Outre le *psogos* et le *diaboles*, que nous rendons par les mots blâme et accusation, les Grecs ont encore deux autres noms qui n'ont pas d'équivalent en latin, c'est leur *lœdoria* et leur *scomma;* à moins qu'on n'entende par le premier de ces mots un reproche qui équivaut à un affront direct. Quant au second, on peut le regarder comme un coup de langue indi-

rect, parce que, sous des formes polies, il renferme un sens équivoque. Ce dernier trait n'est pas toujours amer, quelquefois même il fait plaisir à ceux qui en sont atteints; c'est l'arme qu'emploie de préférence le sage ou l'homme bien né, surtout au milieu des plaisirs de la table qui prêtent tant à l'irascibilité.

En effet, l'attouchement le plus léger suffit pour donner l'impulsion à un corps placé au sommet d'un lieu escarpé, de même la plus légère contrariété suffit pour exaspérer l'homme ivre et celui qui est en pointe de vin. Il faut donc se garder d'employer dans un banquet le trait qui recèle une offense, parce qu'il blesse plus dangereusement qu'un affront direct. C'est un fer dont la pointe barbelée est plus difficile à extirper que celui dont la pointe est arrondie. Ajoutez que le rire des convives, provoqué par ce sarcasme, est une sorte d'approbation qui donne une nouvelle force à l'injure. Que l'on dise à quelqu'un « As-tu oublié que tu étais marchand de salaisons? » voilà un affront direct; mais si on lui dit : « Nous nous rappelons le temps où tu te mouchais du coude », voilà un trait malin, parce que la raillerie est indirecte. Ces deux reproches ont bien le même sens, mais la première attaque est faite à bout portant, et la seconde en style figuré. Un certain Octavius qui voulait qu'on le crût de bonne famille, disait un jour à Cicéron : « Je ne vous entends pas ; — « Vous avez cependant les oreilles bien percées, » répondit celui-ci, qui rappelait ainsi à Octavius qu'il était originaire de l'Afrique, où l'on est dans l'usage de porter des

anneaux aux oreilles. « Je vous ferais bien place si j'étais moins à l'étroit », disait le même Cicéron à Laberius. « Vous avez cependant deux selles à votre service », repartit le dernier qui reprochait par là à l'orateur romain l'instabilité de sa conduite. Mais cette saillie avait moins de mordant que le mot de Cicéron : « Si j'étais moins à l'étroit », dirigé contre César qui admettait, sans choix, dans le sénat, un si grand nombre d'intrus, que les quatorze bancs du théâtre ne suffisaient pas pour leur donner place.

Le sage doit donc en tous temps s'abstenir de ces sortes de bons mots qui visent à l'affront, et les autres ne doivent jamais se les permettre à table. Il en est d'autres moins acérés, et qu'on peut comparer à la morsure d'un animal édenté ; tel est celui que se permit Cicéron sur un consul qui n'avait été qu'un seul jour en place. « Nous avons eu jusqu'ici, disait-il, des flamines diales ; maintenant nous avons des consuls diales. » Et cet autre sur le même personnage : « La vigilance de Caninius a été si merveilleuse qu'il n'a pas fermé l'œil pendant tout son consulat. » Puis cet autre encore adressé à Vatinius, qui n'ayant occupé la première magistrature que pendant quelques jours, lui reprochait de ne lui avoir point rendu visite durant qu'il l'exerçait : « Je voulais y aller, lui répondit-il, mais la nuit m'a surpris en chemin. » Ces sortes de plaisanteries ont plus de grace que d'amertume. Il en est de même de celles qui ont pour objet certaines imperfections du corps, et qui offensent peu ou point ; comme quand on dit d'un front chauve

que c'est une proéminence curviligne; ou d'un nez épaté que c'est un enfoncement socratique. Ces traits nous blessent d'autant moins que les défauts corporels sur lesquels ils portent nous sont moins sensibles. Il n'en est pas de même de ceux dirigés contre la privation des yeux, ou de l'un d'eux.

Antigonus qui avait fait serment de pardonner à Théocrite de Chio, le fit mourir pour un sarcasme de ce genre. Pendant qu'on traînait cet orateur en coupable au pied du trône, ses amis le consolaient, et lui faisaient espérer qu'il obtiendrait son pardon dès l'instant où il paraîtrait aux yeux du roi. « Puisque c'est ainsi, leur répondit-il, je désespère. » Or il faut savoir qu'Antigonus était borgne; et cette raillerie déplacée coûta la vie au mauvais plaisant.

Je n'ignore pas que des philosophes ont employé cette arme dans des moments d'indignation. Un affranchi, fier de sa nouvelle opulence, en avait invité plusieurs à dîner, et, pour tourner en dérision les petits problèmes qu'ils se proposaient, il leur demanda pourquoi les fèves noires mêlées aux fèves blanches donnaient une purée d'une seule couleur. « Et vous, répondit Aridicès, piqué de la question, dites-nous pourquoi les escourgées de cuir blanc laissent sur la peau des empreintes de la même couleur que celles de cuir noir? »

Il y a des traits virulents en apparence, mais qui ne peuvent atteindre que ceux qui ont des reproches à se faire; il en est d'autres au contraire qui semblent renfermer un éloge, et couvrent de honte ceux à qui

ils s'adressent. Voici des exemples du premier genre. L. Quintius était de retour de la province où il avait exercé la préture, et, chose remarquable, sous le règne de Domitien il s'était conduit avec la plus rigoureuse intégrité. Un jour qu'il était malade et qu'il se plaignait à l'un de ses amis d'avoir les mains froides, « Il n'y a cependant pas long-temps que vous les avez rapportées bien chaudes de votre gouvernement, » lui répondit cet ami en souriant. Cette plaisanterie amusa beaucoup Quintius qui n'avait rien à se reprocher, mais elle aurait grièvement blessé un malhonnête homme.

Quand Socrate se comparait pour la beauté à Critobule dont la figure était si séduisante, il plaisantait et ne se moquait pas. Si je dis à un homme puissamment riche : « Je vais mettre vos créanciers à vos trousses; » et à celui qui garde une continence rigoureuse : « Vous aimez les courtisanes, car vous ne cessez de les combler de présents, » l'un et l'autre riront, parce que mes coups ne portent pas; mais les louanges données à ceux qui en sont indignes produisent un effet contraire, ainsi que je l'ai dit plus haut. Qu'en m'adressant à un lâche, je le compare à Achille ou à Hercule; qu'en m'adressant à un fripon bien connu, je le fasse marcher de pair avec Aristide, il n'y a pas de doute que chacun d'eux ne verra qu'un reproche amer dans ces compliments dérisoires.

Les mêmes traits peuvent nous amuser ou nous offenser selon la société au milieu de laquelle nous nous trouvons. Nous écoutons volontiers les reproches

qu'on nous fait en présence de nos amis, mais ils nous choqueraient s'ils nous étaient adressés en présence d'une épouse, de nos parents ou de nos maîtres, à moins qu'ils ne soient de nature à flatter les personnes dont je viens de parler. Que l'on plaisante, par exemple, un jeune homme, devant ses maîtres ou ses parents, de ce qu'il est assez fou pour passer des nuits entières à étudier, ou devant sa femme, de ce qu'il n'a des yeux que pour elle, et qu'il se rend ridicule par la préférence qu'il lui donne sur toute autre beauté, voilà de ces reproches qui ne peuvent qu'être agréables à ceux qui les reçoivent et à ceux qui les entendent. La raillerie amuse encore de la part de celui qui se trouve dans la même position que la personne raillée, comme quand un pauvre se moque d'un pauvre, et l'homme d'une condition obscure de son égal en naissance. Tharsius Amphias qui, de simple jardinier, était devenu un grand personnage, après avoir raillé un de ses anciens camarades sur l'abjection de sa profession, se hâta d'ajouter : «Mais vous et moi nous avons la même origine,» et fit grand plaisir à tous les auditeurs. Il y a des traits à bout portant qui comblent de joie celui qui les reçoit, comme quand on reproche à un vaillant homme de prodiguer sa vie pour sauver celle des autres ; à un homme généreux de dissiper son bien moins dans son intérêt que dans celui des autres. C'est ainsi que Diogène louait son maître Antisthène en paraissant le blâmer. «Sous sa direction, disait-il, de riche que j'étais je suis devenu mendiant, et j'ai tro-

qué une vaste maison pour un tonneau. » Il n'eût pas eu si bonne grace en disant : « Je lui dois de la reconnaissance pour avoir fait de moi un philosophe et un homme d'une vertu à l'épreuve. »

Il suit de là que le trait malin, malgré son unité de nom, se diversifie à l'infini. Aussi avait-il sa place parmi les institutions que donna Lycurgue aux Spartiates. Le jeune Lacédémonien était dressé à railler sans offenser, et à supporter avec calme les railleries des autres; s'il se fâchait, la plaisanterie lui était interdite. Vous voyez donc, cher Avienus (car on aime à former une jeunesse telle que la vôtre, assez docile pour aller au-devant de ce qu'on veut lui enseigner), vous voyez, dis-je, que toute espèce de traits malins est une arme à deux tranchants, dont je vous engage à ne pas user dans les banquets où la plaisanterie peut faire naître l'emportement. Tenez-vous-en, croyez-moi, aux propos de table, soit pour les mettre en avant, soit pour les résoudre vous-même. Ce genre d'amusement n'est pas tellement frivole que les anciens ne s'en soient occupés, comme on le voit par quelques écrits d'Aristote, de Plutarque et d'Apulée. Ne méprisons donc pas ce qui a mérité l'attention de ces illustres philosophes.

CHAPITRE IV.

Les mets simples doivent être préférés aux mets composés, comme plus faciles à digérer.

Pourquoi, dit alors Prætextatus, conseiller seulement aux jeunes gens un genre de questions qui convient également aux vieillards? Faisons-en tous pour le moment, mes amis, l'objet de notre conversation, et que l'entretien ne roule pas seulement sur la nature des aliments, mais aussi sur celle des corps en général, ou sur d'autres matières. N'avons-nous pas ici notre ami Disarius qui, par son art et par son érudition, nous sera d'un grand secours pour ces sortes de questions? Tirons, si bon vous semble, les rangs au sort, et que chacun, à son tour, propose celle dont il désire la solution. Tous alors, d'un commun accord, déférèrent à Prætextatus l'honneur de parler le premier, et témoignèrent le désir que chacun donnât suite à la consultation dont il allait leur offrir le modèle. Puisque vous le voulez, reprit Vettius, je demande quels sont, des mets simples ou composés, ceux dont la digestion est la plus facile? car les avis sont partagés à ce sujet. La sobriété, fière et dédaigneuse, aime à faire parade de sa retenue; la sensualité, au contraire, est accorte et complaisante. Mais je désirerais savoir laquelle on doit préférer

pour sa santé, de la première avec sa gravité censoriale, ou de la seconde avec ses goûts délicats. Je n'irai pas au loin chercher la solution de ma question, puisqu'elle peut m'être donnée par Disarius, non moins instruit de ce qui convient au corps humain que la nature elle-même qui l'a formé et l'entretient. Je vous demanderai donc, docteur, quelles sont les règles à suivre à cet égard. Si cette demande, dit alors Disarius, m'était adressée par quelque ignorant, je lui offrirais pour modèle la manière de vivre des animaux; car les esprits vulgaires agissent plutôt d'après des exemples que d'après des principes raisonnés. En effet, les bêtes doivent à une nourriture simple et uniforme une santé plus vigoureuse que celle de l'homme, et s'il en est parmi elles qui deviennent malades, ce sont celles à qui l'on donne, pour les engraisser, une nourriture mixte et formée de divers ingrédients. En voyant donc les animaux qui vivent d'aliments non composés jouir d'une santé permanente, et le contraire arriver chez ceux qui vivent d'aliments mélangés, notre homme sentirait le danger de ces derniers qui, par leur quantité, comme par leur agrégation, ne peuvent que former des crudités dans l'estomac. Son attention augmenterait sans doute si je lui alléguais, pour seconde raison, que jamais aucun médecin n'a poussé l'insouciance pour ses malades jusqu'à prescrire à un fiévreux des substances nutritives qui ne soient pas homogènes; tant il est vrai que ces dernières, qui sont de facile digestion, conviennent même à celui chez

qui la nature est affaiblie. Je pourrais encore lui dire, en troisième lieu, qu'il faut se garder des mets variés comme des vins de différentes espèces. Qui doute, en effet, que lors même qu'on n'a pas assez bu pour être ivre, on le devient en buvant des vins de diverses qualités? Avec vous, Vettius, à qui il a été donné de posséder tous les genres d'instruction, j'emploierai, non des exemples, mais des raisons que vous trouveriez facilement sans moi. Les crudités proviennent de la qualité des sucs dans lesquels se changent les aliments, lorsque ces sucs ne sont pas en harmonie avec les humeurs du corps, ou de la trop grande quantité d'aliments que l'estomac ne peut parvenir à digérer. Parlons d'abord de la qualité des sucs. Celui qui use d'une nourriture simple ne tarde pas à distinguer ceux qui sont favorables à l'entretien de son corps, d'avec ceux qui lui sont nuisibles, et n'étant pas embarrassé pour connaître de quelle qualité sont ses aliments, puisqu'il n'en prend que d'une sorte, il remonte sans peine à la source du mal; mais celui qui use d'aliments composés ne peut, vu la différence des sucs que produit leur amalgame, distinguer leurs qualités relatives: les humeurs qui sont le résultat de ces sucs divers ne peuvent être d'accord; le sang, dans lequel elles se transforment au moyen du foie, ne peut être liquide et pur, et quand il passe dans les veines, c'est avec leur sédiment. Telle est la source des maladies, qui toutes ont pour cause la discordance des humeurs. J'ajoute que les substances nutritives n'étant pas homogènes, leur digestion ne peut

se faire dans un seul et même temps, et qu'elles se convertissent en chyle, les unes plus tôt et les autres plus tard, en sorte que l'ordre des digestions est dérangé; je dis les digestions, car les aliments en subissent quatre avant que leurs molécules soient assimilables à notre propre substance. L'une de ces quatre se fait sentir chez ceux mêmes qui ont les sens les plus obtus; les trois autres s'opèrent par des moyens moins connus. Cette proposition deviendra évidente lorsque j'aurai repris les choses d'un peu plus haut. Nous possédons quatre organes au moyen desquels se fait l'élaboration des sucs vitaux: l'un, nommé καθεκτικὴ (le pharynx), est chargé de faire descendre les aliments après le travail de la mastication; comment, en effet, des matières aussi compactes pourraient-elles franchir l'isthme du gosier sans les ressorts secrets que fait jouer la nature? Ce premier pas fait, le bol alimentaire n'arrive point, par une descente non interrompue, jusqu'au dernier des canaux membraneux qui lui sont ouverts, mais il subit plusieurs transformations avant d'être entièrement digéré. Les soins de cette opération sont d'abord confiés à l'organe appelé καταδεκτική (l'œsophage), parce qu'il retient la matière des aliments qui subissent ensuite une transmutation, au moyen d'un troisième organe que les Grecs ont nommé ἀλλοιωτικὴ (l'estomac). Tous les autres dépendent de lui, car c'est par son moyen que s'accomplit le mécanisme de la digestion. En effet, le ventre a deux orifices: l'orifice supérieur reçoit les substances absorbées, et les confie au sac gastrique,

c'est-à-dire à l'estomac, qui a mérité le titre de père de famille, comme chargé de la direction de l'économie animale; car, si ce viscère est malade, la vie est en danger, puisque l'élaboration des sucs nourriciers dépend de cette cavité qui, traitée par la nature en animal intelligent, jouit de la propriété de vouloir et de ne pas vouloir. L'orifice inférieur aboutit aux intestins, à l'aide desquels s'opère l'excrétion alvine. La première digestion se fait donc dans le ventre; c'est là qu'a lieu la séparation des aliments en deux parties, l'une nutritive, et l'autre excrémentitielle, conduite par l'orifice inférieur dans les gros intestins; c'est de ce soin qu'est chargé le quatrième organe nommé ἀποκριτικὴ, ou sécrétoire.

Lorsque la matière des aliments s'est changée en sucs nutritifs, le foie entre en fonctions. Ce viscère est un sang concret doué d'une chaleur naturelle qu'il emploie à sanguifier ces sucs confectionnés; ainsi, la première digestion convertit en sucs les substances alimentaires, et la seconde convertit en sang ces mêmes sucs. C'est encore la chaleur du foie qui, par les conduits des veines, distribue dans tous les membres le sang, dont les parties les moins chaudes sont portées vers la rate. Ce dernier viscère est aussi froid que le premier est chaud; aussi les parties droites de notre corps ont-elles autant de vigueur que les parties gauches ont de faiblesse, tant a d'influence sur les unes et sur les autres celui de ces deux organes qui leur est adjacent.

La troisième digestion a lieu dans les veines et dans

les artères, réceptacles du sang et de la respiration; car elles épurent en quelque sorte ce fluide, dont les veines renvoient les molécules aqueuses à la vessie. Quant à celles qui sont homogènes et propres à être assimilées à notre substance, elles les font circuler dans toutes les parties du corps.

Il suit de là que le ventre recevant seul le bol alimentaire, la matière nutritive qu'il en exprime est ensuite distribuée par des canaux divers, et les os mêmes, la substance qu'ils contiennent, les ongles, ainsi que les cheveux, s'approprient les sucs qui leur conviennent. Telle est la quatrième digestion qui s'opère dans toutes nos parties, chacune d'elles se réparant au moyen des particules analogues qui lui sont envoyées. Cependant la substance alimentaire, tant de fois dépurée, n'en laisse pas moins un sédiment qui s'évapore par des issues secrètes lorsque l'animal jouit d'une santé parfaite; mais si quelques-uns de ses organes languissent, c'est sur eux que tombe ce sédiment, et c'est ainsi que s'engendrent ces maladies auxquelles la médecine a donné le nom de fluxions. Effectivement, si les parties grossières dont il est question abondent, rejetées par les parties saines, elles sont reçues par les parties malades qui n'ont pas la force de les repousser : la retraite qu'elles se sont choisie augmente alors de capacité; ce qui ne peut se faire sans occasionner des douleurs. Ainsi la goutte, ou toute autre maladie qui résulte des fluxions, a trois causes, savoir : l'excès des humeurs, la force de

l'organe qui les repousse, et la faiblesse de celui qui les reçoit.

Nous venons de démontrer que le corps éprouve quatre digestions qui dépendent les unes des autres, en sorte que si l'une d'elles est arrêtée, celle qui la suit l'est également; maintenant revenons, par la pensée, à la première de ces digestions qui s'opère dans le ventre, et nous verrons l'obstacle qu'elle rencontre dans les aliments composés, qui doivent, étant d'espèces différentes, se convertir en chyle les uns plus tôt, et les autres plus tard. Des sucs formés par cette première digestion, les premiers élaborés (car ils ne peuvent l'être tous dans un même temps) s'aigrissent pendant que les autres subissent leur transmutation; la preuve en est dans les vapeurs qui remontent de l'estomac jusqu'à la bouche. Quant à ceux dont la digestion se fait plus lentement, semblables au bois humide qui, saisi par le feu, exhale de la fumée, ils se vaporisent comme lui, à l'approche du feu de la nature, par suite de la lenteur de leur coction, et nous envoient également des rapports d'une saveur aigre. Mais les aliments simples n'éprouvent aucun retard à se changer en sucs nourriciers et de même nature, aucune des digestions n'est troublée, et toutes s'effectuent dans un temps donné.

S'il était quelqu'un qui, dédaignant de se rendre à des raisons aussi évidentes, car l'ignorance est intolérante, m'objectât que ce n'est pas la qualité de la nourriture, mais sa trop grande quantité qui nuit à

la digestion, je lui dirais que cet excès n'a lieu que parce que les aliments sont composés; car la variété des mets nécessite la variété des assaisonnements qui excitent l'appétit outre mesure, et de là une surcharge pour l'estomac, puisqu'on mange plus qu'il ne faudrait, lors même qu'on ne fait que goûter à chacun de ces mets. Aussi Socrate conseillait-il de s'abstenir des aliments, soit solides, soit liquides, qui engagent à boire et à manger sans besoin. Ajoutez qu'on devrait se garder des mets variés, ne serait-ce qu'à cause des sensations voluptueuses qu'ils excitent, et que doit éviter le sage, ainsi que celui qui aime l'étude. Quoi de plus opposé, en effet, que la vertu et la volupté?

Mais je m'arrête pour qu'on ne m'accuse pas de critiquer le banquet même auquel j'assiste, et qui, bien que modeste, offre des aliments composés.

CHAPITRE V.

Ce ne sont pas les aliments simples, mais les aliments composés qui sont d'une plus facile digestion.

Prætextatus et ses amis venaient de témoigner à Disarius toute leur satisfaction, lorsque Evangelus s'écria : Est-il rien de plus intolérable que cette violence faite à nos oreilles par la faconde et les périodes

arrondies d'un Grec qui nous entraîne par la rapidité de son discours, et nous force, bon gré, mal gré, à lui donner notre assentiment? Convenons, mon cher Vettius, que nous ne pourrions démêler les sinuosités dans lesquelles l'orateur nous a engagés, et opposons-lui Eustathe qui, par des arguments contraires, voudra bien nous faire part de tout ce qu'on peut dire en faveur des aliments composés; donnons-nous le plaisir de battre notre tyran par ses propres armes, et de voir un Grec enlever la palme à un Grec; que la corneille enfin crève les yeux à la corneille. Rien de plus aimable que votre proposition, dit alors Symmaque à Evangelus, quoiqu'elle ait une teinte d'humeur. La résistance opposée à des insinuations présentées dans un style aussi abondant qu'éloquent nous offrira du plaisir et de l'utilité, mais elle ne doit pas être insidieuse et porter le cachet d'une basse envie. Quant à moi, je conviens que je me sentirais disposé à réfuter notre ami, suivant l'usage qu'ont les rhéteurs de débattre des lieux communs, dans lesquels ils soutiennent alternativement le pour et le contre. Mais, comme dans ce qui tient aux inventions de la Grèce, il est plus convenable qu'un Grec lutte avec un Grec, nous nous réunissons tous pour prier Eustathe de plaider contradictoirement contre Disarius, et de rétablir dans ses honneurs ce charme des festins, qu'il veut réformer. Après s'être défendu long-temps de traiter cette question, Eustathe, ne pouvant résister aux désirs de tant d'illustres personnages, débuta ainsi : Je suis donc forcé de déclarer la

guerre à deux de mes meilleurs amis, à Disarius et à la sobriété. Mais, me croyant aussi fortement appuyé par l'autorité de la société que par un édit du préteur, j'oserai soutenir l'intérêt de la gourmandise, et je démontrerai d'abord que notre cher Disarius a su adroitement nous enlacer par des raisonnements plus captieux que solides. Il dit que les animaux ne se nourrissent que d'aliments simples, et qu'en conséquence ils jouissent d'une santé plus vigoureuse que celle des hommes; nous allons voir que ces deux assertions sont erronées, car la nourriture des brutes est composée, et nous ne sommes pas plus qu'elles sujets aux maladies. Ma première proposition est démontrée par la diversité des herbes qu'elles broutent, puisque parmi ces herbes il en est qui sont amères, d'autres qui sont douces; que le suc des unes est chaud, et que celui des autres est froid; enfin, jamais cuisinier n'a mis dans ses assaisonnements autant de variété que la nature en a mis dans les plantes. Tout le monde connaît Eupolis qui tient un rang distingué parmi les anciens poètes comiques. Dans une de ses pièces intitulée *OEges*, il introduit des chèvres qui se louent de leur pâture diversifiée, et s'applaudissent de paître toutes les sortes de végétaux que produit la terre: les tendres rejetons du sapin, du chêne vert, du cytise, de l'arbousier, du genièvre odorant, du laurier, de l'if au feuillage touffu et mince, du pin, de l'olivier sauvage, du lierre, du frêne, du lentisque, du tamarin, de la bruyère, du chêne, du hêtre et du

groseillier, du ciste, du panellier et du saule, du bouillan blanc, de l'aphronille et de la sarriette.

Peut-on appeler simple une nourriture à laquelle contribue cette quantité de plantes, d'arbustes et d'arbres qui diffèrent entre eux autant par leurs sucs que par leurs noms? A l'égard de ma seconde proposition, que nous ne sommes pas plus sujets aux maladies que les brutes, j'ai pour moi le témoignage d'Homère, qui dit que les maladies contagieuses attaquent premièrement les animaux. Et, en effet, privés de leur liberté, il leur est moins facile qu'à l'homme de se défendre des épidémies; qui plus est, la brièveté de leur vie témoigne assez qu'elle est exposée à de nombreux accidents. Connaissons-nous un seul d'entre eux qui pousse sa carrière aussi loin que la nôtre, à moins que vous ne citiez la longévité fabuleuse des corbeaux et des corneilles, dont les aliments ne sont pas simples, puisqu'ils se nourrissent de cadavres, ainsi que de semences et de fruits de toute espèce, et dont la voracité n'est pas moins grande que la durée controuvée de leur existence? Vous nous offrez, Disarius, pour seconde preuve, si je me le rappelle bien, que les médecins ont pour principe de donner aux malades des aliments simples et non composés; mais, s'il en est ainsi, je crois que c'est parce que ces aliments sont moins appétissants, et non parce qu'ils sont d'une plus facile digestion. Votre but est d'exciter chez le malade le dégoût pour le manger, au moyen des substances sans saveur, parce que la faiblesse de son estomac

n'en pourrait digérer beaucoup. Ce n'est donc pas à la qualité, mais à la quantité que vous avez égard en agissant ainsi. Quant à votre conseil d'éviter la variété dans le manger, comme dans le boire, il y a quelque chose de captieux dans cette similitude que vous établissez entre ces deux choses dont l'usage a des résultats bien différents. Voit-on ceux qui mangent avec excès éprouver ces maux de tête qu'occasionne le vin pris en trop grande quantité? Dans le premier cas, l'estomac ou le ventre est malade; dans le second cas, l'indisposition tient de la folie. C'est, j'imagine, parce que la pesanteur des aliments solides fixée sur un seul point, attend le secours de la digestion, qui se fait insensiblement, et les sucs nourriciers pénètrent alors tous les membres. Quant aux liquides, plus légers de leur nature, ils gagnent les hauteurs, et arrivent au cerveau qu'ils pénètrent de leurs fumées brûlantes. On doit donc se garder des vins de plusieurs qualités, de crainte que leurs vapeurs ignées, qui agissent sur la tête aussi rapidement que diversement, ne blessent le siége de l'entendement. Mais sous quels rapports et par quelle raison pourrait-on nous faire craindre les mêmes résultats de la variété des aliments solides?

A l'égard de votre dissertation si claire et si savante sur l'ordre que suivent les digestions, tout ce que vous avez dit de la nature du corps humain, et qui ne touche pas à l'objet de notre discussion, fait honneur à votre éloquence; mais je ne puis être de votre avis, quand vous dites que les sucs divers, pro-

duits de la diversité des aliments, sont contraires aux corps, qui ne sont eux-mêmes formés que de qualités contraires. Et, en effet, nous sommes un composé de chaud et de froid, de sec et d'humide. Or, les aliments homogènes donnent des sucs d'une seule et même qualité; et, dans ce cas, dites-moi ce qui entretient les trois autres qualités du corps. Croyons-en Empédocle, qui dit que chacune d'elles s'approprie ce qui lui convient dans les sucs nourriciers; *le doux s'empare du doux, l'amer de l'amer, l'aigre de l'aigre, et le chaud du chaud.* Je vous ai souvent entendu citer avec admiration ce passage de votre maître Hippocrate : « Si l'homme était un être simple, il ne souffrirait point; or il souffre, donc il n'est pas un être simple. »

Si donc l'homme est un composé, il doit se nourrir de substances composées. Aussi le créateur de l'univers a-t-il voulu que l'air qui nous entoure, et que nous respirons, réunît plus d'une propriété; il ne l'astreignit pas à être toujours froid ou toujours chaud, toujours sec ou toujours humide, parce qu'une seule de ces qualités n'aurait pas été suffisante pour entretenir des êtres formés du mélange de toutes les quatre. Il fit donc le printemps humide et chaud, l'été chaud et sec, l'automne sec et froid, l'hiver froid et humide.

Les éléments, principes constituants de nos corps, sont également composés de molécules différentes qui entretiennent notre existence : le feu est sec et chaud, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre

sèche et froide. Pourquoi donc voulez-vous nous assujettir à des aliments simples, lorsque tout est composé en nous, autour de nous, et dans les corps dont nous sommes une agrégation ? Et quand vous dites que si la nourriture s'aigrit, et parfois se vaporise dans l'estomac, c'est parce qu'elle est composée, nous vous en croirons lorsque vous nous aurez prouvé qu'elle produit toujours cet effet chez ceux qui usent de mets variés, ou que ce même effet n'a jamais lieu chez ceux qui vivent de mets simples. Mais si l'homme qui a une table abondante ne l'éprouve pas souvent, et si le contraire arrive à celui qui ne vit que d'aliments simples, ne serait-il pas plus convenable de mettre ce vice de digestion sur le compte de la gourmandise que de l'assigner à la variété des substances alimentaires ? En effet, celui qui mange avec excès des mets sans apprêt digère mal, tandis que la digestion se fait bien chez l'homme sobre qui se nourrit de mets composés. Mais, me direz-vous, cet excès dans le manger est provoqué par la diversité des aliments qui flattent le palais, et nous engagent à passer les bornes du besoin ; je reviens donc à ma dernière proposition, savoir, que les crudités sont le résultat de l'excès de nourriture, et non de sa qualité. Celui qui sait se maîtriser s'impose, aux tables somptueuses de la Sicile ou de l'Asie, une réserve que ne peut garder, même en ne vivant que d'olives et de légumes, celui qui cède à ses passions. Il suit de là que l'homme qui use modérément des avantages d'une table splendide se porte bien, tandis que celui qui est

réduit à l'aliment le plus simple se rend malade s'il en abuse. Enfin, si vous regardez comme nuisibles les mets composés, pourquoi les potions que vous administrez aux malades sont-elles un agrégat de substances hétérogènes et discordantes? Vous mêlez l'euphorbe à l'opium; vous neutralisez, au moyen du poivre, les qualités réfrigératives de la mandragore et des autres plantes de cette espèce; qui pis est, vous faites un mélange monstrueux des sucs exprimés des testicules du castor et de la chair des vipères, en leur ajoutant ceux des végétaux que produisent abondamment l'Inde et la Crète. Puisque vos remèdes ne diffèrent des autres aliments qu'en ce que les premiers rétablissent les ressorts de la vie, et que les seconds les entretiennent, pourquoi tous vos soins tendent-ils à varier ceux-là, tandis que vous condamnez ceux-ci à une triste uniformité? Vous avez ensuite déclamé, d'un ton tragique, contre la volupté, en nous la montrant comme l'ennemie de la vertu, bien qu'elle ne le soit que quand elle dégénère en luxe, et qu'elle fait fi de la médiocrité. N'est-ce pas un voluptueux que ce malheureux esclave qui ne mange que quand il a faim? qui ne boit que quand il a soif? La volupté n'est pas infâme, par cela qu'elle est volupté; mais elle est louable ou répréhensible selon qu'elle est bien ou mal dirigée. Je viens de prouver qu'elle est excusable; j'ajoute qu'elle est profitable. En effet, la nourriture prise avec volupté est rapidement attirée dans les réduits de l'estomac qui l'attendait avec impatience, et qui, dans l'ardeur

de sa jouissance, la digère rapidement. Il n'en est pas ainsi lorsque cette nourriture est sans attrait. Est-ce donc avec raison que vous accusez les mets variés d'exciter l'appétit ? ne voyez-vous pas que la santé tient essentiellement à cette faculté dont l'absence est le signe d'un danger imminent ? Que fait le pilote quand un vent trop fort enfle les voiles de son vaisseau ? il en modère l'impétuosité en prenant des ris, et vole impunément sur la surface des mers ; mais si les vents dorment, il ne peut les éveiller. Il en est de même de l'appétit qui nous stimule, et dont nous sentons les progrès ; nous le modérons au moyen du gouvernail de la raison ; mais en le perdant, nous cessons bientôt d'exister. Puis donc que nous ne pouvons vivre sans nourriture, et puisqu'elle n'a de prix qu'escortée de l'appétit, ayons soin d'entretenir ce dernier par la diversité des aliments ; mais ne nous écartons pas des bornes que prescrit la raison. Faites attention, je vous prie, que je parle ici d'une table délicate sans être trop recherchée, et que si je me prononce pour la variété des mets, je n'entends point parler de ce luxe qui ne saurait se passer de neige en été et de roses en hiver, et qui, donnant plus à l'ostentation qu'à l'utilité, met à contribution les mers éloignées et les fourrés les plus épais. Un pareil faste, lors même que la modération des convives veillerait sur leur santé, n'en serait pas moins l'écueil de leurs mœurs.

Lorsque Eustathe eut reçu les compliments de la société, Vous avez, lui dit son antagoniste, traité

votre sujet en dialecticien, et moi, en médecin. Avant de faire un choix entre ces deux régimes, il faut les mettre en pratique, et l'expérience décidera lequel des deux est préférable pour la santé.

CHAPITRE VI.

Le vin est, de sa nature, plutôt froid que chaud. Pourquoi les femmes s'enivrent difficilement, et les vieillards promptement.

Flavien prenant alors la parole: J'avais déja, dit-il, entendu plusieurs médecins soutenir que le vin doit être mis au nombre des substances chaudes; c'est aussi ce que vient de faire Eustathe, quand il a parlé des causes de l'ivresse. Quant à moi, qui ai souvent réfléchi sur cette matière, je suis porté à croire que la nature du vin participe plus du froid que du chaud. Je vais vous exposer mes raisons, et vous jugerez si j'ai tort. Je pense que cette liqueur, bien que froide de sa nature, n'en est pas moins susceptible, et même avide de chaleur, lorsqu'on l'approche des corps dont la température est élevée. Le fer, si froid au toucher, s'échauffe aux rayons du soleil, et la chaleur étrangère chasse le froid naturel. Cherchons à démontrer la réalité de ces deux effets. Comme boisson, le vin est admis dans l'intérieur du corps; et comme fomen-

tation, il est employé au traitement des parties extérieures. Les médecins conviennent que, dans ce dernier cas, il est froid, et n'en soutiennent pas moins qu'il est chaud lorsqu'il pénètre dans l'intérieur, quoiqu'il soit privé de chaleur, et qu'il ne doive cette propriété qu'aux corps qu'il rencontre, et avec lesquels il s'unit. Ordonneraient-ils, dans les faiblesses d'estomac, du vin pour rétablir les forces du malade, si l'effet de ce liquide n'était pas de resserrer les parties affaiblies et désunies à l'aide de sa froideur? Ils se garderaient bien d'employer aucun corps chaud, dans la crainte d'augmenter le mal; cependant ils ne défendent pas le vin, et parviennent, par ce traitement, à faire succéder la force à la faiblesse.

Je vais donner une autre preuve que la chaleur du vin est accidentelle plutôt que naturelle. Si quelqu'un, sans le savoir, a bu de la ciguë, je sais qu'on parvient à le guérir en lui faisant avaler de fortes doses de vin: la raison en est que cette liqueur, qui s'est emparée de la chaleur des intestins, est alors en état de résister aux effets du réfrigérant vénéneux; mais qu'on mêle au vin du suc de ciguë, une pareille potion résistera à tous les remèdes, et sera suivie de la mort, parce que le premier, en unissant ses qualités froides à celles du second, devient un corps mixte sur lequel la chaleur interne n'opère plus, parce qu'il a perdu ses propriétés en perdant sa liberté. Dans les transpirations excessives, ainsi que dans les diarrhées, le vin est employé avec succès pour resserrer les pores. Dans les insomnies, la médecine se sert, pour fric-

tions, de substances froides, telles que l'opium, la mandragore, et d'autres encore, parmi lesquelles se trouve le vin reconnu pour soporatif, ce qui constate la froideur de sa nature. Qui plus est, les substances chaudes provoquent l'acte vénérien, excitent la sécrétion de la semence, et favorisent la reproduction de l'espèce. Cependant les grands buveurs sont peu propres au coït, et leur liqueur prolifique est trop peu concrète pour animer les germes fournis par l'autre sexe. Ce qui prouve encore mon assertion d'une manière péremptoire, c'est que les effets qui résultent de la sensation d'un très-grand froid se font aussi remarquer chez les ivrognes; ils pâlissent, leur démarche est chancelante et pesante; les esprits vitaux en désordre agitent tumultuairement les membres de l'individu. C'est la même torpeur, c'est le même bégaiement chez l'homme ivre que chez l'homme saisi par un froid rigoureux, et tous deux, assez ordinairement, deviennent paralytiques.

Passons aux remèdes qu'on administre aux ivrognes. Après les avoir fait coucher, ne les couvre-t-on pas excessivement pour rappeler la chaleur qui s'est évaporée? et n'emploie-t-on pas, dans la même vue, les bains chauds et les frictions? Enfin, ceux qui s'enivrent fréquemment vieillissent promptement: les uns deviennent chauves, d'autres blanchissent avant le temps; et ces accidents sont une suite de l'absence de la chaleur. Est-il rien de plus froid que le vinaigre, qui n'est autre qu'un vin altéré? Seul de tous les liquides, il éteint rapidement la flamme la plus ac-

tive, tant sa froideur a d'énergie, comparée à celle de la chaleur ignée. J'ajouterai que les fruits les plus froids sont ceux dont les sucs ont une saveur analogue à celle du vin, tels que la pomme commune, la grenade et le coin. Le sujet sur lequel je viens de m'énoncer a fait souvent l'objet de mes réflexions, et j'ai voulu vous faire connaître mon opinion sur le vin.

Cependant je n'oublie pas que j'ai une consultation à faire, et je vous prie, Disarius, de résoudre la question que je vais vous adresser. Je me rappelle avoir lu chez un philosophe grec, c'est, je crois, dans un Traité de l'ivresse par Aristote, que les femmes s'enivrent difficilement et les vieillards promptement. Cependant il n'assigne la cause d'aucun de ces deux effets. Comme cette question est essentiellement du ressort de la physiologie que vous avez étudiée par goût et par état, vous m'obligerez, si toutefois son opinion est la vôtre, de nous éclairer sur ces deux points dont il a fait un apophthegme. Cette observation, répliqua Disarius, est, comme toutes celles du même philosophe, extrêmement juste, et je me garderai bien d'être d'un autre avis que ce grand homme dont la nature a confirmé les découvertes. « Les femmes, dit-il, s'enivrent difficilement, et les vieillards promptement. » Ces deux sentences sont fondées en raison, et dérivent l'une de l'autre; car lorsque nous aurons reconnu la cause qui préserve les femmes de l'ivresse, nous saurons celle qui met fréquemment les vieillards dans cet état. Le tempérament de la femme et celui du vieillard diffèrent essentiellement. L'humide pré-

domine dans celui de la première, comme le prouvent le poli, ainsi que l'éclat de sa peau, et plus particulièrement encore ses menstrues, qui sont l'évacuation du superflu de cette humidité. Lors donc que le vin rencontre cette abondance d'humeurs aqueuses, l'absorption qu'il en fait l'affaiblit trop pour que ses vapeurs puissent monter au cerveau. Une autre raison qui vient à l'appui de l'opinion d'Aristote, c'est que le corps de la femme, destiné à de fréquentes purgations, est un crible qui offre de nombreuses issues aux matières qui doivent en être expulsées; c'est par ces pores que s'échappent les fumées du vin. Il n'en est pas de même du corps de l'homme avancé en âge; la sécheresse y domine, comme le prouve sa peau terne et dure au toucher. Le vieillard pleure difficilement, c'est un autre indice de cette sécheresse de complexion; l'humide n'offre donc chez lui aucune résistance à la force du vin qui déploie toute son énergie sur un corps desséché, et ne tarde pas à s'emparer du siége de l'intelligence. Il est certain que, dans la vieillesse, la dureté du corps égale sa sécheresse; d'où il résulte que ses pores sont à peine ouverts, et ne peuvent donner passage aux vapeurs du vin qui, dans ce cas, s'échappent vers le cerveau. Il suit encore de là que le vieillard le plus sain éprouve tous les accidents causés par l'ivresse; ses membres tremblent, sa langue bégaie; il aime à parler, et se courrouce facilement, en sorte qu'un jeune homme ivre ressemble beaucoup à un vieillard de sang froid; et lorsque ce dernier se met en pointe

de vin, la liqueur n'occasionne pas chez lui de nouveaux accidents, mais elle augmente ceux auxquels l'âge l'a soumis.

CHAPITRE VII.

La complexion des femmes est-elle plus froide ou plus chaude que celle des hommes? Pourquoi le moût n'enivre pas.

La dissertation de Disarius venait d'être accueillie favorablement, lorsque Symmaque prit la parole. On ne peut mieux raisonner, dit-il, sur les causes qui font que les femmes s'enivrent rarement : le docteur en a cependant oublié une ; c'est la froideur de leur complexion qui, se communiquant au vin, lui enlève sa force, et rabat les fumées de ce liquide, qui ne peut alors monter au cerveau. Vous vous trompez, Symmaque, dit alors Horus, si vous croyez que le tempérament des femmes est froid ; je vais aisément vous prouver, si vous le désirez, qu'il est plus chaud que celui des hommes. A l'époque de la puberté, certaines parties du sang prennent de la consistance, et se convertissent en poils qui couvrent le pubis, les joues, et d'autres parties encore ; mais comme elles sont absorbées par la chaleur naturelle du corps des femmes, celles-ci ont peu de ces filets déliés ; aussi leur tissu cutané est-il brillant et

poli. Un autre indice de la chaleur qu'elles ont en partage, c'est l'abondance de leur sang, source de cette chaleur, et qui les brûlerait s'il n'était fréquemment évacué. Comment peut-on appeler froides celles qui ont un excès de chaleur occasionné par la quantité du sang? J'ajoute que, bien qu'il ne soit plus d'usage de brûler les corps des morts, nous ne pouvons ignorer que, quand il avait lieu, et que les circonstances exigeaient qu'on en brûlât plusieurs à la fois, les personnes chargées de cette fonction avaient coutume de mettre un corps de femme sur dix d'hommes, afin d'avancer l'incinération de la totalité; ce qui prouve que nos ancêtres n'ignoraient pas que la femme a plus de chaleur que l'homme. Je dirai plus encore: la chaleur étant la cause de la reproduction, la femme est appelée à s'occuper de cette œuvre beaucoup plus tôt que l'homme, parce qu'elle est beaucoup plus chaude; car, d'après les lois, une fille est pubère à douze ans, un garçon ne l'est qu'à quatorze ans. Enfin, ne voyons-nous pas les femmes, pendant des froids rigoureux, se contenter de vêtements légers, tandis que les hommes en endossent plusieurs les uns sur les autres? c'est, à coup sûr, leur chaleur naturelle qui restreint la rigueur du froid.

A merveille, dit alors Symmaque en souriant, je vois que notre cher Horus est un ex-cynique qui veut, en sa nouvelle qualité d'orateur, démontrer la chaleur naturelle de la femme par des arguments qui prouvent le contraire. Je lui dirai d'abord que, si les poils

sont moins abondants chez elle, la cause en est dans le peu de chaleur dont elle est pourvue; et, en effet, c'est à la chaleur des corps qu'est due la formation des poils : aussi les eunuques, dont la complexion est, sans aucun doute, plus froide que celle des autres hommes, en sont-ils privés. Qui plus est, les parties les plus chaudes du corps humain sont aussi les plus velues, et si le cuir de la femme est plus poli, c'est parce qu'il est plus resserré par le froid. La condensation est effectivement un effet du froid, comme le poli des surfaces est un effet de leur densité. Quant aux fréquentes purgations des femmes, elles ne résultent pas de l'abondance du sang, mais de son appauvrissement; car les excrétions sont le résultat des crudités et des superfluités du corps; elles ne pourraient y séjourner long-temps à cause de leurs qualités froides et nuisibles : et la preuve qu'elles sont telles, c'est que les femmes qui ont leurs règles sont très-frileuses; d'où l'on doit conclure que la nature de ces excrétions est froide, et que, privées de la chaleur qui entretient la vie, elles étaient déplacées dans le corps. Si le cadavre des personnes du sexe servait jadis à l'incinération de celui des hommes, ce n'est pas parce qu'il est plus chaud, mais parce que son pannicule graisseux est plus épais et ressemble à de l'huile figée, ce qui ne prouve pas du tout sa chaleur.

Que la femme soit appelée avant l'homme à procéder à l'œuvre de la génération, cela démontre la faiblesse et non l'élévation de température de sa com-

plexion; les fruits de qualité inférieure mûrissent avant les autres. Ce qui vous donnera une idée juste du plus ou du moins de chaleur de l'un et de l'autre sexe, c'est que les femmes cessent bien plus tôt d'enfanter que les hommes d'engendrer. En effet, la faculté générative, également partagée, a moins de durée dans un corps froid que dans un corps chaud: vous ajoutez que la froidure produit moins d'effet sur elles que sur nous; c'est un effet de l'homogénéité. Elles éprouvent d'autant moins la sensation du froid, que leur tempérament est plus en harmonie avec cet état de l'air.

Mais chacun est libre de penser à cet égard comme il l'entend. Quant à moi, je vais, à mon tour, proposer une question que je crois intéressante, et en demander la solution au meilleur de mes amis, à Disarius, non moins instruit sur d'autres matières que sur celles que nous traitons.

J'étais dernièrement à ma campagne au moment de la vendange, et je m'amusais beaucoup à voir les villageois, ainsi que mes esclaves qui travaillaient avec eux, boire souvent du moût, tant celui qu'ils exprimaient du raisin, que celui provenant de l'entassement des grappes, et cela sans s'enivrer: j'étais surtout émerveillé de voir ceux sur lesquels je savais que le vin agissait promptement conserver leur sang froid. Je voudrais savoir pourquoi le moût n'enivre pas, ou n'enivre qu'à la longue. Tous les corps doux, répondit alors Disarius, provoquent bientôt la satiété, on ne les appète pas long-temps, et à la satiété

succède le dégoût. Or, le moût n'a que de la douceur et nul bouquet. C'est le vin dans son enfance; lorsqu'il sera pubère; il aura moins de douceur et plus de parfum. Ce sont deux qualités bien différentes, témoin Homère qui dit: « Le miel est doux, le vin est suave. » Ainsi le moût, qui n'a encore que de la douceur, inspire un dégoût qui ne permet pas qu'on en boive jusqu'à l'ivresse. J'ajoute que les corps doux sont naturellement l'antidote des vapeurs vineuses; aussi les médecins commencent-ils par faire vomir ceux qui ont mis leur vie en danger en buvant avec excès; ils leur donnent ensuite du pain frotté de miel pour dissiper les vapeurs qui gonflent encore leurs veines. Les saveurs douces sont donc un remède contre l'ivresse. D'où il suit que le moût ne peut enivrer; et cette impossibilité peut être démontrée physiquement. Le moût, pesant de sa nature, contient beaucoup de parties d'eau et d'air; au moyen de sa pesanteur, il descend et coule rapidement dans les intestins, sans s'arrêter sur les points où il pourrait être nuisible; et dans sa descente, il abandonne indubitablement les deux substances auxquelles il est uni, l'air et l'eau: mais le premier, presque aussi lourd que lui, ne tarde pas à occuper les voies basses; quant à la seconde, non-seulement elle n'offusque pas le cerveau, mais elle rabat, s'il y a lieu, les fumées vineuses. Une preuve que le moût contient des parties aqueuses, c'est qu'en vieillissant, sa quantité diminue et sa qualité augmente; car l'eau qui l'affaiblissait s'étant dissipée, il ne reste

plus que le vin, libre alors de déployer son énergie qui n'est plus contrariée par un mélange qui la neutralisait.

CHAPITRE VIII.

De la digestion facile ou difficile de certains aliments, et de quelques autres questions très-subtiles.

J'ai aussi pour ma part, dit alors Furius Albinus, de l'exercice à donner aux talents de Disarius, et je voudrais qu'il me dît pourquoi la saucisse (*insicium*) est difficile à digérer. Son nom, dérivé d'*insecare* (couper, diviser), annonce un aliment réduit en menues parties; ce qui devrait aider à sa digestion, puisque la hachette a fait à peu près tout le travail de mastication, en divisant la masse des chairs. C'est positivement cette division des chairs qui rend leur digestion plus pénible, lui répondit le docteur. Rendues plus légères par la trituration, elles surnagent dès qu'elles rencontrent la liqueur sécrétée par les glandes de l'estomac, et n'adhèrent pas à la peau de ce viscère, dont la chaleur faciliterait leur conversion en chyle.

Jetez votre hachis dans l'eau, il s'élèvera à la surface et surnagera; en agissant de même dans l'estomac, il échappe au travail de la digestion, et, dans

ce cas, la coction du bol éprouve d'autant plus de retard, que la cuisson des corps par le moyen de l'eau chaude est plus lente que par l'action du feu. Ajoutez que plus les viandes sont hachées menu, et plus elles absorbent d'air, dont il faut d'abord que l'estomac les dégage avant de les convertir en sucs alimentaires.

Je désirerais savoir encore, répliqua Furius, pourquoi certaines viandes compactes sont de plus facile digestion que d'autres viandes plus légères. La coction d'une tranche de bœuf se fait sans peine, tandis que celle des poissons se fait difficilement. La cause en est, lui répondit Disarius, à la force de la chaleur interne, qui, lorsqu'on lui présente des matières qui lui conviennent, les aborde hardiment, et ne tarde pas à les consumer dans cette lutte inégale. Quant aux matières légères, elle semble les dédaigner, et les convertit plutôt en cendres qu'en sucs nourriciers. Tel un grand chêne devenu la proie des flammes, et dont les débris sont des charbons ardents; mais si vous n'offrez au feu pour aliment que de la paille, le résidu ne sera que des cendres. Une autre comparaison qui ne manque pas de justesse, est celle d'une forte meule qui réduit en poudre les gros grains qu'elle rencontre, et laisse intacts ceux d'une moindre dimension. L'impétueux aquilon déracine les sapins et les chênes, l'ouragan le plus violent brise avec peine un roseau.

Furius, charmé de l'élocution du narrateur, se disposait à lui faire d'autres questions, lorsque Albi-

nus Cæcina s'y opposa. J'ai aussi, dit-il, à mettre à contribution l'érudition pleine de charmes de notre ami. Dites-moi donc, mon cher Disarius, pourquoi le poivre et le sénevé appliqués sur la peau l'offensent, et même la percent; tandis que, pris comme aliments, ils ne blessent pas les parois de l'estomac. Les épices âcres et brûlantes entament les surfaces qu'on leur oppose, répondit le docteur, parce que, dans leur état de liberté, elles font usage de toutes leurs propriétés mordicantes; mais aussitôt qu'elles parviennent dans les intestins, elles perdent ces propriétés, et sont délayées par les molécules aqueuses du canal digestif. J'ajoute que la chaleur de l'estomac les convertit en sucs avant qu'elles puissent nuire.

Puisque nous parlons de chaleur, répliqua Cæcina, j'ai à vous faire une question que je crois intéressante. Pourquoi dans l'Égypte, où la chaleur est excessive, la qualité du vin y est-elle plus froide que chaude? Vous savez, Albinus, reprit Disarius, que l'eau qui sort d'un puits profond ou d'une fontaine, fume en hiver, et qu'elle est très-froide en été. En voici la raison : lorsque l'air ambiant est à une haute température, le froid gagne les parties intérieures de la terre, et s'infiltre dans les eaux qui ont leurs sources dans ces profondeurs; et lorsqu'à l'été succède l'hiver, la chaleur, à son tour, se réfugie au sein de la terre, et échauffe ces mêmes sources dont je viens de parler. Voilà ce qui arrive dans les contrées où le chaud alterne avec le froid; mais le premier de ces phénomènes a constamment lieu en Égypte située sous un

climat brûlant. Dans cette région, le froid, qui a gagné les bas-fonds, pénètre les racines de la vigne qui ne peut donner que des sucs froids. Voilà pourquoi les vins des pays chauds sont privés de chaleur.

Notre texte roule sur la chaleur, dit Albinus, et je vois que nous n'en changerons pas aisément. Ayez donc la bonté de me dire d'abord pourquoi l'on se sent rafraîchi en entrant dans l'eau chaude, lorsque l'on ne s'y meut pas; puis pourquoi, lorsqu'on s'y meut, l'on éprouve plus de chaleur qu'auparavant; et enfin, pourquoi plus l'on se donne de mouvement, et plus la chaleur augmente d'intensité. Dans le premier cas, répondit Disarius, l'eau chaude qui nous enveloppe ne tarde pas à nous paraître plus supportable, parce que nous nous habituons à son degré de température, ou parce que nous lui communiquons de la fraîcheur. Dans les deux autres cas, c'est parce que le mouvement nous met en contact avec de nouvelles tranches du fluide; et comme alors le corps n'a pas le temps de s'y accoutumer, chaque changement de tranche augmente la sensation de la chaleur.

Et pourquoi donc, répliqua Albinus, l'air chaud qui est, pendant l'été, agité par les vents, perd-il de sa chaleur et devient-il froid? Le mouvement qui lui est communiqué devrait, par la raison susdite, augmenter cette chaleur. Il n'en est pas de la chaleur de l'air comme de celle de l'eau, reprit Disarius; ce dernier élément est plus compacte que l'air, et un corps dense, mis en mouvement, déploie toute son énergie

sur les surfaces qui se présentent à lui; mais l'air, mis en mouvement, passe à l'état de vent, lequel, raréfié par l'agitation, devient souffle. Dans ce dernier état, il repousse tout ce qui nous entourait, et conséquemment la chaleur de nos corps; c'est alors que la sensation du froid succède à celle du chaud.

CHAPITRE IX.

Pourquoi ceux qui tournent sur eux-mêmes éprouvent des vertiges. Comment il se fait que le cerveau, dépourvu de sentiment, communique aux autres parties du corps la faculté de sentir; et, en passant, de quelques-unes de ces parties qui sont privées de sensibilité.

Moi aussi, dit Evangelus, en prenant la place d'Albinus Cæcina, je veux donner de l'exercice à notre ami, pourvu toutefois qu'il parvienne à me satisfaire avec ses réponses courtes, et qui semblent données à regret. Dites-moi donc, Disarius, pourquoi ceux qui tournent rapidement sur eux-mêmes éprouvent des vertiges et que leur vue s'obscurcit; et pourquoi, lorsqu'ils ne s'arrêtent point, ils ne peuvent éviter une chute à laquelle ne pourrait les contraindre aucun autre mouvement du corps. Ces mouvements, dit le docteur, sont au nombre de sept: nous nous portons en avant, en arrière, vers le haut, vers le bas, sur la

droite, sur la gauche, et nous nous mouvons circulairement. De ces sept mouvements, un seul appartient aux corps divins, c'est celui en ligne circulaire, suivant lequel se dirigent les cieux, les astres et les planètes. Les êtres animés qui vivent sur la terre font un usage fréquent des six premiers, et le septième ne leur est pas inconnu. Ceux-là ne sont pas nuisibles, parce qu'ils ont lieu en ligne droite; mais, quand celui-ci est trop rapide, il met en mouvement les humeurs de la tête, et offusque les esprits animaux et vivifiques du cerveau régulateur des impressions transmises par les organes des sens. C'est à ce fluide subtil, dont l'organe cérébral est environné, que nous sommes redevables de nos perceptions, parce que ses sucs fortifient nos nerfs et nos muscles; mais il cesse ses fonctions quand il est troublé par le vertige, et oppressé sous le poids des humeurs en mouvement : voilà pourquoi la vue s'obscurcit et l'ouïe s'émousse. Dans cet affaissement des esprits animaux, les nerfs et les muscles sont privés de l'énergie qu'ils leur communiquaient, et le corps, qui devait à ceux-ci toute sa vigueur, n'ayant plus de point d'appui, est forcé de s'abattre. Mais l'habitude, qu'on a nommée une seconde nature, préserve du vertige ceux qui se livrent fréquemment au mouvement circulaire; car alors le fluide, familiarisé avec ce mouvement, n'interrompt pas ses fonctions : cet exercice est donc sans inconvénient pour ceux qui le prennent fréquemment.

Vous êtes enlacé, mon cher Disarius, dit aussitôt

Evangelus; je vous tiens, et, si je ne me trompe, vous ne m'échapperez pas. Souvent j'ai entendu dire à vous et à vos confrères que le cerveau est privé de sentiment, et qu'il en est de lui, à cet égard, comme des os, des dents et des cheveux. N'est-ce pas l'avis de vos docteurs? ai-je tort ou raison? Vous avez raison, répliqua Disarius. Vous êtes donc pris, continua Evangelus; car, quand je vous accorderais qu'à l'exception des cheveux, il est chez l'homme d'autres parties insensibles, ce qui n'est pas probable, pourquoi nous avez-vous dit tout à l'heure que le cerveau est le régulateur des sensations, et cela après être convenu que cet organe est dépourvu de sentiment? Comment excuserez-vous cette contradiction, ou cette volubilité de langue si commune chez les Grecs?

Les filets dont vous m'enveloppez, dit en souriant Disarius, sont bien faibles, et les mailles en sont bien larges; aussi m'en verrez-vous sortir sans trop de peine. La nature a voulu que les corps trop secs ou trop humides soient insensibles. Les ongles, les os, les dents et les cheveux ont trop de sécheresse pour n'être pas imperméables à l'action du suc nerveux; la graisse, la moelle, le cerveau ont trop d'humidité pour se laisser pénétrer par ce même suc. Ces sept substances sont donc dénuées de sensibilité. La coupe des cheveux ne cause aucune douleur; on n'en éprouve pas davantage par l'incision des dents, de la graisse, de la moelle ou du cerveau. Mais, direz-vous, nous voyons cependant que ceux à qui l'on

incise les os, que ceux qui ont des maux de dents, éprouvent des douleurs atroces : rien de plus vrai; mais ces douleurs ne résultent pas de l'incision des os, mais bien de celle du périoste qui les recouvre. Une fois que cette membrane est coupée, le tranchant du fer ne fait pas plus d'effet sur l'os et sur ses sucs médullaires que sur les cheveux. Ce n'est pas la sensibilité des petits os de la mâchoire qui cause les maux des dents, mais celle de la membrane muqueuse qui tapisse leurs alvéoles. Quant aux ongles, si l'on retranche seulement la portion qui excède le bout des doigts, on n'éprouve aucun mal; mais quand on coupe jusqu'au vif, la douleur qu'on ressent vient des nerfs qu'ils recouvrent. Il en est ainsi des cheveux; on peut les couper impunément, mais quand on les arrache, on violente le derme dans lequel ils sont implantés. Les souffrances et la mort, suite commune des offenses faites au cerveau, ont leur cause, non pas dans le sentiment de cet organe, mais dans celui de ses enveloppes membraneuses.

Je viens d'indiquer les parties insensibles du corps de l'homme, et j'ai rendu raison de cette insensibilité. Il me reste encore à dire pourquoi le cerveau, privé de sentiment, n'en est pas moins le régulateur des impressions des sens. Je vais donc tâcher de remplir mon engagement.

Les sens sont au nombre de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. Ces organes internes ou externes ont été départis aux seuls corps périssables. Car un corps divin n'a pas de sens, et nous

savons que l'âme est bien supérieure à un corps quelconque, fût-il même divin. Si ceux de cette dernière espèce regardent comme au-dessous d'eux de posséder une faculté propre aux êtres mortels, à plus forte raison l'âme, dont le rang est bien plus élevé, n'en a-t-elle pas besoin. Cependant, pour que l'homme existe; pour qu'il remplisse les fonctions de la vitalité, l'âme doit imprégner le corps humain de ses immortels rayons; elle l'habite donc, et réside dans le cerveau. Car cette substance de forme sphérique, et descendue des régions de l'Éther, a dû se fixer sur la partie la plus élevée de notre individu, et dont la forme se rapproche le plus de la sienne. Cette partie est privée de la propriété de sentir, qui serait inutile à l'âme; mais, comme elle est nécessaire à l'être animé, l'âme a déposé dans les cavités de l'organe encéphalique un fluide qui tient de sa nature, et qui est chargé de mettre en jeu les sensations et de les régler.

De ces cavités, nommées ventricules par nos ancêtres, partent sept syzygies ou paires de nerfs, que vous pouvez désigner par un nom latin, si cela vous convient. Quant à nous, nous les nommons ainsi parce que ces nerfs se détachent deux à deux du point où ils naissent, et aboutissent à un autre point déterminé. Ces sept paires de nerfs, qui ont leur origine dans les ventricules du cerveau, font l'office de tubes; et, dociles aux lois de la nature, elles distribuent le fluide nerveux, source de la sensibilité, des parties les plus proches, aux parties les plus éloignées. La

première paire se dirige vers les yeux ; elle leur fait reconnaître les formes des corps, et leur fait distinguer les couleurs. La seconde paire aboutit au conduit auditif interne; c'est à elle que cet organe doit la perception des sons. La troisième paire se rend aux fosses nasales, et leur communique la propriété de recevoir l'impression des odeurs. La quatrième se termine à la voûte palatine qui nous procure les sensations du goût. La cinquième est répandue dans toutes les parties de l'être animé, qui peut ainsi apprécier la différence des corps polis aux corps raboteux, et des corps froids aux corps chauds. La sixième paire, partant du cerveau, arrive à l'estomac, qui a le plus grand besoin de sentir, soit pour appéter ce dont il a besoin, soit pour refuser ce qui lui serait nuisible. C'est ce que fait tout homme tempérant. La septième paire distribue le sentiment à la moelle épinière, qui est pour l'animal ce que la carène est pour un vaisseau. Les usages et l'importance de cette dernière substance sont telles, que les médecins lui ont donné le nom de cerveau prolongé.

En effet, il part de son centre, de même que du cerveau, plusieurs canaux chargés d'épancher le suc nerveux, d'après les trois vues qu'a eues l'âme sur le corps humain. D'abord, elle veut que l'homme vive, ensuite qu'il vive conformément à la dignité de son être, et enfin qu'il vise à l'immortalité en perpétuant son espèce. Ces trois vues sont, comme je l'ai dit, remplies au moyen des conduits de la moelle épinière. Effectivement, c'est d'eux que le cœur, le foie et les pou-

mons, principes de l'existence, reçoivent le fluide nécessaire pour remplir leurs fonctions. C'est encore des tubes de la moelle allongée qu'émanent les sucs chargés de vivifier les nerfs des mains, des pieds, et des autres portions du corps, à l'aide desquels nous maintenons la dignité de notre nature. C'est d'eux enfin que partent les nerfs qui transmettent aux organes de la génération, dans les deux sexes, les sucs nécessaires à la reproduction de l'espèce. Le fluide nerveux, logé dans les ventricules du cerveau, et les sucs dérivés de la moelle épinière, circulent donc dans toutes les parties du corps humain; donc aussi l'organe cérébral est le siége des sensations, bien que privé lui-même de la faculté de sentir. A merveille, dit Evangelus; notre cher Grec nous dévoile si bien les secrets de la nature, qu'on croit assister à ses opérations. Mais je cède à Eustathe un droit que je lui avais enlevé. Que le savant Eusèbe, dit alors Eustathe, ou tel autre que ce soit, vienne interroger notre oracle; j'en serai moins gêné pour la consultation que j'ai en vue.

CHAPITRE X.

Comment il se fait que les parties antérieures de la tête blanchissent et deviennent chauves les premières. Pourquoi la voix des femmes et des eunuques est-elle plus faible que celle des hommes?

Nous allons donc, dit Eusèbe à Disarius, nous entretenir de la vieillesse, aux portes de laquelle nous touchons presque l'un et l'autre. Dites-moi : lorsque Homère donne aux vieillards l'épithète de πολιοκροτάφους (aux blanches tempes), prend-il simplement la partie pour le tout, par une licence familière aux poètes? ou bien a-t-il un motif quelconque pour désigner ainsi spécialement cette partie de la tête? Il en a un, reprit Disarius, et la sagacité de ce divin poète ne brille pas moins ici que partout ailleurs. En effet, la partie antérieure de la tête est plus humide que la partie postérieure, d'où il arrive fréquemment que les cheveux commencent à blanchir vers les tempes. Mais, dit Eusèbe, si la partie antérieure est la plus humide, pourquoi devient-elle chauve, puisque c'est la sécheresse qui fait tomber les cheveux? L'objection est juste, répliqua Disarius, mais il est aisé d'y répondre. Les parties antérieures de la tête sont aussi les plus poreuses; ainsi l'a voulu

la nature, afin que tout ce qu'il y aurait vers le cerveau d'émanations surabondantes trouvât plus d'issues pour s'échapper : aussi remarque-t-on sur les crânes des squelettes des espèces de sutures qui lient ensemble les deux hémisphères de la tête, si je puis m'exprimer ainsi. Ceux chez qui ces pores ou issues sont plus larges, ont la tête sèche par suite de l'évaporation des humides ; conséquemment ils blanchissent plus lentement, mais ils sont sujets à devenir chauves. Eh bien! reprit Eusèbe, puisque la sécheresse occasionne la chute des cheveux, et que, d'après vos propres paroles, les parties postérieures de la tête sont les plus sèches, pourquoi l'occiput n'est-il jamais chauve? La sécheresse de l'occiput, repartit Disarius, n'est point un vice de complexion, mais une loi de la nature ; tous les hommes sont affectés de sécheresse à cette partie de la tête. Mais la sorte de sécheresse qui rend chauve est celle qui résulte d'une complexion vicieuse, appelée communément par les Grecs δυσκρασία. Ainsi ceux qui ont les cheveux crépus, étant constitués de manière à avoir la tête plus sèche que les autres, blanchissent lentement, mais deviennent promptement chauves. Ceux au contraire qui ont la chevelure moins épaisse n'en sont pas facilement dépouillés, entretenue qu'elle est par l'humide ou fluide qu'on appelle φλέγμα en grec ; mais ils ont bien vite les cheveux blancs, qui ne deviennent tels que parce qu'ils prennent la teinte du fluide qui les nourrit. — Eh bien, s'il est vrai que ce soit l'abondance de l'humide qui fasse blanchir les che-

veux, pourquoi donc la complexion des vieillards passe-t-elle pour être très-sèche? — Parce que la vieillesse, ayant perdu sa chaleur naturelle, est affectée d'une froideur qui produit chez elle une surabondance d'humide glacé, tandis que le suc vital se trouve épuisé par le long cours des ans. D'où il suit que la complexion des vieillards est tout à la fois sèche par le manque de suc naturel, et humide par l'abondance des humeurs viciées; ce qui fait qu'ils sont fort sujets aux insomnies. Car le sommeil, qui résulte principalement de l'humide, est produit chez eux par un humide qui n'est pas naturel; au lieu que dans l'enfance, dont la complexion est très-humide, mais d'une humidité naturelle et nécessaire, il est plein et prolongé. C'est par la même raison que les enfants ne sauraient avoir les cheveux blancs, malgré l'extrême humidité de leur tempérament, cette humidité n'étant pas chez eux le résultat d'une affection cacochyme, mais un suc nourricier, naturel et vital. L'humide ou fluide qui provient, soit des glaces de l'âge, soit d'un vice accidentel quelconque, est une superfluité, et par conséquent un mal; il mettrait la vie des femmes en danger, sans les pertes fréquentes auxquelles elles sont sujettes. Il cause dans les eunuques la débilité des jambes, dont les os, presque toujours abreuvés d'un humide superflu, manquent de vigueur naturelle: aussi se tordent-elles aisément par l'effort qu'elles font pour soutenir le poids du corps, trop lourd pour elles; semblables à la canne

de jonc, qui ploie et se courbe sous le fardeau qui lui est imposé.

Puisque la discussion sur l'humide superflu, dit dit Eusèbe, nous a conduits à parler des eunuques, je voudrais que vous me dissiez pourquoi ils ont un timbre de voix si clair, que quand on ne voit pas la personne qui parle, on ne sait si c'est une femme ou un châtré. C'est encore là, repartit Disarius, un effet de la quantité d'humide superflu. Cet humide, en effet, épaississant l'artère par où monte le son vocal, rétrécit le passage de la voix, et c'est pour cela que les femmes et les eunuques ont la voix claire et aiguë. Dans les hommes, au contraire, elle est grave et forte, le canal en étant très-ouvert et parfaitement libre. Mais ce qui montre que chez l'eunuque, ainsi que chez la femme, une même froideur produit presque une même quantité d'humide vicieux, c'est que le corps de l'un et de l'autre acquiert souvent le même embonpoint. Il est certain du moins que, chez tous les deux, les seins croissent à peu près dans la même proportion.

CHAPITRE XI.

Pourquoi ceux qui éprouvent de la honte ou de la joie rougissent-ils, tandis que ceux qui ont peur pâlissent ?

Cet entretien fini, Servius, qui devait, à son tour, interroger Disarius, fut saisi d'une pudeur naturelle qui le fit rougir jusqu'au blanc des yeux. Courage, Servius, lui dit ce dernier, vous qui êtes non-seulement le plus instruit des jeunes gens de votre âge, mais de qui les vieillards mêmes pourraient apprendre, rassurez-vous, et, laissant à part cette honnête pudeur qui colore votre front, discourez avec moi librement sur le premier sujet venu. Vos questions ne seront pas moins instructives que le seraient vos réponses, si d'autres vous interrogeaient. Lorsque, à force de sollicitations, il l'eut amené à rompre enfin un silence déja un peu long : Eh bien ! dit Servius, je vous demanderai de m'expliquer la cause de ce qui, de votre aveu, vient de m'arriver : pourquoi la honte, sentiment de l'âme, provoque-t-elle la rougeur du front ? La honte, reprit Disarius, agite le sang, et le fait circuler promptement du cœur jusqu'aux extrémités du corps, de manière qu'il se peint au travers de la peau.

Les physiciens disent en effet que l'âme, en proie

à la honte, semble se faire du sang un voile derrière lequel elle se cache, de même que nous voyons souvent l'homme qui rougit se couvrir le visage avec la main. Il ne vous restera aucun doute là-dessus, si vous considérez que la rougeur de la peau n'est autre chose que la transparence du sang.

Et ceux qui ressentent de la joie, dit Servius, pourquoi rougissent-ils? La joie, répliqua Disarius, vient du dehors; l'âme se porte au-devant-d'elle avec ardeur et précipitation: le sang, qui l'accompagne, et qui semble prendre une part active à son heureuse situation, colore la peau, et produit sur elle un effet semblable au précédent. Maintenant, reprit Servius, pourquoi au contraire ceux qui ont peur pâlissent-ils? Ceci n'est pas non plus un mystère, repartit Disarius: l'âme, en effet, quand elle craint quelque accident du dehors, se jette tout entière dans le plus secret réduit du corps; comme nous cherchons aussi, quand nous avons peur, quelque retraite sombre ou quelque lieu qui nous puisse dérober aux yeux. L'âme donc, en se retirant tout entière pour se cacher, attire à elle tout le sang, qui est son véhicule habituel. Le sang retiré, il ne reste à la peau qu'un fluide plus clair; ce qui occasionne la pâleur. Le tremblement est encore un effet de la peur, parce que les esprits animaux se réfugient à l'intérieur, abandonnent les nerfs qui fortifiaient les membres, lesquels sont dès lors agités par les émotions de la crainte. De cette même passion résulte aussi le flux de ventre; parce que les muscles, qui fermaient le

passage des matières alvines, privés du fluide nerveux, retiré à l'intérieur, rompent les digues chargées de retenir ces matières jusqu'à l'entier achèvement de la digestion. Servius, ayant déféré respectueusement à ces explications, mit fin à ses questions.

CHAPITRE XII.

De quinze questions proposées par Avienus à Disarius.

Puisque c'est à mon tour, dit alors Avienus, à proposer des questions, je ramènerai l'entretien sur les propos de table, dont il s'est trop écarté en passant à d'autres objets. Souvent, en voyant servir la viande salée que nous nommons lard (*lardum, quasi large aridum*), je me suis promis de rechercher pourquoi, en y mêlant du sel, cette viande se conserve si long-temps. Bien que je puisse moi-même en trouver la raison, je préfère néanmoins l'apprendre d'un homme qui s'occupe plus spécialement de l'étude des corps. Tout corps, répondit Disarius, est, de sa nature, sujet à se dissoudre et à se corrompre; et, à moins que quelque force ne le contienne, aisément il se détériore. Il est contenu, tant qu'il a vie, par l'action de l'air qui, incessamment renouvelé, vivifie et nourrit les organes de la respiration, laquelle venant à cesser avec l'existence, les membres se flétrissent, et

le corps s'affaisse tout entier par son propre poids. Le sang, qui fortifiait les membres tant qu'il conservait de la chaleur, venant à la perdre, se vicie, se pousse au-dehors, et tous les conduits s'élargissant, il en sort un pus noir et épais. Voilà les accidents que le sel empêche, quand il est mêlé à un corps. Il est, en effet, sec et chaud de sa nature : c'est par la chaleur qu'il arrête la dissolution, c'est par sa sécheresse qu'il pompe ou absorbe l'humidité. Qu'il retarde l'effet de cette humidité, ou qu'il la consume, c'est de quoi on peut aisément s'assurer, en faisant deux pains d'un égal volume, l'un saupoudré de sel, l'autre n'en contenant pas un grain. On trouvera que ce dernier est le plus pesant, sans doute, parce que le défaut de sel y aura laissé plus d'eau. — Je demanderai aussi à mon cher Disarius, *pourquoi le vin clarifié a plus de force, mais est moins de garde? et pourquoi il agit aussi rapidement sur le cerveau qu'il se détériore aisément, si on le veut conserver?* Voici, reprit Disarius, pourquoi il trouble promptement les sens : c'est qu'il pénètre les fibres de celui qui en boit avec une vitesse proportionnée à la limpidité qu'il a acquise en perdant sa lie. Quant aux changements auxquels il se trouve sujet, ils viennent de ce que n'ayant plus d'appui qui le soutienne, toutes ses parties tendent à s'altérer; car sa lie est comme une racine qui l'étaie, le nourrit, et lui donne des forces. Voici une autre question, dit Avienus : *pourquoi, dans tous les liquides, à l'exception du miel, la lie se repose-t-elle au fond,*

et que le miel seul jette sa lie à la surface? A quoi Disarius répondit : Dans les autres liquides, la matière dont se compose la lie, étant épaisse et terreuse, est plus pesante que le liquide lui-même. Dans le miel, elle est plus légère. C'est pourquoi dans les premiers, entraînée par sa pesanteur, la lie tombe au fond; dans le miel, au contraire, étant plus légère, elle est forcée de quitter sa place et d'occuper la partie supérieure.

Tout ce qui vient d'être dit me suggère d'autres questions analogues. Je vous demanderai donc, Disarius, *pourquoi le miel et le vin sont réputés parfaits à des époques si différentes, le miel dans sa nouveauté, le vin dans sa vieillesse?* Aussi les gourmands disent-ils proverbialement : Voulez-vous faire de bon vin miellé ? composez-le d'Hymette nouveau et de vieux Falerne.

La solution de votre question, reprit Disarius, est dans la nature opposée des deux liquides. Le vin, en effet, est essentiellement humide; le miel, au contraire, est sec. Si vous en doutez, observez la médecine quand elle opère. Par exemple, veut-elle humecter certaines parties du corps, c'est le vin qu'elle emploie pour faire les frictions; en veut-elle sécher d'autres, elle les frotte avec du miel. Mais le laps de temps enlevant quelque chose à ces deux substances, le vin devient plus pur, le miel se dessèche; et pendant que celui-ci perd son suc, celui-là se débarrasse de ses parties aqueuses. La question que je vais vous faire, dit Avienus, ni dif-

fère guère des précédentes. *Pourquoi, si vous gardez quelque temps un vase demi-plein de vin et un autre vase demi-plein d'huile, le vin tourne-t-il à l'acide, tandis que l'huile acquiert une saveur plus agréable?* Ces deux faits sont exacts, repartit Disarius. En effet, dans cet espace vide qui reste au haut de l'un et de l'autre vase, il entre un air étranger qui attire et pompe la vapeur la plus subtile et la plus spiritueuse. Cette vapeur épuisée, le vin, comme dépouillé de ce qui faisait sa force, selon qu'il était faible ou vigoureux, tourne à l'acide, ou contracte de l'âpreté. Quant à l'huile, une fois débarrassée de son humide superflu, ou de la chancissure dont elle était couverte, elle acquiert un nouveau degré de saveur.

Hésiode, reprit Avienus, prétend qu'une fois arrivé à la moitié d'une pièce de vin, il faut user d'économie; mais qu'au commencement et à la fin, on peut s'en donner jusqu'à satiété, voulant dire par là sans doute que le vin est meilleur à la moitié du tonneau. D'un autre côté, l'expérience démontre que dans l'huile c'est ce qui surnage qui est le meilleur, et dans le miel ce qui est au fond du vase. Je vous demande donc de m'expliquer *pourquoi l'huile à la surface, le vin au milieu, le miel au fond du vaisseau, sont réputés meilleurs?* Disarius répondit sur-le-champ: Dans le miel, les parties les plus délicates sont aussi les plus pesantes: mais ces parties les plus pesantes occupent le fond du vase; donc dans un vase plein de miel, le fond est plus délicat que la surface. Dans un vaisseau

plein de vin; au contraire, la partie du fond, se mêlant avec la lie, est non seulement trouble, mais d'un goût bien inférieur. Pour la partie supérieure, elle s'altère par le voisinage de l'air dont l'action l'affaiblit. Voilà pourquoi les laboureurs, non contents de mettre leurs futailles à l'abri sous le toit qu'ils habitent, les enterrent, et les garnissent de couvercles enduits à la superficie, afin de préserver le vin, autant que possible, du contact de l'air, qui le détériore si évidemment, que ce liquide a de la peine à se conserver dans un vaisseau plein, et moins accessible par là à l'action du fluide élémentaire. Mais si vous venez à en ôter, et que vous donniez lieu à l'air de pénétrer, tout ce qui est resté se gâte. Ainsi la partie qui occupe le centre, également éloignée des deux extrémités, est à l'abri des impressions nuisibles, et n'est ni trouble ni aqueuse. *Pourquoi*, reprit Avienus, *la même boisson paraît-elle plus forte à celui qui est à jeun, qu'à celui qui a pris de la nourriture?* La diète, repartit Disarius, vide les veines; la satiété les obstrue: partant, quand on boit à jeun, la boisson pénètre à fond dans les veines, ne trouvant pas d'aliment qui lui fasse obstacle; et comme elle n'est point affaiblie par le mélange, en passant dans le vide, elle affecte le goût plus fortement. Je voudrais savoir aussi, dit Avienus, *pourquoi celui qui boit ayant grand'faim est un peu soulagé; tandis que celui qui est altéré, non-seulement n'apaise point sa soif en prenant de la nourriture, mais ne fait qu'augmenter de plus en*

plus l'envie qu'il a de boire? La cause de ce phénomène est connue, reprit Disarius : rien n'arrête, dans sa descente, la boisson prise; elle s'épanche librement dans toutes les parties du corps, et pénètre dans les veines. Ainsi, ce défaut de nourriture, cause de l'inanition, se fait, à l'aide du breuvage, un peu moins sentir. Pour ce qui est des aliments, comme ils sont plus épais et plus lourds, ils ne pénètrent dans les veines qu'insensiblement, et lorsqu'ils ont subi le travail de la digestion; ainsi, loin de calmer la soif qu'ils devaient éteindre, ils absorbent tout l'humide qu'ils rencontrent, et augmentent par conséquent le besoin de boire.

Voici encore une chose que je ne voudrais pas ignorer, dit Avienus : *pourquoi éprouve-t-on un plaisir plus grand à boire quand on a soif, qu'à manger quand on a faim?* Cela s'explique encore, reprit Disarius, par les antécédents. Le liquide qu'on avale d'un seul temps pénètre au moment même dans toutes les parties du corps, qui éprouve alors une sensation unique, et pleine de charmes. Quant aux aliments dont on ne peut user que partiellement et successivement, ce n'est que peu à peu qu'ils apaisent le besoin qu'on en avait; aussi la volupté qu'ils procurent est-elle moins grande.

J'ajouterai encore cette question aux précédentes, si vous le trouvez bon : *pourquoi ceux qui dévorent les mets avec avidité sont-ils plus tôt rassasiés que ceux qui mangent tranquillement et sans se presser?* La réponse sera courte, repartit Disarius: quand

on mange avidement, il s'introduit dans le corps, avec les mets qu'on avale, une grande quantité d'air, à cause de la grande ouverture de la bouche et de la fréquence de la respiration; aussitôt que les veines sont remplies de ce fluide, il compense la nourriture et amène la satiété. — Si je ne vous suis point incommode, souffrez, Disarius, que l'envie d'apprendre me fasse dépasser un peu les bornes de la causerie. Dites-moi, je vous prie, *pourquoi nous retenons dans notre bouche, plus aisément que nous n'endurons dans notre main, les aliments un peu chauds*, et *pourquoi, s'il s'en trouve quelqu'un qui soit trop brûlant pour pouvoir être mâché plus long-temps, nous l'avalons aussitôt, sans que nos intestins en souffrent trop?* C'est, repartit Disarius, parce que la chaleur des entrailles, beaucoup plus considérable et plus forte que celle des aliments, engloutit dans sa masse et amortit toute celle qui lui arrive. Si donc, un morceau vous brûle le palais, il ne faut pas, comme font certaines personnes, ouvrir la bouche (car, dans ce cas, l'air ne fait qu'accroître l'intensité du chaud), mais il faut serrer un peu les lèvres, afin que la chaleur plus grande, qui vient du ventre au secours de la bouche, comprime celle moins grande qui la brûle. A l'égard de la main, elle n'a pas assez de chaleur pour pouvoir supporter le contact d'un corps brûlant.

Depuis long-temps, dit Avienus, je désire savoir *pourquoi l'eau d'un vase bien flanqué de neige, devenue par là aussi froide que la neige elle-même,*

est moins nuisible comme boisson, que l'eau qui provient de la neige fondue. On sait, en effet, combien sont graves et multipliées les maladies qu'on éprouve pour avoir bu de l'eau de neige. Disarius répondit : J'ajouterai quelque chose à votre question ; c'est que l'eau de neige, même en la faisant chauffer et en la buvant chaude, est aussi nuisible que si on la buvait froide. Ce n'est donc pas le froid tout seul qui rend l'eau de neige pernicieuse ; il y a encore une autre cause que vous ne serez pas fâché de connaître ; elle a été découverte par Aristote. Dans ses questions de physique, il pose celle-là même que nous agitons, et il la résout, si je ne me trompe, de la manière suivante : l'eau en général, dit-il, contient, dans son essence, une portion de l'air le plus subtil, et c'est là ce qui la rend salubre. Elle renferme aussi une lie terreuse qui est le terme moyen de l'un et de l'autre élément. Lors donc que, par le froid de la température et la gelée, elle est forcée à se condenser, l'air très-subtil qu'elle renfermait s'évapore nécessairement, après quoi l'eau se coagule et gèle, n'ayant plus que sa seule qualité terreuse. Cela se voit avec évidence quand elle est fondue par la chaleur du soleil ; car alors la quantité en est moindre qu'avant la congélation. Il y manque précisément la seule partie salubre de l'eau, celle que l'évaporation a dissipée. La neige donc, qui n'est autre chose qu'une eau gelée dans l'air, perd en se formant sa partie la plus subtile, et c'est la raison pourquoi le breuvage de neige fondue engendre différentes espèces de maladies d'en-

trailles. — A propos de gelée, dit Avienus, je me souviens d'une question qui m'a fort occupé autrefois : *c'est de savoir pourquoi le vin ne gèle jamais, ou bien rarement ; tandis que les autres liquides, en grande partie, ne tiennent point d'ordinaire contre l'extrême rigueur du froid.* Est-ce parce que le vin contient certains principes de chaleur, ce qui aura inspiré à Homère l'épithète d'αἴθοπα (chaud), qu'il donne au vin, et qui ne se rapporte pas à sa couleur, comme quelques-uns le croient ? ou bien est-ce quelque autre cause que j'ignore ? Veuillez m'en instruire. Disarius répondit : En admettant que le vin soit garanti de la gelée par sa chaleur naturelle, l'huile est-elle moins chaude, ou a-t-elle une moindre propriété d'échauffer les corps ? Cependant nous voyons qu'elle gèle. Donc, en admettant le principe que la résistance de la liqueur à la gelée est en proportion du degré de chaleur qu'elle renferme, il s'ensuivrait que l'huile ne doit pas geler, et que les liquides les plus froids doivent le faire aisément. Cependant le vinaigre est le plus froid de tous les liquides, et pourtant il ne gèle jamais. Mais ne serait-ce pas plutôt, dans l'huile, une cause de congélation plus prompte, que l'extrême poli et l'étroite adhérence de ses molécules ? En effet, les liquides les plus onctueux et les plus compactes paraissent avoir plus de facilité à se congeler. Mais les molécules du vin ont moins de poli et moins d'adhérence que celles de l'huile. Pour le vinaigre, c'est le plus limpide et le plus délié de tous les liquides : il est acerbe au point de

choquer le palais par son acidité, et, de même que l'eau de mer, dont l'amertume est si âpre, il ne gèle jamais. Car, quant à ce que dit l'historien Hérodote, contre l'opinion de presque tous ceux qui ont examiné la chose, savoir, que la mer du Bosphore, qu'il appelle aussi mer Cimmérienne, et que la mer dite Scythique, se coagulent et gèlent fortement, il en est tout autrement que ce qu'on s'imagine. Effectivement, ce n'est pas l'eau de la mer qui gèle; mais comme il y a, dans les contrées dont il s'agit, beaucoup de fleuves et de sources marécageuses qui se jettent dans ces mers, leur surface est toute couverte d'eaux douces qui surnagent et qui se congèlent; en sorte que l'eau salée, restée intacte, est couverte d'une couche de glace, produit de ces eaux étrangères. La même chose a lieu aussi dans le Pont-Euxin, où nous voyons flotter des morceaux, et, pour ainsi dire, des tranches de glaces, formées par l'abondance des eaux de rivières et de marécages qui s'y rendent, et sur lesquelles le froid s'exerce, parce qu'elles offrent moins d'aspérités que l'eau de la mer. Or, que de telles eaux affluent en quantité dans le Pont-Euxin, et que la surface de cette mer soit couverte d'eau douce, c'est ce que témoigne l'expérience suivante, sans compter le mot de Salluste : « L'eau du Pont-Euxin est plus douce que l'eau des autres mers. » Si vous jetez donc, dans cette mer, soit de la paille, soit des morceaux de bois, ou tous autres corps flottants, ils se porteront, hors de son sein, dans la Propontide, et ensuite dans la mer qui baigne la côte d'Asie;

bien qu'il soit prouvé que le Pont-Euxin reçoit, mais ne rend pas les eaux des mers supérieures. En effet, le seul canal qui transmette dans les mers de nos parages les eaux de l'Océan, c'est le détroit de Gades, qui est entre l'Espagne et l'Afrique; et il n'est pas douteux que le débordement ne les pousse le long des côtes d'Espagne et des Gaules jusque dans la mer de Toscane, d'où elles vont former la mer Adriatique. De là elles se jettent, à droite, dans le fleuve Parthenius; à gauche, dans la mer d'Ionie; et, en ligne directe, dans la mer Égée: c'est ainsi qu'elles arrivent dans le Pont-Euxin. Quelle est donc la cause qui fait sortir mille courants du Pont-Euxin, tandis que du dehors il y arrive une affluence d'eau? La raison de ce double phénomène est évidente; c'est que la surface de cette mer, à cause de la trop grande abondance d'eau douce qui lui vient du côté de la terre, s'écoule au-dehors, pendant que l'intérieur absorbe les eaux marines qui y affluent. De là résulte la preuve que les corps flottants, jetés, comme je l'ai dit plus haut, dans le Pont-Euxin, sont expulsés de son sein, tandis qu'un corps très-pesant pénètre jusqu'au fond; et souvent l'on a remarqué que les masses les plus lourdes sont poussées de l'intérieur de la Propontide dans les eaux de ce même Pont-Euxin.

J'ajoute cette seule question, dit Avienus, et je me tais: *pourquoi tout corps doux paraît-il plus doux froid que chaud?* C'est, repartit Disarius, parce que la chaleur maîtrise l'organe du goût, qui

se trouve émoussé par l'inflammation du gosier : ainsi l'échauffement de la bouche prévient et empêche la saveur. Mais que ce corps soit privé de chaleur, alors sa douceur n'est pas altérée, et le palais en ressent tous les charmes. En outre, une substance douce, mais trop chaude, ne pénètre pas dans les veines impunément, et le malaise diminue le plaisir.

CHAPITRE XIII.

Horus propose trois questions à Disarius.

Le tour d'Horus étant venu, il débuta ainsi : Avienus a fait bien des questions sur le boire et le manger ; mais je ne sais si c'est à dessein qu'il en a omis une très-importante, celle de savoir *pourquoi, après une longue diète, on a plus soif que faim.* Veuillez, Disarius, résoudre la question pour tous deux. Le fait que vous proposez, répondit celui-ci, n'est pas indigne d'être examiné ; mais la cause en est évidente. En effet, l'être animé est un composé de divers éléments : parmi les éléments dont le corps est formé, il en est un qui exige plus impérieusement que les autres un aliment qui lui soit propre ; c'est la chaleur, qui toujours demande le tribut d'un liquide. Certes, des quatre éléments pris à part, il est évident, qu'aucun des trois autres, soit l'eau, l'air ou la terre, n'exige pas qu'on fournisse à son entretien, ou à sa

consommation, et ne cause aucun préjudice aux corps environnants. Le feu seul, cherchant un aliment perpétuel, dévore tout ce qu'il touche. Considérez la première enfance, et voyez combien l'excès de chaleur lui fait absorber de nourriture. Réfléchissez, d'un autre côté, que les vieillards supportent facilement le jeûne, comme s'ils avaient perdu cette même chaleur, qui se renouvelle habituellement par les aliments. Dans l'âge moyen, si ce feu naturel est excité par un grand exercice, l'appétit devient plus vif. Remarquons aussi que les animaux qui n'ont pas de sang, ne cherchent aucune nourriture, parce qu'ils sont privés de chaleur. Si donc la chaleur éprouve un appétit continuel, et si l'eau en est le propre aliment, c'est avec raison que, quand notre corps se trouve à jeun, la chaleur qu'il renferme demande de préférence l'aliment qui lui appartient, lequel récrée tout le corps, et lui fait attendre plus patiemment une nourriture plus solide. — Cela dit, Avienus ramassa sur la table un anneau, qui était soudainement tombé du petit doigt de sa main droite, et comme la société lui demandait pourquoi il le mettait de préférence à cette main, qui n'était pas destinée à porter cet ornement, il montra sa main gauche très-enflée par l'effet d'une blessure. Cet incident fournit à Horus l'occasion de faire la question suivante : Dites-moi, Disarius (car il n'est pas une partie du corps qui ne soit du ressort de la science des médecins, et vous en savez au-delà de ce que demande l'exercice de votre art), dites-moi *pourquoi on s'est persuadé, d'un*

commun accord, qu'il fallait porter l'anneau de préférence au doigt de la main gauche, qui avoisine le petit doigt, et qu'on appelle médicinal? Disarius répondit : L'Égypte nous a transmis une solution de cette question, que je fus d'abord tenté de prendre pour un conte plutôt que pour une explication raisonnable. Mais ensuite, ayant consulté les écrits des anatomistes, j'ai trouvé qu'elle était fondée sur la vérité. Effectivement, un certain nerf qui part du cœur va s'avançant jusqu'au doigt de la main gauche qui est le plus près du petit doigt; et là, on le perd de vue, parce qu'il s'entrelace avec les autres nerfs du même doigt. Voilà ce qui a porté les anciens à entourer ou à couronner ce doigt d'un anneau.

Il est si vrai, répliqua Horus, que telle est l'opinion des Égyptiens, que j'ai vu moi-même, dans leur temple, les prêtres, qu'ils appellent prophètes, entourer les statues de leurs dieux, et les oindre, chacune au doigt dont nous parlons, avec des parfums choisis. Ayant demandé la raison de ce procédé, j'appris, de la bouche même du grand-prêtre, ce que vous venez de dire du nerf, et de plus le nombre mystérieux dont ce doigt est lui-même le signe; car, étant combiné, il donne le nombre sénaire, regardé comme divin parce qu'il est plein et parfait de tous points. Il nous expliqua aussi avec détail les raisons qui font que ce nombre est plein, raisons que je laisse de côté, comme ayant moins de rapport avec les sujets qui nous occupent à présent. Voilà ce que j'ai appris en Égypte, si renommée par ses connaissances

théologiques, relativement au choix qu'on a fait de ce doigt, pour le décorer de l'anneau.

Alors Cæcina Albinus prit la parole : Si vous voulez, dit-il, je vais vous faire part de ce que je me rappelle avoir lu à ce sujet dans Ateius Capito, l'un des hommes les plus versés dans le droit pontifical. Après avoir établi qu'on ne doit pas se permettre de graver l'effigie des dieux sur les anneaux, il s'étend au point de rendre raison du motif pour lequel l'anneau doit être placé à la main gauche, et à l'avant-dernier doigt de cette même main. « Les anciens, dit-il, ne portaient pas un anneau sur eux comme ornement, mais pour apposer leur seing. On n'en pouvait avoir qu'un, et le droit de le porter appartenait seulement aux hommes de condition libre, comme seuls dignes de la confiance implicitement renfermée dans l'acte du sceau. Aussi cette prérogative était-elle interdite aux esclaves. Ces anneaux, quelle qu'en fût la matière, or ou fer, étaient ornés de ciselures, et on les portait à telle main, à tel doigt que l'on voulait. Dans la suite, le temps amenant les habitudes du luxe, on commença à faire graver son seing sur des pierres précieuses, et tout le monde à l'envi s'empressa d'imiter cette nouveauté, en sorte qu'on finit par tirer vanité de la grandeur du prix de ces pierres gravées. Il arriva de là que l'on cessa de porter des anneaux à la main droite, dont on se sert le plus, pour les reléguer à la gauche, qui est moins agissante. On craignait que le mouvement fréquent et nécessaire de la droite n'occasionnât la fracture de ces précieuses

pierres. On choisit dans la main gauche le doigt le plus proche du petit, comme plus propre que les autres à garder un dépôt si fragile et si cher. Car le pouce (*pollex*), qui dérive son nom de *pollere* (pouvoir beaucoup), est toujours agissant, même à la main gauche, et se meut à lui seul autant que le reste de la main : d'où il est appelé par les Grecs ἀντίχειρ (contre-main), comme qui dirait autre main. Pour le doigt voisin du pouce, il paraît isolé et sans défense; le pouce étant placé si au-dessous de lui, qu'il en excède à peine la racine. Quant au doigt du milieu et au petit doigt, ils furent également jugés impropres à ce service, l'un comme étant trop long, l'autre comme étant trop court. On choisit donc celui qui est enfermé entre deux, et qui, moins agissant, se trouve par là plus propre à garantir l'anneau. » Voilà ce que dit le livre des Pontifes. Chacun adoptera, selon son goût, soit l'opinion des Étrusques, soit celle des Égyptiens.

Horus reprit alors la parole : Vous savez, Disarius, dit-il, que l'habillement que j'ai sur moi compose tout mon bien, et que je ne possède rien de plus. Ainsi, je n'ai ni esclave, ni envie d'en avoir. Mais tout ce qui se fait d'ordinaire par le ministère d'autrui, je le fais moi-même. Dernièrement donc, comme je séjournais dans la ville d'Ostie, je lavai dans la mer mon manteau qui était sale, et j'y mis assez de temps. Je l'étendis ensuite sur le rivage, pour le faire sécher aux rayons du soleil; mais les taches de malpropreté reparaissaient comme auparavant, et comme j'étais surpris de ce

résultat, un matelot qui se trouvait près de moi me dit : Si vous voulez que votre manteau redevienne propre, que ne le lavez-vous plutôt dans la rivière. Je suivis ce conseil, pour éprouver si le matelot disait vrai ; et ayant en effet lavé dans l'eau douce et fait sécher mon manteau, je lui vis reprendre tout son éclat. Depuis lors, je me demande *pourquoi l'eau douce vaut mieux que l'eau salée pour enlever la crasse et nettoyer les vêtements.*

Il y a long-temps, reprit Disarius, qu'Aristote a proposé et résolu cette question. Il dit en effet que l'eau de mer est beaucoup plus dense que l'eau douce; il ajoute que la première est épaisse, et que la seconde est pure et limpide; que c'est pour cela que la mer soutient plus aisément ceux qui ne savent pas nager; au lieu que l'eau de rivière, faible, pour ainsi dire, et sans moyens de résistance, cède bientôt à la pression, et laisse couler au fond les fardeaux qu'elle a reçus; que par conséquent l'eau douce, légère de sa nature, pénètre plus vite dans les étoffes qu'on veut laver, et qu'en se séchant, elle enlève les taches de malpropreté; mais que l'eau de la mer ne s'y insinue pas aisément à cause de sa densité, et qu'ayant de la peine à se sécher, elle n'emporte pas beaucoup de crasse.

Comme Horus semblait donner son assentiment à ces explications, Eustathe dit à Disarius : Ne trompez pas, de grace, un homme crédule, qui s'est confié à votre bonne foi pour la solution de sa question. Ici, en effet, Aristote, comme en plus d'un autre cas, donne

une explication plus ingénieuse que satisfaisante. La densité de l'eau est si loin d'empêcher l'enlèvement de la crasse, que souvent ceux qui veulent nettoyer certaines étoffes ne se contentent pas de l'eau douce toute seule, mais, pour arriver plus vite au but, ils y mêlent de la cendre, ou, à défaut de cendre, de la poussière; afin que, devenue plus épaisse, elle ait plus d'efficacité pour ôter les taches. La densité de l'eau de la mer ne la rend donc pas moins propre au nettoiement des étoffes, non plus que sa salure; car elle doit à cette dernière propriété d'être pénétrante, et de se frayer, en quelque sorte, un passage; ainsi elle devrait plutôt faire sortir la crasse. Mais la seule et unique cause pourquoi l'eau de la mer n'est pas propre à laver, c'est qu'elle est grasse, comme le témoigne en plus d'un endroit Aristote lui-même, et comme nous l'apprennent les sels eux-mêmes, dans lesquels tout le monde sait qu'il y a quelque chose de gras.

Un autre indice encore de graisse, dans l'eau de la mer, c'est que, si on en jette sur de la flamme, elle est moins susceptible d'éteindre celle-ci, que de s'enflammer pareillement, la graisse qu'elle contient fournissant au feu un aliment. Enfin, consultons Homère, à qui seul la nature a confié ses secrets. Il représente Nausicaa, fille d'Alcinoüs, qui habitait sur le bord de la mer, lavant ses vêtements, non dans la mer, mais dans un fleuve. Le même endroit d'Homère nous apprend qu'il y a quelque chose de gras mêlé avec l'eau de la mer. Ulysse, en effet, étant depuis

long-temps sorti de la mer, et ayant séché son corps, dit aux femmes de Nausicaa :

« Suivantes, éloignez-vous, afin que, demeuré seul, je puisse, dans l'eau douce, enlever de mon corps le sel onctueux dont il est couvert. »

Après quoi, s'étant mis dans le fleuve :

« Il essuya de sa tête le gras duvet de la mer. »

C'est ainsi que ce grand poète, qui en toutes choses a suivi la nature, a représenté ce qui arrive ordinairement ; savoir, que ceux qui sortent de la mer et se tiennent au soleil, sont bien vite séchés, mais il leur reste à la superficie du corps un certain duvet que l'on sent même sous la main en l'essuyant ; et c'est là précisément cette graisse de l'eau de la mer, qui empêche seule qu'elle soit bonne pour laver.

CHAPITRE XIV.

Pourquoi l'image des objets vus dans l'eau nous paraît plus grande que ne sont ces objets. De la vision en général ; résulte-t-elle de l'émission des rayons partis des objets et qui se peignent dans l'œil, ou de l'émission des rayons émanés de l'œil lui-même ?

Puisque la société, continua Eustathe, vous permet d'être maintenant tout à moi, et que nous parlions

de l'eau, il n'y a qu'un instant, dites-moi, je vous prie, *pourquoi les objets vus dans ce liquide nous paraissent plus grands qu'ils ne le sont en effet?* C'est une remarque que l'on peut faire à la table des gourmands, où les morceaux fins présentent plus de volume qu'ils n'en ont réellement. En effet, la sphéricité des œufs, vus au travers des vases de verre remplis d'eau, augmente considérablement; les foies ont leurs fibres bien plus enflées, et les vulves des truies présentent des circonvolutions plus étendues. Faites-moi connaître enfin le mécanisme de la vision; car l'opinion du grand nombre, à cet égard, n'est ni vraie, ni vraisemblable. L'eau, repartit Disarius, est plus dense que l'air, et conséquemment elle offre plus d'obstacles à l'œil qui la pénètre. Cette difficulté que rencontrent les rayons partis de l'organe visuel les force à se rompre, et à revenir sur eux-mêmes. Ainsi rompus, ils ne se portent plus directement sur l'objet, mais ils divergent et rencontrent cet objet sur plusieurs points; telle est la cause pour laquelle il nous paraît moins grand que son image; telle est aussi la raison pour laquelle le disque du soleil, à son lever, nous semble avoir plus d'étendue qu'en tout autre temps; car l'air interjacent, encore humide des exhalaisons de la nuit, nous renvoie son image plus grande que nature, et telle que nous la verrions dans l'eau.

La théorie de la vision, telle que la donne Épicure, n'est pas dénuée de probabilité; et je crois son opinion d'autant plus probable qu'elle est aussi celle

de Démocrite; ces deux philosophes sont d'accord sur ce sujet, de même que sur tout autre.

Épicure dit donc qu'il se détache continuellement de tous les corps des simulacres, et que le plus petit intervalle de temps suffit à ces légères effigies, placées à leur surface, pour arriver à nos yeux chargés de leur offrir une retraite; car l'organe de la vue est le poste que leur a assigné la nature. Voilà ce que dit ce grand homme; si vous n'êtes pas de son avis, qu'avez-vous à alléguer qui lui soit contraire? On voit clairement, répondit Eustathe en souriant, la cause de l'erreur d'Épicure; elle vient de ce qu'il a raisonné par analogie. Il est bien vrai que, relativement à l'ouïe, à l'odorat, au goût, au toucher, rien ne part de nous, et que nous recevons du dehors les causes de nos sensations; car les rayons sonores arrivent sans effort à nos oreilles, les odeurs s'insinuent dans nos narines, la saveur est le résultat des substances placées sous la voûte palatine, et la surface de notre corps nous avertit de l'atteinte des corps étrangers. Voilà ce qui lui a fait croire qu'il n'émane de notre œil aucun rayon lumineux, et que les images des corps viennent s'y peindre. Un effet de catoptrique qui nuit à ce système, c'est que, dans un miroir, notre image nous fait face; tandis qu'elle devrait, en suivant une direction convenable, nous présenter sa partie postérieure, de manière à ce que sa gauche fît face à notre gauche, et sa droite à notre droite. Qu'un comédien ôte son masque, ce n'est pas la face de ce

masque qui s'offre à ses regards, mais la partie creuse qui était appliquée sur son visage.

Je voudrais ensuite demander à ce philosophe si les simulacres partent des corps seulement à l'instant où l'on veut les voir, où s'ils affluent de toutes parts lors même que l'organe visuel n'agit pas? Dans le premier cas, il devra me faire connaître l'ordre en vertu duquel ces images s'offrent à notre vue, et comment il arrive qu'elles sont assez dociles pour se présenter à nous de quelque côté que nous regardions; dans le second cas, celui où ces images émanent sans cesse de tous les corps, il voudra bien me dire combien de temps elles conservent leur cohésion, dans la privation où elles sont de tout moyen d'agglutination; et si j'admets cette cohésion, je lui demanderai pourquoi elles offrent une couleur quelconque, qui, bien qu'incorporelle, ne peut être dévolue qu'à un corps. Comment d'ailleurs se persuader qu'il suffit d'un regard pour qu'aussitôt les images du ciel, de la mer, du rivage, des vaisseaux, des prés, des troupeaux, et de tous les objets enfin qu'un seul coup d'œil peut embrasser, viennent s'offrir à notre vue, lorsque le diamètre de la pupille, seule apte à transmettre l'impression de la lumière, est si petit? et comment, dans cette hypothèse, une armée entière peut-elle se peindre à l'œil? les milliers de simulacres, émanés de chaque soldat, se rassemblent-ils pour s'offrir en masse aux regards du spectateur? Mais à quoi bon nous fatiguer à battre en ruines

une opinion aussi futile, et qui se détruit d'elle-même? Voici comment s'opère le phénomène de la vision. Un faisceau de rayons lumineux qui appartient en propre à la pupille en sort en ligne droite, quel que soit le point vers lequel vous la dirigez. Si ces flots de lumière rencontrent celle qui est répandue dans l'air ambiant, ils la traversent directement jusqu'à ce qu'ils atteignent un corps, et de quelque côté que vous tourniez la tête, le rayon visuel ne change point de direction. Quant au faisceau optique que nous avons dit partir de la pupille, il est faible à son sommet, mais sa base est très-étendue; tels sont ceux que représentent les peintres. Voilà pourquoi l'œil, à travers la plus petite ouverture, atteint à la hauteur des cieux. Trois choses sont donc nécessaires pour voir: la lumière qui part de l'œil, l'air interposé qui doit être pur et lucide, et le corps contre lequel se fixent les rayons en mouvement. Une fois fixés, ils ne peuvent plus agir en ligne droite sans se rompre, et s'écarter à droite et à gauche. Aussi, sur tel point du globe que vous habitiez, le ciel semble-t-il finir pour vous; c'est cette ligne terminatrice que les anciens ont appelée horizon. D'après les observations les plus exactes, le rayon visuel, dirigé à l'opposite et sur un plan parallèle à la terre, ne s'étend pas au-delà de 180 stades, et cesse alors d'agir en ligne directe. J'ai dit sur un plan parallèle à la terre, parce que notre vue atteint beaucoup plus loin en hauteur, puisque nous voyons le ciel. L'observateur occupe donc le centre de tout cercle hori-

zontal, et, d'après la longueur que nous avons fixée pour son rayon visuel, il est évident que le diamètre de ce centre égale 360 stades, mesure qui reste toujours la même, soit qu'on se porte en avant, soit qu'on se porte en arrière. Nous avons dit que la vision s'effectue lorsque la lumière qui part de l'œil, après avoir traversé celle répandue dans l'air, fait la rencontre d'un corps; mais, pour que nous ayons une notion de ce corps, il faut que le sens de la vue fasse part de sa découverte à l'entendement, lequel appelle à son secours la réminiscence. L'objet est alors reconnu. La vision appartient donc à l'œil, le jugement à l'entendement, et le souvenir à la mémoire. C'est au concours de ces trois facultés que nous devons de pouvoir distinguer les formes des corps. La première transmet à la seconde l'impression qu'elle a reçue, et celle-ci juge avec l'intervention du souvenir.

Le jugement est d'une telle nécessité pour l'exercice de la vision, que souvent, à l'aide de la mémoire, il nous indique que l'objet reconnu par l'œil peut affecter encore un autre sens. En effet, quand nous voyons du feu, nous n'avons pas besoin de le toucher pour savoir qu'il est chaud. Si nous voyons de la neige, nous éprouvons, sans le secours du tact, une impression rationnelle frigorifique. L'organe de la vue nous serait donc d'un faible secours sans la faculté de raisonner : cela est si vrai, qu'une rame vue dans l'eau nous semble rompue, et qu'une tour polygone nous paraît ronde dans le lointain ; mais si

le raisonnement rectifie ces erreurs, la tour redevient angulaire, et la rame reprend la ligne droite. C'est par lui que nous redressons tant de fausses impressions qui ont engagé les académiciens à calomnier les sens, bien que ceux-ci ne nous trompent jamais quand ils sont escortés par le jugement, qui a quelquefois besoin d'être aidé par plus d'un sens pour pouvoir démêler l'apparence de la réalité. En effet, qu'un fruit, sous la forme d'une pomme, s'offre de loin à nos regards, cette apparence peut être trompeuse; on a pu figurer ce fruit avec une matière quelconque, l'odorat doit donc être pris pour juge; mais cette pomme, placée au milieu de plusieurs autres, peut s'être approprié leur odeur. Ici, le témoignage du toucher devient nécessaire pour juger de son poids. Cependant ce dernier sens pourra être induit en erreur, si la matière dont se servit l'ouvrier a la même pesanteur que celle employée par la nature, sous un volume égal. Il faudra, dans ce cas, prendre pour arbitre le goût; s'il est d'accord avec le sens de la vue, plus de doute alors, ce fruit est réellement une pomme. Voilà ce qui prouve que les sens doivent au raisonnement toute leur efficacité; aussi l'auteur de la nature les a-t-il placés dans la tête, c'est-à-dire près du siége de l'entendement.

CHAPITRE XV.

Platon a-t-il eu raison de dire que les aliments solides descendent dans l'estomac, et que les liquides passent par la trachée-artère, et de là dans les poumons?

La solidité des raisons alléguées par Eustathe enleva tellement les suffrages de l'assemblée, qu'Evangelus lui-même crut devoir y joindre le sien. C'est avec de semblables éloges, dit alors Disarius, qu'on excite la philosophie à traiter des sujets qui ne sont pas de son ressort, et à tomber ainsi trop souvent dans de notables erreurs; témoin Platon, qui apprêta à rire à la postérité pour avoir voulu parler anatomie, base de la médecine. Selon lui, le boire et le manger passent par deux routes différentes; les aliments solides descendent dans l'estomac, et les liquides passent par la trachée-artère pour être de là conduits dans les poumons. Il faut s'étonner, ou plutôt s'affliger, de voir un tel personnage commettre une erreur pareille, et la consigner dans ses écrits. C'est donc avec raison qu'Érasistrate, le plus savant médecin de l'antiquité, lui a reproché d'avoir choqué en cela toutes les règles du bon sens. Deux conduits, suivant cet habile homme, partent immédiatement de la gorge vers les parties inférieures : l'un de ces con-

duits fait passer les aliments solides et liquides dans l'estomac, d'où ils se déchargent dans le ventricule, que les Grecs appellent ventre inférieur, pour y être réduits et digérés; ensuite les parties excrémentitielles les plus sèches gagnent le bas-ventre, ou le colon, tandis que les plus liquides se portent des reins à la vessie. Le second de ces conduits, nommé trachée-artère, sert à transmettre, par l'ouverture de la bouche, l'air dans les poumons, pour en être ensuite chassé et renvoyé de nouveau à la bouche et aux narines. C'est par ce même conduit que se forment la voix et les différents sons.

Pour empêcher que la boisson et les aliments solides, qui doivent tomber dans l'estomac, ne passent de la bouche dans le conduit de l'inspiration et de l'expiration, et que l'homme ne soit suffoqué par la présence d'un corps étranger dans les poumons, la nature, attentive à la conservation de son ouvrage, a recouvert l'un et l'autre orifice d'un petit cartilage qu'on appelle épiglotte; cette cloison mobile, adhérente à ces deux conduits, couvre et défend la trachée-artère lors de la déglutition, et empêche qu'il passe quelque chose dans cet organe de la respiration et de la vie; ainsi rien ne tombe dans les poumons, vu l'obstacle placé à l'entrée du canal respiratoire.

Tel est le sentiment d'Érasistrate, qui me semble conforme à la raison. En effet, les aliments solides ne peuvent être confiés au bas-ventre dans leur état de sécheresse; ils ont besoin d'être détrempés par les liquides; mais, pour que cela ait lieu, il faut que le

boire et le manger suivent une même route. Cet ordre de choses est dans les vues de la nature, qui ne veut que le bien-être de l'animal. D'ailleurs le poumon étant lisse et tout d'une pièce, si une substance solide arrive jusqu'à lui, par quelle issue cette substance sera-t-elle transmise aux voies digestives? n'est-il pas prouvé que quand un corps un peu compacte pénètre dans ce viscère par une forte aspiration, il en résulte une toux violente, et des secousses dans toute la machine, qui mettent la vie en danger? Mais, en admettant l'existence d'un conduit chargé de faire passer la boisson par les poumons, quand cette boisson sera composée de farine détrempée, ou de tout autre corps formant un liquide épais, comment l'organe respiratoire s'en tirera-t-il? L'épiglotte est donc un bienfait de la nature. Lorsqu'on mange, ce cartilage ferme la trachée-artère, et pourvoit ainsi à ce qu'aucune particule alimentaire, trop fortement aspirée, ne tombe sur les poumons; lorsqu'on parle, ce même cartilage ferme le conduit de l'estomac, et ne donne passage qu'à l'air qui se rend de la poitrine dans la trachée-artère. L'expérience nous apprend aussi que ceux qui boivent par petites gorgées ont le ventre plus mol que ceux qui boivent avidement. Dans le premier cas, le liquide délaie mieux les aliments, et séjourne au milieu d'eux plus long-temps; dans le second, il se rend trop vite à la vessie, et ne peut assez humecter ces mêmes aliments dont la digestion est, par conséquent, beaucoup plus lente. Cette différence n'aurait pas lieu, si un seul et même ori-

fice ne donnait passage au boire et au manger. Alcée dit, il est vrai : « Humecte tes poumons avec du vin, car déja les ardeurs de la canicule se font sentir, » et on l'a répété souvent après lui ; mais cela ne veut dire autre chose, sinon que les poumons ont besoin d'humidité, mais ils n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut. Vous voyez que le géant de la philosophie aurait mieux fait de se taire que de traiter un sujet qui lui était étranger.

Je me plaisais à vous croire, Disarius, non moins philosophe que médecin, reprit alors Eustathe un peu piqué; mais ce que vous venez de dire me fait craindre que vous n'ayez perdu de vue une vérité en quelque sorte triviale et reconnue de tous les hommes, savoir, que la philosophie est l'art par excellence et la première de toutes les sciences ; comment donc la médecine ose-t-elle diriger ses atteintes parricides contre celle qui n'est jamais plus imposante que quand elle agite des questions métaphysiques, c'est-à-dire intellectuelles, et qui déchoit quand elle s'occupe d'objets physiques, fût-ce même des corps célestes tels que le ciel et les astres ? Quant à la médecine, qui n'exerce son raisonnement que sur des corps terrestres et fangeux, elle n'est que le sédiment de la physique; mais j'ai tort de dire qu'elle raisonne, puisque cet art est plus conjectural que raisonné. Sur quelles matières encore établit-il ses conjectures ? sur des chairs qui touchent à leur destruction : et il ose fronder la philosophie qui discute avec certitude des sujets immatériels et divins. Mais cette récrimination ne me fait

pas oublier que je dois, relativement au poumon, vous exposer les principes sur lesquels s'est appuyé le divin Platon. L'épiglotte dont vous parlez fut imaginée par la nature pour ouvrir et fermer alternativement les voies que suit le boire pour arriver aux poumons, et le manger pour descendre dans l'estomac. Si le premier de ces organes offre tant de conduits et de fissures, ce n'est pas pour donner passage à la respiration, qui pourrait s'exhaler par des issues secrètes, mais pour transmettre au siége de la digestion les sucs des aliments solides, s'il leur arrive de tomber dans les poumons. J'ajouterai que si, par quelque accident, la trachée-artère est fortement endommagée, les boissons ne passent plus; et, bien que le conduit de l'estomac soit sain et sauf, elles doivent être poussées au-dehors, parce que leur route est obstruée, ce qui n'arriverait pas si le canal dont il est question n'offrait pas une issue aux liquides. Qui plus est, chacun sait que ceux qui sont malades du poumon éprouvent une soif ardente, ce qui n'aurait pas lieu s'il n'était pas le réceptacle de ces mêmes liquides. Ne voyez-vous pas que les animaux privés de cet organe ne boivent pas? La nature n'a rien fait d'inutile, et chacune des parties de notre corps a des fonctions à remplir. S'il en était une qui fût sans emploi, elle ne nous serait pas nécessaire. Croyez bien que la vessie ne servirait à rien, si l'estomac était le réservoir commun du boire et du manger. Ce dernier pourrait en effet confier le résidu, tant solide que liquide, des aliments à l'intestin qui n'est

chargé de recevoir que les seules matières fécales. Nous n'aurions pas besoin de plusieurs canaux; un seul suffirait pour la décharge de ce résidu de deux substances élaborées par l'estomac seul. Nous voyons cependant que la vessie et le colon s'occupent, chacun en particulier, de notre conservation, parce que le poumon met en action la première, et que l'estomac fait agir le second. Je ne dois pas omettre que l'urine, qui est le sédiment des boissons, ne présente aucun vestige d'aliments solides, et ne participe aucunement, soit de la couleur, soit de l'odeur des excrétions alvines; ce qui ne manquerait pas d'arriver si le boire et le manger étaient également reçus dans l'estomac. Que l'on me dise enfin pourquoi les calculs vésicaux, qui sont le produit de l'urine, ne s'engendrent que dans la vessie, et non pas dans le ventre, qui est, dites-vous, le réservoir de la boisson. Que ce liquide passe par les poumons, c'est un fait connu même des poètes d'une certaine réputation. Eupolis, dans son Parasite, ne dit-il pas: « Protagoras voulait qu'on bût beaucoup avant la canicule, afin d'avoir les poumons bien trempés? » Ératosthène est du même avis: « De bon vin pur, dit-il, inonde tes poumons. » Ajoutons qu'Euripide dit expressément: « Le vin traversant les conduits du poumon. »

Puisque l'organisation du corps humain, puisque le témoignage des écrivains les plus distingués prouvent en faveur de Platon, n'est-ce pas folie que d'avoir une opinion différente de la sienne?

CHAPITRE XVI.

L'œuf a-t-il existé avant la poule, ou la poule avant l'œuf?

Eustathe parlait encore, lorsque Evangelus, jaloux des connaissances des deux Grecs, et voulant les tourner en ridicule : Laissez là, leur dit-il, un sujet qui n'est propre qu'à vous faire briller comme déclamateurs, et pour me prouver votre capacité, dites-moi si l'œuf a existé avant la poule, ou la poule avant l'œuf. Vous croyez vous moquer, dit alors Disarius; cependant la question que vous proposez n'en mérite pas moins d'être approfondie et développée. Plein de l'idée de votre supériorité, vous m'adressez une demande qui vous semble futile; quant à moi, je pense qu'elle mérite les plus sérieuses réflexions, et qu'elle exige une discussion profonde. Je vais donc vous exposer les raisons qui me semblent pouvoir être alléguées, soit en faveur de l'œuf, soit en faveur de la poule, ce sera à vous à faire un choix.

Dans l'hypothèse que tout ce qui est a dû commencer, on est fondé à croire que l'œuf est sorti des mains de la nature avant la poule. En effet, tout être, à sa naissance, n'est encore qu'ébauché et im-

parfait, ce n'est qu'à l'art et au temps qu'il doit sa perfection. La nature donc, ayant à former la poule, commença par une ébauche grossière, et créa l'œuf, qui n'offre aucun linéament de l'animal. De cet œuf, parvenu à sa maturité, sortit l'oiseau accompli dans toutes ses parties. J'ajoute que tous les êtres de la création que nous voyons briller par leurs agréments divers ont eu une origine très-simple, et n'ont obtenu qu'insensiblement ces assortiments qui nous charment. L'œuf a donc été créé avec cette simplicité et cette uniformité que nous lui voyons, et de lui sont éclos les oiseaux dont les formes et les plumages sont si variés. En effet, les éléments existaient avant les corps mixtes auxquels leur agrégation a donné naissance; ainsi le germe qui réside dans l'œuf (que l'on me passe cette comparaison) peut être considéré comme le corps simple générateur de la poule; et ce n'est pas à tort que je compare l'œuf aux éléments créateurs de tout ce qui existe, car, parmi les espèces qui s'accouplent, il n'en est pas une seule qui ne provienne d'un œuf. Tous les animaux marchent, rampent, volent ou nagent. Parmi ceux qui marchent, les lézards et autres animaux de la même famille se reproduisent par des œufs; il en est de même parmi les reptiles et parmi les volatiles, si l'on excepte de ce dernier genre un individu d'une nature ambiguë: c'est la chauve-souris qui, malgré ses ailes membraneuses, ne peut être regardée comme un oiseau, parce qu'elle a quatre pates, parce qu'elle est vivipare, et parce qu'elle allaite ses petits. Chez

les poissons, toutes les femelles ont des ovaires, à l'exception du crocodile, qui, comme les oiseaux, sort d'une coquille. Vous conviendrez que je n'ai pas exagéré en regardant l'œuf comme un corps élémentaire, si vous consultez les initiés aux mystères de Bacchus. La forme arrondie et presque sphérique de son enveloppe, qui le ferme en tous sens, et qui contient le principe de vie, est pour eux l'image symbolique du monde. Or le monde est reconnu, d'un consentement unanime, pour le principe de l'universalité des êtres.

Celui qui donnerait la priorité à la poule, pourrait, je crois, défendre son opinion par les assertions suivantes. L'œuf, dirait-il, n'est ni principe, ni fin pour l'être qui sort de lui; le principe est le germe, et la fin est l'oiseau éclos. Quant à l'œuf, il n'est que le germe élaboré par la digestion. Puisque le germe provient de l'animal, et que l'œuf provient du germe, l'animal a dû naître avant l'œuf; car un aliment ne peut être digéré avant d'avoir été absorbé : ainsi, dire que l'œuf a précédé la poule, c'est dire que la matrice est antérieure à la femme; et celui qui demanderait comment la poule a pu naître avant l'œuf, pourrait être mis sur la même ligne que celui qui voudrait savoir comment les hommes ont pu naître avant leurs parties génitales. Celui qui dirait que l'homme est le produit d'un germe, au lieu de dire que le germe est le produit de l'homme, s'exprimerait improprement; il en serait de même de celui qui dirait que la poule provient de l'œuf, au lieu de

dire que l'œuf provient de la poule. Et si nous admettons, avec la partie adverse, que tout ce qui est n'a pas toujours existé, pourquoi la nature n'aurait-elle pas créé d'abord tous les êtres animés dans leur état de perfection, et fixé, par des lois immuables, la perpétuité des espèces au moyen de la génération? Ce qui prouve que cela a pu être ainsi, ce sont tous ces animaux qui naissent entièrement achevés du sein de la terre et des pluies, comme les rats en Égypte, et ailleurs les grenouilles, les serpents, et d'autres êtres des mêmes familles. Quant aux œufs, jamais ils ne sont engendrés de la terre, par la raison qu'ils n'ont pas la perfection que donne la nature à tout ce qu'elle produit, et qu'ils sont, à l'égard des êtres parfaits, ce que sont les parties à l'égard du tout. Mais, en supposant que les œufs sont les germes des oiseaux, voyons quelle définition la philosophie donne du germe. C'est, dit-elle, une production qui continue l'espèce à laquelle elle doit son origine. Or, si l'œuf existe avant la poule, il ne peut continuer une espèce qui n'existe pas encore; car ce qui n'existe pas encore ne peut donner de germe. Convenons donc qu'à la naissance du monde, les oiseaux sont sortis aussi parfaits du sein de la nature que tous les autres animaux qui sont nés incontestablement avant le germe au moyen duquel chaque espèce a continué de se propager; et, comme la leur a été douée, de même que les autres, de la faculté générative, il est évident qu'elle se perpétue d'après le mode assigné à chacune des nombreuses variétés de l'espèce animale.

Vous pouvez maintenant faire un choix, Evangelus : quittez un instant le ton railleur, et décidez-vous pour l'une ou l'autre hypothèse. Puisque votre goût pour la dissertation, répondit Evangelus, vous a fait prendre au sérieux une simple plaisanterie, je vous prie de décider une question qui m'a occupé assez long-temps. On m'a envoyé, depuis peu, de ma campagne de Tibur, des sangliers que mes chasseurs ont pris dans la forêt voisine. Mais la chasse ayant duré long-temps, les uns ont été apportés pendant la nuit, et les autres pendant le jour : la chair de ces derniers s'est trouvée parfaitement saine ; mais celle des premiers, transportée pendant une nuit où brillait la pleine lune, était putréfiée. Pour obvier à cet inconvénient, les porteurs de la nuit suivante ont fiché des clous de cuivre dans différentes parties des corps dont ils étaient chargés, et m'ont remis leur charge dans le meilleur état possible ; veuillez donc m'expliquer pourquoi la lumière de la lune a opéré sur ces cadavres un effet que n'avait pu produire l'action des rayons solaires. La raison en est simple et facile à trouver, repartit Disarius ; la décomposition des corps est toujours le résultat des forces combinées de la chaleur et de l'humidité. La putréfaction des matières animales est donc une suite de l'affaissement insensible des parties solides, provoqué par la dernière de ces forces. Tant que la chaleur n'est que tempérée et bénigne, elle entretient l'humidité ; mais lorsqu'elle est excessive, elle l'absorbe, et détruit l'équilibre des solides et des fluides. C'est ainsi qu'un soleil ardent

enlève aux cadavres leurs particules aqueuses; tandis que la lune, qui n'a pas de chaleur sensible, mais une douce tiédeur, donne à l'humidité des corps un plus grand développement. A ces mots, Evangelus fixant Eustathe: Si tel est votre avis, lui dit-il, donnez votre approbation à ce qui vient d'être dit; sinon, faites-nous part de vos objections; car votre dernière discussion vous a mérité à tous deux mon suffrage. Ce que vient de dire mon ami, repartit Eustathe, a deux grands mérites, la clarté et la vérité; mais est-il bien prouvé que la putréfaction dépende tellement d'une température plus ou moins élevée, que les chairs ne se corrompent que quand la chaleur est modérée, et se conservent lorsqu'elle est excessive? Ne voyons-nous pas, au contraire, qu'elles se gâtent pendant les mois de l'été où le soleil a le plus d'ardeur, et non pas en hiver, où ses feux sont très-amortis. Ce n'est pas non plus la tiédeur de la lune qui développe l'humidité; cet effet est dû à je ne quelle matière affluente qui, sortant du sein de cet astre, humecte les corps et les pénètre d'une rosée latente, laquelle, combinée avec la chaleur lunaire, putréfie les chairs qui y sont quelque temps exposées. Car la chaleur, dans son acception générale, a plus d'une propriété, et ne diffère pas uniquement du plus au moins; mais il est démontré qu'elle est susceptible d'un grand nombre de modifications qui n'ont entre elles aucun rapport. Les orfèvres travaillent l'or avec un feu de paille; les médecins préfèrent le sarment à tout autre bois pour la cuisson de leurs médicaments; les verriers

emploient le feu de bruyère pour fondre et mettre le verre en œuvre ; la chaleur que donne le bois d'olivier, si favorable au corps humain, ne vaut rien pour chauffer les étuves, parce qu'elle déjoint l'assemblage des lambris de marbre. Il ne faut donc pas s'étonner si, à raison de ses diverses propriétés, la chaleur solaire occasionne la sécheresse, tandis que la chaleur lunaire produit l'humidité. Aussi les nourrices ont-elles soin de bien couvrir leurs nourrissons lorsqu'elles voyagent au clair de la lune, de crainte que ces êtres faibles et pleins d'humidité, comme sont les bois verts, ne se tordent et ne se déjettent. On sait aussi que ceux qui dorment pendant long-temps à la clarté de cet astre ont de la peine à s'éveiller, et sont alors comme des hébêtés, parce qu'en dilatant leurs humeurs, il a appesanti leurs corps, dont il a détendu les fibres et ouvert les pores. Voilà pourquoi Diane, qui n'est autre que la lune, a reçu des Grecs le nom d'Artemis, contraction d'Acrotemis (qui fend l'air). Les femmes en couches l'invoquent sous celui de Lucine, parce que ses fonctions consistent à relâcher les articulations, et à ouvrir les conduits du corps pour rendre l'accouchement plus prompt et plus facile. C'est ce qu'a exprimé fort élégamment Timothée, qui dit :

« Par le ciel azuré, et par la lune qui procure aux femmes un prompt accouchement. »

La puissance du flambeau des nuits ne se montre pas moins à l'égard des corps inanimés ; car les bois coupés pendant la pleine lune, ou pendant son ac-

croissement, sont rejetés de l'ouvrier, comme amollis par les vapeurs aqueuses, et les laboureurs ont soin d'enlever le grain de l'aire au décours lunaire pour lui conserver sa sécheresse. S'agit-il, au contraire, de travaux qui exigent de l'humidité, procédez-y pendant que la lune croît; c'est surtout lorsqu'elle est pleine qu'on doit s'occuper de la plantation des arbres, parce que leurs racines ont besoin d'être humectées. L'air lui-même est soumis aux influences humides de la lune : ce qui le prouve, c'est que, quand elle est, soit en opposition, soit en conjonction (et, dans ce dernier cas, sa face éclairée est tournée vers le soleil), nous avons des pluies fréquentes, ou d'abondantes rosées si le temps est serein. C'est ce qui a fait dire à Alcman, poète lyrique, que la rosée est fille de l'air et de la lune. Il est donc décidément prouvé que la lumière lunaire a la propriété de mouiller et de dissoudre les chairs : c'est un phénomène dont nous connaissons mieux l'effet que la cause. Quant à celui produit par les clous de cuivre dont vous nous avez parlé, Evangelus, je ne suis pas éloigné de croire qu'il est réel; car ce métal a une vertu styptique reconnue par les médecins : aussi font-ils entrer le vert-de-gris dans les médicaments astringents dont ils usent contre la putridité. On remarque que les ouvriers employés aux mines de cuivre n'ont jamais de maux d'yeux, et que leurs cils repoussent, s'ils les ont perdus. En effet, les miasmes cuivreux absorbent et dessèchent les humeurs de cet organe; c'est cette propriété du cuivre qui lui a fait donner, par Homère, le nom de

puissant auxiliaire de la vue. Nous tenons d'Aristote que les blessures faites par une arme de cuivre sont moins dangereuses et plus aisées à guérir que celles faites par le fer; parce que, selon lui, le premier de ces métaux communique à la plaie sa propriété médicinale et dessiccative. Cette même propriété doit agir sur la chair morte, et neutraliser l'action de l'humidité lunaire.

TRAITÉ

DES

VERBES GRECS ET LATINS.

TRAITÉ

SUR

LA DIFFÉRENCE ET LA CONCORDANCE

DES

VERBES GRECS ET LATINS,

PAR A. MOTTET,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE.

La nature a établi la plus étroite liaison entre la langue grecque et la langue latine ; car les mêmes parties du discours, si on en excepte l'article que les Grecs seuls ont employé, les mêmes règles, les mêmes tours, les mêmes constructions se font remarquer dans l'une et l'autre langue, au point que celui qui aurait appris les secrets de l'une saurait presque les deux. Cependant elles diffèrent sous beaucoup de rapports, et chacune d'elles a des propriétés que les Grecs appellent *idiomes*.

CHAPITRE I.

De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.

Dans les deux langues, les verbes nous présentent différentes modifications qu'on appelle *personnes*, *nombres*, *formes*, *conjugaisons*, *temps*, *modes;* les Grecs ont donné à ces derniers le nom de ἔγκλισις. Les Latins déterminent par la forme quelle est la personne qui parle. Le genre est chez eux ce que les Grecs entendent par διάθεσις. Ils construisent presque toujours avec les mêmes cas. Ainsi ils disent, *misereor illius*, *pareo illi*, *veneror illum;* φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Le grec ne prend jamais l'ablatif. La même ressemblance existe entre les personnes : la première, *voco;* la seconde, *vocas;* la troisième, *vocat :* καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. Il n'y a qu'une seule différence dans les nombres, c'est que jamais un auteur latin n'a employé le δυϊκὸν, c'est-à-dire le *duel*, tandis que les verbes et les noms paraissent tous avoir ce nombre chez les Grecs.

CHAPITRE II.

Des formes.

Il existe une sorte de recherche dans la ressemblance qu'ont entre elles les formes grecques et latines. Nous disons *curro*, *percurro*; ils disent τρέχω, διατρέχω. Ces verbes se composent de quatre manières, dans l'une et l'autre langue. De deux mots entiers, *produco*; d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio*; d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo*; enfin de deux mots altérés, *occipio*. De même en grec de deux mots parfaits, συντρέχω; d'un mot parfait et d'un mot défectueux, προσκυνῶ; d'un mot défectueux et d'un mot parfait, συμβάλλω; et de deux mots défectueux, κωμῳδῶ. Il y a ensuite des verbes composés, de manière que les mots qui les composent ne peuvent se séparer, comme *suspicio*, *complector*, et en grec le verbe συντρέχω. Cette langue admet dans la composition des mots qui ne seraient pas reçus comme simples. Νομῶ ne signifie rien, et cependant on dit οἰκονομῶ. De même δομῶ et δομεύω servent à composer οἰκοδομῶ et βοσσοδομεύω. Les Latins ne disent pas *facior*, ni *grego*; mais on dit

très-bien *conficior* et *afficior*, et *congrego.* Quelquefois deux prépositions sont jointes aux verbes grecs et latins. Dans Homère, par exemple, on trouve προπροκυλινδόμενος; et dans Virgile, *pede prosubigit terram.* Souvent le latin change la première syllabe du verbe composé, *teneo*, *contineo;* souvent il ne la change pas, *lego*, *neglego.* En grec, une préposition ajoutée n'altère jamais la première syllabe: βάλλω, ἀμφιβάλλω; διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω, φέρω, προφέρω, διαφέρω, αναφέρω· δέρω, ἐκδέρω· φιλῶ, καταφιλῶ.

Souvent aussi le verbe reste intact, et la préposition seule est corrompue: λέγω, συλλέγω; βάλλω, συμβάλλω; τρέχω, ἐκτρέχω (1). Il en est de même chez les Latins, *fero, refero. Aufugio* et *aufero* sont composés de la préposition *ab*, et ce sont les seuls verbes dans lesquels Cicéron ait changé la préposition, et qui expriment cependant une action rétrograde. Nigidius pourtant pense que le mot *autumo* est composé de la même préposition, comme, par exemple, *ab* et *æstimo.* Ainsi, *abnumero* est la même chose que *numero.* Mais *autumo* a le même sens que *dico* et que *censeo.* Les verbes grecs, lorsqu'ils sont composés d'une préposition, gardent toujours le même accent: καταγράφω, περιφέρω, ὑπομένω, δια-

(1) Cet exemple me paraît mal choisi; car ἐκ est la préposition dans toute sa pureté.

τρέχω, καταλαλῶ, προορῶ. Mais lorsqu'on leur adjoint une autre partie du discours, tantôt ils changent leur accent primitif, et tantôt ils le conservent. Ils le conservent dans les mots suivants, τίω, ἀτίω; ὄσσω, κακόσσω, d'où κακοσσόμενος; νίπτω, χερνίπτω. C'est de ce verbe que vient χερνίψαντο δ'ἔπειτα; κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. Ils changent l'accent, dans ceux-ci : γλύφω, καλαμογλυφῶ· γράφω, χειρογραφῶ· σθένω, εὐσθενῶ· σέβω, εὐσεβῶ. Les Latins conservent aussi *præpono*, *præcurro*, et changent la préposition dans *colligo*, *affero*. Aucune préposition jointe au verbe ne change en latin la manière de conjuguer : *clamo*, *clamas*; *declamo*, *declamas*. Les Grecs au contraire changent quelquefois la conjugaison d'un verbe en le composant : συλῶ, συλᾷς; ἱεροσυλῶ, ἱεροσυλεῖς; τιμῶ, τιμᾷς; ἀτιμῶ, ἀτιμοῖς; πειρῶ, πειρᾷς, ἐμπειρῶ, εμπειρεῖς : quoique quelques personnes prétendent que ces mots ne sont pas σύνθετα, mais παρασύνθετα, c'est-à-dire non composés eux-mêmes, mais formés de mots composés. Ainsi, ἱεροσυλῶ ne serait pas composé de συλῶ, mais de ἱερόσυλος; de même que ἀτιμῶ ne serait pas composé de τιμῶ, mais de ἄτιμος. Ἐμπειρῶ ne le serait pas non plus de πειρῶ, mais bien de ἔμπειρος. Et voilà les mots qu'ils appellent παρασύνθετα, mots formés *ex* συνθέτοις, c'est-à-dire de mots composés. Car ἀβλεπτῶ n'est pas dérivé de βλέπω (en ce cas il n'aurait pas de τ), mais

bien de l'adjectif ἄϐλεπτος. Χειροκοπῶ ne vient pas non plus de κοπτῶ (car il aurait le τ), mais de χειρόκοπος. Voilà pourquoi ils appellent ces mots σύνθετα, et les mots qui en sont formés παρασύνθετα. Il y a des verbes composés qui prennent l'augment avant le mot qui sert à la composition : κιθαρῳδῶ, ἐκιθαρῴδουν ; δημηγορῶ, ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ, ἐπαιδαγώγουν, δυσφορῶ, ἐδυσφόρουν (1). D'autres le prennent après ce même mot : καταγράφω, κατέγραφον ; περιτρέχω περιέτρεχον ; διάϐαλλω, διέϐαλλον. Ils font à l'impératif κατάγραφε, περίτρεχε, διάϐαλλε. L'accent resterait sur le verbe si la composition ne fondait pas avec ce verbe la partie du mot qui le précède immédiatement; ce qui a lieu dans certains verbes, où tantôt la lenteur d'une syllabe longue conserve au temps son accent primitif, et où tantôt la rapidité d'une brève le recule sur la syllabe précédente. Ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ'ἔνεσαν στονόεντες ὀϊστοί· ἀνῆσαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δῆριν ἀνῆσαν ; κατεῖχε, κάτεχε, νὺξ δὲ μάλα ἀνωφερῆ κάτεχ' οὐρανόν. De même, συνήψας, σύναψον, συνήξας, σύναξον, συνεῖλον, σύνειλε, συνῆλθον, σύνελθε ; προεῖπον, πρόειπε, suivent la même analogie. Vous ne trouverez que très-rarement,

(1) On peut établir pour règle générale que tout verbe composé d'une préposition et d'un verbe simple prend l'augment après la préposition; et dans les verbes composés d'un adjectif ou d'un substantif avec un verbe simple, l'augment se place en tête du verbe ainsi composé.

je crois, une préposition dans la langue latine qui n'ajoute rien au sens du verbe; tandis que, chez les Grecs, souvent la préposition ne change ce sens en aucune manière : ainsi εὕδω est la même chose que καθεύδω; ἕζομαι a la même signification que καθέζομαι; μύω a le même sens que καμμύω, comme *surgo* et *consurgo*.

CHAPITRE III.

Des conjugaisons.

En grec il y a trois conjugaisons pour les verbes où l'accent circonflexe marque au présent la dernière syllabe. On distingue ces conjugaisons par la deuxième personne qui, dans la première, est terminée par la diphthongue εῖς, comme λαλεῖς; dans la seconde, elle est en αῖς, par l'addition de l'ι qui ne se fait pas sentir dans la prononciation, comme dans τιμαῖς; la troisième a la diphtongue εῖς, comme στεφανοῖς.

Il y a aussi six conjugaisons pour les verbes dans lesquels l'accent grave marque la pénultième; on ne les reconnaît pas à la seconde personne, attendu que dans tous elle est terminée par la diphthongue εῖς. C'est la première personne qui, dans ces conjugai-

sons, établit une différence. Vous cherchez en effet à la première personne de chaque verbe quelle est la figurative qui précède l'ω final, et si avant cet ω vous rencontrez β, π, φ, πτ, λείβω, γράφω, τέρπω, κόπτω, vous direz que tel verbe appartient à la première conjugaison. Si vous trouvez γ, κ, χ, λέγω, πλέκω, τρέχω, le verbe sera de la seconde; si c'est un δ, un θ, ou un τ, ᾄδω, πλήθω, ἀνύτω, il sera de la troisième. Il sera de la quatrième, s'il a pour figurative un ζ ou deux σσ, φράζω, ὀρύσσω. Vous reconnaîtrez la cinquième conjugaison à l'une des quatre liquides λ, μ, ν, ρ, ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω. La sixième est en ω pur, ῥέω, θεραπεύω. Quelques grammairiens ont même prétendu qu'il existe une septième conjugaison, composée des verbes où l'ω final est précédé des doubles ξ et ψ, ἀλέξω, ἕψω. Dans la langue latine, où aucun verbe n'admet d'accent sur la syllabe finale, on ne retrouve plus la différence établie en grec par l'accent grave et par l'accent circonflexe. Or, nous avons vu que, dans cette dernière, le second occupait la syllabe finale, et le premier la pénultième. La langue latine n'emploie donc qu'un seul accent, je veux parler du grave, qui seul se place sur nos verbes. Mais il a cela de particulier dans nos verbes, qu'il ne marque pas toujours, comme en grec, la pénultième, à quelque temps que ce soit; mais qu'au contraire il se place souvent sur l'antépénultième, comme dans

aggero, *refero*. Cela ne peut être en grec; car, dans la langue commune, il ne peut arriver que, lorsque la finale est longue, l'accent soit reculé sur l'antépénultième. Ω est long de sa nature: aussi, dans ces verbes, l'accent ne pourra jamais être reculé au troisième rang de syllabes. Tous les temps des verbes grecs ne se forment pas simplement les uns des autres, comme les Latins les forment aisément; qu'il me soit permis d'en donner pour exemple la conjugaison d'un seul verbe. Τύπτω fait au parfait τέτυφα; il y a un autre parfait qui se forme autrement, τέτυπα; on appelle ce dernier parfait moyen. De même le plus-que-parfait actif est ἐτετύφειν; le plus-que-parfait moyen ἐτετύπειν. Aoriste ἔτυψα, aoriste moyen ἔτυπον. Le futur premier est τύψω, le futur second τυπῶ. Les temps varient de même au passif.

CHAPITRE IV.

Du présent.

Tous les verbes grecs qui finissent en ω, circonflexes ou barytons, et de quelque conjugaison qu'ils soient, gardent à la seconde personne le même nombre de syllabes qu'à la première; mais ceux terminés en μαι changent le nombre de leurs syllabes. Or tout temps présent qui se termine en μαι perd toujours une syl-

labe à sa seconde personne : φιλοῦμαι, φιλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; στεφανοῦμαι, στεφανοῖ; λέγομαι, λέγῃ; γράφομαι, γράφῃ; quoiqu'à l'actif les deux personnes aient conservé le même nombre de syllabes. De même le présent qui, dans les verbes grecs, se termine en ω, sert à former les autres modes. En effet, la troisième personne, en prenant un ν, donne l'infinitif : ποιεῖ, ποιεῖν; τιμᾷ, τιμᾷν; χρυσοῦ, χρυσοῦν. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* ne garde la diphthongue ει qu'au thême primitif, et la change en ου aux autres modifications du verbe. Mais dans les verbes *barytons*, on retrouve la même manière de former l'infinitif : τύπτει, τύπτειν; λέγει, λέγειν. La troisième personne sert également à former l'impératif. Dans les verbes *circonflexes*, elle rejette l'accent sur la pénultième : ποιεῖ, ποίει; τιμᾷ, τίμα; χρυσοῖ, χρύσου. Dans les *barytons*, elle fait disparaître l'ι : λέγει, λέγε; γράφει, γράφε; ἄρχει; ἄρχε. Au subjonctif, il n'y a aucun changement, et la première personne du présent, soit *indicatif*, soit *subjonctif*, est la même : ποιῶ, ἐὰν ποιῶ; βοῶ, ἐὰν βοῶ; θέλω, ἐὰν θέλω; γράφω, ἐὰν γράφω. La seconde personne sert à les distinguer : ποιῶ, ποιεῖς; ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς. La première personne du présent, chez les Grecs, sert de même à former le participe, en prenant le ν : λαλῶ, λαλῶν, γράφω, γράφων. Le présent des verbes grecs, qui se termine en μαι, fait l'impératif, du moins dans les verbes cir-

conflexes, en rejetant la syllabe μαι : φιλοῦμαι, φιλοῦ; τιμῶμαι, τιμῶ; χρυσοῦμαι, χρυσοῦ; et dans les verbes barytons, le même mode se forme en rejetant la syllabe μαι, et en ajoutant la lettre υ : λέγομαι, λέγου; γράφομαι, γράφου.

CHAPITRE V.

Du prétérit imparfait.

Tous les verbes grecs, soit barytons, soit circonflexes, ont à l'imparfait la première personne du singulier semblable à la troisième du pluriel: ἐποίουν ἐγὼ, ἐποίουν ἐκεῖνοι. De même, dans tous les verbes grecs dont le thême primitif est en ω, l'imparfait fait commencer sa dernière syllabe par les mêmes lettres que la dernière syllabe du présent : τιμῶ, ἐτίμων; γράφω, ἔγραφον; τρέχω, ἔτρεχον; ou bien, si c'est une voyelle qui se rencontre au présent, il y aura aussi une voyelle au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait : ποίω ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Tout imparfait actif ou semblable à l'actif se termine par un ν, mais les *barytons* ont la finale brève, c'est-à-dire qu'ils se terminent toujours en ον : ἔτρεχον, ἔγραφον. Les *circonflexes*, ou ceux qui dérivent des verbes en μι, ont la finale longue : ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην. Enfin le verbe ῥίπτω, qui se prononce tantôt

comme s'il était marqué de l'aigu, et tantôt comme s'il était *circonflexe*, fait ἔριπτον et ἐρίπτουν. Κίω fait par la même raison ἔκιον et ἐκίουν. Il faut aussi remarquer que l'imparfait conserve le même nombre de syllabes que le présent, ou qu'il en prend une de plus. Le même nombre subsiste dans les verbes dont le présent commence par une voyelle; ceux au contraire qui commencent par une consonne reçoivent une augmentation de syllabes : ἄγω, ἦγον; λέγω, ἔλεγον, et ce n'est pas sans motif; car ceux qui n'ont pas d'augment syllabique ont un augment temporel, puisqu'ils changent la première voyelle brève en longue, comme dans ἄγω, α, qui est bref, est changé en la longue η, ἦγον. Souvent cependant ils ne prennent pas d'augment, par licence poétique.

Quelquefois la première voyelle, lorsqu'elle est brève, ne change pas de nature; mais elle s'en adjoint une autre, afin de former ensemble une syllabe longue : ἔχω, εἶχον; ἕλκω, εἷλκον; ἕρπω, εἷρπον. D'autres fois elle ne se change point, elle ne prend pas d'autre voyelle avec elle, et reste telle qu'elle était : ἱδρύω, ἵδρυον; ὑδρεύω, ὕδρευον. Mais alors ι et υ, qui se prononcent brefs au présent, se prononcent longs à l'imparfait. Υἱοθετῶ reste tel qu'il était, υἱοθέτουν; car il ne peut pas prendre d'augment, puisque, grace à la diphthongue, il est long au présent. Il arrive cependant que les diphthongues, surtout les diphthongues

communes, se changent en leurs longues correspondantes. Ainsi αι et οι, qui sont des diphthongues communes (1), et qui sont souvent regardées comme brèves, se changent en η ou en ω : αἰνῶ, ᾔνουν; οἰκῶ, ᾤκουν. Je sais aussi que la diphthongue αυ, qui n'a jamais passé pour une diphthongue commune, se change ordinairement : αὐδῶ, ηὔδουν; αὐχῶ, ηὔχουν; ου et ει demeurent immuables : οὐρῶ, οὔρουν; οὐτάζω, οὔταζον; εἰκονίζω, εἰκόνιζον; εἰκάζω, εἴκαζον, car l'imparfait ᾔκαζον est une forme attique. A plus forte raison, ceux dont la quantité ne peut être allongée restent aussi immuables : ὠνοῦμαι, ὠνούμην; ἠχῶ, ἤχουν. Excepté ἑορτάζω et ὀψείω. Quoique chez les Grecs tous les imparfaits ne changent jamais la syllabe du milieu, mais seulement la dernière ou la première, l'un de ces deux verbes que nous avons cités a changé seulement celle du milieu, ἑώρταζον, tandis qu'il eût dû faire ἡόρταζον. L'autre a changé la première syllabe et celle du milieu : ὀψείω, ὤψεον. Ὁρῶ et ἑώρων ne sont pas contraires à la règle; car ὁρῶ devrait faire ὥρων, mais on a ajouté l'ε par redondance, et au lieu de ὥρων on a fait ἑώρων. De même οἰνοχόω devrait faire ᾠνοχόουν, et on dit ἐωνοχόουν. On dit aussi ἔην pour ἦν.

(1) Macrobe a commis, je crois, une petite erreur. On appelle *communes* ou *propres* les diphthongues formées d'une des trois *prépositives* brèves α, ε, ο, et d'une des deux *subjonctives* ι, υ.

Cette addition superflue ne se rencontre pas seulement dans les verbes; on l'a aussi employée dans les noms, comme dans ἔδνα, ἔεδνα, et autres semblables. Ἀναϐαίνω et ἐπέχω ont changé la seconde syllabe et non la première, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais à la préposition. Les verbes sont βαίνω et ἔχω; ils font ἔϐαινον, εἶχον. De là on dit ἀνέϐαινον et ἐπεῖχον. Ἀναισχυντῶ change la première syllabe, ἠναισχύντουν, parce que c'est un verbe dérivé d'un nom, c'est-à-dire ῥῆμα ὀνοματικόν: ἀναίσχυντος, ἀναισχυντῶ. Les verbes dérivés de mots composés s'appellent παρασύνθετα, et leur première syllabe est celle qui se modifie, comme φίλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλίππιζον. Je sais bien que σύμμαχος et συνήγορος sont des mots composés, qu'ils forment des verbes appelés παρασύνθετα: συμμαχῶ, συνηγορῶ, et que l'augment qui modifie ces verbes ne se place pas en dehors, mais dans le corps du mot: συμμαχῶ, συνεμάχουν; συνηγορῶ, συνηγόρουν; or il en est ainsi parce que la préposition a sa signification dans ces deux verbes. Mais lorsqu'elle n'ajoute rien au sens, alors l'imparfait se modifie en dehors, c'est-à-dire qu'on y ajoute une voyelle, comme si le thème du présent commençait par une consonne: καθίζω, ἐκάθιζον, καθεύδω, ἐκάθευδον. Ἵζω est la même chose que καθίζω; εὕδω est la même chose que καθεύδω, parce qu'ici la préposition ne signifie rien. Mais dès que cette préposition ajoute

au sens du verbe, alors nous cherchons, pour former l'imparfait, quelle est la première syllabe du verbe en ôtant la préposition; et si le verbe commence par une voyelle, bien que la préposition ait une consonne, cependant nous changeons la voyelle brève en longue, comme συνάγω, συνῆγον, parce que ἄγω n'est pas la même chose que συνάγω. De même, si la préposition qui emporte un sens avec elle commence par une voyelle, tandis que le verbe commence par une consonne, l'imparfait n'altère en rien et ne change pas la voyelle de la préposition, mais il ajoute une voyelle à la consonne du verbe, comme dans ἐνιχαίρω, ἐνέχαιρον, parce que ἐνιχαίρω et χαίρω ne sont pas la même chose. On voit assez clairement qu'une voyelle ajoutée à une consonne est nécessairement brève, parce qu'elle ne peut s'allonger au-delà d'un temps : λέγω, ἔλεγον; λέγομαι, ἐλεγόμην. C'est ainsi que βούλομαι et δύναμαι font, d'après la règle générale, ἐβουλόμην, ἐδυνάμην; et si nous rencontrons souvent ἠβουλόμην, ἠδυνάμην, c'est une licence que se permet le dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait varie aussi beaucoup; ainsi la première et la troisième conjugaison, dans les verbes circonflexes, font l'imparfait en ουν : ἐποίουν, ἐχρύσουν; la seconde conjugaison le fait en ων : ἐβόων. Ces formes se changent de cette manière au passif ou au moyen : ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. En grec, l'indicatif est le seul mode qui distin-

gue le présent et l'imparfait; les autres modes les réunissent. Ainsi on dit φιλῶ, ἐφίλουν; mais à l'impératif φίλει, le présent et l'imparfait ne font qu'un. De même, au subjonctif, ἐὰν φιλῶ; à l'optatif, εἰ φιλοῖμι, et à l'infinitif, φιλεῖν, où les Grecs conjuguent les deux temps en un seul.

CHAPITRE VI.

Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, se forme, non du présent, mais du futur, et c'est avec raison; car tout ce qui a été fait a d'abord été à faire. Tout parfait des verbes grecs est plus long d'une syllabe ou d'un temps que son thême primitif: λέλυκα, ὤπτηκα. Il ne faut pas s'inquiéter si πεποίηκα ou πεφίληκα, et autres mots semblables allongent le thême primitif du verbe, non d'une seule syllabe, mais de deux. Car nous avons dit que le thême du parfait n'est pas le présent, mais le futur; et le parfait n'a de plus que lui qu'une syllabe, et non deux, ποιήσω, πεποίηκα; φιλέω, πεφίληκα. On peut le prouver par ce raisonnement. En effet, comme le parfait n'ajoute jamais à son thême primitif l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre, il résulte pour ὤπ-

τηκα et ἠγάπηκα que, s'ils sont formés des *présents* ὀπτῶ, ἀγαπῶ, ils sont allongés par l'addition d'une syllabe et par la quantité, ce qui ne peut se faire d'après la règle. Ils viennent donc du futur, ὀπτήσω, ὤπτηκα; ἀγαπήσω, ἠγάπηκα, en allongeant la voyelle brève. De même, comme jamais le parfait qui commence par une consonne n'a le même nombre de syllabes que le temps d'où il vient, tous les parfaits des verbes en μι seront contraires à la règle, parce qu'ils ont le même nombre de syllabes que le présent: δίδωμι, δέδωκα; τίθημι, τέθεικα. Mais il n'en est pas ainsi. Δώσω a servi à former δέδωκα, et θήσω à former τέθεικα, et par conséquent le parfait est plus long d'une syllabe. On ne trouve pas en grec un parfait qui ait moins de syllabes que le présent ou le futur. De même, lorsque le présent commence par une voyelle, cette voyelle se change en longue au parfait. On ne rencontre pas non plus un parfait de deux syllabes; il est composé tantôt de six, comme πεπολεμάρχηκα; tantôt de quatre, πεποίηκα; tantôt enfin de trois, λέλυκα. Vous n'en trouverez jamais qui aient moins de trois syllabes. Il faut nécessairement que la première syllabe appartienne à la modification qu'éprouve le thême du verbe, comme λε, que la seconde compose le radical λυ, et que la troisième termine le mot, comme κα.

Ainsi, tout ce qui excède ce nombre appartient

à la syllabe du milieu, qui tient au radical; mais la modification et la terminaison appartiennent à chacune des syllabes qui composent le verbe, comme dans πεφίληκα, πε appartient à la modification, φίλη au radical, et κα à la terminaison. Ainsi le parfait (παρακείμενος) n'a jamais moins de trois syllabes, excepté οἶδα, qui est de deux syllabes, et qui cependant est au parfait. Ce n'est pas étonnant, puisque ce verbe s'affranchit de la règle dans plusieurs cas. Vous ne trouverez en effet aucun autre parfait qui commence par la diphthongue οι. De plus, quand la première syllabe d'un verbe commence par la diphthongue ει, elle ne change à aucun temps. Le radical de ce verbe, c'est-à-dire εἴδω, a changé ει en οι. Chaque fois que le parfait vient d'une syllabe longue, il faut nécessairement que le plus-que-parfait commence de même. C'est une règle que ne suit pas ce verbe, car le plus-que-parfait est εἴδειν, quoique le parfait soit οἶδα. Ensuite tout participe parfait dont la terminaison est en ως forme le même temps de l'indicatif en changeant seulement la dernière syllabe en α : γεγραφηκὼς, γεγράφηκα; λελυκὼς, λέλυκα. Quant à εἰδὼς, il ne fait pas εἶδα, mais οἶδα. Ce seul parfait ne gênera en rien, bien que contraire à la règle. Tout verbe grec, s'il commence au présent par une seule consonne, excepté ρ, redouble la première syllabe au parfait. Ainsi γράφω fait γέγραφα; λέγω, λέλεχα. Une préposition

ajoutée n'empêche pas ce redoublement : προκομίζω, προκεκόμικα; συγγράφω, συγγέγραφα. Tout parfait, dans les verbes circonflexes, ou seulement tout parfait premier, dans les verbes barytons, se termine en κα, ou en φα, ou en χα : τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα; en sorte que presque tous les verbes subissent les mêmes modifications que ceux auxquels ils ressemblent : τηρῶ, τηρεῖς, τετήρηκα; χωρῶ, χωρεῖς, κεχώρηκα; γράφω, γράφεις, γέγραφα; τρέφω, τρέφεις. Il ne faut pas faire attention si un verbe grec qui commence par une des consonnes qu'on appelle *aspirées* ne prend pas cette même aspirée au redoublement, mais sa correspondante du même ordre : θάῤῥω, τεθάῤῥηκα; φωνεύω, πεφόνευκα; χρίω, κέχρικα. En latin, on redouble la même lettre : *fallo*, *fefelli*. *F* n'est pas une consonne aspirée, chez les Latins, parce qu'ils n'ont pas d'aspirée dans leur langue. *F* est le *digamma* des Éoliens. Les Latins emploient cette lettre pour détruire la rudesse de l'aspiration, bien loin de lui faire tenir la place du φ. La langue latine ne connaît pas cette dernière lettre, et elle la remplace, dans les verbes grecs, par *ph*, comme dans *Philippus*, *Phædon*. *Frigeo* fait *frigui* à la seconde conjugaison; *frigo*, de la troisième, fait *frixi;* d'où *frixum*, *frixorium*, c'est-à-dire un foyer de chaleur. De même, *aceo*, *aces*, *acui*, d'où le verbe *acesco;* et *acuo*, *acuis*, *acuit; fero*, *tuli*. Accius, dans son Andro-

mède, conjugue *tuli* comme s'il venait d'un primitif qu'il suppose *tulo* : *nisi quod tua facultas tulat operam*, à moins que votre puissance ne me protége. *Patior* et *pandor*, *passus sum* et non *pansus*. Virgile a dit, *passis crinibus*, les cheveux épars. *Explico* fait *explicui*, parce qu'on dit *plico*, *plicui*; mais Cicéron a dit, dans son discours pour Tullius, *explicavit*.

CHAPITRE VII.

Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs qui se terminent en ω, tous les parfaits changent leur finale α en ειν, pour faire le plus-que-parfait appelé en grec ὑπερσυντελικόν. Mais si le parfait commence par une voyelle, le plus-que-parfait doit commencer nécessairement par la même voyelle : ἔφθαρκα, ἐφθάρκειν; εἴρηκα, εἰρήκειν. Si la lettre par laquelle commence le parfait est une consonne, alors on forme le plus-que-parfait en y ajoutant une voyelle : πεποίηκα, ἐπεποιήκειν; γέγραφα, ἐγεγράφειν; et ce n'est pas sans motif, car il existe une sorte de rapprochement naturel qui unit les temps deux à deux. C'est ainsi que l'imparfait

tient au présent, le plus-que-parfait au parfait, et le futur à l'aoriste. C'est pour cela que, si le présent commence par une voyelle, l'imparfait commence également par une voyelle. Mais si le présent commence par une consonne, on ajoute une voyelle à l'imparfait : φθείρω, ἔφθειρον. Le plus-que-parfait, par une analogie semblable, suit les mêmes modifications que les syllabes initiales du parfait; mais il ne change pas en longue la voyelle brève qu'il reçoit du parfait, comme l'imparfait change celle qu'il a reçue du présent : ἄγω, ἦγον. Après le plus-que-parfait, nous devrions naturellement parler du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passons sous silence, parce que la langue latine ne connaît pas ce temps.

CHAPITRE VIII.

Du futur.

Il y a trois syllabes qui, dans les verbes grecs, servent de terminaison au futur. Ce temps est toujours en effet en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω, πράξω, γράψω, si ce n'est à la cinquième conjugaison des barytons qui gardent la liquide qui précède l'ω. Les verbes grecs circonflexes, de quelque conjugaison

qu'ils soient, prennent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ, ποιήσω. Les barytons conservent le même nombre de syllabes à toutes les conjugaisons : λέγω, λέξω ; ἄγω, ἄξω. En grec et en latin, la pénultième du présent reste au futur : ἀγαπῶ, ἀγαπήσω ; γα est resté : *cogito*, *cogitabo*, la syllabe *gi* se trouve dans les deux temps. Si le verbe est baryton, et s'il a au présent une consonne μετάϐολον, c'est-à-dire liquide avant ω, alors la pénultième devient longue au futur, de brève qu'elle était au présent : πλύνω, πλυνῶ ; ἐγείρω, ἐγερῶ. Nous avons dit que les verbes circonflexes augmentent leur futur d'un syllabe, car ils ont la dernière de plus : φιλῶ, φιλήσω ; mais cette addition ne se fait pas toujours en conservant la lettre qui précède la syllabe ajoutée. En effet, à la première conjugaison, on trouve η ou ε à la place de l'ω : πωλῶ, πολήσω ; φορῶ, φορέσω. Toutes les fois qu'au futur ε remplace ω, il faut remarquer que la pénultième du présent est brève. Il n'est pas réciproquement indispensable que toutes les fois que la pénultième du présent est brève, ε précède ω au futur, En voici un exemple : νοῶ, νοήσω ; φιλῶ, φιλήσω. La seconde conjugaison prend un η avant l'ω au futur comme ὀπτῶ, ὀπτήσω ; ou un α long, comme περάσω ; ou un α bref, comme γελάσω. On a remarqué qu'à la pénultième de ces futurs, dont le présent n'a point de consonne, excepté le ρ, avant ω, on allonge l'α :

ἐῶ, ἔασω; περῶ, περάσω. Le contraire arrive quelquefois, puisque χρῶ fait χρήσω; ἐγγυῶ, ἐγγυήσω. On l'abrége quand au présent ω est précédé de λ : γελῶ, γελάσω. Dans ce cas, non plus que dans l'autre, la règle n'est pas de rigueur : κολλῶ, κολλήσω. Πινάσω et διψάσω sont du dialecte dorien par l'α seul, quoiqu'ils ne le soient pas par l'accent; car, dans ce dialecte, la dernière syllabe du futur, qui se termine en ω, est toujours marquée de l'accent circonflexe. La troisième conjugaison a, à la pénultième du futur, ou un ω, ou un ο. Les verbes dérivés ont l'ω, et les verbes primitifs ont l'ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω. Ὀμῶ, ὀμοῖς fait ὀμόσω, parce qu'il n'est dérivé d'aucun mot. En grec, la première syllabe du présent ne se change pas facilement au futur, ce qu'on verra en citant les règles. Le futur, dans cette langue, modifie ordinairement une seule syllabe, c'est-à-dire la dernière ou la pénultième. La dernière est modifiée, ou par le changement de lettres, ou par celui de l'accent. Par le changement de lettres, comme γράφω, γραψω; par le changement d'accent, comme νέμω, νεμῶ. Lorsque la dernière syllabe est changée, la pénultième n'éprouve aucune modification, mais le changement de la pénultième entraîne toujours celui de la dernière syllabe : ἀγείρω, ἀγερῶ; dans cet exemple, en effet, la pénultième a perdu une lettre, et l'accent a été reculé sur la dernière. De même, dans πνίγω,

πνίξω, la syllabe finale a changé une lettre et la syllabe qui la précède a changé sa quantité, puisque l'ι du verbe que nous venons de citer est long au présent et devient bref au futur. Si donc il faut que, dans les verbes barytons qui ont au présent une liquide avant l'ω, la pénultième devienne longue, comme ἀγείρω, ἀγερῶ, il s'ensuit que, quand il se rencontre des verbes de cette espèce composés de deux syllabes dont la première est par conséquent à la fois pénultième, il s'ensuit, dis-je, que cette première syllabe est changée, non comme première syllabe, mais comme pénultième : κείρω, κερῶ. C'est ce qui fait dire qu'en grec on change quelquefois la première syllabe au futur. De même, en changeant la première lettre de τρέφω, on fait θρέψω. On prononce ἔχω doux, et ἕξω aspiré. Ce sont les Ioniens qui ont fait passer θρέψω; ils aiment tantôt à aspirer, tantôt à adoucir. Il aspirent dans τρέφω, θρέψω, et adoucissent dans θρὶξ, τριχός. Quant à ἔχω et ἕξω, ils diffèrent par rapport à l'aspiration pour un motif, bien qu'il semble qu'ils puissent être tous deux aspirés, comme ἕλκω, ἕλξω. Ἔχω ne peut pas l'être, parce qu'aucune voyelle suivie d'un χ ne peut être aspirée. Enfin υ, toujours marqué de l'esprit rude, n'est jamais suivi de χ, de peur de violer la règle, soit en n'aspirant pas υ, soit en plaçant le χ après une voyelle aspirée. Le futur ἕξω, en faisant disparaître l'aspiration de la lettre χ,

prend une prononciation plus forte. Dans quelques verbes terminés en μι, on ne change pas la première syllabe, mais on la retranche : τίθημι, θήσω; δίδωμι, δώσω.

CHAPITRE IX.

Du présent passif.

En grec, tout présent de l'indicatif actif qui se termine par ω, et qui est de la classe des verbes *circonflexes*, ajoute à sa terminaison la syllabe μαι, s'il appartient à la seconde conjugaison, et forme ainsi son passif : βοῶ, βοῶμαι.

Mais s'il appartient à la première ou à la troisième conjugaison, il forme son passif en changeant ω en ου, et en prenant également la syllabe μαι : φιλῶ, φιλοῦμαι. Le futur du dialecte dorien nous montre que ce changement de l'ω en ου est motivé par l'accent circonflexe. Ce futur, en effet, subit ce changement lorsqu'il passe dans une autre voix : ποιήσω, ποιησοῦμαι. Mais dans tous les verbes *barytons*, on forme le passif en changeant ω en ο, et en ajoutant la syllabe μαι : λέγω, λέγομαι. Ainsi donc on peut dire en termes plus courts et généraux que tout présent passif a

pour pénultième un ὠ, ou la syllabe ου, ou un ο : τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Ceux qui n'ont pas une de ces trois pénultièmes sont du nombre des verbes dont la première personne de l'indicatif présent actif se termine en μι. Ces derniers font toujours brève la pénultième du passif, comme τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδομαι. De même, dans les verbes de la deuxième ou de la troisième conjugaison, la deuxième personne du passif est la même que la troisième de l'actif : νικᾷ ἐκεῖνος, νικᾷ συ. Tout présent qui se termine en μαι, soit *circonflexe*, soit *baryton*, à quelque conjugaison qu'il appartienne, excepté cependant les verbes dont l'indicatif présent actif est en μι, a à la deuxième personne une syllabe de moins qu'à la première : λαλοῦμαι, λαλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; λέγομαι, λέγῃ.

CHAPITRE X.

De l'imparfait passif.

L'imparfait passif se forme en grec de deux manières; ou il se forme du présent passif en changeant la diphthongue finale αι en ην, et en ajoutant l'augment avant le radical : ἄγομαι, ἠγόμην; ou bien l'imparfait actif intercale la syllabe μη avant sa dernière lettre,

et donne ainsi l'imparfait passif : ἐποίουν, ἐποιούμην ; ἔγραφον, ἐγραφόμην. L'imparfait passif a dans tous les verbes une syllabe de moins à la deuxième personne, excepté dans ceux qui se terminent en μι : ἐποιούμην, ἐποιοῦ ; ἐλεγόμην, ἐλέγου.

CHAPITRE XI.

Du parfait et du plus-que-parfait passifs.

Le parfait actif qui se termine en κα, et dont la pénultième est longue de sa nature, change sa finale en μαι, et sert à former le passif : νενόηκα, νενόημαι. Si la pénultième est brève, il ajoute σ en tête de la dernière syllabe ; car il faut toujours que dans ce temps la pénultième soit longue, ou de sa nature, ou par sa position : τετέλεκα, τετέλεσμαι. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes *barytons*, dont le parfait a la pénultième tantôt longue, tantôt brève, on change seulement κα en μαι dans le premier cas ; mais lorsqu'elle est brève, on ajoute un σ : θεραπεύω, τεθεράπευκα, τεθεράπευμαι ; ξύω, ἔξυκα, ἔξυσμαι. Λέλυκα, λέλυμαι ; τέθυκα, τέθυμαι, pèchent contre la règle, puisqu'ils ne prennent pas σ, quoique υ soit bref. Dans les verbes *barytons* de la troisième conjugaison, la

pénultième du parfait est longue, et cependant il prend σ : πέπεικα, πέπεισμαι. Les parfaits qui se terminent en φα, ou ceux qui ont avant α un γ ou un κ, prennent deux μ au parfait passif : τέτυφα, τέτυμμαι. Ceux qui se terminent en χα changent cette finale en γμαι : πέπληχα, πέπληγμαι. Lorsque la dernière syllabe est précédée d'un ρ ou d'un λ, κα se change en μαι : ἔψαλκα, ἔψαλμαι. Les verbes dont la dernière syllabe à l'indicatif présent commence par un ν suivent la même règle : κρίνω, κέκρικα, κέκριμαι. Le plus-que-parfait de la voix passive se forme du parfait. Celui-ci, en effet, quand il commence par une voyelle, change sa terminaison en ην, et forme ainsi le plus-que-parfait : ἔφθαρμαι, ἐφθάρμην. S'il commence par une consonne, outre qu'il change sa finale comme nous l'avons indiqué, il ajoute une voyelle au commencement du mot : πεποίημαι, ἐπεποιήμην.

CHAPITRE XII.

Du futur passif.

La pénultième du futur actif devient au futur passif la syllabe qui précède l'antépénultième : νοήσω, νοηθήσομαι. La deuxième personne s'abrége d'une

syllabe, λαληθήσομαι, λαληθήσῃ; mais cette forme n'appartient qu'aux Grecs qui ont un futur de forme passive, qui exprime une chose dont l'existence n'est pas subordonnée à une autre chose éloignée, mais une chose qui doit bientôt arriver, comme πεποιήσομαι. Ce temps vient du parfait passif. C'est en intercalant les deux lettres ο et μ à la deuxième personne du parfait qu'on forme le *paulo post* futur, qu'on appelle futur attique : πεποίησαι, πεποιήσομαι. Il était assez juste de former le *paulo post* futur du parfait le plus rapproché. On rencontre des temps de cette nature formés des verbes qui se terminent en ω, comme δεδοικήσω, qui appartient au dialecte syracusain, et δεδώσω, qu'on rencontre dans Dracon : ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν (nous leur ferons des présents), comme si on disait : nous ne tarderons pas à leur faire des présents.

CHAPITRE XIII.

De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.

L'indicatif tire son nom de l'action dont il marque l'existence : quand on dit ποιῶ, on prouve que la

chose se fait actuellement; quand on dit ποίει, on commande que la chose se fasse. Εἰ ποιοῖμι exprime un souhait pour que la chose se fasse, et quand on dit ἐὰν ποιῶ, cela marque que la chose n'a pas encore lieu; enfin, quand on dit ποιεῖν, on n'assigne aucune existence déterminée à l'action. Le mode défini est donc parfaitement nommé. Les Grecs l'ont appelé ὁριστικὴ ἔγκλισις, et les Latins *défini*. Ce mode est le seul où tous les temps ne soient pas liés les uns aux autres; car après ποιῶ, on dit à l'imparfait ἐποίουν. Mais à l'impératif, ces deux temps sont réunis en un seul, ποίει; de même au subjonctif, où on dit au présent et à l'imparfait, ἐὰν ποιῶ; à l'optatif, εἰ ποιοῖμι; à l'infinitif, ποιεῖν. De même l'indicatif fait au parfait πεποίηκα, et au plus-que-parfait ἐπεποιήκειν. L'impératif fait pour ces deux temps πεποίηκε-έτω; le subjonctif fait ἐὰν πεποιήκω, l'optatif εἰ πεποιήκοιμι, l'infinitif πεποιηκέναι. L'indicatif a encore d'autres temps qui se conjuguent séparément; c'est ainsi qu'il fait à l'aoriste ἐποίησα, et au futur ποιήσω. L'impératif réunit ces deux temps en un seul, ποίησον. Le subjonctif fait à l'aoriste et au futur ἐὰν ποιήσω; mais l'optatif et l'infinitif ont aussi ces deux temps distincts et séparés l'un de l'autre, ποιήσαιμι et ποιήσοιμι, ποιῆσαι et ποιήσειν. L'optatif chez les Grecs n'admet ni l'imparfait ni le plus-que-parfait. Ils ont donc raison de préférer à ces deux modes,

pour ainsi dire resserrés, un mode dont tous les temps soient libres et distincts. Les verbes dérivés, c'est-à-dire ceux qui viennent d'autres verbes, ont leur source dans le mode défini, comme θραύω, dérivé du primitif θρῶ. C'est ainsi que chez les Latins les verbes qui marquent l'intention, une chose qui commence à exister, ou qui est répétée plusieurs fois, viennent du mode défini des verbes primitifs. Dans la langue grecque, les verbes en μι viennent du mode défini qui se termine en ω, comme τιθῶ, τίθημι, διδῶ, δίδωμι; de même les noms qui dérivent des verbes, et que les Grecs appellent ὀνόματα ῥηματικὰ (substantifs verbaux), sont formés de ce seul mode, en changeant, soit les personnes, soit les temps; car le substantif γράμμα vient de la première personne γέγραμμαι. La ressemblance des lettres qui se trouvent dans les deux mots suivants prouve bien que ψάλτης vient de la troisième personne ἔψαλται; de même τύμμα vient du parfait τέτυμμαι. Ποίησις vient du futur ποιήσω. Or tous ces substantifs viennent du mode indicatif. Enfin, les stoïciens ont donné à ce seul mode, comme au nominatif dans les noms, l'épithète de *droit*, et ils ont appelé *obliques* les autres modes comme les autres cas qui suivent le nominatif. C'est avec raison qu'on commence à conjuguer par l'actif, parce que l'action précède l'impression qui en résulte. C'est aussi avec raison

qu'on commence par la première personne et non par une autre, parce que la première parle de la troisième à la seconde. Il convient également de commencer par le singulier; εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατάγεται; si toute espèce de nombre se compose d'unités, il faut procéder par les unités pour arriver au nombre. Il faut commencer aussi par le présent, car c'est d'après le présent qu'on peut connaître les autres temps. Ces derniers ne pourront jamais mener à la connaissance du premier; ainsi de λείϐω, λείϐεις, on fait l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω. De même de λείπω se forment l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω; toutefois, quand je dis ἔλειψα et λείψω, on ne sait de quel présent vient le temps que j'énonce. Mais lorsque je dis λείϐω ou λείπω, il ne reste aucun doute sur les temps qui suivent. Ἠρχόμην est à la fois l'imparfait du présent ἔρχομαι et de ἄρχομαι; et en disant ἠρχόμην, je ne laisse pas comprendre si je veux dire je venais ou je commençais; partant, on doute si c'est l'imparfait d'ἔρχομαι ou de ἄρχομαι. Mais si je commence par dire ἔρχομαι ou ἄρχομαι, l'imparfait cessera d'être équivoque. Le présent détermine aussi les différentes formes de conjugaisons dans les verbes grecs et latins: ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς, ne se reconnaissent que parce qu'ils sont à la deuxième personne du présent; mais dans πεποίηκα et τετίμηκα, ποιήσω et τιμήσω, ἐποίουν et

ἐχρύσουν, il n'y a aucune différence. Dans les verbes *barytons*, on voit que τύπτω est de la première conjugaison par le π et le τ qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω. On ne retrouve pas ces signes dans τέτυφα, ἔτυψα, ni dans τύψω. Λέγω est de la deuxième conjugaison à cause du γ qui lui sert de figurative, figurative qui n'existe plus dans λέλεχα, ἔλεξα, ni dans λέξω. Il en est de même pour les autres conjugaisons. Le présent aide aussi à reconnaître l'espèce des verbes, car un Grec comprend qu'un verbe est *actif* ou *neutre* à la terminaison du présent; il comprend que le verbe est *passif* ou *moyen* si le présent finit en μαι. Les différentes manières de conjuguer un verbe ne sont clairement senties que quand on s'occupe des différents modes; c'est ce qui a fait donner, en grec, au *mode* le nom de ἔγκλισις, c'est-à-dire ἐν ᾧ ἡ κλίσις (le point sur lequel on s'appuie).

CHAPITRE XIV.

Sur la formation de l'indicatif.

Tout mode indicatif, en grec, qui se termine en ω, soit qu'il appartienne aux verbes *barytons* ou aux

circonflexes, soit au présent ou au futur, doit toujours avoir une diphthongue à la fin de la deuxième personne, c'est-à-dire un ι ou avec ε, comme ποιεῖς, ou avec α, comme τιμαῖς, ou avec ο, comme δηλοῖς, et dans tout futur avec ε, comme νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. De même, dans tout verbe grec dont la première personne se termine en ω, la deuxième personne forme la troisième en rejetant σ. Tout verbe dont la terminaison est en ω, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, conserve le même nombre de syllabes à la première, à la deuxième et à la troisième personne : ποιῶ, ποιεῖς, ποιεῖ; ἐρῶ, ἐρᾷς, ἐρᾷ; ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀργυροῖ; λέξω, λέξεις, λέξει. Dans les verbes dont la désinence est en ω, la première personne du pluriel se forme de la première du singulier, non sans quelque difficulté ni sans quelque modification. En effet, au présent on ajoute toujours la syllabe μεν; mais il arrive souvent aussi qu'il ne subit aucun changement, aucune altération, comme à la deuxième conjugaison des verbes *circonflexes* : βοῶ, βοῶμεν ; τιμῶ, τιμῶμεν. Tantôt encore on change ω en la diphthongue ου, comme à la première et troisième conjugaison des *circonflexes* : νοῶ, νοοῦμεν ; φανερῶ, φανεροῦμεν. Mais dans les autres verbes, c'est-à-dire dans tous les *barytons*, ou encore au futur dans les *circonflexes*, on change ω en ο. Ainsi, λέγω, λέγομεν; τρέχω, τρέχομεν; λαλήσω, λαλήσομεν.

La deuxième personne du pluriel vient de la troisième du singulier. Les première et deuxième conjugaisons des verbes *circonflexes* ajoutent τε au présent, ποιεῖ, ποιεῖτε; βοᾷ, βοᾶτε. Mais à la troisième, on change la finale ι en υ, et on ajoute toujours τε χρυσοῖ, χρυσοῦτε. Quant aux *barytons* et au futur des verbes *circonflexes*, les Grecs retranchent de la troisième personne cette finale ι, en ajoutant toujours la syllabe τε : πέμπει, πέμπετε; ποιήσει, ποιήσετε; ἱδρώσει, ἱδρώσετε. Ils forment aussi la troisième personne plurielle de ces mêmes verbes, de la première du même nombre, en changeant μεν en σι; et comme la troisième personne plurielle fait toujours la pénultième longue, alors, au présent des verbes *circonflexes* où ce cas a lieu, elle fait seulement à la syllabe finale le changement dont nous avons parlé, μεν en σι, φιλοῦμεν, φιλοῦσι. Mais dans les *barytons* et dans les futurs des verbes *circonflexes*, on ajoute à la pénultième un υ, en sorte que la syllabe brève devient longue ἔχομεν, ἔχουσι; ἀλλήσομεν, ἀλλήσουσι. En effet, la lettre ο, qui se fait brève naturellement chez les Grecs, s'allonge en ajoutant υ, comme dans les substantifs κόρη κόρος, κούρη κοῦρος, ὄλυμπος οὔλυμπος; et quand on retranche cette même lettre υ, l'ο redevient bref, βούλεται βόλεται, τετράπους τέτραπος. Donc tout verbe grec que vous verrez se terminer en σι, pourra être considéré comme étant à la troisième

personne plurielle, excepté ἐσσὶ, qui, quand il se termine de la sorte, est à la deuxième personne, dont la première est ἐσμὶ, et la première plurielle ἐσμέν. Quant à tous les verbes en μι, ils changent μι en σ, et forment ainsi la deuxième personne, φημὶ, φής. Ainsi ἐσμὶ aurait dû faire ἔσσ. Mais comme aucune syllabe ne se termine par un double σ, on a ajouté ι, ἐσσὶ; et pour établir une différence avec la deuxième personne du singulier, la troisième du pluriel, qui devrait faire également ἐσσὶ, prend un τ, ἐσσίτ; car les verbes terminés en μι font la troisième du pluriel en σι, δίδωσι, ἵστησι. Tout imparfait qui se termine naturellement en ον forme la deuxième personne en changeant ν en σ et ο en ε, ἔλεγον, ἔλεγες; ἔφερον, ἔφερες. La troisième vient de la deuxième en retranchant la dernière lettre; mais comme les verbes *circonflexes* se terminent en ουν ou en ων, ἐκάλουν, ἐτίμων, la contraction ne forme qu'une syllabe de deux; car naturellement on devait dire ἐκάλεον, ἐτίμαον. Mais on contracte les deux brèves; elles ne forment donc plus qu'une longue. Aussi ε et ο ont formé la diphthongue ordinaire ου, ἐκάλεον, ἐκάλουν; α et ο se sont changés en la longue ω, ἐτίμαον, ἐτίμων. La deuxième personne change ω en α, d'où il avait été formé, ἐτίμων, ἐτίμας. Mais elle conserve la diphthongue ου toutes les fois que la première lettre de cette diphthongue s'est trouvée affectée au présent : χρυσοῖς, ἐχρύσουν,

ἐχρύσους. Ensuite elle la change en ει quand εις caractérise le présent : καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. Mais dans toutes ces différences, la suppression de la lettre finale forme, comme nous l'avons dit, la troisième personne, ἐποίεις, ἐποίει; ἐβόας, ἐβόα; ἐκεραύνους, ἐκεραύνου; ἔλεγες, ἔλεγε. D'où l'on peut conclure que dans ἔλεγεν le ν est inutile, et qu'alors ἔλεγε est bien dans son entier. Nous en avons une seconde preuve dans l'apostrophe qui fait ἔλεγ'. Quand se permettrait-on une telle licence, si le ν était inséparable du reste du mot, puisque l'apostrophe ne peut tenir la place de deux lettres retranchées? Cela est encore prouvé par l'impératif, dont la deuxième personne vient toujours de la troisième de l'imparfait indicatif, en perdant au commencement du mot ou l'augment syllabique ou l'augment temporel, ἐκάλει, κάλει, ἦγου, ἄγου. Ainsi, si l'impératif de λέγω est λέγε, l'imparfait est sans doute ἔλεγε, et non ἔλεγεν; mais la lettre ε prend souvent le ν euphonique, par exemple dans le dialecte éolien, où λεγόμεθα, φερόμεθα et autres mots semblables changent la finale α en ε, qui, à son tour, prend un ν, et forment ainsi la première personne, λεγόμεθεν, φερόμεθεν. D'un autre côté, si ε se change en α, le ν disparaît, comme chez les Doriens, qui, au lieu de τὸ πρόσθεν, disent πρόσθα. Mais les Éoliens, quand ils font d'ᾔδειν, ᾔδεα, et d'ἑστήκειν, ἑστήκεα, rejettent le ν, pour qu'il ne se confonde pas

avec α. On conclut aisément de tous ces exemples qu'il suffit, pour former la troisième personne de la deuxième, de retrancher σ, ce qui arrive souvent encore au commencement des pronoms en grec, σέθεν, ἕθεν; σοὶ, οἱ. Les Grecs forment la première personne du pluriel de l'imparfait en plaçant la syllabe με avant le ν final de la première personne du singulier: ἐνόουν, ἐνοοῦμεν; ἑώρων, ἑωρῶμεν. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant τε à la troisième du singulier, ἐποίει, ἐποιεῖτε; ἐτίμα, ἐτιμᾶτε, ce qui prouve encore clairement que le ν ajouté est inutile. Mais la troisième personne du pluriel à ce temps est toujours la même que la première du singulier: ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγάμουν ἐκεῖνοι; et par la même raison on dit aussi ἐτίμων, ἔτρεχον, etc. De là les Doriens prononcent gravement la troisième personne plurielle, pour la distinguer de la première dans les verbes qui font l'imparfait en ον, et qui, à cause de leur finale brève, ont l'accent sur l'antépénultième, ἔτρεχον ἐγὼ, avec l'accent aigu; ἐτρέχον ἐκεῖνοι, avec l'accent grave. La première personne du parfait est toujours terminée en α, et les autres personnes s'en forment sans beaucoup de changement. La deuxième ajoute σ, et retranche cette même lettre pour former la troisième, en changeant aussi α en ε, πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε. Πεποίηκα sert aussi à former la première personne du pluriel en prenant la syllabe

μεν, πεποιήκαμεν. Si au lieu de μεν il prend τε, alors nous avons la deuxième du pluriel, πεποιήκατε ; s'il prend la syllabe σι, on a la troisième, πεποιήκασι. Le plus-que-parfait forme, au moyen de sa première personne, les deux autres du singulier, et c'est de la troisième du singulier que se forment les trois personnes du pluriel; d'ἐπεποιήκειν on fait ἐπεποιήκεις, en changeant ν en σ; en le rejetant, on a ἐπεποιήκει. Ce même mot, en prenant la syllabe μεν, fait ἐπεποιήκειμεν; il fait ἐπεποιήκειτε en prenant la syllabe τε, et l'on a la troisième personne plurielle, ἐπεποιήκεισαν, si on ajoute σαν à la troisième du singulier. C'est en abrégeant la pénultième que les Ioniens ont fait ἐπεποιήκεσαν. Nous n'avons pas cru devoir parler du *duel*, de l'*aoriste* et des différentes formes de plusieurs autres temps, parce que les Latins ne les ont pas. Nous citerons par exemple les parfaits, les plus-que-parfaits et les futurs appelés *seconds* et *moyens*. Ces temps sont souvent plus élégants. Passons donc à la conjugaison et à la formation du passif.

CHAPITRE XV.

De la formation du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe μαι au présent actif des verbes qui finissent en ω, et forment ainsi leur passif. Cette syllabe est la seule qui s'adjoigne à tous les verbes, de sorte que l'ω, qui à l'actif était la dernière syllabe, devient alors la pénultième, et subsiste comme dans la deuxième conjugaison des *circonflexes*, ἀποτρίωμαι, ou se change en la diphthongue ου, comme à la première et à la troisième, ποιοῦμαι, στεφανοῦμαι, ou s'abrége en ο, comme dans tous les *barytons*, πλέκομαι, ἄγομαι. Ainsi on ne rencontre pas de passif qui ne soit plus long que son actif.

Tout verbe grec dont la désinence est en μαι, et qui change à la seconde personne μ en σ, est ou un présent des verbes en μι, comme τίθημι, τίθεμαι, τίθεσαι; ou bien c'est un de ces verbes en ω dont le parfait ressemble toujours à celui-ci, πεφίλημαι, πεφίλησαι, et alors la seconde personne a le même nombre de syllabes que la première. Au reste, tous les autres temps qui se terminent en μαι, soit présents, soit futurs, soit passifs, soit neutres, perdent une

syllabe à la seconde personne : καλοῦμαι, καλῇ; τιμηθήσομαι, τιμηθήσῃ; λέξομαι, λέξῃ; et pour résumer de manière à vous faire reconnaître plus facilement les verbes grecs passifs qui ont une syllabe de moins à la seconde personne, écoutez une règle générale et invariable: toute première personne, au passif, qui a une syllabe de plus qu'à l'actif, la perd à la seconde personne; toute première personne au contraire qui, au passif, a le même nombre de syllabes qu'à l'actif, le conserve à la seconde: φιλῶ, φιλοῦμαι fait φιλῇ, parce que le passif est plus long que l'actif; de même ἕλκω, ἕλκομαι fait ἕλκῃ; mais εἴρημαι, qui contient le même nombre de syllabes que l'actif εἴρηκα, en conserve autant à la deuxième personne qu'à la première, εἴρησαι. Il en est ainsi de εἰρήκειν, εἰρήμην, εἴρησο. Dans toute espèce de verbe, à quelque temps que ce soit, la première personne terminée en μαι forme la troisième en changeant μ en τ, et en gardant toutes ses syllabes. Mais, au parfait, tous conservent la même pénultième, πεφίλημαι, πεφίληται. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* est la seule qui conserve au présent la même pénultième pour la première et la troisième personne, χρυσοῦμαι, χρυσοῦται. La première conjugaison change en ει la diphthongue qui, à la première personne, lui avait servi de figurative, καλοῦμαι fait καλεῖται, parce que καλῶ fait καλεῖς. La seconde conjugaison

change, pour la même raison, en α cette figurative, τιμῶμαι, τιμᾶται, parce qu'on dit τιμᾷς. Χρυσοῦται a conservé la diphthongue ου, parce qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'actif. En effet, les deux diphthongues οι et ου sont toutes deux formées avec la *prépositive* ο. Le futur des verbes *circonflexes* et le présent, aussi-bien que le futur des *barytons*, changent en ε, à la troisième personne, l'ο qui sert de pénultième à la première, afin que cette voyelle, brève de sa nature, soit remplacée par une autre voyelle également brève, φιληθήσομαι, φιληθήσεται; λέγομαι, λέγεται. Dans tous les verbes passifs ou de forme semblable, la première personne plurielle se termine à tous les temps par la syllabe θα, νοοῦμεθα, νενοήμεθα. Je ne parle pas de l'aoriste, le seul temps où elle se termine en μεν, parce que les Latins ne connaissent pas ce temps. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue que la première du singulier, ποιῶ, ποιοῦμεν; ἐποίουν, ἐποιοῦμεν; πεποίηκα, πεποιήκαμεν, etc.; de même ποιοῦμαι fait ποιούμεθα; ἐποιούμην, ἐποιούμεθα. Cette analogie se trouve aussi dans la langue latine: *amo*, *amamus*; *amabam*, *amabamus*; *amavi*, *amavimus*, etc. En grec, la deuxième personne plurielle à l'actif change seulement le τ de sa dernière syllabe en σ et en θ, et forme ainsi son passif, ποιεῖτε, ποιεῖσθε; γράφετε, γράφεσθε. Il ne faut pas être

surpris qu'il n'en soit pas de même au parfait, puisque πεποιήκατε ne fait pas πεποιήκασθε, mais πεποιήσθε, ainsi que les autres verbes également au parfait. Mais la règle qui gouverne les autres temps cède ici à une autre qui veut que tous les verbes dont la première personne est en θα, abrégent la seconde d'une syllabe. Or, si cette seconde personne eût fait πεποιήκασθε, elle eût égalé en nombre de syllabes la première, πεποιήμεθα. Voilà pourquoi on fait disparaître la syllabe du milieu, πεποίησθε. Pour ποιεῖτε, ποιεῖσθε; λέγετε, λέγεσθε, ils suivent la première règle, parce qu'ils ne combattent pas la seconde : ποιούμεθα, ποιεῖσθε; λεγόμεθα, λέγεσθε. Au passif et dans les verbes de forme passive, la seconde personne plurielle ajoute un ν avant le τ, prend la pénultième de la première personne du même nombre, et forme ainsi la troisième personne (1) : λέγεται, λέγονται; ποιεῖται,

(1) Ceci ne me paraît nullement clair, et peut même conduire à des erreurs grossières. De quelle seconde personne est-il ici question ? Il est évident que c'est de la seconde plurielle. Mais est-ce de la seconde personne de l'actif ou du passif ? Dans le second cas, la modification ne se borne pas là, et n'est pas régulière, abstraction faite de la terminaison. Ce ne peut être de la seconde personne de l'actif, puisque, dans ses exemples, l'auteur ne la cite pas. Il devait donc dire : *persona tertia singularis addito ν ante τ cum primæ personæ penultima tertiam pluralem facit.* « La troisième personne du singulier ajoute ν avant τ, prend la pénultième de la première personne, etc. » Je reviens à la seconde personne du passif,

ποιοῦνται, etc. C'est ce qui fait que les parfaits qui, dans le corps du mot, ont quelques-unes de ces lettres entre lesquelles on ne peut, à la troisième personne du pluriel, intercaler un ν, ont recours aux participes. Dans τέτιλται, on n'a pu mettre le ν entre le λ et le τ, puisque le ν ne pouvait en effet ni terminer la syllabe après λ, ni commencer la suivante avant τ; on a fait alors τετιλμένοι εἰσί. De même pour γέγραπται, le ν ne pouvait se placer entre π et τ; on a fait alors γεγραμμένοι εἰσὶ, et de même pour les verbes ainsi construits. Tout verbe grec à l'indicatif, à quelque espèce qu'il appartienne, se termine à la première personne ou en ω, comme λαλῶ, πλουτῶ; ou en μαι, comme λαλοῦμαι, βούλομαι; ou en μι, comme φημὶ, τίθημι, quoique quelques personnes aient pensé qu'il y a aussi des verbes en α, et qu'elles aient osé dire à la première personne du présent ἐγρήγορα. En grec, l'ω est long de sa nature, non-seulement dans les verbes, mais aussi dans toute espèce de mots. Chez les Latins, quelques-uns regardent comme

pour ne laisser aucun doute à mes lecteurs, et je prends λέγεσθε, par exemple. Ajouterons-nous ν avant τ? nous avons toujours un θ. Prenons la pénultième de la première personne, il nous restera encore un σ à retrancher. On voit donc que la formation de la troisième personne du pluriel par celle du singulier est bien plus simple et plus naturelle, puisqu'elle conserve de plus la même terminaison.

long l'*o* final des verbes, d'autres soutiennent qu'il est bref; car, dans *scribo ne*, *cædo ne*, l'*o* est aussi généralement reconnu comme long que dans *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Cependant, je n'oserais me prononcer sur une chose que des auteurs d'un grand poids ont rendue douteuse par la dissidence de leurs opinions. J'assurerai cependant que Virgile, qui a servi d'autorité aux écrivains des siècles passés, et qui en sera toujours une pour ceux à venir, n'a abrégé l'*o* final des mots que dans un seul verbe, un seul adverbe, un seul nom, et dans un seul pronom : *scio*, *modo*, *duo*, *ego*.

Scio *me Danais è classibus unum.*
Modo *Juppiter adsit.*
Si duo *præterea.*
Non ego *cum Danais.*

CHAPITRE XVI.

De l'impératif.

La seconde personne plurielle du présent de l'indicatif est toujours en grec la même que celle de l'impératif. Ποιεῖτε est la seconde personne de l'indicatif et de l'impératif, de même que τιμᾶτε et autres

mots semblables. Rappelons-nous bien cette règle, et établissons-en une autre, afin de voir par l'une et par l'autre ce qu'il faut surtout observer. Tout verbe dont la finale est la syllabe μεν, quelle que soit sa pénultième à la première personne, la conserve à la seconde, c'est-à-dire que la syllabe sera ou également longue ou également brève: λαλοῦμεν, λαλεῖτε; la diphthongue ου à la première personne et la diphthongue ει à la seconde, sont longues toutes deux. Dans τιμῶμεν, τιμᾶτε, la syllabe longue μα a pris la place de la syllabe longue μω. Dans στεφανοῦμεν, στεφανοῦτε, la même diphthongue est demeurée. L'ο de λέγομεν est bref, λέγετε a pris un ε, bref aussi de sa nature; mais, au subjonctif, la première personne allonge la pénultième, ἐὰν λέγωμεν. Aussi la seconde personne l'a-t-elle allongée, ἐὰν λέγητε, en changeant ε en η. Si nous disons φεύγωμεν à la première personne plurielle de l'impératif, il s'ensuit que la finale μεν, se trouvant précédée d'un ω, la pénultième doit être longue à la deuxième personne. S'il en est ainsi, on devra dire φεύγητε, comme on dit λέγωμεν, λέγητε. Mais on est demeuré d'accord que la seconde personne de l'impératif est toujours la même qu'à l'indicatif; or, on dit, à ce dernier mode, φεύγετε et non φεύγητε. On conclut de là que l'impératif n'a pas d'autre seconde personne que φεύγετε, que, d'après les règles de la formation des personnes, φεύγετε ne

peut pas venir après la première personne φεύγωμεν. Donc φεύγωμεν n'est pas la première personne de l'impératif. Il est clair en conséquence que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel; ainsi, lorsque nous disons, *fuyons*, *apprenons*, etc., il faut donner à ces mots le sens de l'exhortation et non les assigner au mode impératif. En grec, l'impératif singulier actif, soit au présent, soit à l'imparfait, se termine à la seconde personne en ει, ou en α, ou en ου, ou en ε, ou en θι. Les trois premières formes de terminaison appartiennent aux verbes *circonflexes*, νόει, τίμα, δήλου; la quatrième est celle des *barytons*, λέγε, γράφε; et la cinquième celle des verbes en μι, comme ἵσταθι, ὄρνυθι, φάθι. Cette dernière terminaison se retrouve encore dans les verbes dont l'infinitif finit en ναι, bien que leur présent ne soit pas en μι: βῆναι, βῆθι; νυγῆναι, νύγηθι. Il faut en excepter εἶναι, δοῦναι, θεῖναι. Au reste, il y a plusieurs raisons pour que νενοηκέναι et autres verbes semblables fassent plutôt νενόηκε, νενοηκέτω, que νενόηθι. Je puis prendre un de ces verbes pour exemple. Ceux qui se terminent en θι, et dont l'infinitif est en ναι, doivent nécessairement avoir autant de syllabes que cet infinitif: νύγηθι, νυγῆναι; δάμηθι, δαμῆναι. Or, πεποίηθι n'a déja plus le même nombre de syllabes que πεποιηκέναι(1); alors on n'a pas voulu

(1) Macrobe ne s'explique pas ici d'une manière bien claire,

dire πεποίηθι, mais πεποίηκε. De même, dans la langue latine, l'impératif dérive de l'infinitif, en rejetant la dernière syllabe : *cantare*, *canta; monere*, *mone; esse*, *es;* de même que *ades* et *prodes*. On trouve, dans Lucilius, *prodes amicis;* dans Virgile, *huc ades, o Lenæe;* et dans Térence, *bono animo es; facere*, *face; dicere*, *dice*, et par syncope, *fac*, *dic*. Les Grecs ajoutent la syllabe τω à la deuxième personne, et forment ainsi la troisième, ποιεῖ, ποιείτω; λέγε, λεγέτω. Si la seconde se termine en θι, ils changent cette finale en τω, βῆθι, βήτω. C'est en ajoutant τε à la seconde personne du singulier qu'ils font la deuxième du pluriel à l'impératif: ποιεῖ, ποιεῖτε; βοᾶ, βοᾶτε, etc. Ils forment la troisième du pluriel en ajoutant σαν à la troisième du singulier, ποιείτω, ποιείτωσαν. Les Grecs reportent cette formation suc-

et son assertion n'est pas exempte de critique. Qu'entend-il par l'adjectif ἰσοσύλλαβα? il a voulu dire jusqu'ici *un mot qui égale en syllabes un autre mot*, et les exemples cités νύγηθι, νυγῆναι; δάμηθι, δαμῆναι, prouvent que c'est encore la signification que l'auteur a voulu lui donner en cet endroit; mais πεποίηκε n'égale pas plus en nombre de syllabes l'infinitif πεποιηκέναι que πεποίηθι. Il n'a pas voulu dire non plus que les syllabes de l'impératif étaient de la même nature que celles de l'infinitif; car alors les mêmes exemples νύγηθι, νυγῆναι, etc., s'y opposent, puisque ces différents temps n'ont pas la même figurative. La phrase suivante, *similiter apud Latinos*, etc., semble même protester contre ce qu'il vient de dire, et lui supposer une autre opinion.

cessive de personnes sur deux temps à la fois, savoir, le présent et l'imparfait; et en effet, si on examine attentivement, on verra que l'impératif tient plutôt chez eux de l'imparfait que du présent; car, en ôtant l'augment syllabique ou l'augment temporel à la troisième personne de l'imparfait, on a, à la deuxième de l'impératif, ἐλάλει, λάλει; ἔλεγε, λέγε, etc. De même au passif, ἐχρυσοῦ, χρυσοῦ; ἤγου, ἄγου. Les Latins ont pensé qu'il ne faut donner aucun prétérit à l'impératif, parce qu'on commande qu'une chose se fasse actuellement ou qu'elle se fasse un jour. Aussi se sont-ils contentés, en formant ce mode, de lui donner un présent et un futur. Mais les Grecs, examinant plus minutieusement la nature de l'impératif, ont pensé que l'intention de commander pouvait embrasser même le temps passé, comme, par exemple, ἡ θύρα κεκλείσθω; ce qui n'est pas la même chose que ἡ θύρα κλείσθω; car, lorsque je dis κλείσθω, je prouve que la porte dont je parle a été ouverte jusqu'ici. Mais, quand je dis κεκλείσθω, je commande que cette porte soit déja fermée au moment où je parle. Les Latins reconnaissent cette forme de commandement lorsqu'ils disent par périphrase, *ostium clausum sit*, que la porte ait été fermée. Ce mode se conjugue ensuite dans tous ses temps passés, en confondant toutefois les deux parfaits; car on dit également, pour le parfait et pour

le plus-que-parfait, νενίκηκε, νενικηκέτω, et νενίκησο, νενικήσθω. Voyons, en nous appuyant sur la preuve suivante, jusqu'à quel point cela est nécessaire. Supposons, par exemple, que le sénat ordonne à un consul, ou à des soldats près de livrer bataille, de terminer promptement la guerre : Πρὸ ὥρας ἕκτης ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Les Grecs joignent aussi le futur à l'aoriste, parce que l'un et l'autre se reconnaissent à l'indicatif par les mêmes signes; car, si l'aoriste se termine en σα, le futur se termine en σω, ἐλάλησα, λαλήσω; s'il se termine en ξα, le futur est en ξω, ἔπραξα, πράξω; si enfin l'aoriste est en ψα, le futur est en ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Donc λάλησον, πράξον, πέμψον, servent à la fois pour les deux temps, ce qui est clairement démontré par la figurative qu'on retrouve dans l'un et dans l'autre. La troisième personne se rapproche plus de l'aoriste que du futur; car elle fait λαλησάτω, πραξάτω, πεμψάτω, et les finales σα, ξα, ψα, caractérisent l'aoriste. Il en est de même du pluriel ποιήσατε, dont la troisième personne est ποιησάτωσαν, formée par l'addition d'une syllabe et de la troisième personne du singulier. Pour changer ce temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, de l'actif en passif, on prend l'aoriste infinitif, et, sans changer aucune lettre, et en reculant uniquement l'accent sur la syllabe précédente, on a le futur de

l'impératif : ποιῆσαι, ποίησαι; λαλῆσαι, λάλησαι. La troisième personne ici vient de la troisième personne de l'actif, en changeant τ en σθ, ποιησάτω, ποιησάσθω; de même que ποιεῖσθε s'est formé de ποιεῖτε.

CHAPITRE XVII.

Du conjonctif.

Le conjonctif, en latin, mode qui en grec se nomme ὑποτακτικὸν, a tiré son nom de la même source que dans cette langue; car on l'a appelé conjonctif ou subjonctif, à cause de la conjonction qui toujours l'accompagne. Les Grecs l'ont aussi nommé ὑποτακτικὸν, parce qu'il est toujours subordonné à une conjonction. Ce mode a surtout cela de remarquable, que chacun de ses temps à l'actif et à la première personne du singulier se termine en ω : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν πεποιήκω; au point que les verbes en μι, une fois arrivés à ce mode, reviennent à la forme des verbes terminés en ω, dont ils sont dérivés, τιθῶ, τίθημι; et au conjonctif, ἐὰν τιθῶ. De même, διδῶ, δίδωμι, ἐὰν διδῶ. Les subjonctifs, en grec, abrégent les syllabes qui étaient restées brèves dans les autres modes : λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν. Ils changent la diphthongue ει

en η : λέγω, λέγεις; ἐὰν λέγω, ἐὰν λέγῃς; et comme la nature de tous les verbes grecs veut que, dans ceux dont la première personne finit par un ω, la seconde soit terminée par une syllabe dans laquelle il entre deux voyelles, alors on dit ἐὰν λέγηις, en écrivant (1) un ι à côté de l'η, pour ne pas violer la règle qui commande deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième, en retranchant la dernière lettre : ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ. Or, comme nous l'avons déja dit, cédant à leur penchant à allonger les voyelles brèves, les Grecs changent à la deuxième personne ε en η : λέγετε, ἐὰν λέγητε; de même qu'ils ont changé l'ο du pluriel de l'indicatif en ω, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν, ils disent à la troisième ἐὰν λέγωσι, parce que, chez eux, tous les verbes qui finissent en μεν à la première personne plurielle, changent μεν en σι à la troisième. Il suffit, pour former le passif de l'actif à ce mode, d'ajouter la syllabe μαι à la première personne de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῶμαι; ἐὰν ποιήσω, ἐὰν ποιήσωμαι; la seconde du passif est la même que la troisième de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ποιῇς, ποιῇ; ἐὰν ποιῶμαι, ποιῇ. Cette même troisième personne de l'actif forme

(1) Macrobe se sert du mot *adscripto*. Ce n'est que dans les premiers temps de la langue grecque que l'ι fut ainsi écrit à côté de la voyelle, προσγεγραμμένον. Plus tard on le souscrivit, et il fut appelé ὑπογεγραμμένον · on écrit donc ἐὰν λέγῃς, et non ἐὰν λέγηις.

la troisième du passif, en prenant la syllabe ται : ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῆται. Les Grecs unissent deux temps au conjonctif. La langue latine a cela de particulier, qu'elle emploie tantôt l'indicatif pour le conjonctif, tantôt le conjonctif pour l'indicatif. Cicéron a dit, dans son troisième livre *des Lois* : *qui poteris socios tueri*. Le même auteur a dit, dans le premier livre de son traité de la République : *libenter tibi, Læli, uti quum desideras, equidem concessero.*

CHAPITRE XVIII.

De l'optatif.

Les Grecs ont agité avant nous cette question, savoir, si l'optatif est susceptible de recevoir un prétérit, puisqu'on fait ordinairement des vœux pour une chose présente ou pour une chose future, et qu'on ne peut en apparence revenir sur le passé. Ils ont décidé que le prétérit est nécessaire à l'optatif, parce que, ignorant souvent ce qui s'est passé dans un lieu dont nous sommes éloignés, nous désirons ardemment que ce qui nous serait utile fût arrivé. Un homme a désiré remporter la palme aux jeux olympiques; renfermé dans sa demeure, il a confié ses chevaux à son fils et l'a chargé de les conduire au

combat; déja le jour fixé par la lutte est écoulé, le père ignore encore quelle en a été l'issue, et sa bouche fait entendre un souhait. Croyez-vous qu'il laisse échapper d'autres paroles que celle-ci : εἴθε ὁ υἱὸς μου νενίκηκοι ! « puisse mon fils avoir été vainqueur ! » Qu'on demande également ce que devrait dire en latin un homme qui, dans un cas semblable, formerait un vœu, on répondra par ces mots: *utinam meus filius vicerit !* Mais peu d'auteurs latins ont admis à l'optatif cette forme de parfait : *utinam vicerim !* car les Latins réunissent les divers temps de ce mode, à l'exemple des Grecs. C'est ainsi qu'ils font un seul temps du présent et de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait. Ils se servent, pour rendre les deux premiers temps, de l'imparfait du subjonctif: *utinam legerem !* et pour les deux suivants, ils emploient le plus-que-parfait du subjonctif: *utinam legissem !* Le futur optatif se rend par le présent du subjonctif: *utinam legam !* Il y a cependant quelques écrivains qui persistent à employer le parfait : *utinam legerim !* Ils s'appuient sur l'opinion des Grecs, que nous avons citée plus haut. Tout optatif grec terminé en μι est à l'actif; tout ceux qui finissent en μην sont ou au passif, ou de forme passive: λέγοιμι, λεγοίμην. Les optatifs terminés par la syllabe ην, précédée d'une voyelle, sont tantôt à l'actif, tantôt au passif, et ne viennent pas d'autres verbes que des verbes en μι : φαίην, δοίην.

Il y a des aoristes passifs venant des mêmes verbes, comme δοθείην, etc. Il y a aussi des temps de la même forme qui viennent des verbes terminés en ω, comme νυγείην, δαρείην, dont les temps, qui à l'actif finissent en μι, changent cette finale en la syllabe μην, et forment les mêmes temps du passif: λέγοιμι, λεγοίμην. Ceux qui finissent en ην intercalent un μ et deviennent ainsi passifs: τιθείην, τιθείμην. Les Grecs donnent à chaque temps de l'optatif une syllabe de plus qu'aux mêmes temps de l'indicatif: ποιῶ, ποιοῖμι; ποιήσω, ποιήσοιμι; πεποίηκα, πεποιήκοιμι. Je ne parle pas de l'aoriste, que la langue latine ne connaît pas. Ainsi, nous trouvons en grec ἡϐῷμι et ἡϐώοιμι, parce que, d'après l'addition nécessaire de la syllabe μι, on fait de ἡϐῶ, ἡϐῷμι, et de ἡϐώω, ἡϐώοιμι. Tout optatif, dans cette langue, a toujours pour pénultième une diphthongue dans laquelle entre un ι: λέγοιμι, γράψοιμι, σταίην, δοίην. On ajoute un ι après l'ω dans ἡϐωῖμι (1), pour que la pénultième de l'optatif ne marche pas sans cette voyelle. Toute première personne du singulier terminée en μι change cet ι final en εν, et fait ainsi son pluriel: ποιοῖμι, ποιοῖμεν. Toute première personne plurielle a, à la pénultième, ou une seule voyelle, comme σταίμεν, ou deux, comme λέγοιμεν (2). Cette première personne

(1) On souscrit ordinairement cet ι, comme plus haut ἡϐῷμι.

(2) Ceci pourrait ne pas paraître clair au premier abord,

sert à son tour à former la troisième, en changeant sa finale en σαν. Les mots suivants font le même changement, et de plus ils retranchent le μ: σταίημεν, σταίεσαν; λέγοιμεν, λέγοιεν. Les temps terminés en μην au passif changent cette même syllabe en ο, et forment de cette manière la seconde personne: ποιοίμεν, ποιοῖο. Ceux dont la désinence est ην changent ν en σ, pour avoir la seconde personne: σταίην, σταίης. Si cette seconde personne finit par un ο, elle le fait précéder d'un τ à la troisième: ποιοῖο, ποιοῖτο; quand elle finit par σ, elle perd ce σ: σταίης, σταίη.

CHAPITRE XIX.

De l'infinitif.

Quelques grammairiens grecs n'ont pas voulu mettre l'infinitif, qu'ils appellent ἀπαρέμφατον, au nombre des modes du verbe, parce qu'un verbe, à un

parce que, dans notre manière de prononcer, l'ι et l'η de ςαίημεν, par exemple, semblent confondus. Deux choses cependant doivent être remarquées, c'est avec l'α que l'ι forme diphthongue, et non avec l'η, qui reste seul pour pénultième: ensuite, la dernière syllabe étant brève, l'accent doit être reculé sur l'antépénultième; or nous le trouvons sur l'ι, preuve que cette antépénultième est la diphthongue αι.

mode quelconque, ne saurait former un sens si on le joint à un autre verbe, fût-il à un autre mode. Qui dira en effet : βουλοίμην λέγω, γράφοιμι τρέχω? L'infinitif au contraire, joint à quelque mode que ce soit, complète un sens : θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, etc. On ne peut pas dire non plus en latin : *velim scribo*, *debeam curre*, et autres alliances semblables. Ces mêmes grammairiens prétendent que l'infinitif est plutôt un adverbe (1), parce que, à l'exemple de l'adverbe, l'infinitif se place avant ou après le verbe, comme γράφω καλῶς, καλῶς γράφω; *scribo bene*, *bene scribo*. De même on dit : θέλω γράφειν, γράφειν θέλω; *volo scribere*, *scribere volo*. Ils ajoutent qu'il ne serait pas étonnant, puisque plusieurs adverbes viennent des verbes, que l'infinitif lui-même ne fût un mot formé aussi des verbes. Si, en effet, ἑλληνιστὶ vient de ἑλληνίζω, pourquoi de γράφω ne formerait-on pas l'adverbe γράφειν? Ils vont encore plus loin. Si, disent-ils, γράφω, quand il se change en ce mot, γράφων, perd le nom de verbe pour prendre celui de

(1) Cette opinion n'a pas même quelque chose de spécieux, et ne saurait être soutenue. L'adverbe, en effet, ne sert qu'à modifier la signification d'un mot auquel il est joint, tandis que l'infinitif pris seul exprime par lui-même un état, une action, indéterminés, je l'avoue, mais qui n'en sont pas moins un état, une action. L'infinitif est seulement un mode moins parfait, et les Grecs l'ont bien senti en lui donnant le nom d'ἀπαρέμφατος, qui signifie *indéfini*, *indéterminé*, *infinitif*.

participe, parce qu'il change sa finale et n'admet plus la différence des *personnes*, pourquoi n'en serait-il pas de même de γράφειν, qui non-seulement change la finale, mais qui de plus perd les diverses significations établies par les *personnes* et les *nombres*, surtout lorsque à l'égard des *personnes* le sens du participe est changé par l'addition d'un pronom, ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, et que nous voyons l'infinitif subir cette même modification, ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν? Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont surtout été trompés par ceci, que, dans l'adverbe, les différentes significations ne naissent pas de la similitude des diverses inflexions, mais que les temps et même les mots entiers sont changés, comme νῦν, πάλαι, ὕστερον, *nunc*, *antea*, *postea*. A l'infinitif, la voix change le temps par une simple inflexion, comme γράφειν, γεγραφέναι, γράψειν, *scribere*, *scripsisse*, *scriptum iri*. Tout infinitif joint à un verbe ne forme pas toujours un sens; il faut qu'il soit joint à un de ces verbes qui n'expriment rien par eux seuls, que les Grecs ont appelé προαιρετικὰ, et que les Latins pourraient bien appeler *arbitraria*, parce qu'ils expriment un penchant, un désir, une volonté de faire une chose encore incertaine, et dont la nature ne peut être déterminée que par un autre verbe. On ne saurait joindre le verbe ἐσθίω (je mange) avec le verbe τύπτειν (frapper), ou περιπατῶ (je me promène)

avec πλουτεῖν (être riche). De même, en latin, *lego* uni à *sedere*, *scribo* uni à *cædere*, ne forment aucun sens complet, parce que *lego* exprime seul une action et que *sedere* en exprime une autre, comme *scribo* à l'égard de *cædere*. Si je dis *volo*, ou *opto*, ou *soleo*, ou *incipio*, et autres verbes semblables, je n'exprime aucune action déterminée au moyen d'un verbe de cette nature; mais ce sont les seuls verbes, ainsi que ceux qui leur ressemblent, qui se joignent convenablement aux infinitifs, de manière à ce que l'un des deux verbes exprime une volonté et que l'autre qualifie l'action qui est le but de cette volonté : *volo currere*, *opto invenire*, *soleo scribere*. Ces exemples peuvent faire comprendre que c'est dans l'infinitif que repose toute la force significative du verbe, puisque les verbes sont en quelque sorte les noms qu'on donne aux actions. Nous voyons même que l'infinitif fait souvent exprimer une action quelconque à des verbes qui seuls n'avaient aucune signification. Ce mode sert si bien à nommer les choses sans le secours d'un autre mot, que, dans les significations des *attributs* qu'Aristote appelle les *dix catégories*, quatre sont désignées par l'infinitif, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν. Les Grecs ont appelé ce mode ἀπαρέμφατον, parce qu'il n'exprime aucune volonté de l'âme. Ces mots γράφω, τύπτω, τιμῶ, expriment, outre une action, le sentiment qu'éprouve l'âme de

l'agent. Mais γράφειν, τύπτειν, τιμᾷν, ne nous présentent aucune idée de sentiment, parce qu'on ignore si celui qui parle ajoutera ensuite θέλω, μέλλω, διατυπῶ, ou bien οὐ θέλω, οὐ μέλλω, οὐ διατυπῶ. Passons maintenant à sa formation.

Un temps de l'infinitif, en grec, répond à deux temps de l'indicatif. Nous trouvons à l'indicatif ποιῶ, ἐποίουν, tandis que l'infinitif n'a que ποιεῖν pour le présent et pour l'imparfait. De même, dans le premier mode, le parfait est πεποίηκα, et le plus-que-parfait est ἐπεποιήκειν; l'infinitif n'a pour ces deux temps que πεποιηκέναι. Tout infinitif se termine par un ν ou par la diphthongue αι; mais lorsqu'il finit par un ν, ce ν est nécessairement précédé d'une diphthongue, comme dans ποιεῖν, χρυσοῦν. On ajoute l'ι à l'infinitif βοαῖν (1), afin qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue. Aussi tous ceux qui se terminent en ην, comme ζῆν, πεινῆν, n'appartiennent pas à la langue

(1) Cette explication donnée à l'infinitif βοᾷν ne me paraît pas très-claire; car l'infinitif n'est pas βοᾶιν, mais βοᾶειν. On passe, sans être arrêté, sur ces infinitifs contractes, et pourtant cette contraction pourrait bien sembler irrégulière, si on examinait la chose attentivement, et si l'on se renfermait dans les règles rigoureuses de la contraction. Dans l'infinitif de βοᾶω, en effet, qui est avant la contraction βοᾶειν, l'ε forme une diphthongue avec l'ι; on rompt, pour ainsi dire, cette diphthongue en souscrivant l'ι sous l'α, et l'on contracte ensuite α et ε en α long.

commune, mais au dialecte dorien, comme ὁρῆν. On trouve même dans ce dialecte des infinitifs qui finissent en εν, comme νόεν, formé de νοεῖν. On en rencontre, il est vrai, dans la langue commune, qui ont également pour finale la syllabe εν; mais on n'a fait que retrancher la dernière syllabe du mot, qui n'a subi du reste aucune altération. Ainsi, d'ἔμεναι on a fait ἔμεν, de δόμεναι on a formé δόμεν. La troisième personne du parfait de l'indicatif prend avec elle la syllabe ναι, et donne ainsi le même temps de l'infinitif, πεποίηκε, πεποιηκέναι. Les Latins ajoutent deux *ss* et un *e* à la première personne, *dixi*, *dixisse*. Les Grecs placent avant la diphthongue αι, qui sert de désinence à leurs infinitifs actifs, toutes les semi-voyelles, excepté ζ, στεῖλαι, νεῖμαι, σπεῖραι, νοῆσαι, λέξαι, γράψαι. On peut remarquer εἶπαι et ἐνέγκαι, les seuls verbes où la diphthongue ne soit pas précédée d'une semi-voyelle, mais d'une muette. Au passif, cette même diphthongue n'est jamais précédée que du θ, devant lequel on met ou une liquide, comme dans κεχάρθαι, τετίλθαι; ou un σ, comme dans λέγεσθαι, φιλεῖσθαι; ou une des deux muettes qu'on appelle rudes ou aspirées, soit un χ, comme dans νενύχθαι; soit un φ, comme dans γεγράφθαι. Les Latins n'ont pas d'infinitif d'une seule syllabe; les Grecs en ont quelques-uns qu'on peut ranger dans la seconde conjugaison des *circonflexes*, comme σπᾷν, θλᾷν; car πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν,

ne sont pas entiers (1), mais ils sont contractés. On disait avant πνέειν, χέειν, ῥέειν, et en retranchant l'ε du milieu on en a fait qu'une syllabe, car l'indicatif présent de ces verbes est πνέω, χέω, ῥέω. Tout verbe grec, en effet, qui se termine en ω, garde à l'infinitif le même nombre de syllabes qu'à la première personne de l'indicatif présent: νοῶ, νοεῖν; τιμῶ, τιμᾷν; χρυσῶ, χρυσοῦν; τύπτω, τύπτειν. La même chose a lieu pour πνέω, πνέειν; χέω, χέειν; ῥέω, ῥέειν, dont on fait ensuite πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν. Les infinitifs qui ont pour finale un ν viennent-ils d'un verbe *circonflexe*, ils remplacent ce ν par la syllabe σθαι pour former l'infinitif passif: ποιεῖν, ποιεῖσθαι; τιμᾷν, τιμᾶσθαι. Appartiennent-ils à un verbe *baryton*, ils perdent encore l'ι: λέγειν, λέγεσθαι. On peut former aussi l'infinitif passif de l'indicatif passif, en changeant, à la troisième personne du singulier, τ en σθ. Cela n'a pas lieu seulement pour le présent, mais aussi pour le passé et pour le futur: φιλεῖται, φιλεῖσθαι; πεφίληται, πεφιλῆσθαι; πεφιληθήσεται, πεφιληθήσεσθαι. Il y a une autre observation plus rigoureuse à faire sur le parfait. Toutes les fois que ce parfait a un κ à sa pénultième, il rejette ses deux dernières syllabes, les remplace

(1) Macrobe établit ici une distinction fausse; on peut lui répondre que, comme πνεῖν, χεῖν, κ. τ. λ., σπᾷν et θλᾷν ne sont pas des mots entiers, mais contractés, le premier pour σπάειν, le second pour θλάειν.

par la finale σθαι, et donne ainsi le parfait passif: πεπατηκέναι, πεπατῆσθαι; πεπλυκέναι, πεπλύσθαι. Quelquefois il prend seulement la syllabe θαι sans σ; mais alors c'est quand le κ est précédé d'une liquide, comme τετιλκέναι, τετῖλθαι; κεκαρκέναι, κεκάρθαι; ἐῤῥαγκέναι, ἐῤῥάνθαι. On comprend par là que γ, qui dans ce verbe précède κ, a été mis forcément pour un ν. Si le parfait actif a pour pénultième un φ ou un χ, il prend encore un θ au passif: γεγραφέναι, γεγράφθαι; νενυχέναι, νενύχθαι. Les Latins forment le futur de l'infinitif en joignant au participe ou plutôt au gérondif les mots *ire* ou *iri*, et ils disent pour l'actif *doctum ire*, ou *doctum iri* pour le passif. Les infinitifs terminés en θαι mettent ou l'accent aigu sur l'antépénultième, comme dans λέγεσθαι, γράφεσθαι; ou sur la pénultième, comme dans τετίλθαι; ou bien enfin ils marquent cette même pénultième de l'accent circonflexe, comme ποιεῖσθαι. L'infinitif terminé en θαι a-t-il un ὐ à la pénultième, il est au présent ou au parfait, et alors c'est l'accent qui sert à les distinguer: car, s'il marque l'antépénultième, le verbe est au présent, comme ὄλλυσθαι, ῥήγνυσθαι; s'il marque la pénultième, c'est un parfait, comme λελύσθαι. Ainsi εἴρυσθαι, s'il a l'accent sur sa première syllabe, a le même sens que ἕλκεσθαι (être traîné), qui est au présent. Si, au contraire, l'accent est sur la pénultième, il a le sens de εἰλκύσθαι (avoir été traîné), qui est

au parfait : νῆα κατειρύσθαι. La composition ne change pas l'accent dans les infinitifs, et les verbes composés gardent l'accent des verbes simples : φιλεῖσθαι, καταφιλεῖσθαι. Enfin, καταγραψαι, qui est à la fois l'infinitif actif et l'impératif passif, a l'accent sur le verbe dans le premier cas, καταγράψαι ; et lorsqu'il est mis pour l'impératif, l'accent se recule sur la préposition κατάγραψαι. Tout parfait de l'infinitif en grec, lorsqu'il se compose de deux syllabes, commence par une voyelle, εἶρχθαι. Si on en trouve également de deux syllabes qui commencent par une consonne, il est évident qu'ils sont syncopés, comme πέρθαι, βλῆσθαι, δέχθαι (1), et que le parfait véritable est πεπέρθαι, βεβλῆσθαι, δεδέχθαι. Les Grecs emploient souvent l'infinitif pour l'impératif; les Latins le mettent quelquefois à la place de l'indicatif : θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, c'est-à-dire μάχου. « Courage, Diomède, marche contre les Troyens. » (Hom.). Salluste a employé l'infinitif pour l'indicatif. *Hic ubi primum adolevit, non se luxuriæ atque inertiæ corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare; et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque*

(1) Il était inutile de citer ces exemples, car il faut toujours fonder ses règles sur la langue commune, et non sur des dialectes particuliers. Or ces formes, πέρθαι, βλῆσθαι, κ. τ. λ., sont ioniennes.

tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui (1). Les Latins font quelquefois tenir à l'infinitif la place du subjonctif. Cicéron, *pro Sestio*, a dit : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*, au lieu de *hortatur ut relinquam* (2). On s'en sert quelquefois au lieu du gérondif. Cicéron a dit, dans son *pro Quintio* : *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, au lieu de *evertendi*. « Il a résolu de renverser de fond en comble la fortune et la puissance de cet honnête citoyen. » Nous lisons dans Virgile : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, pour *cognoscendi*. « Mais si vous désirez sincèrement connaître nos malheurs. »

On trouve encore l'infinitif employé autrement par Térence, dans son Hécyre : *it ad eam visere*, pour *visitatum*, « il va la voir ; » et par Virgile : *et can-*

(1) Dès qu'il commença à grandir, il ne se laissa pas amollir par les débauches ni par l'oisiveté, mais il se conforma aux coutumes de cette nation. On le vit s'exercer à lancer un trait, à monter à cheval ; et, bien qu'il surpassât tous ses rivaux en adresse, tous cependant le chérissaient. Il passait là plus grande partie du jour à chasser. Il était le premier, ou au moins un des premiers, à pousser aux lions et aux autres bêtes féroces ; enfin il agissait beaucoup, et ne parlait jamais de lui.

(2) L'honneur de la république me réclame tout entier, et me dit de lui sacrifier ces intérêts futiles.

tari pares et respondere parati, pour *ad respondendum* : « tous deux habiles à chanter des vers, et prêts à se répondre. » Quelquefois l'infinitif tient la place du participe présent. Varron dit, en plaidant contre Scævola, *et ut matrem audivi dicere* : « et dès que j'ai entendu dire à sa mère. » Cicéron a dit aussi, dans une de ses Verrines : *Charidemum quum testimonium dicere audistis* : « Lorsque vous avez entendu Charidème, déposant contre lui. » Ces deux infinitifs, *dicere*, sont bien pour *dicentem*. N'écoutons donc plus ceux qui déclament contre l'infinitif, et qui prétendent qu'il ne fait pas partie du verbe, puisqu'il est prouvé qu'on l'emploie pour presque tous les modes du verbe.

CHAPITRE XX.

Des impersonnels.

Il y a des impersonnels communs à la langue grecque et à la langue latine ; il y en a aussi qui n'appartiennent qu'à cette dernière. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, est un impersonnel ; mais les Grecs emploient le même verbe de la même manière : πρέπει ἐμοὶ, σοὶ, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις. Or cet im-

personnel, *decet*, vient du verbe *deceo*, *deces*, *decet* : πρέπω, πρέπεις, πρέπει, πρέπομεν, πρέπετε, πρέπουσι. *Decent domum columnæ* : πρέπουσι τῇ οἰκίᾳ οἱ κιόνες. *Placet mihi lectio*, la lecture me plaît; *placet* est un verbe. *Placet mihi legere*, il me plaît de lire; *placet* est ici un impersonnel.

De même, en grec, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις se rapporte à la personne elle-même; et dans ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, ἀρέσκει est impersonnel : *contigit mihi spes*, *contigit me venisse;* de même en grec : συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, συνέβη με ἐληλυθέναι. Dans le premier cas, συνέβη est verbe et se conjugue; dans le second, il est impersonnel. *Pœnitet me* répond au μεταμέλει μοι des Grecs. Les impersonnels, chez ces derniers, ne passent pas par tous les temps; car on ne dit pas impersonnellement τρέχειν, περιπατεῖν. On ne rencontre aucun impersonnel employé au pluriel; car *bene legitur liber* est impersonnel (1), mais *libri bene leguntur* est une tournure semblable à celle des Grecs : αἱ βίϐλοι ἀναγινώσκονται.

(1) *Bene legitur liber* n'est pas plus impersonnel, selon moi, que *libri bene leguntur :* on doit en comprendre la raison. Macrobe a donc commis une erreur.

CHAPITRE XXI.

Des formes ou des différences extérieures des verbes.

Ce qu'on appelle formes ou différences extérieures des verbes, peut se réduire à celles-ci : les unes marquent une action réfléchie ou une action qui commence à se faire ; les autres expriment une action souvent répétée ; les autres, enfin, tiennent la place d'autres mots, dont elles usurpent la signification. Ces formes sont presque en propre à la langue latine, quoique les Grecs possèdent, dit-on, cette forme de verbes qui exprime la réflexion.

CHAPITRE XXII.

Des verbes qui marquent l'intention.

Un verbe marque l'intention quand il exprime l'approche d'une action dont on espère voir l'issue, comme *parturio*, qui n'est autre chose que *parere meditor; esurio*, qui veut dire *esse meditor*. Ces

verbes sont toujours de la troisième conjugaison et longs. La langue grecque nous présente une forme semblable dans les verbes θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινητιῶ, κ. τ. λ. Ces verbes en effet n'expriment pas un fait, mais un essai, une intention de l'exécuter. On peut leur assimiler les suivants : ῥιγείω, ὀκνείω, γαμησείω, κ. τ. λ.

CHAPITRE XXIII.

Des verbes qui marquent un commencement d'action.

Les verbes appelés en latin *inchoativa* sont ceux qui indiquent qu'une chose a commencé d'être, comme *pallescit* se dit d'un homme dont le visage n'est pas encore couvert de toute la pâleur dont il est susceptible. La forme de ces verbes est toujours en *sco*. Cependant tous ceux qui ont cette désinence n'ont pas la même signification; il suffit qu'ils soient dérivés pour qu'on soit forcé de les ranger dans la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de parfait; on ne peut dire, en effet, qu'une même chose a commencé d'être actuellement et qu'elle est passée. Quelques personnes prétendent que cette forme est aussi connue des Grecs, et citent pour

preuve μελαίνομαι, τερμαίνομαι, qui, disent-ils, répondent à *nigresco*, *calesco;* mais on trouve, même selon elles, des verbes en σκῶ qui ont cette signification: τελίσκω, γαμίσκω, κ. τ. λ. Pour διδάσκω, bien que sa désinence soit celle des verbes que nous venons de citer, c'est, n'en doutons pas, un parfait et non un verbe qui exprime un commencement d'action.

CHAPITRE XXIV.

Des verbes qui marquent une action répétée.

Cette forme est tout entière à la langue latine, dont elle fait ressortir la concision en exprimant, au moyen d'un seul mot, une répétition d'action. Cette forme dérive quelquefois d'une manière, quelquefois de deux; mais le degré de répétition n'est pas plus étendu dans l'un que dans l'autre cas: de même, dans les diminutifs, ceux qui ont reçu deux syllabes de plus que le primitif n'ont pas une signification moindre que ceux qui n'ont pris de plus qu'une syllabe: *anus*, *anilla*, *anicula*. *Sternuto* est un fréquentatif dont le primitif est *sternuo*. Properce a dit: *Candidus Augustæ sternuit omen amor*. *Pulto* est, selon quelques-uns, le même verbe que *pulso*; c'est, disent-ils, une espèce d'atticisme appliqué à la langue

latine. Les Attiques, en effet, mettent θάλαττα pour θάλασσα, πλάττω pour πλάσσω. Mais *pultare*, c'est *sæpe pulsare*, comme *tractare* est pour *sæpe trahere. Eructat* est un fréquentatif dérivé du primitif *erugit: Erugit aquæ vis. Grassatur* indique une répétition de l'action exprimée par *graditur: Quum inferior omni via grassaretur,* a dit Salluste. Il y a quelques verbes de cette forme sans source primitive, comme *cyathissare*, *tympanissare.* Il y en a d'autres qui expriment plutôt la lenteur qu'une répétition : *Hastamque receptat ossibus hærentem.* Cette difficulté avec laquelle le dard pénètre est rendue par un verbe dont la forme indique ordinairement le contraire. Je n'ai pas trouvé une forme semblable dans aucun verbe grec.

CHAPITRE XXV.

Des formes mises dans les verbes à la place d'autres formes (1).

On appelle ces formes gérondifs ou participes, parce que les verbes qui leur appartiennent sont presque tous semblables aux participes, et n'en diffèrent que

(1) Ce dernier paragraphe me paraît surtout obscur. Je ne vois pas pourquoi Macrobe n'a pas traité de cette dernière

par la signification; car *vado salutatum* dit la même chose que *vado salutare* ou *ut salutem*. Si vous dites *ad salutandum eo*, le mot *salutandum* cesse d'être participe, si vous n'ajoutez, ou *hominem*, ou *amicum*. L'addition d'un de ces deux mots lui donnera force de participe, mais alors il faut que le verbe d'où il vient ait la voix passive, comme *ad videndum*, *ad salutandum*. Mais lorsque je dis *ad declamandum*, je ne puis ajouter *illum*, parce que *declamor* n'est pas latin. Cette forme ne donne pas seulement de l'élégance aux phrases; par elle aussi la langue latine possède une richesse de plus que les Grecs doivent lui envier.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes espèces de verbes.

Les Latins apellent *genera verborum* ce que les Grecs désignent sous le nom de διάθεσις ῥημάτων;

forme en parlant des *modes* dans les verbes; car elle est partie inhérente du verbe, et ne ressemble aucunement aux formes précédentes, qui ne sont autre chose que des désinences variées, puisque nous avons vu qu'elles n'affectent que la terminaison, et qu'enfin on pourrait les regarder comme parties extrinsèques du verbe.

car le mot *affectus* (état de l'âme, de l'esprit) est rendu par le mot διάθεσις. Voici donc ce qui sert chez les Grecs à distinguer les différentes affections. Les verbes terminés en ω, ayant une signification active, se joignent à plusieurs cas, soit au génitif, soit au datif, ou à l'accusatif; ils prennent avec eux la syllabe μαι pour se changer en passifs. Les Grecs ont alors appelé παθητικὰ les verbes qui, terminés en μαι, expriment l'état passif de l'âme. Ces derniers doivent nécessairement être joints au génitif avec la préposition ὑπὸ, et ils peuvent, en rejetant la syllabe μαι, redevenir actifs : ἄρχομαι ὑπὸ σοῦ, κελέυομαι ὑπὸ σοῦ, τιμῶμαι ὑπὸ σοῦ. Celui qui ne réunira pas toutes les conditions ci-dessus énoncées, ne sera appelé ni *actif*, ni *passif;* mais s'il se termine en ω, on l'appellera *neutre* ou *absolu*, comme ζῶ, πλουτῶ, ὑπάρχω. Parmi ces derniers, quelques-uns expriment une action libre et indépendante, d'autres expriment un état passif. Par exemple, τρέχω, ἀριστῶ, περιπατῶ, désignent un individu agissant; mais νοσῶ et ὀφθαλμιῶ désignent, sans aucun doute, un état de souffrance. On ne les appelle pas actifs, parce qu'on ne peut les construire avec aucun des cas dont nous avons parlé plus haut, et qu'ils ne peuvent recevoir la syllabe μαι. On ne dit ni τρέχω σε, ni ἀριστῶ σε, et on ne peut pas non plus en faire des verbes passifs et dire : τρέχομαι ὑπὸ σοῦ, ἀριστῶμαι ὑπὸ σοῦ. Νοσῶ et ὀφθαλμιῶ,

quoique exprimant un état passif, ne peuvent être appelés verbes *passifs*, parce qu'ils ne se terminent pas en μαι, parce qu'ils ne désignent pas celui qui agit sur celui qui souffre l'action; enfin, parce qu'ils ne sont pas joints à la préposition ὑπὸ, ce qui est surtout la marque distinctive du passif. Car à *l'actif* et au *passif* il doit toujours y avoir deux personnes, l'une agissant, et l'autre soumise à l'action. Or, comme ces verbes ne peuvent être appelés ni *actifs*, ni *passifs*, on les nomme neutres ou *absolus*, comme le sont en latin *volo*, *vivo*, *valeo*. Mais comme chez les Grecs eux-mêmes on trouve bien des verbes qui, terminés en ω, expriment un état passif; de même aussi vous en trouverez plus d'un qui, terminé en μαι, n'aura qu'une signification active, comme κήδομαί σου, μάχομαί σοι, ἄγαμαί σε, κ. τ. λ. Il y a en grec des verbes *communs* appelés *moyens* qui finissent en μαι, et qui n'ont qu'une seule forme pour désigner l'action et l'impression qui en résulte. Comme βιάζομαί σε, βιάζομαι ὑπὸ σοῦ (1). Il y a aussi des verbes pas-

(1) Cette querelle faite aux verbes que les Grecs appellent *moyens* est mal raisonnée. Par exemple, on peut fort bien considérer, et cela est en effet, le second βιάζομαι, construit avec la préposition ὑπὸ, comme étant le passif de βιάζω. Ensuite, on pourrait citer plusieurs verbes moyens qui expriment une action dont le résultat n'a rapport qu'à l'agent lui-même, comme les verbes que nous appelons réfléchis. Cela ne justifierait-il pas bien le nom de μέσα que les Grecs leur ont donné?

sifs ainsi nommés, comme ἠλειψάμην, ἡσάμην. Bien que ce nom signifie qu'ils tiennent le milieu entre l'action et la sensation, cependant ils n'expriment pas autre chose que cette dernière; car ἠλειψάμην est la même chose que ἠλείφθην. De même, les Grecs appellent moyens ces temps, ἐγραψάμην, ἐφάμην, ἐδόμην, qui n'ont qu'une signification active. Ainsi ἐγραψάμην a le même sens que ἔγραψα, et on ne dit jamais προεγραψάμην. Ἐφάμην est la même chose que ἔφην. Ainsi tous ces verbes que nous avons cités plus haut, tels que φιλοῦμαί σου, κήδομαί σου, bien qu'ils expriment une action faite, sont appelés μέσα (moyens). Quant aux Latins, ils n'appellent pas *communs*, mais déponents, les verbes qui, chez eux, ressemblent à ces verbes grecs. Les Grecs diffèrent en cela des Latins, que ces derniers n'appellent jamais *commun* un verbe, à moins qu'il ne soit semblable au passif, et que les premiers ont appelé moyens des verbes à forme active, comme πέπηγα, qui est regardé comme moyen, et qui, avec la consonnance active, exprime seulement l'impression causée par l'action; car πέπηγα est la même chose que πέπηγμαι. Mais πέπληγα et κέκοπα se prennent dans le sens passif et dans le sens actif; car on trouve πεπλη-

Ne peut-on pas dire enfin qu'ils tiennent en effet le milieu entre les verbes ἐνεργετικὰ (actifs) et les παθητικὰ (passifs), puisqu'ils ont la signification des premiers et la forme des seconds?

γώς σε et πεπληγὼς ὑπὸ σοῦ, κ. τ. λ. Il y a, en latin, quelques verbes neutres qui quelquefois deviennent déponents, comme *labo*, *labor*; *fabrico*, *fabricor*. Ce changement n'est pas inconnu aux Grecs : βουλεύομαι, βουλεύω; πολιτεύομαι, πολιτεύω.

CHAPITRE XXVII.

Des verbes défectueux.

En grec comme en latin, il y a des verbes qui présentent des défectuosités dans leur conjugaison. Ces défectuosités peuvent, selon les grammairiens, exister de trois manières : ou lorsqu'on emploie un mot pour faire image, ou lorsque les lettres qui composent ce mot ne sont pas en rapport, ou enfin lorsque ce mot lui-même a cessé d'être en usage. Dans les deux premiers cas, on obéit à la nécessité; dans le troisième, on cède au respect pour l'antiquité. La première défectuosité se rencontre dans les verbes créés à plaisir, c'est-à-dire faits pour peindre un objet quelconque par les sons, comme λίγξε βιὸς, σίζε ὀφθαλμὸς (1),

(1) Je ne pense pas qu'on puisse argumenter sur ces mots, ni sur d'autres semblables, en faveur de cette première assertion. Il est évident que ces mots sont tout simplement syncopés : λίγξε pour ἔλιγξε, de λίγγω; σίζε pour ἔσιζε, de σίζω. Ὡς τοῦ σίζ' ὀφθαλμός, « ainsi siffla l'œil du cyclope. » Hom., Odys. IX, v. 394.

et autres mots semblables. Dans ces verbes, en effet, on ne s'inquiète ni de la personne, ni du mode. Le verbe pèche contre le rapport des lettres entre elles toutes les fois qu'avant ω on trouve un μ ou un μν; car, d'après la règle, cela ne peut se rencontrer au *parfait*, ni au *plus-que-parfait*, ni à *l'aoriste*, ni au *futur*. Ainsi, νέμω, ne pouvant faire régulièrement νένεμκα, ἐνενέμκειν, parce que ces lettres ne s'accordaient pas ensemble, on a intercalé η: νενέμηκα, ἐνενεμήκειν. Ἐνέμθην et νεμθέσομαι ont pris la même lettre pour l'euphonie: ἐνεμήθην, νεμηθήσομαι. La troisième personne du singulier, qui a un τ à la dernière syllabe, prend un ν pour faire le pluriel: λέγεται, λέγονται. Mais κέκαρται n'a pu admettre de ν au pluriel, et de cette manière il est défectueux. De même ἔσταλται, κέκοπται, et mille autres mots, ont remédié à la même défectuosité au moyen du *participe*. Les Grecs ont plusieurs verbes tombés en désuétude, par exemple, les verbes terminés en νω: λανθάνω, μανθάνω, qu'on ne peut conjuguer au-delà de l'imparfait (1); ils en ont aussi quelques-uns en σκω: γηράσκω, τελίσκω; car διδάξω, que nous rencontrons souvent, ne vient

(1) Il n'est pas vrai de dire que ces verbes, λανθάνω, μανθάνω, ne soient plus usités, puisque ce sont les seuls qu'on trouve au présent et à l'imparfait. On n'emploie plus au contraire leurs primitifs, λήθω, μαθέω, dont on a, il est vrai, conservé plusieurs temps: ἔμαθον, μεμάθηκα, μαθήσομαι, κ. τ. λ.

pas de διδάσκω, mais de διδάχω, comme le prouve διδαχή. Les verbes qui finissent par ύω, et qui ont plus de deux syllabes, présentent la même inexactitude: ὀμνύω, ὄμνυμι; πηγνύω, πήγνυμι. On ne retrouve plus au-delà de l'imparfait les verbes terminés en είω, comme ὀκνείω; non plus que ceux qui, de monosyllabes qu'ils étaient, sont allongés par l'addition de l'ι et le redoublement de leur première consonne, comme τρῶ, τιτρῶ; βῶ, βιβῶ. Tous ces verbes peuvent se conjuguer seulement au présent et à l'imparfait. *Inquam* et *sum* sont en latin des verbes défectueux; car les personnes qui suivent la première n'ont aucune analogie avec elle; l'un fait *inquam*, *inquis*, *inquit*, l'autre, *sum*, *es*, *est;* le premier manque de tous les autres temps (1), le second se change, pour ainsi dire, en un autre verbe, et complète ainsi tous ses temps: *eram*, *fui*, *ero*. Il y a des verbes qui ne sont défectueux que par la première personne: *ovas*, *ovat;* on ne trouve *ovo* nulle part. De même *daris*, *datur*. *Soleo* n'a pas de futur, *verro* n'a pas de parfait. On ignore de quel verbe vient *genui;* Varron seul a dit *genunt*. Cela ne doit pas étonner; car, en grec, on trouve aussi des *parfaits* et des *futurs* qui n'ont pas de présent: ἤνεγκα, ἔδραμον, οἴσω (2).

(1) *Inquam* se trouve quelquefois employé à l'imparfait, *inquiebat*.

(2) Ces citations sont-elles bien justes? Non, car il en est

de ces verbes comme de λανθάνω et de μανθάνω. Sans doute leur présent n'est pas plus usité que λήθω et que μαθέω, mais il n'a pas moins existé. Ainsi ἤνεγκα vient de l'inusité ἐνέγκω ; ἔδραμον vient de l'inusité δραμέω. Οἴσω est le futur de l'inusité οἴω, auquel φέρω a emprunté plusieurs temps.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

NOTES

SUR LE COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.

PAGE 18. *La certitude d'un tel avantage exigeait pour base celle de l'immortalité de l'âme.*

L'âme, chez les anciens philosophes, n'était pas un être abstrait, mais un être réel et matériel, de l'essence duquel il était de vivre et de penser. Ils la concevaient formée de la portion la plus subtile de la matière, ou du feu éther, auquel elle allait se réunir, après la mort du corps. Cette matière étant supposée éternelle, ainsi que nous le verrons bientôt, l'âme devait nécessairement être immortelle; et, en sa qualité de substance simple, émanée du feu principe, elle avait sa place dans la région la plus élevée du monde, et n'en descendait que par la force d'attraction de la matière inerte et ténébreuse dont étaient formés la terre et les éléments. Forcée alors d'animer les corps des hommes et des animaux, elle ne pouvait remonter vers la sphère lumineuse qu'après la décomposition de la masse brute qu'elle avait organisée.

On voit par là que les deux dogmes de la nature de l'âme et de son immortalité étaient essentiellement liés entre eux et avaient le même but, celui de conduire l'homme par la religion, en lui persuadant que la mort ne faisait que séparer la matière grossière de la substance éthérée qui le constituait animal intelligent et raisonnable, et qu'ainsi il ne mourait pas tout entier. (Vidend. Clem. Alex. *Strom.* lib. V; Plat. *in Gorgia*, *in Phæd.*, *in Repub.* lib. X; Virg. *in Æneid.* lib. VI, *in Georg.* lib. IV; Ocell. *Lucan.*; Arist. *de Mundo.*)

P. 23. *Lorsqu'ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, et lorsqu'ils parlent de l'entendement*, etc.

Nous reviendrons incessamment sur ces deux premières personnes de la trinité des anciens.

P. 24. *Ne trouvant pas d'image plus rapprochée de cet être invisible que le soleil*, etc.

Platon admet deux demiourgos, l'un invisible à l'œil, incompréhensible à la raison; l'autre visible, qui est le soleil, architecte de notre monde, et qu'il appelle le fils du père, ou de la première cause. (Proclus in *Timæo.*)

P. 26. *Il y a cinq genres de songes.*

Somnium est ipse sopor; insomnium, quod videmus in somniis; somnus, ipse Deus, dit Servius, in *Æneid.* lib. V.

Ce chapitre de Macrobe est extrait, en grande partie, des deux premiers chapitres de l'Oneirocritica d'Artémidore, ouvrage futile quant au fond, mais qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues.

Enfants du Sommeil et de la Nuit, les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie. Ils étaient honorés d'un culte particulier chez les habitants de Sicyone, qui leur avaient dédié une chapelle dans le temple du dieu de la santé. On sait que les oniroscopes de l'antiquité prévenaient leurs dupes que, pendant la saison de la chute des feuilles, tous les rêves étaient fantastiques, et qu'ainsi il était inutile de les consulter. Nous ignorons si les pythies modernes accordent un pareil sursis aux cerveaux faibles qui veulent connaître leur avenir. (Vidend. Cicer. *de Divinat.*; Philo. *de Somniis.*)

P. 33. *Du but ou de l'intention de ce songe.*

Cicéron, dans ses Tusculanes, liv. Ier, chap. 12, revient vers ce même but, celui de la démonstration de l'immortalité de l'âme. Cette opinion sur le sort des âmes vertueuses,

après l'anéantissement du corps, accoutumait l'homme à braver la crainte de la mort. On n'ignore pas que les législateurs du Nord ont su tirer parti de ce ressort pour former une race de guerriers intrépides, et que les mystiques de l'Orient en ont profité pour former des solitaires, des moines, des fanatiques et des martyrs.

P. 36. *Le premier passage qui se présente est celui relatif aux nombres.*

Tout, dans cet univers, a été fait, selon Pythagore, non par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Il croyait, dit M. Dégérando, trouver dans les lois mathématiques, ou hypothétiques, les principes des lois physiques ou positives; et transportait, comme le fit depuis son imitateur Platon, dans le domaine de la réalité, les lois qui sont du domaine de la pensée.

Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité s'appelle monade. Elle est, sous ce nom, le premier anneau de la chaîne des êtres, et l'une des qualifications que les anciens philosophes ont données à la Divinité. Le symbole de la monade est le point mathématique. De cet être simple est émanée la dyade, représentée par le nombre 2, et aussi par la ligne géométrique. Emblème de la matière ou du principe passif, la dyade est encore l'image des contrastes, parce que la ligne, qui est son type, s'étend indifféremment vers la droite et vers la gauche. La triade, nombre mystérieux, figurée par 3 et par le triangle équilatéral, est l'emblème des attributs de la Divinité, et réunit les propriétés des deux premiers nombres.

Pour de plus amples notions sur ces sublimes rêveries pythagoriciennes et platoniciennes, on peut consulter Mart. Capella, *de Nuptiis Phologiæ et Mercurii*, ainsi que le trentième chapitre d'Anacharsis.

P. 41. *Il nous reste à faire connaître les droits du septième nombre à la qualification de nombre parfait.*

(Vidend. Censorin. *de Die natali*, cap. 7.; Aulug. lib. III, cap. 10.)

P. 43. *Commencement et fin de toutes choses, la monade elle-même n'a ni commencement ni fin.*

Nous trouvons ici le germe et le modèle de la trinité des chrétiens. Macrobe distingue d'abord, avec Platon son maître, l'ἀγαθὸς des Grecs, l'être par excellence, et la première cause. Vient ensuite le logos ou le verbe, intelligence du Dieu suprême, appelé *mens* en latin, et νόος en grec. Quant à l'âme universelle, le *spiritus* de Virgile, il la place plus près du monde auquel elle donne la vie, et il la regarde comme la source de nos âmes. On voit que ce troisième attribut, qui n'est autre que le principe d'action universelle, reconnu dans la nature, semble tenir de plus près à la matière, tandis que le logos tient plus immédiatement à la monade, qui est toute intellectuelle.

Chalcidius, philosophe chrétien, savant platonicien du IV[e] siècle, et commentateur de Timée, nous dit que son maître concevait premièrement un dieu suprême et ineffable, cause de tous les êtres; puis un second dieu, providence du père, qui a établi les lois de la vie éternelle et de la vie temporelle; enfin, un troisième dieu, nommé seconde intelligence, et conservateur de ces mêmes lois.

Ces principes métaphysiques, dit Eusèbe (*Præpar. evang.* lib. XI, cap. 18), sont bien antérieurs à Platon, et faisaient partie des dogmes des docteurs hébreux. Il aurait pu ajouter que les Juifs les tenaient des Égyptiens, qui, probablement, avaient trouvé cette trinité ou triade dans les livres attribués à Zoroastre. Du moins, le père Kircher, dans son Œdipe (tom. III, pag. 575), dit à la fin de son chapitre sur la théologie égyptienne : « Voilà les plus anciens dogmes théolo« giques enseignés par Zoroastre, ensuite par Hermès. »

P. 52. *Selon le Timée de Platon, l'origine de l'âme du monde est renfermée dans les termes du nombre 7.*

Le système planétaire des anciens était formé de sept sphères mobiles, y compris le soleil. Ces sept sphères, dont la terre, regardée comme immobile, ne faisait point partie, étaient chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère des fixes, et de régir les corps terrestres. Le souffle de vie qui leur était distribué était désigné par la flûte aux sept tuyaux, embouchée par le grand Pan, ou par le dieu universel, qui en tirait des sons auxquels elles répondaient. De là cette vénération pour le nombre 7, dans lequel se divise et se renferme la nature de ce souffle, d'après les principes de la théologie des païens, et de celle des chrétiens. « Comme « le souffle de Pan, celui du Saint-Esprit est divisé en sept « souffles. » (Saint-Justin, *Cohort. ad Gentil.* pag. 31.)

Dans ce chapitre de Macrobe, nous voyons l'âme universelle formée de la monade ou de l'unité. De cette unité, point mathématique, découlent de droite et de gauche 2 et 3, premiers nombres linéaires, l'un pair et l'autre impair; plus, 4 et 9, premiers plans, tous deux carrés, l'un pair et l'autre impair; enfin, 8 et 27, tous deux solides ou cubes, l'un pair et l'autre impair, ce dernier étant la somme de tous les autres.

Le nombre septénaire, à cause de son rapport aux sept planètes, a occupé le premier rang parmi les nombres sacrés chez tous les peuples de l'ancien monde. Il y avait sept castes chez les Indiens et chez les Égyptiens; le Nil avait sept embouchures, le lac Mœris sept canaux, et les Perses avaient leurs sept grands génies ou archanges, formant le cortége d'Orsmusd, leurs sept pyrées, et Ecbatane avait ses sept enceintes, etc. A l'imitation de leurs anciens maîtres, les Juifs divisaient Jérusalem en sept quartiers; leur tabernacle ne fut fini qu'au bout de sept mois, et la construction de leur temple dura sept ans; leur création fut terminée, selon Moïse, en sept jours, leur chandelier a sept branches, etc. Enfin, ce nombre, qui se reproduit si souvent dans le système religieux des chrétiens, est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse.

P. 64. *Nous esquivons quelquefois cet avenir, en parvenant à apaiser les dieux par des prières et des libations.*

C'est cette opinion qui a fait la fortune de l'ordre sacerdotal chez toutes les nations de la terre.

P. 67. *Il y a quatre genres de vertus: vertus politiques, vertus épuratoires, vertus épurées, vertus exemplaires.*

Macrobe met, avec raison, au premier rang, les vertus politiques, ou celles de l'homme social. Ce sont les seules dont parle Cicéron dans le Songe de Scipion. Les vertus épuratoires ou philosophiques sont moins méritantes, parce qu'elles séparent l'homme de la vie active de la société; mais les deux autres genres, tels que les décrit Plotin, appartiennent proprement à la mysticité, et ne sont bons qu'à surcharger les sociétés humaines de membres inutiles, tels que les anachorètes de la Thébaïde, et ces nombreux couvents de moines qui, depuis quatorze cents ans, sont les vers rongeurs des états catholiques romains.

P. 74. *Mais les chefs des sociétés politiques rentrent, après leur mort, en possession du séjour céleste.*

C'est l'origine de l'apothéose. Auguste, dit Horace, *purpureo bibit ore nectar.*

P. 76. *Opinion des anciens philosophes sur les enfers, et sur la vie ou la mort de l'âme.*

Pour de plus amples notions sur cette théologie, voyez Porphyre, *de Antro Nympharum;* le livre X[e] de la République de Platon; Plutarque, *de Facie in orbe lunæ;* et l'Apocalypse, ouvrage qu'on peut considérer comme un rituel d'initiation, ou comme un catéchisme maçonnique des loges de la Jérusalem céleste.

P. 81. *Opinion de Platon sur les enfers*, etc.

A l'appui des chapitres 11, 12 et 13, voyez Platon, *de*

Republica, lib. X; *de Legibus*, lib. X; *in Gorgia*, *in Timæo*. Porphyre, *de Abstinentia*. Beausobre, Manichéisme, tom. II; Plutarque, *de Facie in orbe lunæ*, *de Iside*; Virgile, Énéide, liv. VI.

P. 116. *Le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes.*

Cet astre, appelé par Platon le fils de l'Être-Suprême (de *Repub.* lib. VII), que les Manichéens ont nommé Christ (Théodoret, *Hæres. fab.* lib. I, 26, 213; Cyrille, *Cathoc.* 15, sect. 2), et que Pline l'Ancien regarde comme la première divinité de l'univers, a été dignement célébré dans ce bel hymne de Mart. Capella.

Ignoti vis celsa patris, vel prima propago,
Fomes sensificus, mentis fons, lucis origo,
Ultra mundanum fas est cui cernere patrem,
Et magnum spectare Deum...

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mithram, Ditemque, ferumque Typhonem.

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

P. 129. *Cependant le sentiment des Égyptiens est plus satisfaisant pour ceux qui ne se contentent pas des apparences.*

Ce sentiment des Égyptiens fut le principe des belles idées de Copernic relativement au système général du monde. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

P. 134. *Cependant les cinq autres sphères mobiles partagent, avec le soleil et la lune, le pouvoir de déterminer nos actions et leurs résultats.*

Voyez l'éloquente dissertation de Favorinus contre les astrologues (Aulug. lib. XIV, cap. 1). Voyez aussi, au sujet de cette opinion des Chaldéens, adoptée par Sénèque (*Consolatio ad Marciam*, cap. 18), par Manilius, par Firmicus et par

Ausone, le traité de Cicéron *de Divinatione;* Sext. Empiric. *Advers. mathemat.* cap. 21; Saint Augustin, *de Civit. Dei;* Simplicius, *in Epictet.* cap. 1, etc.

P. 141. *Cette colonne d'ombre, qui s'étend jusqu'à l'orbite solaire, ferme tout passage à la lumière,* etc.

Macrobe nous dit ici que la longueur de cette colonne est de 4,800,000 stades, ou de 20,000 lieues; et Pline l'Ancien, liv. II, chap. 10, pense que cette colonne ne s'étend que jusqu'à la lune, éloignée de la terre, suivant Ératosthène, de 780,000 stades, ou de 32,500 lieues; d'où il suivrait que les deux distances de la terre à la lune et au soleil seraient entre elles comme 1 : 6 2/3, au lieu d'être comme 1 : 395 1/3, d'après les observations les plus récentes.

Les anciens, si peu instruits de la distance réciproque des planètes, ne l'étaient pas davantage sur la grosseur de ces corps errants, puisque le même Macrobe termine ce chapitre en nous démontrant que le soleil est huit fois plus grand que la terre; erreur un peu moins grossière que celle de ce philosophe grec qui croyait l'astre du jour un peu plus grand que le Péloponèse.

P. 142. *Le jour de l'équinoxe, avant le lever de cet astre, on disposa sur un plan horizontal,* etc.

Pour ces horloges solaires équinoxiales dont on se servait en Égypte, et par le moyen desquelles Ératosthène mesura ou vérifia la mesure de la terre, voyez Vitruv. *Architect.* lib. IX; Cleomed. *de Meteorol.;* Martiana Capella, lib. *de Geometria.*

P. 149. *Ces préparatifs terminés, nos astronomes, qui s'étaient attachés, pendant une des nuits suivantes,* etc.

Il résulterait de là que les inventeurs du zodiaque auraient placé les douze symboles hiéroglyphiques, non dans le lieu qu'occupait le soleil, mais dans la partie du ciel opposée, de manière que la succession des levers du soir de chaque signe eût réglé le calendrier, et eût exprimé la marche des nuits.

P. 151. *A cet instant de la naissance du monde, qui trouva le Belier au sommet du ciel, le Cancer montait à l'horizon.*

Ce thème généthliaque s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (*de Antro Nympharum*), qui fait commencer l'année égyptienne à la néoménie du Cancer, et conséquemment au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe. C'est parce que le lever de la canicule excite l'intumescence des eaux du Nil, que les prêtres du pays faisaient présider le Cancer à l'heure natale du monde. Cette position du zodiaque ne peut, en effet, convenir qu'à l'Égypte, qui suit, pour ses opérations agricoles, un ordre presque inverse de celui observé dans les autres climats: d'où l'on peut conclure que les anciens écrivains ont fait, avec raison, honneur à cette contrée de l'invention des sciences astronomiques.

P. 155. *Pour votre terre immobile et abaissée au milieu du monde,* etc.

Cicéron a mieux aimé suivre le sentiment de Platon, d'Aristote et d'Archimède, que celui de la secte italique fondée par Pythagore, ou celui de la secte ionique fondée par Thalès, qui, probablement, avait apporté d'Égypte le mouvement de la terre, 600 ans avant l'ère vulgaire. Parmi les philosophes qui pensaient comme Thalès et Pythagore, on cite Philolaüs, Nicétas de Syracuse, Aristarque de Samos, Anaximandre, Séleucus, Héraclide de Pont, et Ecphantus. Ces deux derniers n'attribuaient cependant à la terre que le mouvement sur son axe, ou diurne. En général, les pythagoriciens soutenaient que chaque étoile est un monde, ayant, comme le nôtre, une atmosphère et une étendue immense de matière éthérée. C'est d'après des autorités aussi positives que Copernic a donné son système. (Vidend. Arist. *de Cœlo;* Senec. *Quæst. natur.* lib. VII; Fréret, Académie des Inscript. tom. XVIII, p. 108.

P. 160. *Quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles?*

On dit que Pythagore, après avoir fait un premier essai des consonnances musicales sur des marteaux, en fit un second sur une corde sonore tendue avec des poids. Pressée dans sa moitié précise, elle lui donna le diapason ou l'octave; dans son tiers elle rendit le diapentès ou la quinte; dans son quart, le diatessaron ou la quarte; dans son huitième elle donna le ton, et dans son dix-huitième le 1/2 ton. Le ton, dans le rapport de 9 à 8, et le 1/2 ton, dans celui de 256 à 243, servaient à remplir les intervalles du diapason, du diapentès et du diatessaron; car l'harmonie des anciens se composa d'abord de ces trois consonnances, auxquelles on ajouta plus tard le diapason et le diapentès, puis le double diapason.

Cette découverte, dit l'abbé Batteux dans ses notes sur Timée de Locres, fit un si grand éclat dans le monde savant, qu'on voulut l'appliquer à tout, et particulièrement au système de l'univers. En conséquence, on plaça, sur chacun des orbes mobiles, une sirène ou une muse chargée de surveiller l'exécution d'une suite de sons qui, représentée par les syllabes dont nous nous servons pour solfier, donnerait:

Pour {
la Lune, *si*, *ut*, *ré*, etc.
Vénus, *ut*, *ré*, *mi*, etc.
Mercure, *ré*, *mi*, *fa*, etc.
le Soleil, *mi*, *fa*, *sol*, etc.
Mars, *fa*, *sol*, *la*, etc.
Jupiter, *sol*, *la*, *si*, etc.
Saturne, *la*, *si*, *ut*, etc.

De la terre à la lune 1 ton; de la lune à Vénus 1/2 ton; de Vénus à Mercure 1/2 ton; de Mercure au soleil 1 ton 1/2; du soleil à Mars 1 ton; de Mars à Jupiter 1/2 ton; de Jupiter à Saturne 1/2 ton; de Saturne au ciel des fixes 1/2 ton. En

tout 6 tons. Quelques écrivains, du nombre desquels est Pline (lib. II, cap. 23), assurent que de la terre au ciel on comptait 7 tons, ou de Saturne à l'empyrée 1 ton 1/2; car Vénus et Mercure avaient la même portée. (Voyez Anachars. cap. 27, 31.; Mém. de l'Académ. des Inscript., Mus. des anc.; Arist. *Probl.* 19 et 39; Plutarq. *de Musica;* Censorinus, *de Die natali,* cap. 10 et 13; Martian. Capella, Boëce, Ptolémée.)

P. 175. *C'est, sans doute, parce que les premiers ils firent servir la poésie et la musique à amollir des peuplades sauvages.*

C'est un fait démontré par mille expériences, que la plus mauvaise musique produit sur les peuples barbares des sensations plus fortes, sans comparaison, que n'en peut exciter la plus douce mélodie chez les nations civilisées. Forster assure, dans son Voyage autour du Monde, que Cook avait à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud, où il jeta quelques insulaires dans d'incroyables extases. On a vu aussi, vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire qui, se défiant de sa théologie, se munit d'une guitare, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer, dans quelques cabanes, des hommes qui avaient voyagé, depuis le berceau, au sein des forêts, et erré constamment de solitude en solitude.

P. 185. *Les contrées qui bornent, de part et d'autre, la vaste circonférence de la zone centrale, sont inhabitables.*

Cette division du ciel et de la terre en cinq zones ou ceintures, dont celle du centre, ainsi que les deux qui avoisinent les pôles, passaient pour inhabitables, n'était pas une invention du vulgaire ignorant, mais bien un système adopté par les plus célèbres philosophes, les plus grands historiens et les plus habiles géographes de la Grèce et de Rome. Suivant cette théorie, les fertiles et populeuses régions situées sous la zone

torride, qui fournissent à leurs habitants, non-seulement le nécessaire, mais toutes les commodités de la vie, qui, de plus, font passer leur superflu dans toutes les autres contrées de la terre, étaient regardées comme le séjour de la stérilité et de la désolation; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette erreur subsista même après les conquêtes d'Alexandre, et après des entreprises commerciales faites dans plusieurs parties de l'Inde, situées entre les tropiques. Cette imperfection des connaissances géographiques est d'autant plus inconcevable, que quatre grands empires ont successivement gouverné l'ancien monde.

P. 191. *La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres.*

Depuis plus de 2,600 ans qu'on connaît la rondeur de la terre, les savants n'ont pas douté qu'il n'y eût des peuples antipodes les uns des autres. Ce n'a été que dans les temps d'une stupide ignorance, où toutes les lumières des mathématiques étaient éteintes, qu'on a pu douter de leur existence.

P. 204. *Bien que le monde soit éternel, l'homme ne peut espérer de perpétuer sa gloire et sa renommée.*

A l'appui du système de l'éternité du monde admis par presque toute l'antiquité, voyez le Traité des causes premières par Ocellus de Lucanie, traduction de l'abbé Batteux, ainsi que la lettre d'Aristote à Alexandre, *de Mundo*.

Ocellus, dit Eusèbe (Préparat. évangél. liv. Ier, chap. 7), était dans les principes de la philosophie égyptienne, qui assurait que l'homme et les animaux avaient toujours été avec le monde, et qu'ils étaient un de ses effets, éternels comme lui. Il s'est fait, disait-il, il se fera encore des changements violents dans quelques endroits de la terre, soit par le déplacement de la mer, soit par des tremblements de terre;

mais, malgré cela, sa constitution n'a jamais été détruite, et ne le sera jamais. La nature conservera toujours ses divisions tranchantes, celles des causes actives et passives, ainsi que son système de génération et de destruction.

On ne s'étonnera pas que deux opinions aussi opposées que celles de la naissance du monde (note de la page 151) et de son éternité, aient eu l'Égypte pour berceau, si l'on fait attention que les prêtres de ce pays avaient deux doctrines, l'une exotérique ou commune à tous, et l'autre ésotérique ou secrète, qu'ils ne communiquaient qu'à des disciples choisis. Cet usage passa de l'Égypte en Grèce.

On sait qu'Aristote avait adopté le sentiment d'Ocellus sur l'éternité du monde, formé, selon ces deux philosophes, par les qualités physiques de ses principes composants, et non par l'action de la Divinité. Voyez le chapitre 5 de la lettre précitée, ayant pour titre: *Pourquoi le monde ne se détruit pas, étant composé de principes contraires.*

P. 211. *Il est plus d'une manière de supputer les années.*

C'est dans l'astrologie qu'il faut chercher l'origine de cette période dont parle Cicéron d'après Platon, qui, dans son Timée, exige, pour que la grande année soit complète, que les révolutions des huit sphères mobiles, y compris le ciel des fixes, soient exactement renfermées un certain nombre de fois dans l'immense période qu'il appelle parfaite, et qui rétablit tout le ciel dans sa position primitive.

La période chaldaïque, la plus longue de toutes, renfermait 4,320,000 années, ou 12 fois 36,000 ans. Cette dernière peut donc être regardée comme un des grands mois de la grande année dont parle Virgile:

Incipient magni procedere menses. (Eclog. IV.)

(Vidend. Cicer. *de Divinat.* lib. II; *de Natura Deorum*, lib. II; Censorinus, *de Die natali*, cap. 18; Salmas. *de Anno*

climat.; Firmicus, lib. II, cap. 15; Ptolem. *Tetrab.* lib. I, cap. 22.

P. 219. *C'est à quoi font allusion les physiciens, quand ils appellent le monde un grand homme, et l'homme un petit monde.*

Les premiers philosophes qui raisonnèrent sur la Divinité, la placèrent dans l'être immense au sein duquel nous vivons et nous respirons, par lequel nous sommes formés et détruits, qui fournit les matériaux de notre existence, et qui en reçoit les débris éternels.

Ils n'en ont fait, en généralisant leurs idées, qu'un seul et unique être, éternel, immense, qui comprend tout en soi, et qui renferme le principe de vie et d'intelligence auquel participent en commun tous les êtres vivants et intelligents. Rien de plus connu que la figure allégorique du grand Pan, ou dieu, nature universelle; et que la comparaison de l'univers à un grand homme, et de l'homme à un petit univers. (Vidend. Euseb. *Præp. evang.* lib. III, cap. 9; Augustin. *de Civit. Dei*, lib. IV, cap 121; Procl. *in Timæum*, lib. V; Plotin. *Ennead.* V, lib. II, cap. 12; Marc-Aurel. lib. IV, cap. 34.

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

SATURNALES.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

Traité sur la concordance et la différence des verbes grecs et latins.